TEXTES CLASSIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EXTRAITS DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES
ET BIBLIOGRAPHIQUES, APPRÉCIATIONS LITTÉRAIRES
ET NOTES EXPLICATIVES

RECUEIL SERVANT DE COMPLÉMENT

A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR J. DEMOGEOT

Docteur ès lettres, Agrégé à la Faculté des lettres de Paris.

II

XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie^

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

TEXTES CLASSIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

OUVRAGES DE M. DEMOGEOT

Publiés par la même librairie

TEXTES CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE : 2 vol. in-16, cartonnés.

Moyen âge, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. 1 vol. 3 fr.

XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. 1 vol. 3 fr.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE depuis ses origines jusqu'à nos jours; 24^e^ édition. 1 vol. in-16, broché. 4 fr.

Cet ouvrage peut se diviser en deux tomes :

Le premier comprend l'histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la mort de Henri IV;

Le deuxième depuis le règne de Louis XIII jusqu'à nos jours.

Les deux tomes se vendent séparément ou réunis.

Prix de chaque tome. . . . . 2 fr.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, considérées dans leur rapport avec le développement de la littérature française. 3^e^ édition. 2 vol. in-16, brochés. 8 fr.

Littératures méridionales (Italie; Espagne). 1 vol. in-16. 4 fr.

Littératures septentrionales (Angleterre; Allemagne). 1 vol. in-16. 4 fr.

LA PHARSALE DE LUCAIN, traduite en vers français. 1 volume in-8, broché. 7 fr. 50

DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE. Rapport adressé en 1870 à S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique, par MM. J. DEMOGEOT et H. MONTUCCI. 1 fort volume grand in-8, broché. 12 fr.

DEUX SOUVENIRS. 1 volume in-16, broché. 2 fr.

NOTES SUR DIVERSES QUESTIONS DE MÉTAPHYSIQUE ET DE LITTÉRATURE, 1 volume in-16, broché. 3 fr. 50

ÉTUDE SUR DANTE ET SILVIO PELLICO. **Francesca de Rimini**, drame en cinq actes et en vers. 1 volume in-16. 2 fr.

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

TEXTES CLASSIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EXTRAITS DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES
ET BIBLIOGRAPHIQUES, APPRÉCIATIONS LITTÉRAIRES
ET NOTES EXPLICATIVES

RECUEIL SERVANT DE COMPLÉMENT

A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR J. DEMOGEOT

Docteur ès lettres, Agrégé à la Faculté des lettres de Paris.

II

XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie^

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

TEXTES CLASSIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES

VOLTAIRE

François Arouet de Voltaire, né à Paris le 21 novembre 1694, fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand, dirigé par les Jésuites [1]. Il fut de bonne heure introduit par l'abbé de Châteauneuf, son parrain, dans une société de beaux esprits et de jeunes seigneurs incrédules, les Conti, les Vendôme, les Sully, les Richelieu, les poètes La Fare et Chaulieu. Exilé en 1726, il se rendit en Angleterre, où il étudia profondément la langue, la littérature, la philosophie des Anglais. Rentré en France, et inquiété de nouveau à propos de la publication de ses *Lettres philosophiques* (1734), il se retira au château de Cirey, chez la marquise du Châtelet, où il resta jusqu'en 1740. A cette époque, à la suite d'un voyage à la cour du roi de Prusse, Frédéric II, l'un de ses plus grands admirateurs, il se vit tout à coup recherché par le ministère qui l'avait jusque-

1. L'éducation de Voltaire a été racontée d'une façon intéressante par A. Pierron, dans son livre intitulé *Voltaire et ses maîtres*, Paris, 1866, in-18.

là persécuté. En 1745, il obtint par le crédit de Mme de Pompadour le brevet d'historiographe de France, avec une charge de gentilhomme de la chambre du roi; en 1746, il entra à l'Académie. Sa faveur dura peu. Après avoir été accueilli à Sceaux chez la duchesse du Maine, à Nancy à la cour du roi Stanislas, il se rendit en 1750 à Berlin, et resta pendant trois ans attaché, en qualité de chambellan, à la personne du roi de Prusse. Il parcourut ensuite une partie de l'Allemagne, séjourna dans plusieurs villes de France, Strasbourg, Colmar, Lyon, et finit par se fixer à Ferney, dans le pays de Gex (1758). C'est là qu'il passa les vingt dernières années de sa vie, occupant Paris et l'Europe de ses moindres écrits. En 1778, à quatre-vingt-quatre ans, il fit un voyage à Paris, afin de faire représenter *Irène*, une de ses dernières productions. Reçu dans la capitale avec un enthousiasme impossible à décrire, accablé d'honneurs de tout genre, il ne put résister à tant d'émotion, et mourut trois mois après son arrivée, chez le marquis de Villette (30 mai 1778). En 1791, ses restes furent solennellement transportés au Panthéon.

La liste complète des œuvres de Voltaire serait interminable. Poésies sérieuses et légères, sciences naturelles, histoire, métaphysique, pamphlets, Voltaire a touché à tous les genres et a partout réussi. Il faut se borner à citer son épopée, *la Henriade* (1723); ses tragédies : *Œdipe* (1718), *Mariamne* (1724), *Zaïre* (1732), *la Mort de César* (1732), *Adélaïde du Guesclin* (1734), *Aïzire* (1736), *Mahomet* (1742), *Mérope* (1743), *Rome sauvée* (1752), *Tancrède* et *l'Orphelin de la Chine* (1760); parmi ses comédies, *Nanine* (1749); ses travaux historiques : l'*Histoire de Charles XII* (1731), *le Siècle de Louis XIV* (1751), l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1759); ses *Commentaires sur Corneille*, qu'il écrivit pour doter une nièce du poète; ses *Éléments de la philosophie de Newton* (1738); ses poésies philosophiques, le *Discours sur l'homme*, *la Loi naturelle*; ses *Épîtres*, si admirables de bon sens, d'élégance, de facilité, et quelquefois de grandeur, enfin cette correspondance infatigable, universelle, pleine de verve, de raison et d'esprit, qui semait la pensée du chef dans toute l'armée philosophique.

Le premier ouvrage de Voltaire est *la Henriade*, publiée à Rouen en 1723, sous ce titre : *la Ligue ou Henry le Grand*, in-8.

La première édition des Œuvres *complètes* de Voltaire qui mérite vraiment ce nom, est l'édition de Kehl, entreprise par le libraire Panckoucke, annotée par Condorcet, surveillée par Voltaire lui-même et terminée par Beaumarchais (1785-1789, 70 vol. in-8). Entre les nombreuses éditions de la première moitié de ce siècle, notons celle de Desoer, Paris, 1817-1820, 42 vol. in-8 ; de Lequien, 1820-1826, 70 vol. in-8 ; de Dalibon et Delangle, Paris, 1824-1832, 97 vol. gr. in-8 ; et tout particulièrement l'excellente édition de Beuchot, 1829-1841, 72 vol. in-8, avec commentaire, préfaces, variantes et table analytique. Les plus nouvelles et les plus faciles à acquérir sont celles de Didot, 1859, 13 vol. gr. in-8 ; de Lahure et Hachette, 1859-1862, 35 vol. in-12, et l'édition toute récente donnée chez Garnier par L. Moland, 1876-1883, 50 vol. in-8. — Des œuvres inédites de Voltaire avaient été publiées en 1820 (*Pièces inédites*, 1 vol. in-8) ; en 1842 (*Correspondance avec le président de Brosses*, publiée par Foisset) ; en 1857 (*Lettres inédites*, publiées par MM. de Cayrol et François) ; en 1860 (*Correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha*, publiée par E. Bavoux) ; *Vraies Lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot*, publiées en 1875 par Courtat.

Signalons aussi l'édition des *Lettres choisies de Voltaire* par M. Fallex, 2 vol. in-8 et in-12, 1867 ; et la Philosophie de Voltaire, par E. Bersot (*Recueil d'extraits des ouvrages philosophiques de Voltaire*), Paris, 1848, in-12.

Il serait impossible de citer ici même les principaux travaux de critique et d'histoire dont Voltaire a été l'objet ; bornons-nous à recommander aux curieux les huit volumes de Desnoiresterres, *Voltaire et la société française au XVIII^e siècle*, Paris, 1868-1876, in-8 ; et l'ouvrage de M. G. Bengesco, *Bibliographie de Voltaire*, 1882-1885, 2 vol. in-8.

LA HENRIADE

« Le sujet de *la Henriade*, dit Voltaire lui-même, est le siège de Paris, commencé par Henri de Valois et Henri le Grand, achevé par ce dernier seul. Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de la France et de la maison royale. »

C'est à vingt ans, sous les verrous de la Bastille, que Voltaire esquissa les premiers traits de son poème; une épopée lui apparaissait alors comme le récit pompeux d'un événement guerrier, précédé d'une invocation, orné d'un récit rétrospectif, d'un songe, d'un voyage aux enfers et d'un épisode d'amour. Il s'agissait pour lui d'une contrefaçon d'Homère entrevu au travers de Virgile : ce devait être sa dernière amplification de rhétorique. Malgré tout son talent, il ne pouvait qu'échouer avec honneur dans une tentative impossible. Les genres littéraires ne dépendent pas du caprice des auteurs; l'épopée homérique était le fruit spontané d'une société naissante : c'était l'histoire chantée, alors qu'on ne pouvait l'écrire. L'imagination, le sentiment, l'admiration naïve, se confondaient avec la mémoire pour développer, dans un langage mélodieux, tout le trésor des traditions humaines que les chantres sacrés dérobaient seuls à l'éternel oubli. Aujourd'hui *le livre a tué le chant;* l'histoire est là, avec sa vérité plus belle que la fiction.

Voltaire a fait dans *la Henriade* un habile et élégant tissu de tous les accidents extérieurs de l'épopée antique, il n'y manque que l'âme qui les a jadis créés. Aussi combien il est froid dans tous ces récits imités! Lui-même s'y sent mal à l'aise; il les resserre, il les abrège : on voit qu'il s'impatiente de ce cérémonial épique. Mais, qu'il rencontre sur sa route une idée morale ou politique, qu'il dessine un caractère, qu'il développe le mécanisme d'une constitution, expose un dogme religieux ou philosophique, déroule le tableau des merveilles du commerce et de l'industrie, aussitôt l'intérêt sérieux qu'il attache à ces objets, l'émotion vraie qu'il ressent, donnent à son style une

chaleur toute nouvelle, et ces passages, les moins poétiques de leur nature, sont les plus neufs et les plus excellents du livre.

CHANT VI

LES ÉTATS DE LA LIGUE

(Après la mort de Henri III, les États de la Ligue s'assemblent pour choisir un roi.)

. . . . . .

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître et de changer l'État.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints :
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit:
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encore l'apparence.
Là de nos parlements les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire :
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là le légat de Rome est d'un siège honoré;
Près de lui, pour Mayenne, un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
Que la mort de Valois vous apprenne à régner! »
On s'assemble; et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux,
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,

S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal [1]
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels et qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Égorge les mortels avec un fer sacré [2].
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiser par le sang des humains!
Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
Soudain Potier [3] se lève et demande audience.
Sa rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, et pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportements réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix; on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute : et le tumulte cesse.
Ainsi, dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend, d'un cours heureux, la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois;
Et la confusion se taisait à sa voix.
« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.

1. L'Inquisition, que les ducs de Guise voulurent établir en France. (Voltaire.) — 2. Réminiscence. Molière avait dit des hypocrites :

D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

(*Tartuffe*, acte I, sc. VI.)

3. Potier de Blancmésnil, président du parlement.

Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
Et je le choisirais, si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois, et ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès lors indigne. »
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître :
La France a des Bourbons; et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre;
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre :
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'État, que le ciel a changé :
Périsse avec Valois votre juste colère !
Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
Le ciel, ce juste ciel, qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure et la clameur publique;
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui, le fer à la main... Malheureux, arrêtez!
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage.
Le fils de saint Louis, parjure à ses serments,
Vient-il de nos autels briser les fondements?
Au pied de ces autels il demande à s'instruire;
Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire;
Il sait dans toute secte honorer les vertus,
Respecter votre culte et même vos abus.
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes.
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner,
Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître?
Infidèles pasteurs, indignes citoyens,
Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
Sanglants, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux
Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres,
Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres

Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous. »
A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
Par des traits trop puissants ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchants donne la vérité;
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées;
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées
Font partout retentir avec un bruit confus :
« Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus! »
. . . . . .
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lasse du repos, et de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.
. . . . . .
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.....

THÉATRE DE VOLTAIRE

Au moment où Voltaire entra dans le monde, la gloire littéraire était au théâtre. Il dirigea donc d'abord ses efforts vers ce qu'on appelait le premier des genres. Plein de ses souvenirs de collège, il ouvre sa carrière en imitant Sophocle, et en luttant contre le vieux Corneille (*Œdipe*). En Angleterre, il entend *avec ravissement* les accents d'un drame plus mâle : à son retour il essaye de mettre sur la scène, non point Shakspeare, qu'il n'a ni bien compris ni bien goûté, mais l'esprit de la liberté anglaise, dont son âme s'est sentie exaltée (*Brutus*, *la Mort de César*). Enfin, attaquant le public dans les sentiments les plus profonds de notre nature, la tendresse maternelle, l'amour héroïque, malheureux, jaloux, désespéré, frappant fort plutôt que juste, précipitant les situations, les coups de théâtre, les scènes pathétiques, il émeut, il ébranle, il arrache les applaudissements et les larmes (*Alzire*, *Mérope*, *Tancrède*, et avant tout *Zaïre*).

Toutefois, comme on doit s'y attendre, l'influence de la

philosophie contemporaine domine sur le théâtre de Voltaire ; non seulement elle y jette ces tirades déclamatoires, ces vers à effet, applaudis au XVIIIe siècle et froids aujourd'hui comme des brûlots éteints, mais encore elle le pousse de plus en plus sur la pente où glissait déjà la tragédie française, elle le précipite dans l'abstraction. L'histoire, la couleur locale, les caractères individuels, s'effacent de plus en plus et laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite dans le vide. L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et de la politique du XVIIIe siècle, éclate également dans son théâtre. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes.

ZAÏRE [1]

ACTE II, SCÈNE III. — PLAINTES DE LUSIGNAN.

Lusignan, prince du sang des rois de Jérusalem, prisonnier du Soudan depuis vingt ans, est rendu à la liberté par Orosmane. Il reconnaît son fils dans un chevalier chrétien, Nérestan, venu de France pour racheter les captifs, et sa fille dans une jeune esclave, Zaïre, qui, tombée dès son enfance au pouvoir des musulmans, a été élevée dans le mahométisme, et va épouser Orosmane.

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier.... vous.... hélas! vous, ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! O crime! ô justes cieux.

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane ...
Punissez votre fille.... elle était musulmane.

LUSIGNAN

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils, à ces mots j'eusse expiré sans toi.

1. M. Villemain, dans son *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle* a rapproché *Zaïre* de l'*Othello* de Shakspeare.

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire:
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux.... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs.... O fille encor trop chère,
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

ALZIRE

Acte V, Scène VII.

Le gouverneur espagnol du Pérou, D. Gusman, a épousé Alzire, fille du chef péruvien Montèze, convertie comme

son père au christianisme. L'Américain Zamore, à qui la main d'Alzire avait été autrefois promise, et qui voit à la fois dans Gusman un rival heureux, l'ennemi de ses dieux et l'oppresseur de sa patrie, vient de l'assassiner. Par un effort héroïque de vertu chrétienne, Gusman, avant de mourir, pardonne à son meurtrier.

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur!
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*A Alvarez.*)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)
Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*A Zamore.*)
Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens l'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ.

Ah! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée :
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États;
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez.*)
Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc! les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.
(*Il se jette à ses pieds.*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père!
Vivez longtemps heureux; qu'Alzire vous soit chère!
Zamore, sois chrétien! je suis content; je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

MÉROPE

Cresphonte, roi de Messène, est mort assassiné. L'assassin, Polyphonte, a su depuis quinze ans tenir son crime

secret, et écarter de lui tous les soupçons, en se donnant hardiment pour le vengeur de sa victime. Il s'est fait cependant un parti dans Messène, et croit enfin le moment venu de découvrir ses projets ambitieux, et de s'emparer du pouvoir. Pour y réussir plus sûrement, il prétend obliger Mérope, la veuve de Cresphonte, à lui donner sa main. Mais le fils de Mérope, Égisthe, dérobé jadis par Narbas aux meurtriers de son père, et élevé loin de Messène par son sauveur, y revient à propos pour empêcher ce mariage, et pour venger Cresphonte.

ACTE V, SCÈNE VI. — NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE

NARBAS.

Quel spectacle! Est-ce vous, Isménie?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMÉNIE.

Ah! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine :
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....

NARBAS.

Que fait Égisthe?

ISMÉNIE.

Il est.... le digne fils des dieux;
Égisthe! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas:
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels.

Il court : c'était Égisthe; il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes. »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Égisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève : il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils! arrêtez, cessez, troupe inhumaine!
« C'est mon fils; déchirez sa mère et votre reine,
« Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté! »
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés;
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères :
Soldats, prêtres, amis l'un sur l'autre expirants :
On marche, on est porté sur les corps des mourants.
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur! »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence,

A nos malheurs passés mesure tes bienfaits;
O ciel! conserve Égisthe, et que je meure en paix!
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

Scène VII. — MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.*)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains:
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Égisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

HISTOIRE DE CHARLES XII

Le premier essai historique de Voltaire fut l'*Histoire de Charles XII*, vive et brillante narration, où tout est mouvement, où les hommes et les faits sont expliqués par le récit. Le style de l'historien s'accorde merveilleusement avec le caractère impétueux du héros; nulle part la langue française n'a plus de prestesse et d'agilité. « Pour les choses sérieuses, dit M. Villemain, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César bien plus que de Quinte-Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure : tout est net, intelligent, précis; tout court au fait, au but. » Certains contemporains de Voltaire, La Motraye, le Suédois Norberg, chapelain du roi Charles XII, l'accusèrent d'avoir écrit un roman, et non une histoire. Il est très certain que sur quelques points particuliers il a été inexactement informé, et que des documents nouveaux ont permis aux historiens de notre temps de relever dans son livre plus d'une erreur. Mais il est certain aussi qu'il a recueilli soigneusement les témoignages oraux, consulté les mémoires, mis à profit toutes les publications, même celles de ses ennemis, puisé enfin à toutes les sources, et que, s'il n'a pas toujours atteint la vérité, il l'a toujours très sincèrement cherchée.

LIVRE I^er^

GOUVERNEMENT DE LA POLOGNE

Le gouvernement de la Pologne est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs : c'est le seul État qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus : le trône est presque toujours à l'enchère; et, comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reste de la na-

tion. Tout le peuple y est esclave; tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit partout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit! Là le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs à qui lui, son champ et le travail de ses mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi; il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation; il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné : ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là se mettent au service des plus puissants, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; et, en pansant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'électeurs des rois, et de destructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de sa majesté royale le croirait le prince le plus absolu de l'Europe; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat, qu'on suppose, chez d'autres nations, entre le souverain et les sujets. Le roi de Pologne, à son sacre même, et en jurant les *pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, et confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne que les terres et le rang de noble; le fils d'un palatin et celui du roi n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, et que la république a le droit de lui ôter la couronne s'il transgressait les lois de l'État.

La noblesse, jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, et rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition, et lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour sont l'objet de la haine du reste de la noblesse : ce qui forme toujours deux partis; division inévitable et même nécessaire dans les pays où l'on veut avoir des rois et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états généraux, qu'on appelle diètes. Ces états sont composés du corps du sénat et de plusieurs gentilshommes : les sénateurs sont les palatins et les évêques; le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, et la première personne de l'État après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que, la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie : les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, et quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple de s'opposer aux lois du sénat; un seul gentilhomme qui dit : *Je proteste,* arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement et contre ses intérêts; à peu près comme la Ligue se servait en France du nom de Henri III pour l'accabler, et comme en Angleterre le parlement qui fit mourir Charles Ier sur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations; une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les États monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur et les siennes propres.

LIVRE III

RETRAITE DE SCHULENBOURG [1]

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte Schulenbourg, général très habile, et qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité [2]. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces

1. J.-Mathias, comte de Schulenbourg, né en 1661 près de Magdebourg, avait servi déjà sous Jean Sobieski, quand le roi Auguste le nomma généralissime (1704). — 2. Charles XII et Stanislas Leczinski.

cinquante lieues en neuf jours; il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré : son premier rang mit le genou en terre; il était armé de piques et de fusils; les soldats, extrêmement serrés, présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes; le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus; et le troisième, debout, faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer; par ce moyen, les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon carré long; et, quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour les gens de pied; les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen. Schulenbourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux : il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié; Charles arrive dans le temps que Schulenbourg était à l'autre bord : jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulenbourg dépendait d'échapper au roi de Suède; le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schulenbourg et le reste de son armée : il ne perd point de temps; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schulenbourg paraissait inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; et Charles ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schulenbourg nous a vaincus. »

LIVRE IV

BATAILLE DE PULTAWA [1]

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultawa, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultawa au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultawa au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultawa, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie, le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent aux bagages : de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux Rehnsköld, Roos, Levenhaupt, Slipenbach, Hoorn, Sparre, Hamilton, le prince de Wurtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva [2], faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché : les officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de

1. Pultawa, chef-lieu du gouvernement du même nom, dans l'ancienne Ukraine, à 1280 kilomètres sud-ouest de Saint-Pétersbourg. — 2. En 1700, Charles XII avec 8000 Suédois avait battu à Narva 80 000 Russes, commandés par Pierre le Grand.

son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis, la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince Menzikoff et le comte Gollovin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général Slipenbach, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc; les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés : le czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui. Les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée : il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creutz avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que Creutz s'égarât et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie : il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creutz, fut rompue à son tour; Slipenbach même fut fait prisonnier dans cet engagement : en même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise; et l'infanterie russienne, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultawa et les Suédois : le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultawa, mais, ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes et s'avançait en bataille dans la plaine : d'un autre côté, la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de son feld-maréchal Rehnsköld, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même : il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major général, et semblait obéir au général Sheremetoff; mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du Grand Seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin, la bataille recommença; une des pre-

mières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles : il en fit atteler deux autres ; une seconde volée mit le brancard en pièces et renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois, consternés, s'ébranlèrent, et, le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut, en cette dernière action, qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise : tant les choses étaient changées !

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes ; mais tous les officiers prétendent que c'en était une de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII, par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultawa.

Déjà le prince de Wurtemberg, le général Rehnsköld et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultawa forcé et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine : un major, nommé Bère, s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement : c'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur : il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi ; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe, rassemblée et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Gierta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi

on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm : on le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. « Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. — Et le général Rehnsköld, et le duc de Wurtemberg? ajouta-t-il. — Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowski. — Prisonniers chez des Russes! reprit Charles en haussant les épaules ; allons donc, allons plutôt chez les Turcs. » On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, et quiconque l'eût vu alors et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultawa, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes suédois ou cosaques furent tués dans la bataille ; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois et Polonais que Cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène, sous la conduite du général Levenhaupt ; il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchaient de tous côtés.

LIVRE VI

CHARLES XII A BENDER [1]

Après la défaite de Pultawa, le roi de Suède s'était réfugié en Turquie. Il séjourna trois ans et demi à Bender, et parvint à armer le sultan contre le czar, son ennemi. La paix conclue, le 1er août 1711, entre le Grand Seigneur et le czar, Charles, au lieu de retourner dans son royaume,

1. Bender, en Bessarabie, sur le Dniester, appartient à la Russie depuis 1812.

comme on l'y invitait, s'obstina à rester sur le territoire de l'empire ottoman. Le sultan envoya au bacha de Bender l'ordre de l'en chasser par la force.

L'ordre du Grand Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice [1], afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. « Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez? dit le roi. — Oui, répondit Fabrice. — Eh bien, dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir. » Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant; s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultawa, et surtout sa personne sacrée, l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si longtemps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dahldorff, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; et, l'assurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. « Je sais par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites-le encore aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher de mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l'assaut, se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir avec trois cents Suédois les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Mullern, le secrétaire Ehrenpreus et les clercs devaient défendre la maison de la chancellerie; le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder; car avec lui tout était soldat : il courait à cheval de ses retranchements à sa maison, promettant des récompenses à

1. Le baron Fabrice, gentilhomme du duc de Holstein, envoyé auprès de Charles XII, à Bender, pour y ménager les intérêts du jeune duc son maître.

tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers ; les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Allah! Allah!* se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demir-bash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul, sans armes, des retranchements : il s'avance dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui : « Eh quoi ! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense ? vous, braves janissaires qui avez pardonné à cent mille Russes quand ils vous ont crié *amman* (pardon), avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous ? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même ; les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut : les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède ; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée le bacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes ; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats ; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du mufti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi, et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand Seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire : elles étaient du comte Poniatowski, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses : il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps, et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations, de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires ni les lettres de Poniatowski ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur : il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier. Il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : « Ah, la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse ! » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchements ; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer : les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp. A peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés, et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison et son camp avec les généraux Hord, Dahldorff et Sparre voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers : « Allons défendre la maison nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis.* »

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût

de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes : il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par la foule qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort ; la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. « Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, » dit-il ; et, se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle qui donnait dans son appartement à coucher ; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi, profitant de leur désordre, et les siens, animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. « Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au bacha un fidèle récit de ce que tu as vu. » Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et bar-

ricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes; une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires; on s'en servit à propos. les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais, les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre; ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie, mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé; la grande salle où les Suédois se tenaient était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même; l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison et s'y défendre. « Voilà un vrai Suédois ! » s'écria le roi : il embrassa ce garde et le créa colonel sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas; mais, le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui : il jette en l'air son épée pour s'épargner la dou-

leur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du bacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité ; il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère ; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Allah !* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

SIÈCLE DE LOUIS XIV

Le *Siècle de Louis XIV* est la plus parfaite des œuvres historiques de Voltaire. Plein d'une admiration sincère pour cette brillante époque, il l'étudie avec amour et la raconte avec gravité. « Ce n'est point seulement la vie du prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain. » Il *rassembla longtemps les matériaux* de ce grand travail, longtemps il s'occupa à *donner chaque jour quelque coup de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV dont* il voulait *être le peintre et non l'historien.* On regrette seulement qu'un plan mal conçu ait divisé les différentes parties d'un tableau qui devait surtout frapper par son ensemble. Voltaire expose d'abord les événements politiques ; puis il rapporte les anecdotes relatives à la vie privée du monarque ; il examine ensuite les questions de finances, l'état des lettres et des arts, et finit par les affaires ecclésiastiques. « Puisque tout s'enchaîne dans les choses humaines, dit Gibbon, et que les unes ne sont souvent que la cause ou la conséquence des autres, pourquoi les séparer dans l'histoire? » L'historien anglais remarque ensuite avec justesse que la première partie de l'ouvrage est beaucoup moins intéressante que la seconde. Les lettres, les arts et les mœurs offraient à l'écrivain une matière presque entièrement neuve, tandis que les sièges et les batailles, traités déjà dans une foule de récits, ne permettaient à Voltaire d'autre supériorité que celle du style et de la précision.

MINORITÉ DE LOUIS XIV. — VICTOIRES DES FRANÇAIS SOUS LE GRAND CONDÉ, ALORS DUC D'ENGHIEN.

CHAPITRE III

Le cardinal de Richelieu et Louis XIII venaient de mourir, l'un admiré et haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux Français, alors très inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministère, et peu de respect pour le trône. Louis XIII, par son testament, établissait un conseil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant sa vie, se flatta de l'être mieux après sa mort ; mais la première démarche de sa veuve, Anne d'Autriche, fut de faire annuler les volontés de son mari par un arrêt du parlement de Paris. Ce corps, longtemps opposé à la cour, et qui avait à peine conservé sous Louis XIII la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen. Anne d'Autriche s'adressa à cette compagnie pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servie du même tribunal après la mort de Henri IV ; et Marie de Médicis avait donné cet exemple parce que toute autre voie eût été longue et incertaine, que le parlement, entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés, et qu'un arrêt rendu au parlement et par les pairs semblait assurer un droit incontestable.

L'usage qui donne la régence aux mères des rois parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de Paris ayant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire ayant seul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la régence : il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, et chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt, Gaston, duc d'Orléans, jeune oncle du roi, eut le vain titre de lieutenant général du royaume sous la régente absolue.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'Espagne, Philippe IV, son frère, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de France. On se battait depuis 1635 parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu, et il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la Suède et avec le duc Bernard de Saxe-Weimar, l'un de ces généraux que les Italiens nommaient *condottieri* [1], c'est-à-dire qui vendaient leurs troupes. Il attaquait aussi la branche autrichienne-espagnole dans ces dix provinces que nous appelons en

1. *Condottiere* vient de *condotta*, contrat de louage. La racine en est le mot latin *conducere*, louer.

général du nom de Flandre; et il avait partagé avec les Hollandais, alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre. Les troupes espagnoles sortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mello : ils vinrent ravager les frontières de la Champagne ; ils attaquèrent Rocroi, et ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances ; et quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt et un ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, connu depuis sous le nom de grand Condé. La plupart des grands capitaines sont devenus tels par degrés. Ce prince était né général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en Europe que lui et le Suédois Torstenson qui eussent eu à vingt ans ce génie qui peut se passer de l'expérience [1].

Le duc d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de L'Hospital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour ; il ne confia son dessein qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par lui : ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

(19 mai 1643.) On remarque que le prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui

1. Torstenson était page de Gustave-Adolphe en 1624. Le roi, près d'attaquer un corps de Lithuaniens, en Livonie, et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche ; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné : « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner . voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Le roi ne dit mot ; mais le soir, ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, et lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. Torstenson fut un des grands capitaines de l'Europe. (Voltaire.)

qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit « qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu. »

Le respect qu'on avait en Europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François Ier contre les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes [1] autant que des troupes françaises. Les journées de Pavie et de Saint-Quentin étaient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eu de petits succès, mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles qui ébranlent les États, et qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été livrées en ce temps que par Gustave-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire française et de celle de Condé. Il sut vaincre et profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent résoudre le siège de Thionville, que le cardinal de Richelieu n'avait pas osé hasarder ; et, au retour de ses courriers, tout était déjà préparé pour cette expédition.

Le prince de Condé passa à travers le pays ennemi, trompa la vigilance du général Beck, et prit enfin Thionville 8 août 1643). De là il courut mettre le siège devant Syrck, et s'en rendit maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemands ; il le passa après eux ; il courut réparer les pertes et les défaites que les Français avaient essuyées sur ces frontières après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, et le général Merci sous ses murs avec une armée supérieure encore à la sienne. Condé avait sous lui deux maréchaux de France, dont l'un était Gramont, et l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jetait alors les fondements de la grande réputation qu'il eut depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, retranché sur deux éminences (31 août 1644). Le combat recommença trois fois, à trois jours différents. On dit que le duc d'Enghien jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, et marcha pour le

1. Les lansquenets, mercenaires allemands, dont le drapeau était noir.

reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philippsbourg et Mayence rendus furent la preuve et le fruit de la victoire.

Le duc d'Enghien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple et demande des récompenses à la cour; il laisse son armée au prince maréchal de Turenne. Mais ce général, tout habile qu'il est déjà, est battu à Mariendal (avril 1645). Le prince revole à l'armée, reprend le commandement, et joint à la gloire de commander encore Turenne celle de réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les plaines de Nordlingen. Il y gagne une bataille complète (3 août 1645); le maréchal de Gramont y est pris, mais le général Glen, qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, et Merci est au nombre des morts. Ce général, regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré près du champ de bataille; et on grava sur sa tombe : STA, VIATOR; HEROEM CALCAS : *Arrête, voyageur; tu foules un héros.* Cette bataille mit le comble à la gloire de Condé, et fit celle de Turenne, qui eut l'honneur d'aider puissamment le prince à remporter une victoire dont il pouvait être humilié. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi celui dont il fut depuis l'émule et le vainqueur.

Le nom du duc d'Enghien éclipsait alors tous les autres noms. (7 octobre 1646.) Il assiégea ensuite Dunkerque, à la vue de l'armée espagnole, et il fut le premier qui donna cette place à la France.

Tant de succès et de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes et de sa gloire, et on l'envoya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées; il assiégea Lérida et fut obligé de lever le siège (1647). On l'accuse, dans quelques livres, de fanfaronnade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bientôt les affaires chancelantes forcèrent la cour de rappeler Condé [1] en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait Lens en Artois. Condé, rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : « Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingen. »

(10 août 1648.) Il dégagea lui-même le maréchal de Gramont, qui pliait avec l'aile gauche; il prit le général Beck. L'archiduc se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les Impériaux et les Espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés; ils perdirent plus de cent drapeaux et trente-huit pièces de canon, ce qui était alors très considérable. On leur fit cinq mille prisonniers, on

1. Son père était mort en 1646. (Voltaire.)

leur tua trois mille hommes, le reste déserta, et l'archiduc demeura sans armée.

Ceux qui veulent véritablement s'instruire peuvent remarquer que, depuis la fondation de la monarchie, jamais les Français n'avaient gagné de suite tant de batailles, et de si glorieuses par la conduite et par le courage.

Tandis que le prince de Condé comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, et que le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, avait aussi soutenu la réputation d'un fils de Henri IV et celle de la France par la prise de Gravelines (juillet 1644), par celle de Courtrai et de Mardick (novembre 1644), le vicomte de Turenne avait pris Landau ; il avait chassé les Espagnols de Trèves et rétabli l'Électeur

(Novembre 1647.) Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, et contraignit le duc de Bavière à sortir de ses États à l'âge de près de quatre-vingts ans. (1645.) Le comte d'Harcourt prit Balaguer et battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Porto-Longone (1646) Vingt vaisseaux et vingt galères de France, qui composaient presque toute la marine rétablie par Richelieu, battirent la flotte espagnole sur la côte d'Italie.

Ce n'était pas tout ; les armes françaises avaient encore envahi la Lorraine sur le duc Charles IV, prince guerrier, mais inconstant, imprudent et malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son État par la France, et retenu prisonnier par les Espagnols. Les alliés de la France pressaient la puissance autrichienne au midi et au nord Le duc d'Albuquerque, général des Portugais, gagna (mai 1644) contre l'Espagne la bataille de Badajoz. Torstenson défit les Impériaux près de Tabor (mars 1645), et remporta une victoire complète. Le prince d'Orange, à la tête des Hollandais, pénétra jusque dans le Brabant.

Le roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyait le Roussillon et la Catalogne entre les mains des Français. Naples, révoltée contre lui [1], venait de se donner au duc de Guise, dernier prince de cette branche d'une maison si féconde en hommes illustres et dangereux. Celui-ci, qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne, et de défendre Naples sans autre secours que son courage

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, et secondées des succès de leurs alliés, on croirait que Vienne et Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes et que l'empereur et le roi d'Espagne étaient presque sans États. Cependant cinq années de gloire, à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, et nulle révolution. S'il y en eut une à craindre ce fut pour la France ; elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.

1. En 1647, sous la conduite du pêcheur Thomas Aniello.

GUILLAUME DE NASSAU

(FIN DU CHAPITRE XVII)

Le roi Guillaume laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV : sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par le soin de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner, qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul État résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(EXTRAIT DU CHAPITRE XXXII)

Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation, et à lui donner un esprit de justesse et de précision fut le

petit recueil des *Maximes* de François, duc de La Rochefoucauld. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est que *l'amour-propre est le mobile de tout*, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante. C'est moins un livre que des matériaux pour orner un livre. On lut avidement ce petit recueil; il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe, depuis la renaissance des lettres.

Mais le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales* [1], en 1656. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussy, m'a dit qu'ayant demandé à M. de Meaux quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens, Bossuet lui répondit : les *Lettres provinciales*. Elles ont beaucoup perdu de leur piquant lorsque les jésuites ont été abolis, et les objets de leurs disputes méprisés.

Le bon goût qui règne d'un bout à l'autre dans ce livre, et la vigueur des dernières lettres, ne corrigèrent pas d'abord le style lâche, diffus, incorrect et décousu, qui depuis longtemps était celui de presque tous les écrivains, des prédicateurs et des avocats.

Un des premiers qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente fut le P. Bourdaloue, vers l'an 1668. Ce fut une lumière nouvelle. Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire, comme le P. Massillon, évêque de Clermont, qui ont répandu dans leurs discours plus de grâces, des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paraît vouloir plutôt convaincre que toucher, et jamais il ne songe à plaire.

Peut-être serait-il à souhaiter qu'en bannissant de la chaire le mauvais goût qui l'avilissait, il en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler longtemps sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser tout son discours sur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministère. Le texte devient une espèce de devise, ou plutôt d'énigme, que le discours développe. Jamais les Grecs et les Romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença, et le temps l'a consacré.

L'habitude de diviser toujours en deux ou trois points des choses qui, comme la morale, n'exigent aucune division, ou qui en demanderaient davantage, comme la controverse, est encore une coutume gênante, que le P. Bourdaloue trouva introduite, et à laquelle il se conforma.

1. De Pascal.

Il avait été précédé par Bossuet, depuis évêque de Meaux. Celui-ci, qui devint un si grand homme, s'était engagé, dans sa grande jeunesse, à épouser Mlle Desvieux, fille d'un rare mérite. Ses talents pour la théologie, et pour cette espèce d'éloquence qui le caractérise, se montrèrent de si bonne heure, que ses parents et ses amis le déterminèrent à ne se donner qu'à l'Église. Mlle Desvieux l'y engagea elle-même, préférant la gloire qu'il devait acquérir au bonheur de vivre avec lui [1]. Il avait prêché assez jeune devant le roi et la reine mère, en 1662, longtemps avant que le P. Bourdaloue fût connu. Ses discours, soutenus d'une action noble et touchante, les premiers qu'on eût encore entendus à la cour qui approchassent du sublime, eurent un si grand succès, que le roi fit écrire en son nom à son père, intendant de Soissons [2], pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Cependant, quand Bourdaloue parut, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur. Il s'était déjà donné aux oraisons funèbres, genre d'éloquence qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoique avec discrétion, quand on tend au sublime. L'oraison funèbre de la reine mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de Condom : mais ce discours n'était pas encore digne de lui; et il ne fut pas imprimé, non plus que ses sermons. L'éloge funèbre de la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, qu'il fit en 1669, parut presque en tout un chef-d'œuvre. Les sujets de ces pièces d'éloquence sont heureux à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est en quelque façon comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. L'éloge funèbre de Madame, enlevée à la fleur de son âge, et morte entre ses bras, eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour. Il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : « O nuit désastreuse! nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte, » etc. L'auditoire éclata en sanglots, et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses pleurs.

Les Français furent les seuls qui réussirent dans ce genre d'éloquence. Le même homme, quelque temps après, en inventa un nouveau, qui ne pouvait guère avoir de succès qu'entre ses mains. Il appliqua l'art oratoire à l'histoire même, qui semble l'exclure. Son *Discours sur l'histoire universelle*, composé pour l'éducation du dauphin, n'a eu ni modèle ni imitateurs. Si le système qu'il adopte pour concilier la chronologie des Juifs avec celle des autres nations a trouvé des contradicteurs chez les savants, son style n'a trouvé

1. Cette anecdote a été souvent réfutée. (*Vie de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, tome I, *Pièces justificatives*.) — 2. C'est un frère de Bossuet qui fut intendant de Soissons. Son père était conseiller au parlement de Metz.

que des admirateurs On fut étonné de cette force majestueuse dont il décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement et la chute des grands empires, et de ces traits rapides d'une vérité énergique dont il peint et dont il juge les nations.

Presque tous les ouvrages qui honorèrent ce siècle étaient dans un genre inconnu à l'antiquité Le *Télémaque* est de ce nombre Fénelon, le disciple, l'ami de Bossuet, et depuis devenu malgré lui son rival et son ennemi, composa ce livre singulier, qui tient à la fois du roman et du poème, et qui substitue une prose cadencée à la versification Il semble qu'il ait voulu traiter le roman comme M de Meaux avait traité l'histoire, en lui donnant une dignité et des charmes inconnus, et surtout en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain, morale entièrement négligée dans presque toutes les inventions fabuleuses. On a cru qu'il avait composé ce livre pour servir de thème et d'instruction au duc de Bourgogne et aux autres enfants de France, dont il fut le précepteur, ainsi que Bossuet avait fait son *Histoire universelle* pour l'éducation de Monseigneur. Mais son neveu, le marquis de Fénelon, héritier de la vertu de cet homme célèbre, et qui a été tué à la bataille de Rocoux, m'a assuré le contraire [1] En effet il n'eût pas été convenable que les amours de Calypso et d'Eucharis eussent été les premières leçons qu'un prêtre eût données aux enfants de France.

Il ne fit cet ouvrage que lorsqu'il fut relégué dans son archevêché de Cambrai [2]. Plein de la lecture des anciens, et né avec une imagination vive et tendre, il s'était fait un style qui n'était qu'à lui, et qui coulait de source avec abondance J'ai vu son manuscrit original : il n'y a pas dix ratures Il le composa en trois mois, au milieu de ses malheureuses disputes sur le quiétisme, ne se doutant pas combien ce délassement était supérieur à ses occupations. On prétend qu'un domestique lui en déroba une copie qu'il fit imprimer Si cela est, l'archevêque de Cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Europe, mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour On crut voir dans le *Télémaque* une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV Sésostris, qui

1. « Je n'ai jamais songé qu'à amuser M le duc de Bourgogne par ces aventures et qu'à l'instruire en l'amusant, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste... Je l'ai fait dans un temps où j'étais charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me comblait. Il aurait fallu que j'eusse été l'homme le plus ingrat pour y vouloir faire des portraits satiriques et insolents. » (*Fénelon*, Lettre au P. Letellier, confesseur du roi.) Il est difficile de ne pas croire Fénelon sur parole. — 2 Le *Télémaque*, imprimé en 1699, avait été composé au plus tard en 1694, puisque c'est en 1694 que fut terminée l'éducation du duc de Bourgogne Nommé archevêque de Cambrai en 1694, Fénelon tomba en disgrâce, et fut relégué dans son archevêché en 1697.

triomphait avec trop de faste, Idoménée, qui établissait le luxe dans Salente et qui oubliait le nécessaire, parurent des portraits du roi, quoique, après tout, il soit impossible d'avoir chez soi le superflu que par la surabondance des arts de la première nécessité Le marquis de Louvois semblait, aux yeux des mécontents, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servaient l'État et non le ministre.

Les alliés, qui, dans la guerre de 1688, s'unirent contre Louis XIV, qui depuis ébranlèrent son trône dans la guerre de 1701, se firent une joie de le reconnaître dans ce même Idoménée, dont la hauteur révolte tous ses voisins. Ces allusions firent des impressions profondes, à la faveur de ce style harmonieux qui insinue d'une manière si tendre la modération et la concorde. Les étrangers et les Français même, lassés de tant de guerres, virent avec une consolation maligne une satire dans un livre fait pour enseigner la vertu Les éditions en furent innombrables. J'en ai vu quatorze en langue anglaise. Il est vrai qu'après la mort de ce monarque si craint, si envié, si respecté de tous et si haï de quelques-uns, quand la malignité humaine a cessé de s'assouvir des allusions prétendues qui censuraient sa conduite, les juges d'un goût sévère ont traité le *Télémaque* avec quelque rigueur. Ils ont blâmé les longueurs, les détails, les aventures trop peu liées, les descriptions trop répétées et trop uniformes de la vie champêtre; mais ce livre a toujours été regardé comme un des beaux monuments d'un siècle florissant.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères* de La Bruyère Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage que du *Télémaque* [1]. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public, et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès Quand La Bruyère montra son ouvrage manuscrit à M de Malézieux, celui-ci lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée Cependant, comme il y a des choses de tous les temps et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié Le *Télémaque* a fait quelques imitateurs, les *Caractères* de La Bruyère en ont produit davantage Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination qui plaise et qui instruise à la fois.

L'art délicat de répandre des grâces jusque sur la philosophie fut encore une chose nouvelle, dont le livre des *Mondes* [2] fut le premier

1 Assertion exagérée, La Bruyère lui-même a traduit du grec les *Caractères* de Théophraste, disciple d'Aristote. — 2. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) sont de Fontenelle, né en 1657 à Rouen, mort à Paris en 1757, neveu de Corneille, admis à l'Académie française en 1691, à l'Académie des sciences en 1697, secrétaire de cette compagnie de 1699

exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté et surtout la vérité. Ce qui pourrait empêcher cet ouvrage ingénieux d'être mis par la postérité au rang de nos livres classiques, c'est qu'il est fondé en partie sur la chimère des tourbillons de Descartes [1].

Il faut ajouter à ces nouveautés celles que produisit Bayle [2] en donnant une espèce de dictionnaire de raisonnement. C'est le premier ouvrage de ce genre où l'on puisse apprendre à penser. Il faut abandonner à la destinée des livres ordinaires les articles de ce recueil qui ne contiennent que de petits faits indignes à la fois de Bayle, d'un lecteur grave et de la postérité. Au reste, en plaçant ici Bayle parmi les auteurs qui ont honoré le siècle de Louis XIV, quoiqu'il fût réfugié en Hollande, je ne fais en cela que me conformer à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui, en déclarant son testament valide en France, malgré la rigueur des lois, dit expressément « qu'un tel homme ne peut être regardé comme un étranger ».

On ne s'appesantira point ici sur la foule des bons livres que ce siècle a fait naître; on ne s'arrête qu'aux productions de génie singulières ou neuves qui le caractérisent, et qui le distinguent des autres siècles. L'éloquence de Bossuet et de Bourdaloue, par exemple, n'était et ne pouvait être celle de Cicéron : c'était un genre et un mérite tout nouveau. Si quelque chose approche de l'orateur romain, ce sont les trois mémoires que Pellisson composa pour Fouquet. Ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Cicéron, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'État, traité solidement avec un art qui paraît peu, et orné d'une éloquence touchante.

Nous avons eu des historiens, mais point de Tite-Live. Le style de la *Conjuration de Venise* est comparable à celui de Salluste. On voit que l'abbé de Saint-Réal l'avait pris pour modèle, et peut-être l'a-t-il surpassé. Tous les autres écrits dont on vient de parler semblent être d'une création nouvelle. C'est là surtout ce qui distingue cet âge illustre; car, pour des savants et des commentateurs, le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle en avaient beaucoup produit; mais le vrai génie en aucun genre n'était encore développé.

Qui croirait que tous ces bons ouvrages en prose n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la poésie? C'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations :

à 1737, auteur de poésies légères et pastorales, d'une mauvaise tragédie, *Aspar*, d'opéras, de romans, de *Dialogues des morts* (1680), d'une *Histoire des oracles*, de plusieurs ouvrages sur les sciences exactes, d'une *Histoire de l'Académie des sciences* et d'*Éloges*. — 1. Descartes avait imaginé que le soleil et les étoiles fixes sont les centres d'autant de tourbillons de matière subtile, par lesquels sont entraînées les planètes. — 2. Bayle, né en 1647, mort en 1706. Voir sur le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle l'excellente thèse de M. Lenient.

les vers furent partout les premiers enfants du génie, et les premiers maîtres d'éloquence.

Les peuples sont ce qu'est chaque homme en particulier. Platon et Cicéron commencèrent par faire des vers. On ne pouvait encore citer un passage noble et sublime de prose française, quand on savait par cœur le peu de belles stances que laissa Malherbe ; et il y a grande apparence que, sans Pierre Corneille, le génie des prosateurs ne se serait pas développé.

Cet homme est d'autant plus admirable, qu'il n'était environné que de très mauvais modèles quand il commença à donner des tragédies. Ce qui devait encore lui fermer le bon chemin, c'est que ces mauvais modèles étaient estimés ; et, pour comble de découragement, ils étaient favorisés par le cardinal de Richelieu, le protecteur des gens de lettres et non pas du bon goût. Il récompensait de misérables écrivains qui d'ordinaire sont rampants ; et, par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il voulait abaisser ceux en qui il sentait avec quelque dépit un vrai génie, qui rarement se plie à la dépendance. Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même artiste, protège sincèrement les bons artistes.

Corneille eut à combattre son siècle, ses rivaux et le cardinal de Richelieu. Je ne répéterai point ici ce qui a été écrit sur *le Cid*. Je remarquerai seulement que l'Académie, dans ses judicieuses décisions entre Corneille et Scudéry, eut trop de complaisance pour le cardinal de Richelieu, en condamnant l'amour de Chimène. Aimer le meurtrier de son père, et poursuivre la vengeance de ce meurtre, était une chose admirable. Vaincre son amour eût été un défaut capital dans l'art tragique, qui consiste principalement dans les combats du cœur ; mais l'art était inconnu alors à tout le monde, hors à l'auteur.

Le Cid ne fut pas le seul ouvrage de Corneille que le cardinal de Richelieu voulut rabaisser. L'abbé d'Aubignac [1] nous apprend que ce ministre désapprouva *Polyeucte*.

Le Cid, après tout, était une imitation très embellie de Guillem de Castro, et, en plusieurs endroits, une traduction. *Cinna*, qui le suivit, était unique. J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé, qui disait que le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers ;
> Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
> Conservez à jamais ma dernière victoire.

1. L'abbé d'Aubignac, né en 1604, mort en 1676, critiqua avec passion les tragédies de Corneille, en écrivit lui-même une ridicule, et se fit dans sa *Pratique du théâtre* le commentateur et le défenseur ardent des règles d'Aristote.

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous .
Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.

La quantité de pièces indignes de lui qu'il fit plusieurs années après n'empêcha pas la nation de le regarder comme un grand homme, ainsi que les fautes considérables d'Homère n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. C'est le privilège du vrai génie, et surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes.

Corneille s'était formé tout seul ; mais Louis XIV, Colbert, Sophocle et Euripide contribuèrent tous à former Racine. Une ode qu'il composa à l'âge de dix-huit ans [1] pour le mariage du roi lui attira un présent qu'il n'attendait pas, et le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour, et celle des ouvrages de Corneille a un peu diminué. La raison en est que Racine, dans tous ses ouvrages, depuis son *Alexandre*, est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai, qu'il parle au cœur, et que l'autre manque trop souvent à tous ces devoirs Racine passa de bien loin et les Grecs et Corneille dans l'intelligence des passions, et porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir. Ces hommes enseignèrent à la nation à penser, à sentir et à s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux mêmes qui les avaient éclairés.

Il y avait très peu de personnes en France, du temps du cardinal de Richelieu, capables de discerner les défauts du *Cid;* et en 1702, quand *Athalie*, le chef-d'œuvre de la scène, fut représentée chez Mme la duchesse de Bourgogne, les courtisans se crurent assez habiles pour la condamner Le temps a vengé l'auteur ; mais ce grand homme est mort sans jouir du succès de son plus admirable ouvrage. Un nombreux parti se piqua toujours de ne pas rendre justice à Racine. Mme de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine *n'ira pas loin.* Elle en jugeait comme du café, dont elle dit *qu'on se désabusera bientôt* [2]. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent

La singulière destinée de ce siècle rendit Molière contemporain de Corneille et de Racine Il n'est pas vrai que Molière, quand il parut, eût trouvé le théâtre absolument dénué de bonnes comédies.

1. Racine avait vingt et un ans quand il composa cette ode, intitulée *la Nymphe de la Seine* Il était né en 1639, et c'est en 1660 qu'eut lieu le mariage du roi. — 2. Ces paroles ne se trouvent dans aucune des lettres de Mme de Sévigné.

Corneille lui-même avait donné *le Menteur*, pièce de caractère et d'intrigue, prise du théâtre espagnol, comme *le Cid;* et Molière n'avait encore fait paraître que deux de ses chefs-d'œuvre, lorsque le public avait *la Mère coquette* de Quinault, pièce à la fois de caractère et d'intrigue, et même modèle d'intrigue Elle est de 1664 ; c'est la première comédie où l'on ait peint ceux que l'on a appelés depuis les *marquis* La plupart des grands seigneurs de la cour de Louis XIV voulaient imiter cet air de grandeur, d'éclat et de dignité qu'avait leur maître. Ceux d'un ordre inférieur copiaient la hauteur des premiers ; et il y en avait enfin, et même en grand nombre, qui poussaient cet air avantageux et cette envie dominante de se faire valoir, jusqu'au plus grand ridicule.

Ce défaut dura longtemps. Molière l'attaqua souvent, et il contribua à défaire le public de ces importants subalternes, ainsi que de l'affectation des *précieuses*, du pédantisme des *femmes savantes*, de la robe et du latin des médecins Molière fut, si on ose le dire, un législateur des bienséances du monde. Je ne parle ici que de ce service rendu à son siècle : on sait assez ses autres mérites

C'était un temps digne de l'attention des temps à venir, que celui où les héros de Corneille et de Racine, les personnages de Molière, les symphonies de Lulli, toutes nouvelles pour la nation, et, puisqu'il ne s'agit ici que des arts, les voix des Bossuet et des Bourdaloue, se faisaient entendre à Louis XIV, à Madame si célèbre par son goût, à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à cette foule d'hommes supérieurs qui parurent en tout genre Ce temps ne se retrouvera plus, où un duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnauld, allait au théâtre de Corneille.

Despréaux s'élevait au niveau de tant de grands hommes, non point par ses premières satires, car les regards de la postérité ne s'arrêteront point sur les *embarras de Paris* et sur les noms des Cassaigne et des Cotin ; mais il instruisait cette postérité par ses belles épîtres et surtout par son *Art poétique*, où Corneille eût trouvé beaucoup à apprendre.

La Fontaine, bien moins châtié dans son style, bien moins correct dans son langage, mais unique dans sa naïveté et dans les grâces qui lui sont propres, se mit, par les choses les plus simples, presque à côté de ces hommes sublimes

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE

LA TRAGÉDIE D'ŒDIPE

AU P PORÉE

Paris, 7 janvier 1730

Je vous envoie, mon cher Père, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je

l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis *Œdipe*, je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui : j'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier [1], qui était du pays; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs : c'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune; je crus qu'ils avaient raison; je gâtai ma pièce, pour leur plaire, en affaiblissant par des sentiments de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon; je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*.

Il y avait un acteur nommé Quinault (Dufresne), qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de Corneille [2] excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire; je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de M. de La Motte. Le R. P. de Tournemine a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de La Motte a bien de l'esprit :

1. André Dacier, érudit français, d'abord membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis membre de l'Académie française, dont il devint secrétaire en 1713; c'est à lui que Fénelon adressa en 1714 sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française*. Il était le mari de Mme Dacier (Mlle Lefèvre), connue par ses savants travaux et ses traductions d'Homère, d'Aristophane, de Plaute, de Térence, etc. — 2. L'*Œdipe* de Corneille est de 1659.

il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines; on injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie :
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe et de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend Père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, etc.

LES ŒUVRES DE BOILEAU

A M. BROSSETTE [1]

11 avril 1732.

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monsieur; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'*Histoire de Charles XII*.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de

1. Ami et commentateur de Boileau.

l'humiliation du czar et du roi de Pologne que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français quand il faisait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare, aussi La Motte et ses consorts faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelain faisaient à ses écrits de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que, si M. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire [1], qui est un chef-d'œuvre, et dont l'*Épître aux Muses*, de M. Rousseau, n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'*Histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

ZAIRE

A M. DE FORMONT

A Paris, 25 juin 1732.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie; mais ils sont venus trop tard. La tragédie [2] était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se faisait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais

1. La satire qui commence par ce vers relevé par les grammairiens :

« C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler. »

2. *Zaïre.*

ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule, c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si longtemps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre, dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.....

LA VIE LITTÉRAIRE

A M. LEFEBVRE [1]

1732.

Votre vocation, mon cher Lefebvre, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse la cire, que le ver à soie file, que M de Réaumur les dissèque, et que vous les chantiez. Vous serez poète et homme de lettres, moins parce que vous le voulez que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup en imaginant que la tranquillité sera votre partage La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre (ce que je ne crois pas), voilà des remords pour la vie; si vous réussissez, voilà des ennemis · vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris et la haine.

« Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon poème, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer et à instruire les autres! »

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage : imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur; si votre manière de penser n'est pas la sienne, s'il n'est pas l'ami de vos amis, s'il est celui de votre rival, s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilège qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'est alors qu'il faut ou assoupir les cerbères de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, et autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satiriques, ceux qui y travail

1. Jeune écrivain qui mourut la même année.

lent servent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la Renommée; vous courtisez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs : tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez, il réplique : vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste, mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre pièce : il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle, la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la Foire, vous parodie; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savants qui entendent mal le grec et qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; et le laquais galonné qui porte la livrée du luxe insulte à votre habit, qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite : voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant; mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentiments que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite, vous vieillissez dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur qui, par le moyen de la mère de son élève, emportera un poste que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savants qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps : vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie française, et pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception, un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette Académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoique assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des sciences, ménage si peu l'Académie française. C'est que les travaux de l'Académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, et les autres sont voilés. Chaque Français croit savoir sa langue et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de compliments, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de *l'immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation Il n'y a qu'à lire ses *Remarques sur le Cid*. la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que, dans l'autre moitié, il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres membres Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigants; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches La principale origine de ces horribles couplets qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux Rousseau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme; essuyez-vous un refus, votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres ;

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé.
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine [1].

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais? est-ce de vous détourner de la route de la littérature? Non; je ne m'oppose point ainsi à la destinée : je vous exhorte seulement à la patience.

LA LIBERTÉ DES LETTRES

A UN PREMIER COMMIS

20 juin 1733.

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni Horace, ni Juvénal, ni les œuvres philosophiques de Cicéron. Si Milton, Dryden, Pope et Locke n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes : il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie, et c'est la proscrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes *Calottes* [2] et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que Bayle [3] entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : on achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes : vous ne vivez pas avec tout ce chaos; vous y choisissez

1. Vers qu'on suppose être de Voltaire. — 2. Association burlesque, satirique et licencieuse, dont les membres portaient pour attribut une *calotte* de plomb et des grelots, et dans laquelle on enrôlait, bon gré mal gré, tous les hommes considérables du temps. — 3. Bayle (Pierre), auteur du *Dictionnaire historique et critique* auquel son nom reste attaché (1697, 2 vol. in-folio; 1720, 4 vol. in-folio; 1820-24, 16 vol. in-8), né au Carlat, comté de Foix, en 1647, mort à Rotterdam en 1706, protestant converti au catholicisme; il revint bientôt, par une seconde abjuration, à la religion réformée.

quelque société, et vous en changez. On traite les livres de même : on prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon, mais l'homme d'État permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore, deux ou trois heures, quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes : du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention. Je ne les considère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de temps, avant et après les spectacles, pour faire usage de ce peu de moments qu'on donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours, et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes des sybarites. Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux du siècle à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues. Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les Triptolèmes, qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférents; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes : et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

SOYEZ SIMPLE

A M. DE CIDEVILLE

Le 26 novembre 1733.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade, d'une espèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous en à votre premier sujet, ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous : c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaisons de briller; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner mais....

« Petimusque, damusque vicissim [1]. »

1. Horace, *Art poétique*, v. 11.

Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adélaïde* sont d'un homme bien sain ; mais, pour parler sans figures, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce, *jacta est alea*.

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

BALZAC ET VOITURE

A M L'ABBÉ D'OLIVET [1]

A Cirey, par Vassy, en Champagne, ce 6 janvier 1736.

Je vous gronde de ne m'avoir point écrit; mais je vous aime de tout mon cœur de m'avoir envoyé ce petit antidote contre le poison des Marivaux et consorts Votre *Discours* [2] est un des bons préservatifs contre la fausse éloquence qui nous inonde. Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents Nos avocats sont des bavards secs; nos sermonneurs, des bavards diffus, et nos faiseurs d'oraisons funèbres, des bavards ampoulés. Il nous resterait l'histoire, mais un génie naturellement éloquent veut dire la vérité, et en France on ne peut pas la dire Bossuet a menti avec une élégance et une force admirables, tant qu'il a eu à parler des anciens Égyptiens, des Grecs et des Romains; mais, dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté tout court Je ne connais, après lui, aucun historien où je trouve du sublime, que la *Conjuration* de Saint-Réal La France fourmille d'historiens, et manque d'écrivains.

De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases hyperboliques et les vers enflés de Balzac [3] ? Voiture [4] tombe tous les jours,

1 Joseph Thoulier, abbé d'Olivet, littérateur et grammairien, membre de l'Académie française, né à Salins en 1682, mort en 1768. On a de lui une traduction de Cicéron qui se trouve encore dans les bibliothèques et qui témoigne de sa profonde connaissance de la langue latine. (Note de M. E Fallex.) — 2 Discours prononcé le 25 août 1735 à l'occasion de la distribution des prix. — 3. Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, né en 1594, mort en 1654. Boileau, aussi sévère pour lui que Voltaire, disait dans les *Réflexions sur Longin* « On peut dire que personne n'a mieux su sa langue que Balzac, et mieux entendu la propriété des termes et la mesure des périodes... Mais on s'est aperçu tout d'un coup que l'art où il s'est employé toute sa vie était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. Car, bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir l'affectation et l'enflure... » : affectation et enflure, deux défauts que l'on ne trouve jamais dans la correspondance de Voltaire. — 4. Voiture (Vincent), poète et prosateur, né en 1598, mort en 1648.

et ne se relèvera point : il n'a que trois ou quatre petites pièces de vers par où il subsiste..... Vous avez loué la naïveté du style le plus pincé et plus ridiculement recherché. Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée. Parlez-moi des *Lettres provinciales* [1].....

Un petit mot encore, je vous prie, sur le style moderne. Soyez bien persuadé que ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. Hors M. de Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule, tous ces gens-là sont ignorants, et n'ont point de génie. Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit. Adieu; s'il y a quelque chose de nouveau dans la littérature, secouez votre infâme paresse, et écrivez à votre ami.

CONSEILS A UN JEUNE AUTEUR

A M. HELVÉTIUS [2]

A Cirey, ce 4 décembre 1738.

Mon très cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre *Épître* apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage, vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Mme la marquise du Châtelet pense comme moi : elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde : votre ouvrage lui paraît plein de diamants brillants; mais qu'il y a loin de tant de talents et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous : ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon et celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel; c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez; il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous

1. De Pascal. — 2. Financier; l'auteur du fameux livre intitulé *De l'Esprit* : Mécène et, bientôt après, rival des poètes et des philosophes du temps; né en 1715, mort en 1771.

entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer *la Henriade*, *Œdipe*, *Brutus*, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi.

« Si noles sanus, curres hydropicus [1]..... »

Je songe à guérir mes maladies; mais, vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'*Étude* avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*. Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle âme à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez : je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le Tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu; je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Mme du Châtelet vous fait les compliments les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

LA VIE A PARIS

A MADAME DE CHAMPBONIN

De Paris, 1736.

Ma chère amie, Paris est un gouffre où se perdent le repos et le recueillement de l'âme, sans qui la vie n'est qu'un tumulte importun. Je ne vis point; je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens; je soupe au bout de la ville, pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou quatre intimes amis il faut voler à l'Opéra, à la Comédie, voir des curiosités comme un étranger, embrasser cent personnes en un jour, faire et recevoir cent protestations; pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser, ni de dormir! Je suis comme cet ancien qui mourut accablé sous les fleurs qu'on lui jetait.

1. Horace, liv. I, ép. II, v. 34.

LOUIS XIV

A MILORD HERVEY, GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE (1740)

Je fais compliment à votre nation, milord, sur la prise de Porto-Bello, et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre, c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que, si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de newtoniens à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady Hervey, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon *Essai sur le Siècle de Louis XIV* par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'*Apocalypse;* mais, surtout, soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le *Siècle de Louis XIV*. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden ; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait ? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre Eh ! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV ? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme ; ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains, c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles Guglielmini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV ; il mit le nom de ce roi sur le frontispice ; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de

placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Église ; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talents qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait ; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans ; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies ; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir ; mais s'en tenir à ces établissements, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme, c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout : il protégeait les Académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît ; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car, en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions ; tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français ? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui

a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle ; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *Siècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le *Siècle de Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV a instruit les nations ; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestants, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ? Était-elle aussi étendue du temps de Henri IV ? Non, sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains ? C'était M. Colbert, me direz-vous ; je l'avoue ; et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre ? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras ; il dirigeait les peintures de Lebrun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis ; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause : il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la Compagnie des Indes, qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes ; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris ; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui ; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne sais ni l'un ni l'autre ; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que, dans cet ouvrage, vous trouverez, milord, quelques-uns de vos sentiments ; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

LE GÉNIE DE CORNEILLE

A M. DE VAUVENARGUES, A NANCY [1]

Paris, le 15 avril 1743.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre ; et, depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur ; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut ; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède ; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit ! J'ai toujours dit : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* [2]. Molière ne m'a point empêché d'estimer *le Glorieux* de M. Destouches ; *Rhadamiste* m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

1. Vauvenargues, né en 1715, mort en 1747, servit quelque temps avec distinction. Il se retira du service à vingt-huit ans, avec le grade de capitaine, et vécut depuis dans la retraite et la méditation. On a de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Réflexions critiques sur divers auteurs*, et des *Maximes*. — 2. Évangile de saint Jean, ch. XIV, verset 2.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille, il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés. Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose, le public commence toujours par être ébloui On a d'abord été ivre des *Lettres persanes* dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains*, du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier La justesse sert à tout. Je m'imagine que M de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages, l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre, etc.

LA FONTAINE ET MOLIÈRE

A. M. DE VAUVENARGUES

Versailles, le 7 janvier 1745.

Le dernier ouvrage [1] que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût, dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel-esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser

1. *Réflexions critiques sur divers auteurs.*

La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie, Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler, mais, comme poète, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là, l'abeille n'est qu'une mouche.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité, que je suis actuellement occupé d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie, et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, monsieur, dans un plus long détail, et de vous soumettre mes idées; mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir qu me donnent les vôtres.

Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de *cet ouvrage, en faisant des admirateurs, a fait nécessairement des indiscrets.* L'ouvrage a couru. Il est tombé entre les mains de M. de La Bruère, qui, n'en connaissant pas l'auteur, a voulu, dit-on, en enrichir son *Mercure*. Ce M. de La Bruère est un homme de mérite et de goût Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez, je vous en prie, ce petit dégoût, si vous haïssez la gloire.

Votre état me touche à mesure que je vois les productions de votre esprit si vrai, si naturel, si facile et quelquefois si sublime Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu, monsieur je vous embrasse tendrement.

UNE RECOMMANDATION

A M. LE BARON D'ESPAGNAC

A Ferney, 9 mai 1777.

Monsieur, ces jours passés je rencontrai Eustache Prévôt, dit *La Flamme*, l'un des invalides que vous avez eu la bonté de me donner.

Il me dit qu'il était presque aveugle; je lui répondis que je ne voyais pas trop clair. Il ajouta qu'il était très malade; je lui répliquai que j'étais tombé en apoplexie il y a près de deux mois, comme cela n'est que trop vrai. Il m'avoua, en soupirant, qu'il était cassé de vieillesse; je lui fis confidence que j'avais quatre-vingt-trois ans. Enfin il me conjura d'obtenir de vous que vous daignassiez l'admettre parmi les invalides de votre Hôtel. Il me protesta qu'il voulait avoir la consolation de mourir sous vos lois et sous vos yeux. Je vous demanderais la même grâce pour moi; mais il faut donner la préférence à un vieux soldat qui a essuyé plus de coups de fusil que je n'en ai jamais tiré à des lapins.

Permettez donc que je vous présente ma requête pour *La Flamme*, qui me paraît en effet un peu éteinte. Ajoutez cette grâce à toutes celles dont vous m'avez honoré, et soyez persuadé du respect, de l'attachement et de la profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

LA BÉNÉDICTION

A M. TRONCHIN

A Paris, 17 février 1778.

Le vieux malade sera fort aise de pouvoir entretenir un moment M. Tronchin, avant de prendre congé de la compagnie.

Il a vu M. Franklin, qui lui a amené son petit-fils, auquel il a dit de demander la bénédiction du vieillard. Le vieillard la lui a donnée en présence de vingt personnes, et lui a dit ces mots pour bénédiction : « Dieu et Liberté! »

MONTESQUIEU

Ch. de Secondat, baron de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Dès ses premières années, il sentit un goût dominant pour l'étude. Il a dit lui-même qu'il n'avait jamais éprouvé de chagrin dont une heure de lecture sérieuse ne l'eût consolé. Il fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux en 1714, et y était président à mortier deux ans après, par la mort d'un de ses oncles, qui lui laissa sa charge et ses biens. En 1721, il lança dans le monde un ouvrage anonyme, les *Lettres Persanes*, mordante satire des ridicules vrais ou supposés

de la société européenne, qui parvint du premier coup à la popularité. Cinq ans après, en 1726, il se démit de sa charge pour se livrer tout entier à l'étude. En 1728 il entra à l'Académie française. Après avoir employé plusieurs années à visiter la plus grande partie de l'Europe, étudiant les mœurs et les institutions des peuples, il se retira dans son château de la Brède, où il écrivit ses deux plus grands ouvrages, les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, publiées en 1734, et l'*Esprit des lois*, qui parut en 1748. Après la publication de l'*Esprit des lois*, Montesquieu prit part à la rédaction de l'*Encyclopédie*, pour laquelle il écrivit l'*Essai sur le goût*. Il mourut à Paris, le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans.

Principales éditions des Œuvres de Montesquieu : Londres, 1767, 3 vol. in-4; Paris, Plassan, 1796, 5 vol. gr. in-4; de M. Auger, Paris, Lefèvre, 1816, 6 vol. in-8; Paris, Dalibon, 1827, 8 vol. in-8; Paris, De Bure, 1827, gr. in-8, compact.

Enfin l'édition Didot, 1 vol. in-4, avec notes de tous les commentateurs, et l'édition toute récente de M. E. Laboulaye, Paris, 1875-1879, 7 vol. in-8.

Éloge de Montesquieu, couronné par l'Académie française, par Villemain : Paris, Didot, 1816, in-4.

Voir aussi Ernest Bersot, *Études sur le* XVIII^e^ *siècle*, 1855, 2 vol. in-18, et Vian, *Histoire de Montesquieu*, 1878.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DES ROMAINS

Le génie observateur de Montesquieu, sa méthode essentiellement historique, se révèlent dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. C'est l'*Esprit des lois* essayé sur un seul, mais sur un grand et admirable peuple, avant d'être appliqué à l'humanité tout entière. Le *sujet* était heureusement choisi. La destinée de Rome présente les évolutions d'une politique raisonnée, un système suivi d'agrandissement qui ne permet pas d'attribuer au

hasard la fortune de cette glorieuse ville. Bossuet lui-même, dans l'*Histoire universelle*, malgré son parti pris de rapporter tous les événements à l'intervention surnaturelle de Dieu, ne peut s'empêcher d'expliquer les progrès de cette puissance par la force des institutions et le génie des hommes. Montesquieu n'a eu qu'à marcher sur ses traces. Saisissant les grands principes qu'avait posés son illustre prédécesseur, il les a en quelque sorte renouvelés par l'intelligence profonde des détails. Sans doute la critique historique a jeté de nos jours de nouvelles lumières sur les premiers siècles de Rome; sans doute l'expérience de la vie politique et des agitations populaires a été pour les hommes du dix-neuvième siècle un commentaire de l'antiquité qui manquait aux plus grands génies des âges précédents, toutefois, si l'on considère la sagacité qui rapproche et interprète les documents qu'elle possède, le talent d'artiste qui distribue et mélange la lumière pour placer chaque vérité suivant les lois de la perspective, la précision élégante, privilège de la vraie richesse, le style en un mot, le don de faire un livre, de frapper les faits extérieurs à l'empreinte de son esprit et de sa pensée, nul, dans l'histoire de Rome, n'a encore surpassé Montesquieu, si ce n'est Bossuet.

PARALLÈLE DE ROME ET DE CARTHAGE

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un État plus près de sa ruine que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un État libre est que les revenus y sont mieux administrés; mais lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parents du prince il faut faire la fortune des amis et des parents de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu; les lois y sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'État, a le plus d'intérêt à sa conservation.

D'anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre toujours la guerre; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage [1].

Dans les États gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive qui ramène les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourrait le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires; à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait, par cela même, du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux; elle ne se déterminait que par sa gloire; et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone; car, pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction.

Les Carthaginois se servaient de troupes étrangères, et les Romains employaient les leurs. Comme ces derniers n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avaient soumis;

1. La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions; mais la présence de Scipion aigrit celles qui étaient déjà parmi les Carthaginois : elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restait de force; les généraux, le sénat, les grands, devinrent plus suspects au peuple, et le peuple devint plus furieux. Voyez dans Appien toute cette guerre du premier Scipion. (Montesquieu.)

et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir les auxiliaires des Romains; et, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui n'était guère plus grand que les États du pape et de Naples, sept cent mille hommes de pied, et soixante et dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois.

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paraît par Tite-Live que le cens n'était pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employait plus de forces pour attaquer, Rome pour se défendre; celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal qui l'attaquaient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien : cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avait abandonnée . c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étaient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendaient d'abord à quiconque se présentait pour les prendre; aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion leur ville et leurs armées même étaient affamées, tandis que les Romains étaient dans l'abondance de toutes choses.

Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes; quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux, et les punissaient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimait les troupes qui avaient fui, et les ramenait contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois était très dur : ils avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs; et, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues

La fondation d'Alexandrie avait beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissait en quelque façon les étrangers de l'Égypte; et, lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avaient songé qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets; mais, sous les rois grecs, l'Égypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à déchoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité, mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu et sans que personne s'en aperçoive, car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance; mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine, par deux raisons : l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie; et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée : car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe.

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires.

Scipion, ayant conquis l'Espagne, et fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama et finit la guerre.

Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer, et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains; mais il me semble que cet avantage n'était pas pour lors si grand qu'il le serait aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvaient guère naviguer que sur les côtes; aussi ne se servaient-ils que de bâtiments à rames, petits et plats; presque toutes les rades étaient pour eux des ports; la science des pilotes était très bornée, et leur manœuvre très peu de chose . aussi Aristote disait-il qu'il était inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisaient pour cela.

L'art était si imparfait, qu'on ne faisait guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent.

Les grands vaisseaux étaient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvaient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit à Actium une funeste expérience : ses navires ne pouvaient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquaient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisaient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étaient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames, on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'aurait pas soupçonnée : c'est que la force des armées navales a plus que jamais

consisté dans l'art, car, pour résister à la violence du canon, et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochaient soudain, et les soldats combattaient des deux parts; on mettait sur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les soldats étaient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu; à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avaient aucune connaissance de la navigation ; une galère carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir en trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois et la battit.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paraître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer : c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si de nos jours un grand prince réussit d'abord [1], l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi [2].

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense, ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

1. Louis XIV. (Montesquieu.) — 2. L'Espagne et la Moscovie. (Montesquieu.)

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple : il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est funeste à un État, mais la perte imaginaire et le découragement qui le privent des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre . il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-Khan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent [1].

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains, mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites . et il perdit en détail une partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

(Chapitre IV.)

1. Nadir-Chah, dit aussi Thamasp-Kouli-Khan (chef des serviteurs de Thamasp), conquérant célèbre, servit d'abord Thamasp, fils de Husséin, et le rétablit sur le trône (1729); en 1736, il fut proclamé chah; après onze ans d'un règne guerrier, signalé par d'éclatants succès dans l'Hindoustan, et par la prise de Delhi (1739), il fut assassiné par ses généraux (1747).

DE LA CONDUITE QUE LES ROMAINS TINRENT POUR SOUMETTRE TOUS LES PEUPLES

Dans le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissait toujours avec la même profondeur; et, pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples : à la fin de chaque guerre, il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait une partie du domaine du peuple vaincu pour la donner aux alliés; en quoi il faisait deux choses : il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre et beaucoup à espérer, et il en affaiblissait d'autres dont elle n'avait rien à espérer et tout à craindre.

On se servait des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais, d'abord, on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Étoliens, qui furent anéantis d'abord après pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avaient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avaient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordaient une trêve au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on était occupé à une grande guerre, le sénat dissimulait toutes sortes d'injures, et attendait dans le silence que le temps de la punition fût venu; que si quelque peuple lui envoyait les coupables, il refusait de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisaient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formait guère de ligues contre eux, car celui qui était le plus éloigné du péril ne voulait pas en approcher.

Par là ils recevaient rarement la guerre, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière et avec ceux qu'il leur convenait; et, de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures si l'on avait voulu les laisser en paix

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance, étaient sûrement maltraités : ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre [1].

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui com-

1. Un des exemples de cela, c'est leur guerre avec les Dalmates. Voyez Polybe. (Montesquieu.)

mençalent toujours la ruine de l'État qui les acceptait. Ils faisaient sortir les garnisons des places fortes, ou bornaient le nombre des troupes de terre, ou se faisaient livrer les chevaux ou les éléphants, et si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeaient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçait d'opprimer ses sujets et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage : ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur; s'ils n'avaient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'était soustrait à l'obéissance de son souverain, ils lui accordaient d'abord le titre d'allié du peuple romain [1]; et par là ils le rendaient sacré et inviolable : de manière qu'il n'y avait point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il était néanmoins très recherché [2], car on était sûr que l'on ne recevait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres. Aussi il n'y avait point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avaient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étaient unis par des privilèges, et une participation de leur grandeur, comme les Latins et les Herniques; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Massinisse, Euménès et Attalus, qui tenaient d'eux leur royaume ou leur agrandissement; d'autres, par des traités libres, et ceux-là devenaient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Égypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes grecques; plusieurs enfin par des traités forcés et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Antiochus : car ils n'accordaient point de paix à un ennemi, qui ne contînt une alliance : c'est-à-dire qu'ils ne soumettaient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissaient la liberté à quelques villes, ils y faisaient d'abord naître deux factions : l'une défendait les lois et la liberté

1. Voyez surtout leur traité avec les Juifs, au livre Ier des *Macchabées*, chap. VIII. (Montesquieu.) — 2 Ariarathe fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour le remercier de ce qu'il avait obtenu cette alliance. (Montesquieu.)

du pays; l'autre soutenait qu'il n'y avait de lois que la volonté des Romains : et, comme cette dernière faction était toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'était qu'un nom.

Quelquefois ils se rendaient maîtres d'un pays sous prétexte de succession : ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Libye, par les testaments d'Attalus, de Nicomède et d'Appion; et l'Égypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène

Pour tenir les grands princes toujours faibles, ils ne voulaient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avaient accordé la leur; et comme ils ne la refusaient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissait plus d'allié.

De plus, lorsqu'ils avaient vaincu quelque prince considérable, ils mettaient dans le traité qu'il ne pourrait faire la guerre pour ses différends avec les alliés des Romains (c'est-à-dire ordinairement avec tous ses voisins), mais qu'il les mettrait en arbitrage : ce qui lui ôtait pour l'avenir la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privaient leurs alliés mêmes; dès que ceux-ci avaient le moindre démêlé, ils envoyaient des ambassadeurs qui les obligeaient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus et de Prusias.

Quand quelque prince avait fait une conquête, qui souvent l'avait épuisé, un ambassadeur romain survenait d'abord, qui la lui arrachait des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole, ils chassèrent d'Égypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étaient propres à la guerre, ils établirent comme une loi qu'il ne serait permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, et d'y assujettir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que, contre cette défense, il avait soumis quelques barbares

Lorsqu'ils voyaient que deux peuples étaient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissaient pas de paraître sur la scène, et, comme nos chevaliers errants, ils prenaient le parti du plus faible. C'était, dit Denys d'Halicarnasse, une ancienne coutume des Romains d'accorder toujours leur secours à quiconque venait l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étaient point quelques faits particuliers arrivés par hasard, c'étaient des principes toujours constants; et cela se peut voir aisément : car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avaient employées dans les commencements contre les petites villes qui étaient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumènes et de Massinisse pour subjuguer Philippe et Antiochus, comme ils s'étaient servis des Latins et des Herniques pour subjuguer les Volsques et les Toscans; ils se firent livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie, comme ils s'étaient fait donner les barques d'Antium; ils ôtèrent les liaisons politiques

et civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avaient autrefois rompu l'union des petites villes latines

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe était formée par une association de villes libres : le sénat déclara que chaque ville se gouvernerait dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens était pareillement une ligue de plusieurs villes; mais comme, dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grâce moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince [1], qui a régné de nos jours, avait suivi ces maximes lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il aurait employé de plus grandes forces pour le soutenir, et le borner dans l'île qui lui resta fidèle : en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il aurait tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié [2].

Lorsqu'il y avait quelques disputes dans un État, ils jugeaient d'abord l'affaire; et par là ils étaient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avaient condamnée Si c'étaient des princes du même sang qui se disputaient la couronne, ils les déclaraient quelquefois tous deux rois [3]; si l'un d'eux était en bas âge [4], ils décidaient en sa faveur, et ils en prenaient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avaient porté les choses au point que les peuples et les rois étaient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre; étant établi que c'était assez d'avoir ouï parler d'eux pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisaient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquaient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyaient; et, comme elle n'était jamais considérable par le nombre, ils observaient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposaient qu'une très petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettait au hasard toutes les siennes

Quelquefois ils abusaient de la subtilité des termes de leur langue Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité, et non pas la ville. On sait comment les Étoliens, qui s'étaient abandonnés à leur foi, furent trompés : les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportait la perte de toutes sortes de choses, des

1. Louis XIV. — 2. Jacques II, roi d'Angleterre. — 3. Comme il arriva à Ariarathe et Holopherne, en Cappadoce. (Appian, *in Syriac.*, cap. XLVII.) (Montesquieu.) — 4. Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarèrent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius, qui était chez eux en otage, et qui les conjurait de lui rendre justice, disant que Rome était sa mère, et les sénateurs ses pères. (Montesquieu.)

personnes, des terres, des villes, des temples, et des sépultures mêmes.

Ils pouvaient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avaient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisait la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifiait point, profitait de cette paix, et continuait la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, et qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avait sauvées; et lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains, prêts à mourir de faim, à demander la paix, cette paix, qui avait sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome, et l'on éluda la foi publique en renvoyant le consul qui l'avait signée.

Quelquefois ils traitaient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables, et lorsqu'il les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles, qu'il était forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandèrent de livrer sa personne, chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugèrent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers Ils écoutèrent les plaintes de tous ceux qui avaient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyèrent des députés pour pourvoir à leur sûreté; et ils firent accuser Persée devant eux pour quelques meurtres et quelques querelles avec des citoyens des villes alliées

Comme on jugeait de la gloire d'un général par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portait à son triomphe, il ne laissait rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissait toujours, et chaque guerre la mettait en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étaient amis ou alliés se ruinaient tous par les présents immenses qu'ils faisaient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains aurait suffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors. Ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs : ayant su que Ptolémée, roi de Chypre, avait des richesses immenses, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnèrent l'hérédité d'un homme vivant et la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avait échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendaient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinaient à l'envi pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'était pas entièrement épuisé, car on n'avait pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans

l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouillaient les temples, confisquaient les biens des plus riches citoyens : on faisait mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissait pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre était attaquée. Risquer une guerre, c'était s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des regards fixes sur le peuple romain; et, perdant le courage, ils attendaient de leur patience et de leurs bassesses quelque délai aux misères dont ils étaient menacés.

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étaient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il semblait qu'ils ne conquissent que pour donner; mais ils restaient si bien les maîtres que, lorsqu'ils faisaient la guerre à quelque prince, ils l'accablaient pour ainsi dire du poids de tout l'univers.

Il n'était pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avaient gardé les villes prises à Philippe, ils auraient fait ouvrir les yeux aux Grecs; si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avaient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auraient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies.

Il fallait attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins après la victoire du lac Régille : il fut un des principaux fondements de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'était une manière lente de conquérir. On vainquait un peuple, et on se contentait de l'affaiblir; on lui imposait des conditions qui le minaient insensiblement : s'il se relevait, on l'abaissait encore davantage; et il devenait sujet sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'était pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avaient suivi ce plan, ils n'auraient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes : cela n'est bon à rien; car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obéir.

Mais, Rome n'imposant aucunes lois générales, les peuples n'avaient point entre eux de liaisons dangereuses; ils ne faisaient un corps que par une obéissance commune; et, sans être compatriotes, ils étaient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les lois des fiefs n'ont jamais été durables ni puissants. Mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains et celui des barbares; et, pour n'en dire qu'un mot, le premier était l'ouvrage de la force, l'autre de la faiblesse; dans l'un, la sujétion était extrême; dans l'autre, l'indépendance. Dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir était dans la main des vassaux, le droit seulement dans la main du prince : c'était tout le contraire chez les Romains.

(Chapitre VI.)

DE SYLLA — DE POMPÉE ET CÉSAR

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius et de Sylla : on en trouvera dans Appien l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition et la cruauté des deux chefs, chaque Romain était furieux; les nouveaux citoyens et les anciens ne se regardaient plus comme les membres d'une même république [1], et l'on se faisait une guerre qui, par un caractère particulier, était en même temps civile et étrangère.

Sylla fit des lois très propres à ôter la cause des désordres que l'on avait vus : elles augmentaient l'autorité du sénat, tempéraient le pouvoir du peuple, réglaient celui des tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la dictature sembla rendre la vie à la république; mais, dans la fureur de ses succès, il avait fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire; il accoutuma son armée aux rapines, et lui donna des besoins qu'elle n'avait jamais eus; il corrompit une fois des soldats, qui devaient dans la suite corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, et enseigna aux généraux romains à violer l'asile de la liberté.

Il donna les terres des citoyens aux soldats, et il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

1 Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate au préjudice de Sylla, avait, par le secours du tribun Sulpicius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendait les Italiens maîtres des suffrages, ils étaient la plupart du parti de Marius, pendant que le sénat et les anciens citoyens étaient du parti de Sylla. (Montesquieu.)

Il inventa les proscriptions, et mit à prix la tête de ceux qui n'étaient pas de son parti. Dès lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république; car, parmi deux hommes ambitieux, et qui se disputaient la victoire, ceux qui étaient neutres, et pour le parti de la liberté, étaient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui serait vainqueur. Il était donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

« Il vint après lui, dit Cicéron, un homme qui, dans une cause impie, et une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières. »

Sylla, quittant la dictature, avait semblé ne vouloir vivre que sous la protection de ses lois mêmes; mais cette action, qui marqua tant de modération, était elle-même une suite de ses violences. Il avait donné des établissements à quarante-sept légions dans divers endroits de l'Italie. « Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veillaient à sa sûreté, et étaient toujours prêts à le secourir ou à le venger. »

La république devant nécessairement périr, il n'était plus question que de savoir comment et par qui elle devait être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne savait pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens : Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les lois de Sylla qui bornaient le pouvoir du peuple; et quand il eut fait à son ambition un sacrifice des lois les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut, et la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les lois de Rome avaient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenaient, s'arrêtaient et se tempéraient l'une l'autre; et, comme elles n'avaient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen était bon pour y parvenir; et le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumait à aucun d'eux. Mais dans ces temps-ci le système de la république changea : les plus puissants se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires, ce qui anéantit l'autorité du peuple et des magistrats, et mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul ou de peu de gens.

Fallut-il faire la guerre à Sertorius, on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate, tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des blés à Rome, le peuple croit être perdu si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates, il n'y a que Pompée. Et lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, et n'espère plus qu'en Pompée.

« Je crois bien, disait Marcus au peuple, que Pompée, que les nobles attendent, aimera mieux assurer votre liberté que leur domination; mais il y a eu un temps où chacun de vous avait la protec-

tion de plusieurs, et non pas tous la protection d'un seul, et où il était inouï qu'un mortel pût donner ou ôter de pareilles choses. »

A Rome, faite pour s'agrandir, il avait fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs et la puissance, ce qui, dans des temps de trouble, pouvait fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives données à un citoyen dans une république ont toujours des effets nécessaires : elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée, retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, et d'y paraître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que, dans la suite, quelque chose qu'il eût faite au préjudice des lois, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avait une ambition plus lente et plus douce que celle de César. Celui-ci voulait aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisait point à Pompée : il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvait consentir à usurper la puissance, mais il aurait voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer son crédit; et, ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisait augmentèrent le leur, et s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes : il corrompit le peuple à force d'argent, et mit dans les élections un prix aux suffrages de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions, espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeraient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Caton disait que ce n'était pas leur inimitié qui avait perdu la république, mais leur union. En effet, Rome était en ce malheureux état qu'elle était moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues et les intérêts des principaux, ne faisait plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César, mais, sans le savoir, il le lui sacrifia. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avait données, et ses artifices mêmes; il troubla la ville par ses émissaires, et se rendit maître des élections : consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée; il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvait appeler de ce nom un gouvernement qui demandait la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit surtout Pompée fut la honte qu'il eut

de penser qu'en élevant César, comme il avait fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée; il ne se mettait point en défense pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger; il soutenait au sénat que César n'oserait faire la guerre; et, parce qu'il l'avait dit tant de fois, il le redisait toujours.

Il semble qu'une chose avait mis César en état de tout entreprendre : c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avait joint à son gouvernement de la Gaule cisalpine celui de la Gaule d'au delà les Alpes.

La politique n'avait point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avait pas souffert non plus que l'Italie fût entièrement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre *sénatus-consulte* que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on dévouait aux dieux infernaux, et l'on déclarait sacrilège et parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passerait le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenait la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore : c'était celui de la Gaule transalpine, qui comprenait les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre pendant plusieurs années à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui et qu'il ne les conquît pas moins que les barbares Si César n'avait point eu le gouvernement de la Gaule transalpine, il n'aurait point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avait pas eu celui de la Gaule cisalpine, Pompée aurait pu l'arrêter au passage des Alpes; au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie . ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui dans les guerres civiles est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée, éperdu, ne vit, dans les premiers moments de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder et que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César; mais cet homme extraordinaire avait tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, et qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenants de Pompée en Espagne, alla en Grèce le chercher lui-même. Pompée, qui avait la côte de la mer et des forces supérieures, était sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et par la faim; mais comme il avait

souverainement le faible de vouloir être approuvé, il ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le raillaient ou l'accusaient sans cesse. « Il veut, disait l'un, se perpétuer dans le commandement et être, comme Agamemnon, le roi des rois. — Je vous avertis, disait un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum » Quelques succès particuliers qu'il eut achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avait vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandait, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, et perdit tout; et, lorsque Brutus et Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois.

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles, qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome toujours plus terrible acheva de détruire tous les rois qui restaient encore.

Il n'y a point d'État qui menace si fort les autres d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat; et lorsque, par la paix, les forces sont réunies, cet État a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour : chacun se place et se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, et on l'est souvent tout de travers. Et pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus recents, les Français n'ont jamais été si redoutables au dehors qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la Ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII et de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell, après les guerres du Long Parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe; et nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile et humilier les Turcs.

Enfin la république fut opprimée; et il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers, il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, et qui ne désire tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si César et Pompée avaient pensé comme Caton, d'autres auraient pensé comme firent César et Pompée; et la république, destinée à périr, aurait été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde; mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur avec raison. Il dit à Cassius qu'il n'aurait jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne et en Afrique, et que, s'ils avaient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auraient pas fait leur paix, et qu'ils se seraient retirés avec Scipion et Caton en Afrique. Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres; et, en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avait été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature, car les hommes ne sont guère touchés que des noms. Et comme les peuples d'Asie abhorraient ceux de consul et de proconsul, les peuples d'Europe détestaient celui de roi : de sorte que dans ces temps-là ces noms faisaient le bonheur et le désespoir de la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête; mais, voyant que le peuple cessait ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives; et je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avaient fait.

Un jour que le sénat lui déférait de certains honneurs, il négligea de se lever; et pour lors les plus graves de ce corps achevèrent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris

César, de tout temps ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui était presque ridicule depuis qu'il n'avait plus de puissance : par là sa clémence même fut insultante. On regarda qu'il ne pardonnait pas, mais qu'il dédaignait de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes; il les souscrivait du nom des premiers sénateurs qui lui venaient dans l'esprit. « J'apprends quelquefois, dit Cicéron, qu'un sénatus-consulte passé à mon avis a été porté en Syrie et en Arménie, avant que j'aie su qu'il ait été fait; et plusieurs princes m'ont écrit des lettres de remerciments sur ce que j'avais été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, que non seulement je ne savais pas être rois, mais même qu'ils fussent au monde. »

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là, qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement et le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite qui les priva de leurs honneurs et de leurs occupations mêmes, lorsque, le sénat étant sans fonction, ce crédit qu'ils avaient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul; et cela se voit

bien mieux dans ces lettres que dans les discours des historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, et d'un siècle où la fausse politesse n'avait pas mis le mensonge partout; enfin on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il était bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étaient de son parti, ou avaient été par lui comblés de bienfaits; et la raison en est bien naturelle. Ils avaient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais, plus leur fortune devenait meilleure, plus ils commençaient à avoir part au malheur commun [1]; car, à un homme qui n'a rien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avait un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui faisait regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avait usurpé la souveraine puissance. A Rome surtout, depuis l'expulsion des rois, la loi était précise, les exemples reçus : la république armait le bras de chaque citoyen, le faisait magistrat pour le moment, et l'avouait pour sa défense.

Brutus ose bien dire à ses amis que quand son père reviendrait sur la terre il le tuerait tout de même [2]; et, quoique par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu, les conjurations, au commencement du règne d'Auguste, renaissaient toujours.

C'était un amour dominant pour la patrie qui, sortant des règles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutait que lui seul, et ne voyait ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni père : la vertu semblait s'oublier pour se surpasser elle-même; et l'action qu'on ne pouvait d'abord approuver, parce qu'elle était atroce, elle la faisait admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivait dans un gouvernement libre, n'était-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avait pas poursuivi par la force ouverte ou par les lois, n'était-ce pas demander raison de ses crimes?

(Chapitre XI.)

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE

(1748)

Quelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avais parmi les philosophes lui faisait

1. Je ne parle pas des satellites d'un tyran, qui seraient perdus après lui, mais de ses compagnons dans un gouvernement libre. (Montesquieu.) — 2. *Lettres de Brutus*, dans le recueil de celles de Cicéron, lettre XVI.

souhaiter de me voir. Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fûmes seuls : « Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnaient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

— Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des États, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais pour ces minces détails de gouvernement, où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper

— Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois.

— Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

» J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'avais châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de la gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche que la flatterie ne t'égale, et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus mêmes?

— Seigneur, vous changez toutes mes idées de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyais bien que votre âme était haute; mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande : tout dans votre vie semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se chargeait avec plaisir de la honte, des remords et de la bassesse même, attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit · « Sylla, jusqu'à quand « répandras-tu le sang romain? veux-tu ne commander qu'à des mu- « railles? » Pour lors vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

— Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire

la plus grande de toutes mes actions. Si j'avais gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice, m'eussent fait quitter le gouvernement? Mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire : « Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leurs fils, ou leur frère. » Tous les Romains se sont tus devant moi.

— Cette belle action dont vous me parlez me paraît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains; mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, et de prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances?

» Quand toutes vos actions n'auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

— Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république. Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même?

» Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

» Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé malgré lui à ravager la terre, et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel serait le destin de la république? Et sans moi le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l'indépendance?

» Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, faut bien le payer aux dieux.

» La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers, est pourtant utile aux humains.

» La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

— Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang! et vous avez eu de l'attachement pour elle!

— Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

» J'ai cru qu'étant sur la terre, il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérants en ne cherchant que celle des hommes libres.

» Lorsque avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. « Vous étiez libres, ai-je dit, et « vous voulez vivre en esclaves! Non. Mais mourez, et vous aurez « l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre. »

» J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étais citoyen était le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là; et je ne me suis point embarrassé si je serais le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli : le peuple a expié tous les affronts qu'il avait faits aux nobles : la crainte a suspendu les jalousies; et Rome n'a jamais été si tranquille.

» Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une âme libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

— Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

» Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui dirait qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si, pour

vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

— J'ai un nom, me dit-il, et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; et, dans ses songes mêmes, je lui apparaîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avais à Orchomène, et le bouclier que je portais sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

— J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

— Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; et, dans cette situation, je portais tout le poids d'une grande âme. J'étais jeune, et je me résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

» Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate; et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses mortifications; et je le forçais tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérais. Je lui faisais une guerre de réputation plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare. Il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace, et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix :

les conditions étaient raisonnables; et, si Rome avait été tranquille, ou si ma fortune n'avait pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisit sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les États dont il les avait dépouillés. « Je te « laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrais me « remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé « l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. » Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

» Cette même audace qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée; et ce jour assure ma liberté pour jamais.

— Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnait comme vous lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, et de plus grands succès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

» Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu'ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avait une voie bien plus sûre pour arriver à la tyrannie, et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer. »

Il changea de visage, et se tut un moment. « Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme [1], dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son âme : il cache des desseins profonds; mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence [2].

L'ESPRIT DES LOIS

C'est au bout de vingt années de travail, après de longs et utiles voyages dans toutes les contrées de l'Europe,

1. César. — 2. L'historien et professeur Niebuhr donnait dans son cours un motif politique de l'abdication de Sylla, dont le célèbre dialogue de Montesquieu ne donnait guère, selon lui, que des motifs poétiques et oratoires. Niebuhr disait que Sylla, dont la pensée fut de réorganiser l'aristocratie romaine, ne trouvant plus sous sa main les éléments de cette réorganisation, désespéra de son œuvre et déposa un pouvoir qu'il sentait impuissant à l'accomplir.

après avoir mille fois abandonné son entreprise et « envoyé aux vents les feuilles déjà écrites, que Montesquieu vit enfin l'*Esprit des lois* commencer, croître, s'avancer et finir » (1748).

La manière dont Montesquieu conçoit son sujet est déjà une preuve de son génie. La loi, à ses yeux, n'est plus le fruit de la volonté arbitraire soit d'un homme, soit d'une nation. « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois, la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois.... » Mais ne craignez pas qu'entraîné par cette vue sublime, l'auteur se perde dans une obscure métaphysique. Au lieu d'aller chercher ces *rapports nécessaires* dans la région des idées, c'est dans l'étude positive des faits qu'il prétend les retrouver. Il ne considère pas l'homme comme un être abstrait créé par la pensée, il l'observe dans l'état réel où le montre l'histoire. Il examine les lois dans leur rapport avec *le gouvernement, les mœurs, le climat, la religion et le commerce.* La souplesse de caractère que l'antiquité avait admirée dans Alcibiade, Montesquieu la porta dans l'étude des différentes législations. « Je n'écris pas pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes. » Aussi nul désir de changement et de révolution. C'est assez pour lui de comprendre les choses et de les expliquer. Souvent même leur intelligence devient à ses yeux une justification.

Comme opinion politique, la pensée de Montesquieu quelque chose de l'indolence du fatalisme : de là cette puissance exagérée qu'il accorde à l'influence des climats Il ne sent pas assez que les peuples sont les artisans de leurs destinées, et que l'histoire a droit de dire à une grande nation ce que Marie Mancini disait au jeune Louis XIV ; « Vous êtes roi, Sire, et vous pleurez! »

CHARLES XII

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre : ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un État qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchaient de la victoire; et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournait dans son cours

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisément; mais comment parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses?

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris : encore le suivit-il très mal. Il n'était point Alexandre; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses dans les invasions qu'ils firent de la Grèce, les conquêtes d'Agésilas et la retraite des Dix Mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre et dans le genre de leurs armes; et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions : elle était alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels, et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrieuse, et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger par l'orgueil de ses rois, toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions mêmes, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

(Livre X, chapitre XIII.)

ALEXANDRE

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise: il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens; il attaqua les provinces maritimes; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; il ne manqua point de subsistances : et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard : quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque, avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes : campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine; Alexandre la détruisit. Il prit l'Égypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes : après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât[1] les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves; il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et

1. C'était le conseil d'Aristote. (Plutarque, *Œuvres morales*; De la fortune d'Alexandre.)

du peuple vaincu; il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence; c'est ce qui le fit tant regretter des Perses. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant se puisse vanter.

Rien n'affermit plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue : il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages : les Visigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent; les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent; quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariages entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques : il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent, pour ainsi dire, anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya Alexandrie une colonie de Juifs; il ne lui importait quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs; il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement; aimant mieux courir le risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois), que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens; il les rétablit : peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire; il voulut tout conquérir pour tout conserver; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie; les seconds, dans sa frugalité et son économie particulière; les troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa

main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions : il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir : de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouve la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César. Quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entrait dans le plan de sa conquête.

(Chapitre XIV.)

DU COMMERCE DES GRECS

Les premiers Grecs étaient tous pirates. Minos, qui avait eu l'empire de la mer, n'avait eu peut-être que de plus grands succès dans les brigandages : son empire était borné aux environs de son île. Mais lorsque les Grecs devinrent un grand peuple, les Athéniens obtinrent le véritable empire de la mer, parce que cette nation commerçante et victorieuse donna la loi au monarque le plus puissant d'alors, et abattit les forces maritimes de la Syrie, de l'île de Chypre et de la Phénicie.

Il faut que je parle de cet empire de la mer qu'eut Athènes. « Athènes, dit Xénophon, a l'empire de la mer; mais, comme l'Attique tient à la terre, les ennemis la ravagent, tandis qu'elle fait ses expéditions au loin. Les principaux laissent détruire leurs terres, et mettent leurs biens en sûreté dans quelque île : la populace, qui n'a point de terres, vit sans aucune inquiétude. Mais, si les Athéniens habitaient une île, et avaient outre cela l'empire de la mer, ils auraient le pouvoir de nuire aux autres sans qu'on pût leur nuire, tandis qu'ils seraient les maîtres de la mer. » Vous diriez que Xénophon a voulu parler de l'Angleterre.

Athènes, remplie de projets de gloire; Athènes, qui augmentait la jalousie, au lieu d'augmenter l'influence; plus attentive à étendre son empire maritime qu'à en jouir; avec un tel gouvernement politique, que le bas peuple se distribuait les revenus publics, tandis que les riches étaient dans l'oppression, ne fit point ce grand commerce que lui promettaient le travail de ses mines, la multitude de ses esclaves, le nombre de ses gens de mer, son autorité sur les villes grecques, et, plus que tout cela, les belles institutions de

Solon. Son négoce fut presque borné à la Grèce et au Pont-Euxin, d'où elle tira sa subsistance.

Corinthe fut admirablement bien située : elle sépara deux mers, ouvrit et ferma le Péloponèse, et ouvrit et ferma la Grèce. Elle fut une ville de la plus grande importance dans un temps où le peuple grec était un monde, et les villes grecques des nations. Elle fit un plus grand commerce qu'Athènes. Elle avait un port pour recevoir les marchandises d'Asie; elle en avait un autre pour recevoir celles d'Italie . car, comme il y avait de grandes difficultés à tourner le promontoire Malée, où des vents opposés se rencontrent et causent des naufrages, on aimait mieux aller à Corinthe, et l'on pouvait même faire passer par terre les vaisseaux d'une mer à l'autre. Dans aucune ville on ne porta si loin les ouvrages de l'art. La religion acheva de corrompre ce que son opulence lui avait laissé de mœurs. Elle érigea un temple à Vénus, où plus de mille courtisanes furent consacrées. C'est de ce séminaire que sortirent la plupart de ces beautés célèbres dont Athénée a osé écrire l'histoire.

Il paraît que, du temps d'Homère, l'opulence de la Grèce était à Rhodes, à Corinthe et à Orchomène. « Jupiter, dit-il [1], aima les Rhodiens, et leur donna de grandes richesses. » Il donne à Corinthe [2] l'épithète de riche.

De même, quand il veut parler des villes qui ont beaucoup d'or, il cite Orchomène [3], qu'il joint à Thèbes d'Égypte. Rhodes et Corinthe conservèrent leur puissance, et Orchomène la perdit. La position d'Orchomène, près de l'Hellespont, de la Propontide et du Pont-Euxin, fait naturellement penser qu'elle tirait ses richesses d'un commerce sur les côtes de ces mers, qui avaient donné lieu à la fable de la Toison d'or. Et effectivement le nom de Miniares est donné à Orchomène, et encore aux Argonautes. Mais comme dans la suite ces mers devinrent plus connues; que les Grecs y établirent un très grand nombre de colonies; que ces colonies négocièrent avec les peuples barbares; qu'elles communiquèrent avec leur métropole; Orchomène commença à déchoir, et elle rentra dans la foule des autres villes grecques.

Les Grecs, avant Homère, n'avaient guère négocié qu'entre eux et chez quelque peuple barbare ; mais ils étendirent leur domination à mesure qu'ils formèrent de nouveaux peuples. La Grèce était une grande péninsule dont les caps semblaient avoir fait reculer les mers, et les golfes s'ouvrir de tous côtés, comme pour les recevoir encore. Si l'on jette les yeux sur la Grèce, on verra, dans un pays assez resserré, une vaste étendue de côtes. Ses colonies innombrables faisaient une immense circonférence autour d'elle ; et elle y voyait, pour ainsi dire, tout le monde qui n'était pas barbare. Pénétra-t-elle en Sicile et en Italie, elle y forma des nations. Navigua-t-elle vers les mers du Pont, vers les côtes de l'Asie Mineure, vers

1. *Iliade*, livre II, vers 668. — 2. *Ibid.*, vers 570. — 3. *Iliade*, livre IX, vers 381.

celles d'Afrique ; elle en fit de même. Ses villes acquirent de la prospérité à mesure qu'elles se trouvèrent près de nouveaux peuples. Et, ce qu'il y avait d'admirable, des îles sans nombre, situées comme en première ligne, l'entouraient encore.

Quelles causes de prospérité pour la Grèce, que des jeux qu'elle donnait pour ainsi dire à l'univers, des temples où tous les rois envoyaient des offrandes, des fêtes où l'on s'assemblait de toutes parts, des oracles qui faisaient l'attention de toute la curiosité humaine, enfin le goût et les arts portés à un point que de croire les surpasser sera toujours ne les pas connaître !

(Livre XXI, chapitre VII.)

DU GÉNIE DES ROMAINS POUR LE COMMERCE

On n'a jamais remarqué aux Romains de jalousie sur le commerce. Ce fut comme nation rivale, et non comme nation commerçante, qu'ils attaquèrent Carthage. Il favorisèrent les villes qui faisaient le commerce, quoiqu'elles ne fussent pas sujettes : ainsi ils augmentèrent, par la cession de plusieurs pays, la puissance de Marseille. Ils craignaient tout des barbares, et rien d'un peuple négociant. D'ailleurs leur génie, leur gloire, leur éducation militaire, la forme de leur gouvernement, les éloignaient du commerce.

Dans la ville, on n'était occupé que de guerres, d'élections, de brigues et de procès ; à la campagne, que d'agriculture ; et, dans les provinces, un gouvernement dur et tyrannique était incompatible avec le commerce.

Que si leur constitution politique y était opposée, leur droit des gens n'y répugnait pas moins. « Les peuples, dit le jurisconsulte Pomponius, avec lesquels nous n'avons ni amitié, ni hospitalité, ni alliance, ne sont point nos ennemis : cependant, si une chose qui nous appartient tombe entre leurs mains, ils en sont propriétaires, les hommes libres deviennent leurs esclaves ; et ils sont dans les mêmes termes à notre égard. »

Leur droit civil n'était pas moins accablant. La loi de Constantin, après avoir déclaré bâtards les enfants des personnes viles qui se sont mariées avec celles d'une condition relevée, confond les femmes qui ont une boutique de marchandises avec les esclaves, les cabaretières, les femmes de théâtre, les filles d'un homme qui tient un lieu de prostitution, ou qui a été condamné à combattre sur l'arène : ceci descendait des anciennes institutions des Romains.

Je sais bien que des gens pleins de ces deux idées, l'une, que le commerce est la chose du monde la plus utile à un Etat, et l'autre, que les Romains avaient la meilleure police du monde, ont cru qu'ils avaient beaucoup encouragé et honoré le commerce ; mais la vérité est qu'ils y ont rarement pensé.

(Chapitre XIV.)

COMMERCE DES ROMAINS AVEC LES BARBARES

Les Romains avaient fait de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique un vaste empire : la faiblesse des peuples et la tyrannie du commandement unirent toutes les parties de ce corps immense. Pour lors, la politique romaine fut de se séparer de toutes les nations qui n'avaient pas été assujetties : la crainte de leur porter l'art de vaincre fit négliger l'art de s'enrichir. Ils firent des lois pour empêcher tout commerce avec les barbares. « Que personne, disent Valens et Gratien, n'envoie du vin, de l'huile, ou d'autres liqueurs aux barbares, même pour en goûter. Qu'on ne leur porte point de l'or, ajoutent Gratien, Valentinien et Théodose ; et que même ce qu'ils en ont, on le leur ôte avec finesse. » Le transport du fer fut défendu sous peine de la vie.

Domitien, prince timide, fit arracher les vignes dans la Gaule, de crainte sans doute que cette liqueur n'y attirât les barbares, comme elle les avait autrefois attirés en Italie ; Probus et Julien, qui ne les redoutèrent jamais, en rétablirent la plantation.

Je sais bien que, dans la faiblesse de l'empire, les barbares obligèrent les Romains d'établir des étapes, et de commercer avec eux. Mais cela même prouve que l'esprit des Romains était de ne pas commercer.

(Chapitre XV.)

DU COMMERCE DES ROMAINS AVEC L'ARABIE ET LES INDES

Le négoce de l'Arabie Heureuse et celui des Indes furent les deux branches, et presque les seules, du commerce extérieur. Les Arabes avaient de grandes richesses : ils les tiraient de leurs mers et de leurs forêts ; et, comme ils achetaient peu et vendaient beaucoup, ils attiraient à eux l'or et l'argent de leurs voisins. Auguste connut leur opulence, et il résolut de les avoir pour amis, ou pour ennemis. Il fit passer Ælius Gallus d'Égypte en Arabie. Celui-ci trouva des peuples oisifs, tranquilles, et peu aguerris. Il donna des batailles, fit des sièges, et ne perdit que sept soldats ; mais la perfidie de ses guides, les marches, le climat, la faim, la soif, les maladies, des mesures mal prises, lui firent perdre son armée.

Il fallut donc se contenter de négocier avec les Arabes, comme les autres peuples avaient fait ; c'est-à-dire de leur porter de l'or et de l'argent pour leurs marchandises. On commerce encore avec eux de la même manière : la caravane d'Alep et le vaisseau royal de Suez y portent des sommes immenses.

La nature avait destiné les Arabes au commerce : elle ne les avait pas destinés à la guerre ; mais lorsque ces peuples tranquilles se trouvèrent sur les frontières des Parthes et des Romains, ils devinrent auxiliaires des uns et des autres. Ælius Gallus les avait

trouvés commerçants; Mahomet les trouva guerriers : il leur donna de l'enthousiasme, et les voilà conquérants

Le commerce des Romains aux Indes était considérable. Strabon avait appris en Égypte qu'ils y employaient cent vingt navires : ce commerce ne se soutenait encore que par leur argent. Ils y envoyaient tous les ans cinquante millions de sesterces. Pline dit que les marchandises qu'on en rapportait se vendaient à Rome le centuple. Je crois qu'il parle trop généralement : ce profit fait une fois, tout le monde aura voulu le faire ; et, dès ce moment, personne ne l'aura fait.

On peut mettre en question s'il fut avantageux aux Romains de faire le commerce de l'Arabie et des Indes. Il fallait qu'ils y envoyassent leur argent, et ils n'avaient pas, comme nous, la ressource de l'Amérique, qui supplée à ce que nous envoyons. Je suis persuadé qu'une des raisons qui fit augmenter chez eux la valeur numéraire des monnaies, c'est-à-dire établir le billon, fut la rareté de l'argent, causée par le transport continuel qui s'en faisait aux Indes. Que si les marchandises de ce pays se vendaient à Rome le centuple, ce profit des Romains se faisait sur les Romains mêmes, et n'enrichissait point l'empire.

On pourra dire d'un autre côté que ce commerce procurait aux Romains une grande navigation, c'est-à-dire une grande puissance; que des marchandises nouvelles augmentaient le commerce intérieur, favorisaient les arts, entretenaient l'industrie ; que le nombre des citoyens se multipliait à proportion des nouveaux moyens qu'on avait de vivre; que ce nouveau commerce produisait le luxe, que nous avons prouvé être aussi favorable au gouvernement d'un seul que fatal à celui de plusieurs ; que cet établissement fut de même date que la chute de leur république ; que le luxe à Rome était nécessaire ; et qu'il fallait bien qu'une ville qui attirait à elle toutes les richesses de l'univers les rendît par son luxe.

Strabon dit que le commerce des Romains aux Indes était beaucoup plus considérable que celui des rois d'Égypte ; et il est singulier que les Romains, qui connaissaient peu le commerce, aient eu pour celui des Indes plus d'attention que n'en eurent les rois d'Égypte, qui l'avaient pour ainsi dire sous les yeux. Il faut expliquer ceci

Après la mort d'Alexandre, les rois d'Égypte établirent aux Indes un commerce maritime ; et les rois de Syrie, qui eurent les provinces les plus orientales de l'empire, et par conséquent les Indes, maintinrent ce commerce dont nous avons parlé au chapitre IV, qui se faisait par les terres et par les fleuves, et qui avait reçu de nouvelles facilités par l'établissement des colonies macédoniennes : de sorte que l'Europe communiquait avec les Indes, et par l'Égypte, et par le royaume de Syrie. Le démembrement qui se fit du royaume de Syrie, d'où se forma celui de Bactriane, ne fit aucun tort à ce commerce. Marin, Tyrien, cité par Ptolémée, parle des découvertes faites aux Indes par le moyen de quelques mar-

chands macédoniens. Celles que les expéditions des rois n'avaient pas faites, les marchands les firent. Nous voyons, dans Ptolémée, qu'ils allèrent depuis la tour de Pierre [1] jusqu'à Séra; et la découverte faite par les marchands d'une étape si reculée, située dans la partie orientale et septentrionale de la Chine, fut une espèce de prodige. Aussi, sous les rois de Syrie et de Bactriane, les marchandises du midi de l'Inde passaient par l'Indus, l'Oxus et la mer Caspienne, en Occident; et celles des contrées plus orientales et plus septentrionales étaient portées depuis Séra, la tour de Pierre, et autres étapes, jusqu'à l'Euphrate. Ces marchands faisaient leur route, tenant à peu près le quarantième degré de latitude nord, par des pays qui sont au couchant de la Chine, plus policés qu'ils ne sont aujourd'hui, parce que les Tartares ne les avaient pas encore infestés.

Or, pendant que l'empire de Syrie étendait si fort son commerce du côté des terres, l'Égypte n'augmenta pas beaucoup son commerce maritime.

Les Parthes parurent, et fondèrent leur empire; et, lorsque l'Égypte tomba sous la puissance des Romains, cet empire était dans sa force, et avait reçu son extension.

Les Romains et les Parthes furent deux puissances rivales, qui combattirent, non pas pour savoir qui devait régner, mais exister. Entre les deux empires, il se forma des déserts; entre les deux empires, on fut toujours sous les armes; bien loin qu'il y eût du commerce, il n'y eut pas même de communication. L'ambition, la jalousie, la religion, la haine, les mœurs, séparèrent tout. Ainsi, le commerce entre l'Occident et l'Orient, qui avait eu plusieurs routes, n'en eut plus qu'une; et Alexandrie étant devenue la seule étape, cette étape grossit.

Je ne dirai qu'un mot du commerce intérieur. Sa branche principale fut celle des blés qu'on faisait venir pour la subsistance du peuple de Rome : ce qui était une matière de police plutôt qu'un objet de commerce. A cette occasion, les nautoniers reçurent quelques privilèges, parce que le salut de l'empire dépendait de leur vigilance.

(Chapitre XVI.)

BUFFON

Georges-Louis Le Clerc, comte de Buffon, né le 7 septembre 1707 à Montbard en Bourgogne, se fit connaître de

1. Nos meilleures cartes placent la tour de Pierre au centième degré de longitude, et environ le quarantième de latitude. (Montesquieu.)

bonne heure par des expériences de physique et par de savants mémoires. Il fut admis en 1739 à l'Académie des sciences, et fut nommé la même année intendant du jardin du Roi. Les devoirs de sa place fixèrent pour jamais sa vocation d'écrivain, jusqu'alors incertaine et partagée entre différentes sciences : il osa concevoir le projet de réunir en un vaste ensemble tous les faits auparavant épars de l'histoire naturelle, d'étudier notre monde planétaire, la composition du globe, la théorie de la génération, puis de parcourir toute la création, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. Son *Histoire naturelle*, dont les premiers volumes parurent en 1749, l'occupa tout le reste de sa vie et lui valut tous les genres de récompenses et d'honneurs. L'Académie française le reçut dans son sein en 1753; Louis XV le créa comte, et, avant de mourir, il put voir sa statue placée à l'entrée du musée d'histoire naturelle avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium*[1]. Il mourut le 16 avril 1788, à quatre-vingt-un ans.

L'*Histoire naturelle* de Buffon est accompagnée d'une *Théorie de la terre*, de *Discours* et de suppléments, parmi lesquels se trouvent les *Époques de la nature*, un des plus beaux ouvrages de l'auteur.

Histoire naturelle, Paris, Impr. roy. 1749-1804, 44 vol. in-4.

Lacépède, en 1817 et en 1820, Cuvier en 1825 ont donné des éditions séparées de l'*Histoire naturelle*, avec planches.

Œuvres complètes, Paris, Verdière, 1824-1832, 4 vol. in-8; Paris, Baudouin, 1825-1828, 32 vol. in-8; Paris, Furne, 1846, 6 vol. gr. in-8; Paris, Garnier, 1852, 12 vol. gr. in-8.

Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, Paris, Paulin, 1844, in-12.

Correspondance inédite de Buffon, Paris, Hachette, 1860, 2 vol. in-8.

Voir aussi Nadault de Buffon : *Buffon, sa famille, ses collaborateurs*, 1863, in-8.

Parmi les éditions d'Œuvres choisies, indiquons :

Les chefs-d'œuvre littéraires de Buffon, publiés avec

1. Son génie égale la majesté de la nature.

une introduction de M. Flourens, Garnier, 1864, 2 vol. in-8 ; et les œuvres choisies publiées par Didot, 1865, 2 vol. in-12.

Buffon fit pour la nature ce que Montesquieu avait fait pour l'histoire : il chercha à s'élever jusqu'aux lois par l'étude patiente des faits. « Rassemblons, dit-il, des faits pour nous donner des idées » ; et quand il a réuni les *faits*, les *monuments* et les *traditions*, il tâche « de lier le tout par les analogies, et de former une chaîne qui, du sommet de l'échelle des temps, descende jusqu'à nous [1]. » La science de la nature, négligée par l'esprit chrétien et exclusivement social du dix-septième siècle, devait être *une des plus nobles conquêtes* réservées à la philosophie. C'est à Buffon qu'échut ce glorieux partage : il appela l'esprit nouveau loin des luttes ardentes de la polémique, et lui permit de reposer sa vue « sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois nécessaires ». Mais s'il fut le Montesquieu de cette éternelle législation, il en fut en même temps l'Homère. La majesté calme de son sujet passa dans son langage. Il admira la nature, comme Rousseau l'avait aimée, et fut poète par la magnificence de son imagination, comme Jean-Jacques par l'émotion de son âme.

Le grand style de Buffon, voilà ce qui assure à jamais sa réputation. Lui-même en avait l'orgueilleuse conscience : « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité... Les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le style est l'homme même. »

Il est heureux pour Buffon que la nature lui ait fourni une grande matière ; car il était incapable de s'abaisser à un style élégamment simple. « M. de Buffon, dit Mme Necker, ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'impor-

1. *Discours sur le style*, prononcé par Buffon à sa réception à l'Académie française.

tance : quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. » Mais, en revanche, quelle richesse de coloris, quelle puissance d'imagination! comme il nous intéresse à cette variété infinie d'animaux de tous genres qu'il fait passer sous nos yeux! Buffon a décrit deux cents espèces de quadrupèdes et de sept à huit cents espèces d'oiseaux, et jamais il ne cause ni ne semble éprouver de fatigue. Chacune de ces descriptions est une peinture; il sait même animer la scène en empruntant à la nature morale de l'homme quelques traits du caractère de ses personnages.

Plus le sujet s'élève, plus Buffon se trouve dans son naturel; il se plaît dans la description de « ces déserts sans verdure et sans eau, de ces plaines sablonneuses, sur lesquels l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ». Il triomphe au sein de cette nature sauvage, inhabitée, de ces arbres plus que centenaires, « courbés, rompus, tombant de vétusté »; il semble avoir parcouru lui-même ces lieux qu'il décrit avec une vérité si frappante. Mais jamais son génie d'écrivain ne se déploie si largement que dans ses belles conjectures sur l'état primitif du globe; la majesté du style est égale à celle du sujet, « quand il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments et recueillir leurs débris.... ». C'est alors qu'il « fixe quelques points dans l'immensité de l'espace, et place un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps ».

HISTOIRE NATURELLE

LA NATURE SAUVAGE ET LA NATURE CULTIVÉE

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'anoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt héris-

sées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, parait ici dans la décrépitude ; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ces productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption ; dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaires aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point le gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages : l'homme est obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : « La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante ; desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux, employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer ; bientôt, au lieu du jonc, du nénufar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains. »

Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein : que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus ; les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies ; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il en partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête : il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine ; excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entredétruire, se détruit en effet ; et, après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Grand Dieu ! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui du sein du repos reproduisez à

chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration

(*De la Nature, — Première vue.*)

LE CHEVAL

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements : non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui, dès le premier âge, a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme : c'est par la liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève. L'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel : ils sont toujours couverts de harnais dans

leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos ; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur ; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits ; les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon ; la corne des pieds est traversée par des clous. L'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles ; on les en délivrerait en vain, ils n'en seraient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art ; et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres : leur démarche, leur course, leurs sauts, ne sont ni gênés, ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins ; ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans les prairies immenses, ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau ; sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons, en pressant les espaces qu'ils doivent occuper . aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques ; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse ; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément.

LE CHIEN

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvements, toutes les qualités extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé ; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentiments à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal : c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal, et s'approche de nous : c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le désir, et donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du senti-

ment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources; plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers : et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui le commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, et même plus de courage que l'homme : la nature les a mieux munis, mieux armés. Ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger : la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière : les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce, par ses mouvements et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre : marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces; il les suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés. Il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace, il va, vient, et revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces : il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage

les ruisseaux, les rivières; mais, toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place, il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'OISEAU-MOUCHE

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de grandeur, *maxime miranda in minimis;* son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux; légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit oiseau favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleur en fleur; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches : elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques : car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (*le taon*) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes; à peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus; ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs;

leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Le battement de leurs ailes est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action; on le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace; on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme · s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp,* fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

DISCOURS SUR LE STYLE [1]

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les

1. Ce discours fut celui que Buffon prononça le 25 août 1753 pour sa réception à l'Académie française, où il succédait à Languet de Gergy, archevêque de Sens Au lieu de se conformer à l'usage, et de faire l'éloge de son prédécesseur, « M. de Buffon, dit Grimm dans sa *Correspondance littéraire,* a jugé à propos de traiter une matière digne de sa plume et digne de l'Académie. Ce sont des idées sur le style.... Ce discours fut interrompu à l'assemblée de l'Académie trois ou quatre fois par les applaudissements du public. M. de Buffon, en traitant du style, en a donné en même temps le modèle... »

signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais, pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner . il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais, elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation; ses connaissances sont les germes de ses productions : mais, s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées; rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire . les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout

des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants, que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition : l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style; à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur les mots et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées : ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux [1], le style aura de la noblesse. Si l'on y

1. Cette opinion de Buffon a été très vivement attaquée, et avec raison.

joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet.

J.-J. ROUSSEAU

Jean-Jacques Rousseau, né le 28 juin 1712, à Genève, était fils d'un horloger. Son enfance rêveuse fut développée d'une manière précoce par la lecture des *Hommes illustres* de Plutarque et des romans héroïques du dix-septième siècle. Tour à tour clerc de greffier, apprenti graveur, séminariste, laquais, maître de musique à Lausanne, précepteur chez M. de Mably grand prévôt de Lyon (1740), secrétaire de M. de Montaigu ambassadeur de France à Venise, commis chez M. Dupuis fermier général (1748), il refit lui-même l'éducation de son esprit, et travailla obscurément à se rendre maître du grand art d'écrire. En 1749, l'Académie de Dijon ayant proposé cette question : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Jean-Jacques concourut, et prit parti contre les arts et les sciences, qu'il condamna au nom de la vertu. Son *Discours* éloquent et paradoxal fut couronné. Quatre ans après, Rousseau, qui avait abandonné sa place de commis, et s'était fait copiste de musique, afin de vivre indépendant, répondit à une nouvelle question de la même Académie sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*, par un nouveau *Discours* plus hardi encore que le premier; à son avis, la civilisation rend l'homme malheureux et

On a fait remarquer que *nommer les choses par les termes les plus généraux* était le moyen le plus sûr d'être vague et emphatique, que c'est là le défaut le plus choquant de ce qu'on a appelé le style académique, etc. Pascal se moque de ceux qui, n'osant nommer *Paris*, se croient obligés de dire *la capitale du royaume*, et Fénelon, dans son *Deuxième Dialogue sur l'Éloquence*, est d'une opinion tout à fait opposée à celle de Buffon.

coupable, et le sauvage seul est bon, libre et heureux. Après un voyage à Genève, où il retourna au calvinisme qu'il avait abjuré, Rousseau, revenu à Paris, se lia avec Mme d'Épinay, qui fit construire pour lui dans la vallée de Montmorency le célèbre *Ermitage* (1756). Il écrivit dans cette retraite *la Nouvelle Héloïse* (1759), le *Contrat social*, symbole d'une politique nouvelle et modèle achevé d'exposition philosophique, et l'*Émile*, roman philosophique sur l'éducation (1762), qui attira sur lui la persécution. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, il se réfugia à Motiers-Travers, dans la principauté de Neuchâtel. Forcé de quitter la Suisse, il accepta l'hospitalité que lui offrait David Hume en Angleterre (1766). En 1770, il reparut à Paris, aigri, chagrin, malade. En 1778, il accepta une retraite que lui offrait M. de Girardin à Ermenonville; à peine y était-il établi qu'il mourut presque subitement (3 juillet), à l'âge de soixante-six ans. Il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres ses *Confessions*, le plus intéressant et le plus profondément original de ses écrits.

Outre les ouvrages déjà cités, Rousseau a laissé des opéras, des lettres sur la musique française, un dictionnaire de musique, un dictionnaire de botanique, une très belle *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*.

Éditions principales des œuvres complètes de J.-J. Rousseau : Genève, 1782-1790, 17 vol. in-4; Paris, Didot, 1793-1800, 18 vol. tr. gr. in-4; Paris, Lefèvre, 1819-1820, 22 vol. in-8; Paris, P. Dupont, 1823-1826, 23 vol. in-8; Paris, Verdière, 1826, 1 vol. gr. in-8, compact; Paris, Dalibon, 1824-1828, 27 vol. in-8; Paris, Furne, 1835, 4 vol. gr. in-8; Paris, Lahure, 1856-1858, 8 vol. in-18 avec table analytique. On a publié depuis quelques écrits inédits de Rousseau : *Correspondance inédite*, par L. Bosscha, 1858, in-8; *Œuvres et correspondances inédites*, par Streckeisen-Moultou, 1861, in-8; *Rousseau, ses amis et ses ennemis*, par le même, 1865, 2 vol. in-8; *Fragments inédits*, 1882.

On lira avec profit l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, par Musset-Pathay, 1821, 2 vol. in-8; et Saint-Marc Girardin : *J.-J. Rousseau, sa vie et ses œuvres*, 1874, 2 vol. in-12.

Rousseau a rendu trois grands services à son siècle et au nôtre : en politique, il chercha dans le droit national une base solide pour le pouvoir; en morale, il réveilla le sentiment du devoir, et prêcha avec une éloquente conviction l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme ; enfin, comme conséquence de ces nobles principes, il renouvela les sources de la poésie et lui apprit à voir, à aimer la nature. C'est là que s'exerça son influence la moins mélangée, la plus complètement bienfaisante. Sans daigner se faire ni critique, ni législateur littéraire, il fit pâlir, par le contraste de ces pages brûlantes, cette poésie froidement spirituelle qui ne consentait à regarder la campagne qu'à travers les fenêtres dorées des salons. Élevé loin de Paris, où l'homme est si grand et la nature si petite, plein des souvenirs de ses belles montagnes, de ses beaux lacs de la Suisse, ayant vingt fois passé et repassé à pied, dans ses voyages solitaires, à travers les plus beaux sites de la France et de la Lombardie, il avait de bonne heure ouvert son âme à cette voix enchanteresse de la campagne : devenu homme et écrivain, il prit assez ses franches coudées avec le public pour oser lui plaire par une voie inusitée. Il jeta donc naïvement dans ses écrits toutes ces pures et poétiques émotions : ils en reçurent un charme inouï. Soit qu'il nous montre les rochers de *Meillerie* avec le lac majestueux qui se déroule à leurs pieds, avec leurs forêts de noirs sapins, et les riants et champêtres asiles cachés dans un de leurs replis; soit qu'il fixe nos yeux et notre cœur sur sa tranquille solitude des *Charmettes*, plus simple, plus commune, mais parfumée de tous les souvenirs de son bonheur, une poésie nouvelle, inconnue encore à la France, éclate à chaque instant sous sa plume; il lui suffit d'un mot, d'un trait pour nous toucher et nous attendrir. La Fontaine avait aimé la nature, il avait osé le dire même au dix-septième siècle, mais il l'avait dit en passant, en peu de mots. Chez Rousseau, cet amour devient une passion profonde, une espèce de culte sérieux, un langage sacré que Dieu et le poète se parlent dans la solitude.

Il est à remarquer que le plus grand poète du dix-huitième siècle n'écrivit pas en vers. Sans doute notre versi-

fication noble et dédaigneuse comme on l'avait faite ne lui parut pas assez souple pour se plier à toutes ses pensées. Toutefois un vague besoin de mélodie tourmentait ce grand écrivain : il chercha dans la musique le complément d'expression que la langue parlée refusait à ses sentiments. Son organisation italienne en fit un grand musicien pour son époque, et l'étude passionnée de cet art communiqua, même à sa prose, une harmonie admirable qu'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains.

ÉMILE

LE LEVER DU SOLEIL

... On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît tout en flammes; à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent, et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

(Livre III).

LES RÊVERIES — CINQUIÈME PROMENADE

SÉJOUR DE ROUSSEAU DANS L'ILE DE SAINT-PIERRE [1]

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne [2]. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de

1. En 1765. — 2. Bienne, ville du canton de Berne, à 27 kilomètres nord-ouest de Berne, au pied du Jura. Le lac de Bienne, situé au sud-ouest de la ville, reçoit les eaux du lac de Neuchâtel par la Thiele, qui, après l'avoir traversé, grossit l'Aar.

la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de la terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.

.. Transporté là brusquement, seul et nu, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres et mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses, telles qu'elles étaient, allaient si bien, que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque

chose. Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés, et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses, et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin; car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en fallait une d'amusement qui me plût, et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis*, et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron; j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner, que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main, et mon *Systema naturæ* [1] sous le bras, visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale, et sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système était alors tout à fait nouveau pour moi. La distinction des caractères génériques, dont je n'avais pas auparavant la moindre idée, m'enchantait en les vérifiant sur les espèces communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification, que j'observais pour la première fois, me comblaient de joie, et j'allais demandant si l'on avait vu les cornes de la brunelle, comme La Fontaine demandait si l'on avait lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dîner au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme et Thérèse [2], visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux; et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée, et la bonne

1. Le *Systema naturæ* de Linné, Leyde, 1735. — 2. La gouvernante dont Rousseau a parlé plus haut.

humeur qui en est inséparable, me rendaient le repos du dîner très agréable; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre, et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dîner, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couver de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propres à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchâtel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite, et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche; m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans

quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point que, appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans effort.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelques tours de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Bernardin de Saint-Pierre, né au Havre le 19 janvier 1737, mort à Éragny, près Paris, le 21 janvier 1814, eut, comme Jean-Jacques, une longue et douloureuse éducation de poète. Dès son enfance il voyage, il parcourt le monde; un instinct vague et inquiet le pousse de l'Inde en Allemagne, des rives de la Néva aux mornes de l'île de France. Pauvre, sans amis, aigri par des tracasseries indignes de son talent, il reporte sur la nature tout l'amour qu'il ne peut donner aux hommes qui l'entourent : il est malade d'idéal. C'est seulement à l'âge de trente-six ans qu'il se fit écrivain. Bientôt il se lie avec Rousseau, qui vivait comme lui, seul et mécontent au milieu de sa gloire. Souvent ces deux hommes si bien faits pour se comprendre se promenaient ensemble dans les campagnes voisines de Paris, et la tendre misanthropie du voyageur s'allumait à la verve encore puissante de l'énergique vieillard. Sans doute Rous-

seau développait chez son ami son déisme sincère, qui prenait dans l'âme de Bernardin plus de douceur et d'émotion, il le tenait en garde contre la sèche et froide analyse, et lui faisait remarquer que « quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir ».

C'est de ces voyages, de cette solitude, de cette amitié que naquit le livre des *Études de la nature* (1784). Il porte le cachet de l'illustre écrivain qui contribua sans doute à l'inspirer, mais il ne rappelle Rousseau qu'en l'affaiblissant. L'éloquence entraînante du maître tourne à l'élégie dans le disciple, et l'indignation amère du premier n'est dans le second que de la mauvaise humeur.

Il est arrivé plusieurs fois à des écrivains d'un génie secondaire d'avoir dans leur vie un jour d'inspiration si heureux qu'ils produisent une œuvre courte, il est vrai, mais excellente et impérissable, une œuvre qui résume tout leur talent, toute leur pensée dans sa forme la plus favorable, et assure l'immortalité à leur nom. Bernardin de Saint-Pierre eut aussi son jour de bonheur, et ce jour produisit un des chefs-d'œuvre de notre littérature, *Paul et Virginie*, création charmante qu'on admire avec le cœur et qu'on n'applaudit qu'en pleurant. Cet ouvrage ne différait pas, au fond, de toutes les autres compositions de Bernardin : c'était la même inspiration morale, le même idéal de religion et de vertu sous l'œil d'un Dieu indulgent et au sein d'une imposante nature. Seulement l'imagination du poète, souvent flottante et vagabonde, s'était concentrée cette fois dans une simple et heureuse fiction.

Ce roman, ou plutôt ce poème délicieux, eut le double bonheur de déplaire aux coryphées de la littérature et d'obtenir un succès immense dans le public. Cette dissidence entre une nation et sa littérature officielle annonçait une révolution dans le goût. On se lassait de l'analyse, de la sécheresse noble : on aspirait à quelque chose de simplement et de naturellement beau. On retrouvait avec charme l'image du bonheur et de la vertu dans la peinture la plus vraie de la vie commune et vulgaire.

Paul et Virginie fut publié en 1788. Bernardin de Saint-Pierre fit paraître ensuite l'*Arcadie*, roman politique et

moral, qu'il n'a pas achevé; les *Vœux d'un solitaire* (1789), la *Chaumière indienne* (1791), les *Harmonies de la nature* (1796).

Les *Œuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre ont été publiées par M. Aimé Martin, Paris, Méquignon, 1818, 12 vol. in-8; M. Aimé Martin a publié aussi la *Correspondance*, Paris, Ladvocat, 1826, 4 vol. in-8, ainsi que les *Œuvres posthumes*, 1833-1836, 2 vol. in-8, et les *Romans, Contes et Opuscules*, 1834, 2 vol. in-18. — *Œuvres choisies* chez Didot, 1843, in-12; chez Hachette, 1864, in-12.

Les *Éloges de Bernardin de Saint-Pierre* par Patin, 1852, in-8, sont à consulter.

PAUL ET VIRGINIE

DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE ET D'UN NAUFRAGE

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des pailles-en-culs, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air: mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, si comme elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par des hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les

terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands cochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule aussière, il fut jeté sur les rochers, à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde, dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses.

Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots

s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la! ne la quittez pas! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant : « O mon Dieu! vous m'avez sauvé la vie : mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. » Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes, de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie; mais, le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture.

ÉTUDES DE LA NATURE

ÉTUDE Ire. — LE FRAISIER

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint à la fin en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme

un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes . quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant, à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes ces tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier : telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de

ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous échappe, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain : quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entre autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petitesse d'un grain de millet, les uns 10, les autres 30, et quelques-uns jusqu'à 45 mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peuvent aller la patience et la sagacité d'un observateur pourraient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet, qui le rapporte dans la *Théologie des insectes* de Lesser, n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche, et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les

anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable, les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre, se mettre en rond au lieu de se mettre de niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent sans doute qu'il y a des hommes, et, parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout; qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand, où ils ne peuvent atteindre; tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

LA CHAUMIÈRE INDIENNE

LE PARIA

Le docteur sauta en bas de son palanquin; et, prenant sous son bras son livre de questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pique, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé, qu'un homme à la physionomie fort douce vint lui ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne

de vous recevoir : mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup. — Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit . « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leurs écorces que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais comme à votre teint blanc et à vos habits je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur. » En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au suc et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant endormi près d'elle dans un berceau. « Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie, ou dévoré par les tigres. »

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais, qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; et quoique l'ouragan fît entendre ses terribles rugissements entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe, n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'angole rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien qui prenait part au bonheur commun, couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les yeux, et soupirait en regardant son maître.

MIRABEAU

Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, né en 1749 au Bignon, près de Nemours, député du Tiers état de la ville d'Aix aux États généraux de 1789, y conquit rapidement, par l'ascendant de son génie, une position dominante, et devint le chef reconnu du Tiers état. Son éloquence, dans laquelle la fougue et l'emportement de la jeunesse s'alliaient à l'intelligence politique de l'âge mûr, lui valut le surnom de Démosthènes français. On admire surtout son *Adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles*, ses discours sur *la Banqueroute*, sur *la Constitution civile du clergé*, sur *le Droit de paix et de guerre*, sur *la Sanction royale*. Il s'était rapproché de la royauté, et sa popularité commençait à être ébranlée, quand il mourut, à Paris, le 2 avril 1791.

Les *Œuvres de Mirabeau* ont été publiées par Mérilhou, Paris, Brissot-Thivar, 1825-1827, 9 vol. in-8.

Les *Mémoires biographiques*, rédigés par Lucas de Montigny, ont paru à Paris, 1832-1835, 8 vol. in-8

Consulter M. de Loménie, *les Mirabeau, études sur la société française au XVIII^e siècle*, 1870, 2 vol. in-8, et Vermorel, *Mirabeau, sa vie, ses opinions, ses discours*, 1864, 5 vol. in-32 (Bibliothèque Nationale).

PÉRORAISON DU DISCOURS CONTRE LA BANQUEROUTE

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable! eh bien! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens; mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume.... Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes! précipitez-les dans l'abîme! il va se refermer.... vous reculez d'horreur.... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas

qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel, car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le *déficit*. Mais croyez-vous, parce que vous n'avez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la substanter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse?... Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élans de patriotisme, d'évocation de patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comm autrefois : donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclairés), vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais.... Ah! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise

foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome et l'on délibère!* Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome.... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!....

ANDRÉ CHÉNIER

André Chénier, né à Constantinople le 29 octobre 1762, était l'aîné des deux fils du consul général de France dans cette ville. Leur mère, jeune Grecque pleine d'esprit et de beauté, se chargea de leur première éducation et leur inspira l'amour de l'art et de la simplicité antiques. Marie-Joseph, entraîné dans le tourbillon de la littérature contemporaine par un amour prématuré de la gloire, perdit bientôt cette originalité native. Il fit comme tout le monde, mais avec plus de talent que la plupart, des tragédies classiques, pleines d'allusions philosophiques et de tirades à effet. André, fidèle au culte de la Grèce, s'efforça d'introduire le génie antique, le génie grec, dans la poésie française, avec moins d'exclusion, avec moins de dédaigneuse réserve que les grands poètes du dix-septième siècle. Racine avait moissonné les plus hauts et les plus riches épis : André voulait glaner modestement au fond des sillons négligés, sûr d'y trouver mille choses naïves et charmantes. Il voulait trouver par étude et par système ce que La Fontaine avait parfois deviné par l'heureux instinct de sa nature ; il essayait en vers ce que P.-L. Courier tenta plus tard pour la prose. André n'est pas du tout de son siècle : il est à la fois plus ancien et plus moderne : c'est un païen fervent, un adorateur de Palès et des Muses. La plus belle de ses odes, celle qu'il composa à la Conciergerie, dans l'attente de l'appel fatal qui devait l'envoyer à l'échafaud, *la Jeune Captive*, ne contient pas une pensée qu'Horace ou Tibulle n'eussent pu produire. L'amour qu'il conçoit n'est autre chose que l'amour antique et païen.

Ce point de vue toutefois, et surtout ce style, étaient un

progrès immense qui l'élevait au-dessus de ses contemporains ; il est permis de douter qu'ils en eussent goûté tout le charme. Aussi est-ce par une heureuse fatalité que ces précieux fragments restèrent enfouis pendant trente ans, tels qu'une statue antique, et ne reparurent au jour qu'en 1819, comme pour donner le signal de la renaissance des beaux vers. Pourquoi faut-il qu'une carrière si belle ait été interrompue par un assassinat juridique, et qu'au lieu d'une œuvre complète telle que Chénier la méditait, il n'ait laissé que d'admirables esquisses, des chants divins mais inachevés? Révolté par les excès de la Révolution, il osa les blâmer hautement dans le *Journal de Paris ;* il fut traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 25 juillet 1794.

Première édition, sous le titre d'*Œuvres complètes*, Paris, Baudouin, 1819, in-8.

Œuvres publiées par MM. Ch. Robert et H. De la Touche, Paris, Guillaume, 1824-1826, 2 vol. in-8.

Poésies, Paris, Charpentier, 1840, gr. in-18.

Œuvres en prose, Paris, Gosselin, 1840, gr. in-18.

Les éditions d'André Chénier les plus complètes et les meilleures sont celles de Gabriel de Chénier, 1874, 3 vol. in-12 ; de Becq de Fouquières, 1872, 2 vol. in-12 (*Œuvres poétiques en prose*).

On consultera avec fruit Becq de Fouquières, *Documents nouveaux sur André Chénier*, 1875, in-12 ; et *Lettres critiques sur la vie, les œuvres et les manuscrits d'André Chénier*, 1881, in-12.

L'AVEUGLE [1]

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Sminthée [2] Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,

1. Homère, que la tradition représente aveugle, errant de contrée en contrée, demandant peu, obtenant moins encore, comme l'Œdipe de Sophocle, et payant d'un hymne ou d'un récit épique l'hospitalité qu'on lui marchandait quelquefois. — 2. Surnom phrygien d'Apollon.

Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants;
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois. »
Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà la main et la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce.
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!);
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures :
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.
— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager :
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez; est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux.
— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils. Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encor, humide et languissant,
Qui malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.
« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants, venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.

Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone [1],
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.
— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux [2].
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours :
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont je ne sais où jeté sur le rivage.
— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.
— Enfants! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante [3],
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
— Mon père, il est donc vrai, tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds [4].

1. Le palmier au pied duquel Latone donna le jour à Apollon et à Diane. — 2. Cymé ou Cume, ville d'Éolie. — 3. Homère, *Iliade*, I, vers 34. — 4. Orphée.

— Les barbares! j'étais assis près de la poupe :
« Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
« Chante; si ton esprit n'est point comme tes yeux,
« Amuse notre ennui, tu rendras grâce aux dieux.... »
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre;
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne [1],
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli,
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!
— Viens, suis-nous à la ville, elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins,
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder des chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.
— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
— Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.
— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
Car sur tes bords heureux je suis déjà venu;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs,
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
Muses! Vous savez tout, vous, déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »
Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages,

1. Déesse de la mémoire, et mère des Muses.

Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient, il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles.

LA JEUNE CAPTIVE

Saint-Lazare.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore :
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort,
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi!
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts:
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre tantefois
S'éveillait écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive [1];
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison, témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,
Ceux qui les passeront près d'elle.

NAPOLÉON

PROCLAMATION

A L'ARMÉE APRÈS LA VICTOIRE DE MILLESIMO ET LA DESTRUCTION DE L'ARMÉE PIÉMONTAISE

(Avril 1796)

Soldats!

Vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait 15 000

1. Mademoiselle de Coigny.

prisonniers, tué ou blessé plus de 10 000 hommes. Vous vous étiez jusques ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez, aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et celle du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité, et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville!..... En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes?.... Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Mondovi; tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français!.....

PROCLAMATION A LA GRANDE ARMÉE

Au quartier impérial de Posen, le 1er décembre 1806.

Soldats!

Il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes, épouvantés, fuyaient en déroute, ou, enveloppés, rendaient leurs armes aux vainqueurs. Le lendemain ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, sa capitale, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté, tout a fui à votre approche. C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne, l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski, de retour de leur mémorable expédition.

Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale

n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies Nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder, Pondichéry, nos Établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? Eux et nous ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz?

NAPOLÉON.

PROCLAMATION

Au golfe Juan, le 1er mars 1815.

NAPOLÉON PAR LA GRACE DE DIEU ET LES CONSTITUTIONS DE L'EMPIRE EMPEREUR DES FRANÇAIS, ETC. ETC

A l'armée

Soldats!

Nous n'avons pas été vaincus! Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur.....

Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis; qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs des armées étrangères en maudissant notre belle France, prétendraient-ils commander et enchaîner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les regards? Souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux? qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens; qu'ils calomnient notre gloire? Si leur règne durait, tout serait perdu, même le souvenir de ces immortelles journées!

Avec quel acharnement ils les dénaturent et cherchent à empoisonner ce que le monde admire! S'il reste encore des défenseurs de notre gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattus sur le champ de bataille.

Soldats! dans mon exil j'ai entendu votre voix. Je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls.

Votre général, appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur vos pavois, vous est rendu · venez le joindre.

Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de la France. Arborez cette cocarde tricolore; vous la portiez dans nos grandes journées.

Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations; mais nous ne devons pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être le maître chez nous? Qui en aurait la pensée? Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moskova, à Lutzen, à Varthen, à Montmirail. Pensez-vous que cette poignée de Français aujourd'hui si arrogante puisse

en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils viennent, et là, s'ils le veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir régné depuis dix-neuf ans.

Vos biens, vos rangs, votre gloire, les biens, les rangs et la gloire de vos enfants n'ont pas de plus grands ennemis que ces princes que les étrangers nous ont imposés; ils sont les ennemis de votre gloire, puisque le récit de tant d'actions héroïques qui ont illustré le peuple français, combattant contre eux pour se soustraire à leur joug, est leur condamnation.

Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la Grande Armée sont humiliés; leurs honorables cicatrices sont flétries : leurs succès seraient des crimes, ces braves seraient des rebelles, si, comme le prétendent les ennemis du peuple, des souverains légitimes étaient au milieu des armées étrangères. Les honneurs, les récompenses, les affections sont pour ceux qui les ont servis contre la patrie et nous.

Soldats! venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres; son intérêt, son honneur, sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur, votre gloire. La victoire marchera au pas de charge : l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame; alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices; alors vous pourrez vous vanter de ce que vous avez fait, vous serez les libérateurs de la patrie.

Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits. Vous pourrez dire avec orgueil : *Et moi aussi je faisais partie de cette Grande Armée* qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte. Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie; et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie.

NAPOLÉON.

CHATEAUBRIAND

François-René, vicomte de Chateaubriand, né le 4 septembre 1768, à Saint-Malo, d'une famille de vieille noblesse, était capitaine au régiment de Navarre, lorsque éclata la Révolution. Il quitta la France en 1791, et s'embarqua pour le Nouveau Monde, où il passa une année à parcourir

les solitudes de l'Amérique du Nord, ébauchant sur les lieux son poème des *Natchez*. En 1792, il revint en Europe et alla rejoindre à Coblentz l'armée des émigrés. Blessé au siège de Thionville et transporté en Angleterre, où il vécut quelques années dans le dénûment, il publia à Londres, en 1797, son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions*. Rentré en France en 1800, il publia l'année suivante, dans le Mercure, *Atala*, qui fut accueilli avec un sentiment presque universel d'admiration. *René* ajouta à l'enthousiasme. En 1802 parut le *Génie du christianisme*, dont *Atala* et *René* n'étaient que des épisodes. Remarqué par le premier consul, Chateaubriand fut chargé en 1803 de fonctions diplomatiques dont il se démit en 1804, après l'exécution du duc d'Enghien. En 1806, il visita la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte, qu'il devait peindre dans son épopée des *Martyrs* (1809). Ses notes et ses souvenirs de voyage formèrent la matière de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en 1811. Il fut élu la même année membre de l'Institut à la place de Chénier ; mais il ne put prendre possession de son siège qu'après la Restauration. Au retour des Bourbons, Chateaubriand fut nommé ambassadeur de France en Suède. Il accompagna Louis XVIII à Gand, et devint un de ses conseillers. A la seconde restauration, il fut nommé ministre d'État et pair de France. Disgracié en 1816, il rentra en faveur en 1820, fut de nouveau congédié en 1824, et rappelé au pouvoir en 1828. Après la révolution de 1830, il se retira des affaires et revint à ses travaux littéraires. En 1831, il donna ses *Études ou Discours historiques*. Il acheva dans la retraite des mémoires sur sa propre vie, commencés dès 1811, et qui ne parurent qu'après sa mort, les *Mémoires d'outre-tombe*. Il mourut à Paris le 4 juillet 1848.

Œuvres complètes : Paris, Ladvocat, 1826, 31 vol. in-8; Paris, Lefèvre, 1829-1831, 20 vol. in-8; Paris, Pourrat, 1834-1838, 32 vol. gr. in-8; Paris, Didot, 5 vol. gr. in-8; Paris, Furne, 1842, 25 vol. in-8; Paris, Penaud, 1849, 12 vol. gr. in-8; et Paris, Krabbe, 1851, 16 vol. gr. in-8.

Les *Mémoires d'outre-tombe* ont été publiés : Paris, 1849-1850, 12 vol. in-8. Parmi les nombreuses éditions

des principaux ouvrages de Chateaubriand, notons seulement celles-ci : *les Martyrs*, 1822, 2 vol. in-8; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1834, 2 vol. in-8; les *Études historiques*, 1831, 4 vol. in-8; la *Vie de Rancé*, 1844, 1 vol. in-8.

Les principaux travaux relatifs à sa vie et à ses écrits sont ceux de Collombet, *Chateaubriand*, Lyon, 1851, in-8; du comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, in-8; de Ch. Benoît, *Éloge de Chateaubriand*, 1865, in-12; et surtout de Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, *Lundis*, tomes I, II et X; *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, 1860, 2 vol. in-8 et in-12.

Chateaubriand procède de Bernardin de Saint-Pierre : il le continue en le surpassant par la richesse et la force de son imagination, par l'étendue et la diversité de ses connaissances, par la multiplicité des aspects sous lesquels il a senti et dépeint la vie. Il a fait, avec plus de puissance et d'éclat pour le dogme catholique, ce que Bernardin avait fait pour le théisme. En même temps il a rouvert les sources vives de la poésie, taries par la sécheresse des imitateurs pseudo-classiques, et il mérite la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire, et commencé la restauration morale et religieuse du dix-neuvième siècle.

Nul poète ancien ni moderne ne surpasse Chateaubriand dans ses descriptions. Il réunit deux qualités précieuses et ordinairement séparées : l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante. Il voit d'abord un objet avec les yeux du corps, et son regard est perçant comme celui de l'aigle; puis vient l'imagination, qui répand sur les lignes sévères du dessin primitif ses plus riches couleurs. Chez lui, le poète domine même dans les travaux de l'historien et de l'homme d'État; le sentiment, l'imagination, et, il faut le dire, la vanité sont ses seuls guides.

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

Le *Génie du christianisme* est l'ouvrage dogmatique de Chateaubriand. Lui-même en résume ainsi la pensée : « C'est, dit-il, que de toutes les religions qui ont jamais existé, la

religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. On le sent, l'auteur n'est pas un juge, mais un avocat. Il ne voit que les avantages de sa cause et il les fait ressortir avec une brillante imagination. Défenseur d'une doctrine contre laquelle l'âge précédent avait épuisé tous les traits du sarcasme, Chateaubriand offre la contre-partie de leurs assertions. Son caractère, noble et chevaleresque en tout, est fier d'avoir à protéger la religion délaissée. Il exagère l'apothéose comme on avait exagéré l'attaque; il prouve moins qu'il ne peint et n'attendrit. Mais, pour le but spécial qu'il se proposait d'atteindre, émouvoir et peindre c'était déjà prouver.

Livre V — Chapitre VII

Migrations des oiseaux — leurs mœurs bonté de la providence

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphirs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes, l'hirondelle frappe aux palais; cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles et l'hiver à celles de Thèbes [1].

1. Thèbes aux cent portes, ville de l'Égypte supérieure.

A peine a-t-elle disparu qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile; elle s'y dérobe à tous les yeux. Le convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau suspendent devant son nid des draperies de verdure; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille, de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut approcher sans être

aperçu; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées. Heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes!

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paraissent dans les mois des tempêtes ont des voix tristes et des mœurs sauvages comme la saison qui les amène; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement des bois quelque chose qui charme les oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions qui se sont associées pour passer l'hiver : elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées; souvent une corneille centenaire, antique sibylle du désert, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que ses sœurs font silence, immobile et comme pleine de pensées, elle abandonne aux vents des monosyllabes prophétiques.

Il est remarquable que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanneaux qui servent à notre nourriture, arrivent quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits n'ont avec nous que des relations de plaisirs : ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du Nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphirs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

(1806)

RUINES DE SPARTE

Il y avait déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire [1] se tourne vers moi, et, me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri [2] » Je me dirigeai

1 Les janissaires, milice d'élite, créée au XIVe siècle par Amurat Ier ou par Bajazet Ier. En 1826, les janissaires, qui s'étaient rendus redoutables par leur insubordination, furent dissous par le sultan Mahmoud II, et exterminés. — 2. En grec moderne, *la vieille ville*.

vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assieger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle; la ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalcioecos [1], puisque celui-ci était dans la citadelle; les débris et le long mur que j'avais passés plus bas faisaient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu était au nord de la ville : Sparte était donc sous mes yeux; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnait sur-le-champ les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle.

Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle! mais qu'il était triste! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Leonidas! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires, et qui immortalisent des temps et des lieux, sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie; et c'était l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : « *Ut pulchra bonis adderent!* »

Quand l'espèce de trouble où j'étais fut dissipé, je commençai à étudier les ruines autour de moi. Le sommet de la colline offrait un plateau environné, surtout au nord-ouest, d'épaisses murailles; j'en fis deux fois le tour, et je comptai mille cinq cent soixante-six pas communs, ou à peu près sept cent quatre-vingts pas geométriques; mais il faut remarquer que j'embrasse dans ce circuit le sommet entier de la colline, y compris la courbe que forme l'excavation du théâtre dans cette colline : c'est ce théâtre que Leroy a examiné [2].

Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au-dessus du sol, annoncent, vers le milieu de ce plateau, les fondements du

1. Χαλκίοικος (dont la statue est placée dans une niche d'airain), épithète de Minerve à Sparte. — 2. J.-David Leroy, né en 1728, mort en 1803, architecte, à qui l'on doit les *Ruines des monuments de la Grèce*.

temple de Minerve-Chalcioecos, où Pausanias se réfugia vainement et perdit la vie. Une espèce de rampe en terrasse, large de soixante-dix pieds et d'une pente extrêmement douce, descend du midi de la colline dans la plaine. C'était peut-être le chemin par où l'on montait à la citadelle, qui ne devint très forte que sous les tyrans de Lacédémone.

A la naissance de cette rampe, et au-dessus du théâtre, je vis un petit édifice de forme ronde, aux trois quarts détruit : les niches intérieures en paraissent également propres à recevoir des statues ou des urnes. Est-ce un tombeau ? est-ce le temple de Vénus armée? Ce dernier devait être à peu près dans cette position, et dépendant de la tribu des Égides. César, qui prétendait descendre de Vénus, portait sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée : c'était en effet le double emblème des faiblesses et de la gloire de ce grand homme :

Vincere si possum nuda, quid arma gerens?

Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce qu'on verra autour de soi :

Au levant, c'est-à-dire vers l'Eurotas, un monticule de forme allongée, et aplati à sa cime, comme pour servir de stade ou d'hippodrome. Des deux côtés de ce monticule, entre deux autres monticules qui font, avec le premier, deux espèces de vallées, on aperçoit les ruines du pont Babyx et le cours de l'Eurotas. De l'autre côté du fleuve, la vue est arrêtée par une chaîne de collines rougeâtres : ce sont les monts Ménélaïons. Derrière ces monts s'élève la barrière des hautes montagnes qui bordent au loin le golfe d'Argos.

Dans cette vue à l'est, entre la citadelle et l'Eurotas, en portant les yeux nord et sud par l'est, parallèlement au cours du fleuve, on placera la tribu des Limnates, le temple de Lycurgue, le palais du roi Démarate, la tribu des Égides et celle des Messoates, un des Lesché [1], le monument de Cadmus, les temples d'Hercule, d'Hélène et le Plataniste. J'ai compté dans ce vaste espace sept ruines debout et hors de terre, mais tout à fait informes et dégradées. Comme je pouvais choisir, j'ai donné à l'un de ces débris le nom du temple d'Hélène; à l'autre, celui du tombeau d'Aleman [2] : j'ai cru voir les monuments héroïques d'Égée et de Cadmus; je me suis déterminé ainsi pour la fable, et n'ai reconnu pour l'histoire que le temple de Lycurgue. J'avoue que je préfère au brouet noir et à la cryptie [3] la mémoire du seul poète que Lacédémone ait produit, et la cou-

1. Λέσχη, lieu où l'on se rassemble pour causer, quelquefois un tribunal, une école. — 2. Aleman, poète lyrique, vivait à Sparte vers la fin du VIIe et dans les premières années du VIe siècle avant l'ère chrétienne. Il ne reste de lui que de très courts fragments. — 3. La cryptie, sorte de maraudage auquel on exerçait les jeunes Spartiates.

ronne de fleurs que les filles de Sparte cueillirent pour Hélène dans l'île du Plataniste :

> O ubi campi,
> Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
> Taygeta [1]!

En regardant maintenant vers le nord, et toujours du sommet de la citadelle, on voit une assez haute colline qui domine même celle où la citadelle est bâtie, ce qui contredit le texte de Pausanias [2]. C'est dans la vallée que forment ces deux collines que devaient se trouver la place publique et les monuments que cette dernière renfermait, tels que le sénat des Gérontes [3], le Chœur, le Portique des Perses, etc. Il n'y a aucune ruine de ce côté. Au nord-ouest s'étendait la tribu des Cynosures, par où j'étais entré à Sparte, et où j'ai remarqué le long mur.

Tournons-nous à présent à l'ouest, et nous apercevrons, sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines, dont l'une est assez haute, et arrondie comme une tour : dans cette direction se trouvaient la tribu des Pitanates, le Théomélide, les tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Crotanes, et le temple de Diane Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre inégale que soulèvent çà et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point alentour. La maison de Ménélas s'élevait dans cette perspective; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontrait le temple des Dioscures et des Grâces. Cette description deviendra plus intelligible si le lecteur veut avoir recours à Pausanias, ou simplement au *Voyage d'Anacharsis*.

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence, et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques : et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort : ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je

1. Virgile, *Géorgiques*, liv. II. — 2. Pausanias, écrivain grec du siècle des Antonins, auteur d'un *Voyage historique en Grèce*. — 3. Des vieillards, du grec γέροντες.

l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux*, que lui a donné Euripide; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux : mes recherches furent inutiles. Apparemment que je n'ai pas, comme Horace, la faveur des Tyndarides [1], et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau.

Les fleuves fameux ont la même destinée que les peuples fameux: d'abord ignorés, puis célébrés sur toute la terre, ils retombent ensuite dans leur première obscurité. L'Eurotas, appelé d'abord *Himère*, coule maintenant oublié sous le nom d'*Iris*, comme le Tibre, autrefois l'Albula, porte aujourd'hui à la mer les eaux inconnues du Tévère. J'examinai les ruines du pont Babyx, qui sont peu de chose. Je cherchai l'île du Plataniste, et je crois l'avoir trouvée au-dessous même de Magoula : c'est un terrain de forme triangulaire, dont un côté est baigné par l'Eurotas, et dont les deux autres côtés sont fermés par des fossés pleins de jonc, où coule pendant l'hiver la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion. Il y a dans cette île quelques mûriers et des sycomores, mais point de platanes. Je n'aperçus rien qui prouvât que les Turcs fissent encore de cette île un lieu de délices; je vis cependant quelques fleurs, entre autres des lis bleus portés par une espèce de glaïeuls; j'en cueillis plusieurs, en mémoire d'Hélène : la fragile couronne de la beauté existe encore sur les bords de l'Eurotas, et la beauté même a disparu.

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet de la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux, et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte; ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près, elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière : voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront tou-

1. Castor et Pollux, fils de Tyndare et de Léda.

jours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnais point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité!

Je retournai à la citadelle, en m'arrêtant à tous les débris que je rencontrais sur mon chemin. Comme Misitra a vraisemblablement été bâtie avec les ruines de Sparte, cela sans doute aura beaucoup contribué à la dégradation des monuments de cette dernière ville. Je trouvai mon compagnon exactement dans la même place où je l'avais laissé : il s'était assis; il avait dormi; il venait de se réveiller; il fumait; il allait dormir encore. Les chevaux paissaient paisiblement dans les foyers du roi Ménélas : « Hélène n'avait point quitté sa belle quenouille chargée d'une laine teinte en pourpre, pour leur donner un pur froment dans une superbe crèche [1]. » Aussi, tout voyageur que je suis, je ne suis point le fils d'Ulysse, quoique je préfère, comme Télémaque, mes rochers paternels aux plus beaux pays.

Il était midi; le soleil dardait à plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches que nous avions apportés de Misitra; Joseph s'était emparé du reste des provisions. Le janissaire se réjouissait; il croyait en être quitte, et se préparait à partir; mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'était trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle. C'était de ce côté que devait être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna, tirant les chevaux par la bride; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres; tous deux barbares; étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'à la Grèce; sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponnèse, moi pour passer, lui pour vivre sur les tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

J'interrogeai vainement les moindres pierres pour leur demander les cendres de Léonidas. J'eus pourtant un moment d'espoir : près de cette espèce de tour que j'ai indiquée à l'ouest de la citadelle,

1. *Odyssée*, liv. IV.

je vis des débris de sculptures, qui me semblèrent être ceux d'un lion. Nous savons par Hérodote qu'il y avait un lion de pierre sur le tombeau de Léonidas; circonstance qui n'est pas rapportée par Pausanias. Je redoublai d'ardeur; tous mes soins furent inutiles [1]. Le jour finissait lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante-trois ans qu'il s'était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je partis l'esprit rempli des objets que je venais de voir, et livré à des réflexions intarissables : de pareilles journées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, et rendent surtout indifférent à bien des spectacles.

DESCRIPTION D'ATHÈNES

ARRIVÉE A ATHÈNES PAR LA ROUTE D'ÉLEUSIS

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer; et l'Anchesme coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées [2], les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens, et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées; les dômes de ses mosquées, couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple.

1. Ma mémoire me trompait ici : le lion dont parle Hérodote était aux Thermopyles. Cet historien ne dit pas même que les os de Léonidas furent transportés dans sa patrie; il prétend, au contraire, que Xerxès fit mettre en croix le corps de ce prince. Ainsi, les débris du lion que j'ai vus à Sparte ne peuvent point indiquer la tombe de Léonidas. (Note de Chateaubriand.) — 2. Portiques qui précédaient l'entrée de l'Acropole.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au mont Parcile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères; la seconde offrait un terrain labouré, où l'on venait de faire la moisson; la troisième présentait un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion; non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie; on a l'idée de la perfection de l'homme, comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi : enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès.

L'AREOPAGE, LE PNYX

En sortant du milieu de l'Athènes moderne, et marchant droit au couchant, les maisons commencent à s'écarter les unes des autres; ensuite viennent de grands espaces vides, les uns compris dans le mur de clôture, les autres en dehors de ce mur : c'est dans ces espaces abandonnés que l'on trouve le temple de Thésée, le Pnyx et l'Aréopage. Je ne décrirai point le premier, qui est décrit partout, et qui ressemble assez au Parthenon; je le comprendrai dans les réflexions générales que je me permettrai de faire bientôt au sujet de l'architecture des Grecs. Ce temple est, au reste, le monument le mieux conservé à Athènes : après avoir longtemps été une

église sous l'invocation de saint Georges, il sert aujourd'hui de magasin.

L'Aréopage était placé sur une éminence à l'occident de la citadelle. On comprend à peine comment on a pu construire, sur le rocher où l'on voit des ruines, un monument de quelque étendue. Une petite vallée appelée, dans l'ancienne Athènes, *Coïle* (le creux), sépare la colline de l'Aréopage de la colline du Pnyx et de la colline de la citadelle. On montrait dans le Coïle les tombeaux des deux Cimon, de Thucydide et d'Hérodote. Le Pnyx, où les Athéniens tenaient d'abord leurs assemblées publiques, est une esplanade pratiquée sur une roche escarpée au revers du Lycabettus. Un mur, composé de pierres énormes, soutient cette esplanade du côté du nord; au midi s'élève une tribune creusée dans le roc même, et l'on y monte par quatre degrés également taillés dans la pierre. Je remarque ceci, parce que les anciens voyageurs n'ont pas bien connu la forme du Pnyx. Lord Elgin a fait depuis peu d'années désencombrer cette colline, et c'est à lui qu'on doit la découverte des degrés. Comme on n'est pas là tout à fait à la cime du rocher, on n'aperçoit la mer qu'en montant au-dessus de la tribune : on ôtait ainsi au peuple la vue du Pirée, afin que des orateurs factieux ne le jetassent pas dans des entreprises téméraires, à l'aspect de sa puissance et de ses vaisseaux.

Les Athéniens étaient rangés sur l'esplanade entre le mur circulaire que j'ai indiqué au nord, et la tribune au midi.

C'était donc à cette tribune que Périclès, Alcibiade et Démosthène firent entendre leur voix; que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre? C'était donc là que se sont commises tant d'injustices; que tant de décrets iniques ou cruels ont été prononcés? Ce fut peut-être ce lieu qui vit bannir Aristide, triompher Mélitus, condamner à mort la population entière d'une ville, vouer un peuple entier à l'esclavage? Mais aussi ce fut là que de grands citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de leur patrie; que la justice triompha; que la vérité fut écoutée. « Il y a un peuple, disaient les députés de Corinthe aux Spartiates, un peuple qui ne respire que les nouveautés; prompt à concevoir, prompt à exécuter, son audace passe sa force. Dans les périls, où souvent il se jette sans réflexion, il ne perd jamais l'espérance; naturellement inquiet, il cherche à s'agrandir au dehors; vainqueur, il s'avance et suit sa victoire; vaincu, il n'est point découragé. Pour les Athéniens, la vie n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant ils la sacrifient aisément à leur pays! Ils croient qu'on les a privés d'un bien légitime, toutes les fois qu'ils n'obtiennent pas l'objet de leurs désirs. Ils remplacent un dessein trompé par une nouvelle espérance : leurs projets à peine conçus sont déjà exécutés. Sans cesse occupés de l'avenir, le présent leur échappe : peuple qui ne connaît point le repos, et ne peut le souffrir dans les autres [1]. »

1. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse.*

Et ce peuple, qu'est-il devenu? Où le trouverai-je? Moi qui traduisais ce passage au milieu des ruines d'Athènes, je voyais les minarets des musulmans, et j'entendais parler des chrétiens. C'est à Jérusalem que j'allais chercher la réponse à cette question, et je connaissais déjà d'avance les paroles de l'oracle : *Dominus mortificat et vivificat; deducit ad inferos et reducit.*

L'ACROPOLE, LE PARTHÉNON.

Le lendemain, à quatre heures et demie du matin, nous montâmes à la citadelle . son sommet est environné de murs, moitié antiques, moitié modernes; d'autres murs circulaient autrefois autour de sa base. Dans l'espace que renferment ces murs, se trouvent d'abord les restes des Propylées et les débris du temple de la Victoire. Derrière les Propylées, à gauche, vers la ville, on voit ensuite le Pandroséum [1] et le double temple de Neptune Érechthée et de Minerve Polias; enfin, sur le point le plus éminent de l'Acropolis, s'élève le temple de Minerve : le reste de l'espace est obstrué par les décombres des bâtiments anciens et nouveaux, et par les tentes, les armes et les baraques des Turcs.

Le rocher de la citadelle peut avoir à son sommet huit cents pieds de long sur quatre cents de large; sa forme est à peu près celle d'un ovale, dont l'ellipse irait en se rétrécissant du côté du mont Hymette : on dirait un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient.

Je n'entrerai point dans la description particulière de chaque monument : je renvoie le lecteur aux ouvrages que j'ai si souvent cités; et, sans répéter ici ce que chacun peut trouver ailleurs, je me contenterai de quelques réflexions générales.

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte : dans l'une on voyait la statue de Minerve,

1. Temple de Pandrose, fille de Cécrops.

ouvrage de Phidias, dans l'autre on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple; elles étaient sans bases, cannelées, et d'ordre dorique; elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol; l'entre-colonnement était de sept pieds quatre pouces; et le monument avait deux cent dix-huit pieds de long, et quatre-vingt-dix-huit de large.

Les triglyphes [1] de l'ordre dorique marquaient la frise du péristyle; des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la cella, était décoré d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées. Des morceaux de sculpture excellents, mais du siècle d'Adrien, époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple. Les offrandes votives ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre médique, étaient suspendus en dehors de l'édifice : on voit encore la marque circulaire que les derniers ont imprimée sur l'architrave du fronton qui regarde le mont Hymette. C'est ce qui fait présumer à M. Fauvel [2] que l'entrée du temple pouvait bien être tournée de ce côté, contre l'opinion générale qui place cette entrée à l'extrémité opposée. Entre ces boucliers on avait mis des inscriptions : elles étaient vraisemblablement écrites en lettres de bronze, à en juger par les marques des clous qui attachaient ces lettres. M. Fauvel pensait que ces clous avaient servi peut-être à retenir des guirlandes; mais je l'ai ramené à mon sentiment en lui faisant remarquer la disposition régulière des trous. De pareilles marques ont suffi pour rétablir et lire l'inscription de la Maison-Carrée à Nîmes. Je suis convaincu que, si les Turcs le permettaient, on pourrait aussi parvenir à déchiffrer les inscriptions du Parthénon.

Tel était ce temple, qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes : l'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines; car on en aurait une très fausse idée si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance; ou de pesant, quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthénon! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde. Ictinus a recours à son art : il

1. *Triglyphe*, membre de la frise dans un entablement dorique; il se compose de trois cannelures parallèles, disposées à intervalles réguliers dans toute la longueur de la frise. — 2. M. Fauvel, consul de France à Athènes à l'époque du voyage de Chateaubriand.

fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés; par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre; la frise de la cella [1] règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni : voilà tout, absolument tout. Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grâce, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange; à nos colonnes fluettes, guindées sur d'énormes bases, ou à nos porches ignobles et écrasés que nous appelons des *portiques!*

Il ne faut pas se dissimuler que l'architecture, considérée comme art, est dans son principe éminemment religieuse : elle fut inventée pour le culte de la Divinité. Les Grecs, qui avaient une multitude de dieux, ont été conduits à différents genres d'édifices, selon les idées qu'ils attachaient aux différents pouvoirs de ces dieux. Vitruve même consacre deux chapitres à ce beau sujet, et enseigne comment on doit construire les temples et les autels de Minerve, d'Hercule, de Cérès, etc. Nous, qui n'adorons qu'un seul maître de la nature, nous n'avons aussi, à proprement parler, qu'une seule architecture naturelle, l'architecture gothique. On sent tout de suite que ce genre est à nous, qu'il est original, et né, pour ainsi dire, avec nos autels. En fait d'architecture grecque, nous ne sommes que des imitateurs plus ou moins ingénieux; imitateurs d'un travail dont nous dénaturons le principe en transportant dans la demeure des hommes les ornements qui n'étaient bien que dans la maison des dieux.

Après leur harmonie générale, leur rapport avec les lieux et les sites, et surtout leurs convenances avec les usages auxquels ils étaient destinés, ce qu'il faut admirer dans les édifices de la Grèce, c'est le fini de toutes les parties. L'objet qui n'est pas fait pour être vu y est travaillé avec autant de soin que les compositions extérieures. La jointure des blocs qui forment les colonnes du temple de Minerve est telle, qu'il faut la plus grande attention pour la découvrir, et qu'elle n'a pas l'épaisseur du fil le plus délié. Afin d'atteindre à cette rare perfection, on amenait d'abord le marbre à sa plus juste coupe avec le ciseau; ensuite on faisait rouler les deux pièces l'une sur l'autre, en jetant au centre du frottement du sable et de l'eau. Les assises, au moyen de ce procédé, arrivaient à un aplomb incroyable : cet aplomb, dans les tronçons des colonnes, était déterminé par un pivot carré de bois d'olivier. J'ai vu un de ces pivots entre les mains de M. Fauvel.

Les rosaces, les plinthes, les moulures, les astragales, tous les détails de l'édifice, offrent la même perfection; les lignes du chapi-

1. La *cella* (mot latin), l'intérieur d'un temple, la partie enfermée entre les quatre murs latéraux, non compris le portique et le péristyle.

teau et de la cannelure des colonnes du Parthénon sont si déliées, qu'on serait tenté de croire que la colonne entière a passé au tour : des découpures en ivoire ne seraient pas plus délicates que les ornements ioniques du temple d'Érechthée : les cariatides du Pandroséum sont des modèles. Enfin, si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares à leur tour depuis que j'ai vu ceux de la Grèce : je n'en excepte point le Panthéon avec son fronton démesuré. La comparaison peut se faire aisément à Athènes, où l'architecture grecque est souvent placée tout auprès de l'architecture romaine.

J'étais au surplus tombé dans l'erreur commune touchant les monuments des Grecs : je les croyais parfaits dans leur ensemble, mais je pensais qu'ils manquaient de grandeur. J'ai fait voir que le génie des architectes a donné en grandeur proportionnelle à ces monuments ce qui peut leur manquer en étendue; et d'ailleurs Athènes est remplie d'ouvrages prodigieux. Les Athéniens, peuple si peu riche, si peu nombreux, ont remué des masses gigantesques : les pierres du Pnyx sont de véritables quartiers de rocher; les Propylées formaient un travail immense, et les dalles de marbre qui les couvraient étaient d'une dimension telle, qu'on n'en a jamais vu de semblables; la hauteur des colonnes du temple de Jupiter Olympien passe peut-être soixante pieds, et le temple entier avait un demi-mille de tour : les murs d'Athènes, en y comprenant ceux des trois ports et les longues murailles, s'étendaient sur un espace de près de neuf lieues; les murailles qui réunissaient la ville au Pirée étaient assez larges pour que deux chars y pussent courir de front, et, de cinquante en cinquante pas, elles étaient flanquées de tours carrées. Les Romains n'ont jamais élevé de fortifications plus considérables.

Nous employâmes la matinée entière à visiter la citadelle. Les Turcs avaient autrefois accolé le minaret d'une mosquée au portique du Parthénon. Nous montâmes par l'escalier à moitié détruit de ce minaret; nous nous assîmes sur une partie brisée de la frise du temple, et nous promenâmes nos regards autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est, le Pentélique au nord; le Parnès au nord-ouest; les monts Icare, Cordyalus ou Œgalée à l'ouest, et pardessus le premier on apercevait la cime du Cithéron; au sud-ouest et au midi on voyait la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Épidaure, et la citadelle de Corinthe.

Au-dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguait les collines et la plupart des monuments d'Athènes : au sud-ouest, la colline du Musée avec le tombeau de Philopappus; à l'ouest, les rochers de l'Aréopage, du Pnyx et du Lycabettus; au nord, le petit mont Anchesme, et à l'est les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyait les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode Atticus. A gauche de ces débris venaient les grandes colonnes isolées du

temple de Jupiter Olympien; plus loin encore, en tirant vers le nord-est, on apercevait l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilissus, le Stade, et un temple de Diane ou de Cérès. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest, vers le grand bois d'oliviers, M. Fauvel me montrait la place du Céramique [1] extérieur, de l'Académie [2] et de son chemin bordé de tombeaux. Enfin, dans la vallée formée par l'Anchesme et la citadelle, on découvrait la ville moderne.

Il faut maintenant se figurer cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau, ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville : il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient, et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète ou d'Hécube; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène. Mais, hélas! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs, qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis? Ce soleil, qui peut-être

1. Faubourg d'Athènes. — 2. Les jardins d'Académus, où Platon réunissait ses disciples.

éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare [1], avait vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

RUINES DE TROIE.

... Lorsque le 21 septembre 1806, à six heures du matin, on me vint dire que nous allions doubler le château des Dardanelles, la fièvre fut chassée par les souvenirs de Troie. Je me traînai sur le pont; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'était le cap Sigée. Au pied du cap je distinguais deux tumulus, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'embouchure du Simoïs était à la gauche du château neuf d'Asie; plus loin, derrière nous, en remontant vers l'Hellespont, paraissaient le cap Rhétée et le tombeau d'Ajax. Dans l'enfoncement s'élevait la chaîne du mont Ida, dont les pentes, vues du point où j'étais, paraissaient douces et d'une couleur harmonieuse. Ténédos était devant la proue du vaisseau : *Est in conspectu Tenedos.*

Je promenais mes yeux sur ce tableau, et les ramenais malgré moi à la tombe d'Achille. Je répétais ces vers du poète.

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monument vaste et admiré, monument que l'on aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations présentes et des races futures [2]. »

Les pyramides des rois égyptiens sont peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon que chanta Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

J'éprouvai dans ce moment un effet remarquable de la puissance des sentiments et de l'influence de l'âme sur le corps. J'étais monté sur le pont avec la fièvre : le mal de tête cessa subitement; je sentis renaître mes forces et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, toutes les forces de mon esprit. Il est vrai que, vingt-quatre heures après, la fièvre était revenue.

Je n'ai rien à me reprocher : j'avais eu le dessein de me rendre par l'Anatolie à la plaine de Troie, et l'on a vu ce qui me força à renoncer à mon projet; j'y voulus aborder par mer, et le capitaine du vaisseau refusa obstinément de me mettre à terre, quoiqu'il y fût obligé par notre traité. Dans le premier moment, ces contrariétés me firent beaucoup de peine, mais aujourd'hui je m'en con-

1. Quelques jours auparavant, pendant le séjour qu'il avait fait à Mégare, Chateaubriand avait été invité à visiter une jeune malade. — 2. *Odyssée*, liv. XXIV.

sole. J'ai tant été trompé en Grèce, que le même sort m'attendait à Troie. Du moins j'ai conservé toutes mes illusions sur le Simoïs; j'ai de plus le bonheur d'avoir salué une terre sacrée, d'avoir vu les flots qui la baignent, et le soleil qui l'éclaire.

Je m'étonne que les voyageurs, en parlant de la plaine de Troie, négligent presque toujours les souvenirs de l'*Énéide*. Troie a pourtant fait la gloire de Virgile, comme elle a fait celle d'Homère. C'est une rare destinée pour un pays d'avoir inspiré les plus beaux chants des deux plus grands poètes du monde. Tandis que je voyais fuir les rivages d'Ilion, je cherchais à me rappeler les vers qui peignent si bien la flotte grecque sortant de Ténédos et s'avançant, *per silentia lunæ*, à ces bords solitaires qui passaient tour à tour sous mes yeux. Bientôt des cris affreux succédaient au silence de la nuit, et les flammes du palais de Priam éclairaient cette mer, où notre vaisseau voguait paisiblement.

LES MARTYRS

Les *Martyrs* furent la mise en œuvre des théories littéraires développées dans le *Génie du christianisme*. Le poète voulut placer dans un récit épique le monde chrétien en face du paganisme et montrer la supériorité poétique du premier. Il voulut opposer la parole de la Genèse à celle de l'*Odyssée*, et Jéhovah à Jupiter. C'est à Rome que cette pensée vint frapper son esprit; là elle était en quelque sorte vivante; elle semblait germer d'elle-même au milieu des ruines du cirque et des catacombes. Les martyrs de l'Eglise naissante, la persécution de Dioclétien offraient à Chateaubriand le rapprochement le plus frappant des deux croyances. Mais avec quel sentiment poétique n'en a-t-il pas saisi les rapports! Peut-on rien voir de plus beau que le tableau d'une famille grecque et d'une famille chrétienne (Ier et IIe livres), rien de plus caractérisé que la peinture des Francs et de leur victoire sur les Gaulois et les Romains (VIe livre), de plus terrible que la tempête du XVIIIe livre, de plus gracieux que Cymodocée, de plus passionné que l'épisode de Velléda, de plus frappant que la description d'Athènes, de Rome, de Jérusalem?

UN CAMP ROMAIN

Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant

sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et, lorsque, aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon répétée par l'écho des rochers. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs; tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour les barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois, durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois, à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois, autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes; un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone; un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère, » s'écriait un soldat de Smyrne; et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux ou le combat d'Ajax et d'Hector : ainsi les Athéniens prisonniers à Syracuse redisaient autrefois les vers d'Euripide pour se consoler de leur captivité.

Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumières qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche : quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien.

Les Francs avaient été surpris par Constance : ils évitèrent d'abord le combat; mais, aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous, et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence.

La légion de Fer et la Foudroyante [1] occupaient le centre de l'armée de Constance [2].

En avant de la première ligne paraissaient les vexillaires, distingués par une peau de lion qui leur couvrait la tête et les épaules. Ils tenaient levés les signes militaires des cohortes, l'aigle, le dragon, le loup, le minotaure. Ces signes étaient parfumés et ornés de branches de pin, au défaut de fleurs.

Les hastati, chargés de lances et de boucliers, formaient la première ligne après les vexillaires.

Les princes, armés de l'épée, occupaient le second rang, et les triarii venaient au troisième. Ceux-ci balançaient le pilum de la main gauche; leurs boucliers étaient suspendus à leurs piques plantées devant eux, et ils tenaient le genou droit en terre, en attendant le signal du combat.

Des intervalles ménagés dans la ligne des légions étaient remplis par des machines de guerre.

A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployait son rideau mobile. Sur des coursiers tachetés comme des tigres et prompts comme des aigles, se balançaient avec grâce les cavaliers de Numance, de Sagonte, et des bords enchantés du Bétis. Un léger chapeau de plumes ombrageait leur front, un petit manteau de laine noire flottait sur leurs épaules, une épée recourbée retentissait à leur côté. La tête penchée sur le cou de leurs chevaux, les rênes entre les dents, deux courts javelots à la main, ils volaient à l'ennemi. Le jeune Viriate entraînait après lui la fureur de ses

1. Outre le numéro de son rang, la légion portait encore un nom tiré de ses divinités, de son pays et de ses exploits. (Châteaubriand.) — 2. Constance Chlore.

cavaliers rapides. Des Germains d'une taille gigantesque étaient entremêlés çà et là, comme des tours, dans le brillant escadron. Ces barbares avaient la tête enveloppée d'un bonnet ; ils maniaient d'une main une massue de chêne, et montaient à cru des étalons sauvages. Auprès d'eux, quelques cavaliers numides, n'ayant pour toute arme qu'un arc, pour tout vêtement qu'une chlamyde, frissonnaient sous un ciel rigoureux.

A l'aile opposée de l'armée se tenait immobile la troupe superbe des chevaliers romains : leur casque était d'argent, surmonté d'une louve de vermeil ; leur cuirasse étincelait d'or, et un large baudrier d'azur suspendait à leur flanc une lourde épée ibérienne. Sous leurs selles ornées d'ivoire s'étendait une housse de pourpre, et leurs mains, couvertes de gantelets, tenaient les rênes de soie qui leur servaient à guider de hautes cavales plus noires que la nuit.

Les archers crétois, les vélites [1] romains et les différents corps des Gaulois étaient répandus sur le front de l'armée. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers, que souvent, dans la mêlée, les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le poste qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts ; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudraient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête des chevaux, et semblent leur dire : « Vous saisiriez plutôt les vents sur la plaine, ou les oiseaux dans les airs. »

Tous ces barbares avaient la tête élevée, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche et menaçant, ils portaient de larges braies, et leur tunique était chamarrée de morceaux de pourpre, un ceinturon de cuir pressait à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée, pour ainsi dire, à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel était le sort qu'avaient jadis les épouses dans les Gaules, tel est aussi celui qu'elles ont encore au rivage de l'Indus.

Enfin, arrêtée comme un nuage menaçant sur le penchant d'une colline, une légion chrétienne, surnommée la Pudique, formait derrière l'armée le corps de réserve et la garde de César. Elle remplaçait auprès de Constance la légion thébaine égorgée par Maximien. Victor, illustre guerrier de Marseille, conduisait au combat les milices de cette religion, qui porte aussi noblement la casaque du vétéran que le cilice de l'anachorète.

Cependant l'œil était frappé d'un mouvement universel, on voyait les signaux du porte-étendard qui plantait le jalon des lignes, la course impétueuse du cavalier, les ondulations des soldats qui se nivelaient sous le cep du centurion. On entendait de toutes parts

1. Infanterie légère des Romains.

les grèles hennissements des coursiers, le cliquetis des chaînes, les sourds roulements des balistes et des catapultes, les pas réguliers de l'infanterie, la voix des chefs qui répétaient l'ordre, le bruit des piques qui s'élevaient et s'abaissaient au commandement des tribuns. Les Romains se formaient en bataille aux éclats de la trompette, de la corne et du lituus, et nous, Crétois, fidèles à la Grèce au milieu de ces peuples barbares, nous prenions nos rangs au son de la lyre.

(Livre VI.)

MADAME DE STAEL

Anne-Louise-Germaine Necker, née à Paris le 22 avril 1766, épousa en 1786 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France.

La première période de sa vie littéraire nous la montre à la fin du XVIII^e^ siècle environnée des derniers représentants de cette époque, des Buffon, des Thomas, des Marmontel, des Sedaine, des Raynal, dans le salon de son père, le ministre philosophe, écoutant de savantes conversations, occupée de sérieuses lectures, s'exerçant au grand art d'écrire par diverses compositions dramatiques, et révélant les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions par ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau* (1788). Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence; sous Bonaparte, son crédit baissa. Exilée à quarante lieues de Paris (1802), Mme de Staël, qui avait déjà publié coup sur coup le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), et le roman de *Delphine* (1801), quitta la France, en 1803 et 1804, elle visita une première fois l'Allemagne, qu'elle devait revoir en 1808, et étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland, Schiller. Elle alla ensuite en Italie, où elle écrivit *Corinne*, son chef-d'œuvre (1805). En 1810, son livre *De l'Allemagne*, alors sous presse, fut saisi par la police impériale. Mme de Staël, rentrée en France depuis 1806, fut de nouveau exilée. Elle habita successivement sa terre de Coppet dans le canton

de Vaud, Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède et Londres, et ne revint qu'en 1815 à Paris, où elle mourut le 14 juillet 1817. L'*Allemagne*, interdite en France, parut à Londres en 1813.

Ses Œuvres complètes ont été réunies par son fils, Paris, 1820-1821, 17 vol. in-12; et 1830-1836, 3 vol. gr. in-8, édition augmentée d'écrits inédits. M. de Gérando a publié en 1878 des Lettres inédites de Mme Récamier et de Mme de Staël, 1 vol. in-12. — Voir Sainte-Beuve, *Lundis*, *Portraits littéraires de femmes*, et *Nouveaux Lundis*. — Consulter aussi dans la *Revue des Deux Mondes*, 1880-1882, Oth. d'Haussonville, *le Salon de Mme Necker, d'après les archives de Coppet*.

Douée de tous les talents, accessible à toutes les idées vraies, à toutes les émotions généreuses, amie de la liberté, passionnée pour les élégances de la société et des arts, parcourant tour à tour toutes les régions de la pensée, depuis les considérations sévères de la politique et de la philosophie jusqu'aux sphères les plus brillantes de l'imagination, Mme de Staël réunit les éléments les plus divers, mais sans confusion et sans disparate. Une harmonie pleine de beauté coordonne chez elle toutes les forces de l'esprit et du cœur. Ce qui éclate dans cette heureuse nature, ce n'est pas une ou deux facultés particulières, grandies et alimentées aux dépens de toutes les autres : c'est l'être tout entier dans une noble et féconde unité. C'est bien d'elle qu'on peut dire, ce qu'elle regardait comme l'éloge suprême d'un grand écrivain, non pas : « Elle a de l'esprit, elle a de l'imagination, » mais simplement : « *Elle a de l'âme* »; son talent, c'est elle-même, c'est sa vie mise à chaque instant au dehors par une expansion naturelle.

L'impression générale que laissent les œuvres de Mme de Staël a quelque chose de moral et de bienfaisant. Nulle part on ne sent mieux l'union intime du bien et du beau : c'est un des effets de l'harmonie puissante de ce noble génie. Elle ne prêche pas la vertu : elle l'inspire. Elle parle de littérature, et l'on se sent enflammé d'amour pour Dieu, pour la patrie, pour le genre humain. « Faire une belle ode, dit-elle, c'est rêver l'héroïsme. » Quelle poétique nou-

velle pour les hommes de la fin du XVIIIe siècle que des paroles comme celles qui suivent : « Si l'on osait, dit-elle, donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser : il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros; il faudrait leur dire : Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres; respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour, et la divinité dans la nature; enfin, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître [1] ! »

Avant Mme de Staël, la littérature allemande était encore pour nous un monde inconnu, bien plus, un monde dédaigné et moqué. Voltaire se bornait à souhaiter aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes. Mme de Staël prit une glorieuse initiative. Déjà dans ses œuvres précédentes elle avait montré toute la force de son esprit; dans *l'Allemagne* elle s'éleva au-dessus d'elle-même en s'arrachant aux préjugés français et en renonçant au point de vue sensualiste de la philosophie du dix-huitième siècle. C'est peut-être là le plus grand service que ce généreux esprit ait rendu à la France et à la philosophie. La sphère où vivaient Gœthe, Schiller, Kant et Hegel s'ouvrit à nos regards. Si l'auteur ne comprit pas toujours ces grands hommes, elle donna du moins le désir de les connaître. Ses erreurs mêmes sont moins nombreuses qu'on ne s'est plu à le dire : l'instinct du vrai et du beau chez elle (c'est un Allemand qui lui rend ce témoignage) suppléait à l'imperfection nécessaire des connaissances.

DE L'ALLEMAGNE

ASPECT DU PAYS

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée.

1. *De l'Allemagne,* IIe partie, ch. x.

Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque : mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui, pendant l'hiver, couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique : vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros; le Danube se divise en plusieurs branches, les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage, le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte en passant les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ces rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie; dans presque toutes les villes, les musées publics conservent des restes de ces temps-là.

On dirait que les habitants du Nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a, dans la plupart des arsenaux des villes allemandes, des figures de chevaliers, en bois peint, revêtus de leur armure; le casque, le bouclier, les cuissards, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras semblent prêts à frapper

leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient parlé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne en Allemagne n'offre rien qui mérite d'être cité; mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons dans plusieurs villes sont peintes en dehors de diverses couleurs; on y voit des figures de singes, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour propre de celui qui le possède, mais la décoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques; le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent nulle part au même degré en Allemagne; cependant, à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain air de beau qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du Nord tâche de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide, on parvient quelquefois à s'y tromper.

(1re partie, ch. I).

CHAPITRE VIII.

Goethe pourrait représenter la littérature allemande tout entière; non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs à lui sous quelques rapports, mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part.

Goethe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation; et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer. On peut présenter quelques exemples d'hommes de génie taciturnes : la timidité, le malheur, le dédain ou l'ennui, en sont souvent la cause; mais en général l'étendue des idées et la chaleur de l'âme doivent inspirer le besoin de se communiquer aux autres; et ces hommes qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent, pourraient bien ne pas

mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent. Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable; son éloquence est nourrie de pensées; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie; son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête; et les inconvénients même de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.

Ce qu'on nous raconte de l'entretien de Diderot pourrait donner quelque idée de celui de Gœthe; mais, si l'on en juge par les écrits de Diderot, la distance doit être infinie entre ces deux hommes. Diderot est sous le joug de son esprit; Gœthe domine même son talent : Diderot est affecté, à force de vouloir faire effet; on aperçoit le dédain du succès dans Gœthe, à un degré qui plaît singulièrement, alors même qu'on s'impatiente de sa négligence. Diderot a besoin de suppléer, à force de philanthropie, aux sentiments religieux qui lui manquent; Gœthe serait plus volontiers amer que doucereux; mais ce qu'il est avant tout, c'est naturel; et sans cette qualité, en effet, qu'y a-t-il dans un homme qui puisse en intéresser un autre?

Gœthe n'a plus cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther*, mais la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer. On dirait qu'il n'est pas atteint par la vie, et qu'il la décrit seulement en peintre : il attache plus de prix maintenant aux tableaux qu'il nous présente qu'aux émotions qu'il éprouve; le temps l'a rendu spectateur. Quand il avait encore une part active dans les scènes des passions, quand il souffrait lui-même par le cœur, ses écrits produisaient une impression plus vive.

Comme on se fait toujours la poétique de son talent, Gœthe soutient à présent qu'il faut que l'auteur soit calme, alors même qu'il compose un ouvrage passionné, et que l'artiste doit conserver son sang-froid pour agir plus fortement sur l'imagination de ses lecteurs : peut-être n'aurait-il pas eu cette opinion dans sa première jeunesse; peut-être alors était-il possédé par son génie, au lieu d'en être le maître; peut-être sentait-il alors que, le sublime et le divin étant momentanés dans le cœur de l'homme, le poète est inférieur à l'imagination qui l'anime, et ne peut la juger sans la perdre.

Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de raide à l'auteur de Werther; mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gêne qu'on a d'abord sentie : c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel, car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité; c'est une double existence, une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. Quand il s'agit de penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses relations; il fait tomber à plomb son regard d'aigle

sur les objets qu'il observe; s'il avait eu une carrière politique, si son âme s'était développée par les actions, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote; mais son esprit ne planerait pas si librement sur toutes les manières de voir; les passions ou les intérêts lui traceraient une route positive.

Gœthe se plaît, dans ses écrits comme dans ses discours, à briser les fils qu'il a tissus lui-même, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il a fait admirer. Lorsque dans ses fictions il inspire de l'intérêt pour un caractère, bientôt il montre les inconséquences qui doivent en détacher. Il dispose du monde poétique comme un conquérant du monde réel, et se croit assez fort pour introduire, comme la nature, le génie destructeur dans ses propres ouvrages. S'il n'était pas un homme estimable, on aurait peur d'un genre de supériorité qui s'élève au-dessus de tout, dégrade et relève, attendrit et persifle, affirme et doute alternativement, et toujours avec le même succès.

J'ai dit que Gœthe possédait à lui seul les traits principaux du génie allemand; on les trouve tous en lui à un degré éminent : une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, grâce plus originale que celle que donne l'esprit de société; enfin une sensibilité quelquefois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur destinée monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événements véritables. Si Gœthe était Français, on le ferait parler du matin au soir : tous les auteurs contemporains de Diderot allaient puiser des idées dans son entretien, et lui donnaient une jouissance habituelle par l'admiration qu'il inspirait. En Allemagne, on ne sait pas dépenser son talent dans la conversation; et si peu de gens, même parmi les plus distingués, ont l'habitude d'interroger et de répondre, que la société n'y compte pour presque rien; mais l'influence de Gœthe n'en est pas moins extraordinaire. Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiraient trouver du génie dans l'adresse d'une lettre, si c'était lui qui l'eût mise. L'admiration pour Gœthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal; car il n'y a que la puissance, dans quelque genre que ce soit, que les hommes craignent assez pour l'aimer de cette manière.

(2e partie, ch. VII.)

SCHILLER

Schiller était un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite, ces deux qualités devraient être inséparables, au moins dans

un homme de lettres. La pensée ne peut être mise à l'égal de l'action que quand elle réveille en nous l'image de la vérité; le mensonge est plus dégoûtant encore dans les écrits que dans la conduite. Les actions même trompeuses, restent encore des actions, et l'on sait à quoi se prendre pour les juger ou pour les haïr; mais les ouvrages ne sont qu'un amas fastidieux de vaines paroles quand ils ne partent pas d'une conviction sincère.

Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres, quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne, que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. Néanmoins Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin; et jamais aucune considération tirée ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits; car ses écrits étaient lui; ils exprimaient son âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé. Sans doute, Schiller ne pouvait pas être exempt d'amour-propre. S'il en faut pour aimer la gloire, il en faut même pour être capable d'une activité quelconque; mais rien ne diffère autant dans ses conséquences que la vanité et l'amour de la gloire : l'une tâche d'escamoter le succès; l'autre veut le conquérir; l'une est inquiète d'elle-même et ruse avec l'opinion; l'autre ne compte que sur la nature et s'y fie pour tout soumettre. Enfin, au-dessus même de l'amour de la gloire, il y a encore un sentiment plus pur, l'amour de la vérité, qui fait des hommes de lettres comme les prêtres guerriers d'une noble cause; ce sont eux qui désormais doivent garder le feu sacré, car de faibles femmes ne suffiraient plus comme jadis pour le défendre.

C'est une belle chose que l'innocence dans le génie, et la candeur dans la force. Ce qui nuit à l'idée qu'on se fait de la bonté, c'est qu'on la croit de la faiblesse; mais quand elle est unie au plus haut degré de lumières et d'énergie, elle nous fait comprendre comment la Bible a pu nous dire que Dieu fit l'homme à son image. Schiller s'était fait tort, à son entrée dans le monde, par des égarements d'imagination; mais avec la force de l'âge il reprit cette pureté sublime qui naît des hautes pensées. Jamais il n'entrait en négociation avec les mauvais sentiments. Il vivait, il parlait, il agissait comme si les méchants n'existaient pas; et quand il les peignait dans ses ouvrages, c'était avec plus d'exagération, et moins de profondeur que s'il les avait vraiment connus. Les méchants s'offraient à son imagination comme un obstacle, comme un fléau physique; et peut-être en effet qu'à beaucoup d'égards ils n'ont pas

une nature intellectuelle; l'habitude du vice a changé leur âme en un instinct perverti.

Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible, que le talent seul enflammait; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité, animaient son génie; et dans l'analyse de ses ouvrages il sera facile de montrer à quelle vertu ses chefs-d'œuvre se rapportent. On dit beaucoup que l'esprit peut suppléer à tout; je le crois, dans les écrits où le savoir-faire domine; mais quand on veut peindre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas: il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme.

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante; il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé; je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres; il ne se refusa point à me combattre, et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie; mais bientôt je démêlai dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots; je fus si frappée de cette simplicité de caractère qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai dès cet instant une amitié pleine d'admiration.

Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ses derniers moments. Mme de Wollzogen, une amie digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il. En effet, n'avait-il pas raison de se confier à la Divinité, dont il avait secondé le règne sur la terre? n'approchait-il pas du séjour des justes? n'est-il pas dans ce moment auprès de ses pareils, et n'a-t-il pas déjà retrouvé les amis qui nous attendent?

(Ch. VIII.)

CORINNE OU L'ITALIE

LE PANTHÉON

Oswald et Corinne allèrent d'abord au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui *Sainte-Marie de la Rotonde*. Partout, en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme; mais le Panthéon est le seul temple

antique à Rome qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est. « L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour; mais surtout de ce que l'on n'y aperçoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements : en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

« Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple; et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se trouvaient sous une autre forme; et sur le frontispice du temple on lit encore : *Agrippa l'a consacré.* Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre en divers genres de ses contemporains formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

« Entrons dans le temple, dit Corinne; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblème de la Divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité ! quel air de fête on remarque dans cet édifice! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort : tel est l'esprit des deux cultes; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du Nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres; ils décorent les niches où l'on avait placé les dieux des anciens. Comme, depuis la destruction de l'empire des Césars, nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'État ni de grands capitaines.

C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, milord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède, mériterait une plus noble destinée? — Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald : je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit. — Cela est dur, reprit Corinne; peut-être, en vivant en Italie, éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime; mais du moins souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. »

Elle s'arrêta sous le portique. « Là, dit-elle à lord Nelvil, était une urne de porphyre de la plus grande beauté, transportée maintenant à Saint-Jean de Latran; elle contenait les cendres d'Agrippa, qui furent placées au pied de la statue qu'il s'était élevée à lui-même. Les anciens mettaient tant de soins à adoucir l'idée de destruction, qu'ils savaient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant. Il y avait d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y faisait moins sentir. Il est vrai aussi que, l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez les chrétiens, les païens s'efforçaient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Eternel. »

(Liv. IV, ch. II.)

SAINT-PIERRE

...En allant à Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent devant le château Saint-Ange. « Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité : ce tombeau d'Adrien, changé en une forteresse par les Goths, porte le double caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort, une impénétrable enceinte l'environne; et cependant les vivants y ont ajouté quelque chose d'hostile par les fortifications extérieures, qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze, avec son épée nue; et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons très cruelles. Tous les événements de l'histoire de Rome, depuis Adrien jusqu'à nos jours, sont liés à ce monument. Bélisaire s'y défendit contre les Goths, et, presque aussi barbare que ceux qui l'attaquaient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoraient l'intérieur de l'édifice. Crescentius, Arnault de Brescia, Nicolas Rienzi, ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus longtemps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres, qui s'unissent à tant de faits illustres; j'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper longtemps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés rem-

plissent l'âme, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.

« C'est d'ici, continua Corinne, que l'on devait apercevoir Saint-Pierre, et c'est jusqu'ici que les colonnes qui le précèdent devaient s'étendre : tel était le superbe plan de Michel-Ange, il espérait du moins qu'on l'achèverait après lui; mais les hommes de notre temps ne pensent plus à la postérité. Quand une fois on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défait, excepté l'argent et le pouvoir. »

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice, le plus grand que les hommes aient jamais élevé; car les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. « J'aurais peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices, le dernier; mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux-arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, revèle, pour ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût. On n'arrive point au sublime par degrés; des distances infinies le séparent même de ce qui n'est que beau. » Oswald sentit une émotion tout à fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement d'Oswald. « J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat, pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux, c'est de le contempler au clair de lune; mais il fallait d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature. »

La place Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre, ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect; l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A chaque distance, des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fon-

taines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle, mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé, et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vastes et profondes; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos [1]

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si mugueuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

« Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil, comme il était déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple : votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel? » — Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil. Il marchait lentement à côté de Corinne; l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence : le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : « Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne : vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux : le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole

1. Vers de M. de Fontanes.

du Panthéon : « Je la placerai dans les airs. » Et en effet Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'Église qui ont consacré cinquante années, tant d'argent et tant de travaux à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. — Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur, l'imagination et l'invention sont pleines de génie : mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue? Quelles institutions, quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie! et, quoiqu'ils soient si faibles, combien ils asservissent les esprits! — D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous, et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam, sí, ma servi ognor frementi.

« *Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants*, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

« Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple; les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis : Christine, après son abdication; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde; Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! Son aspect console les rois dépouillés comme elle.

« Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole : vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme,

en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

« Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint-Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais dans l'application la mollesse et la vivacité du midi; des intentions sévères, mais des interprétations très douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

« Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout à fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres. — Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse environne la mort; et même avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici vous voulez oublier et jouir; je ne sais si je désirerais que votre beau ciel me fît ce genre de bien. — Ne croyez pas cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger, et notre esprit frivole. Il n'y a que la vanité qui rende frivole; l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit les cœurs; et, malheureusement pour nous, on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles que celles des âmes habituellement actives. »

En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église. « Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne survivent que par le génie. Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans

le passé, soit dans l'avenir; et, quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps. »

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu'ils furent hors de l'église, que sur ses portes étaient représentées en bas-relief les Métamorphoses d'Ovide. « On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'âme une impression religieuse, et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés. » Oswald sourit à cette explication. « Croyez-moi, milord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne foi dans les sentiments des nations dont l'imagination est très vive. »

(Ch. III.)

LE CAPITOLE

Corinne se fit conduire au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien était par le Forum. « Je voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâces aux dieux des victoires qu'il avait remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole a été bâti sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms; mais leur harmonie, mais leur antique dignité cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandais l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrai, où elle demeurait. *A la Roche Tarpéienne,* me répondit-elle; et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étaient attachées, agit encore sur l'imagination. »

Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole. Ils viennent d'Égypte; les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles, et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di leon, quando si posa [1].

Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête ni pieds; mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux co-

1. A la manière du lion, quand il se repose (Dante.)

losses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire; c'est un des plaisirs de Rome que de dire : *Conduisez-moi sur les bords du Tibre; traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire, et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles, pour les criminels d'État, comme si ces criminels n'étaient pas ceux qui méritent le plus d'égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons : on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéienne; au pied de cette roche, on trouve aujourd'hui un hôpital, appelé l'*hôpital de la Consolation.* Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome, bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius, qui renfermaient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien, qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Properce, qui se glorifient des faibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde. Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation. Un poète du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme : *Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Véies, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Véies même.*

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étaient autrefois, lorsqu'elles méritaient le nom de *monts escarpés.* Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparaient les collines se sont presque comblées par le temps et par les ruines des édifices; mais, ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux

collines nouvelles [1], et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant, au moral comme au physique, toutes les belles inégalités produites par la nature.

Trois autres collines [2], non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre âme que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'âme : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude, les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit, mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même, et de la ranimer dans les autres.

(Ch. IX)

P.-L. COURIER

Paul-Louis Courier de Méré, né à Paris le 4 janvier 1772, est mort à Véretz (Touraine) le 10 avril 1825. Officier d'ar-

1. Le mont Citorio et le mont Testacio. — 2. Le Janicule, le Vatican et le Pincio.

tillerie en 1793, il fit les campagnes d'Italie et d'Allemagne. Après la bataille de Wagram, il donna sa démission et passa quatre ans en Italie, où il découvrit le texte complet de Longus. Une tache d'encre tombée sur le manuscrit grec donna lieu à son débat avec le bibliothécaire Furia et amena la publication de sa lettre à M. Renouard, où se révéla ce merveilleux talent pour l'ironie, qui devait plus tard se développer en matière politique avec tant d'éclat. En 1815 parut son premier pamphlet, et jusqu'en 1825 ses brochures, lues, admirées, commentées par la France entière, obtinrent un succès prodigieux. Le style de Courier est d'une rare pureté. Dans ses traductions il a su s'assimiler avec une perfection élégante les formes naïves du vieil Amyot.

Il donna en 1829 le texte grec entier de Longus, et la même année en publia la traduction. Ses œuvres complètes forment 4 vol. in-8, 1830; ses pamphlets ont été publiés séparément plusieurs fois.

LE PAMPHLET DES PAMPHLETS

Pendant que l'on m'interrogeait à la préfecture de police sur mes nom, prénoms, qualités, comme vous avez pu voir dans les gazettes du temps, un homme se trouvant là sans fonctions apparentes, m'aborda familièrement, me demanda confidemment si je n'étais point auteur de certaines brochures; je m'en défendis fort. « Ah! monsieur, me dit-il, vous êtes un grand génie, vous êtes inimitable. » Ce propos, mes amis, me rappela un fait historique peu connu que je vous veux conter par forme d'épisode, digression, parenthèse, comme il vous plaira; ce m'est tout un.

Je déjeunais chez mon camarade Duroc, logé en ce temps-là, mais depuis peu, notez, dans une vieille maison fort laide, selon moi, entre cour et jardin, où il occupait le rez-de-chaussée [1]. Nous étions à table plusieurs, joyeux, en devoir de bien faire, quand tout à coup arrive, et sans être annoncé, notre camarade Bonaparte, nouveau propriétaire de la vieille maison, habitant le premier étage. Il venait en voisin, et cette bonhomie nous étonna au point que pas un des convives ne savait ce qu'il faisait. On se lève, et chacun demandait: Qu'y a-t-il? Le héros nous fit rasseoir. Il n'était pas de ces camarades à qui l'on peut dire: Mets-toi là et mange avec nous. Cela eût été bon avant l'acquisition de la vieille maison. Debout à nous regarder, ne sachant trop que dire, il allait et venait. « Ce sont des artichauts

1. Dans la rue Chantereine, nommée depuis rue de la Victoire.

dont vous déjeunez là? — Oui, général. — Vous, Rapp, vous les mangez à l'huile? — Oui, général. — Et vous, Savary, à la sauce? — Moi, je les mange au sel. — Ah! général, répond celui qui s'appelait alors Savary, vous êtes un grand homme; vous êtes inimitable! »

Voilà mon trait d'histoire que je rapporte exprès, afin de vous faire voir, mes amis, qu'une fois on m'a traité comme Bonaparte, et par les mêmes motifs. Ce n'était pas pour rien qu'on flattait le consul, et quand ce bon monsieur, avec ses douces paroles, se mit à me louer si démesurément que j'en faillis perdre contenance, m'appelant homme sans égal, incomparable, inimitable, il avait son dessein, comme m'ont dit depuis des gens qui le connaissent, et voulait de moi quelque chose, pensant me louer à mes dépens. Je ne sais s'il eut contentement. Après maints discours, maintes questions auxquelles je répondis le moins mal que je pus : « Monsieur, me dit-il en me quittant, monsieur, écoutez, croyez-moi; employez votre grand génie à faire autre chose que des pamphlets. »

J'y ai réfléchi, et me souviens qu'avant lui M. de Broë, homme éloquent, zélé pour la morale publique, me conseilla de même, en termes moins flatteurs, devant la cour d'assises. Vil pamphlétaire..... Ce fut un mouvement oratoire des plus beaux, quand, se tournant vers moi qui, foi de paysan, ne songeais à rien moins, il m'apostropha de la sorte : Vil pamphlétaire, etc., coup de foudre, non, de massue, vu le style de l'orateur, dont il m'assomma sans remède. Ce mot soulevant contre moi les juges, les témoins, les jurés, l'assemblée (mon avocat lui-même en parut ébranlé), ce mot décida tout. Je fus condamné dès l'heure, dans l'esprit de messieurs, dès que l'homme du roi m'eut appelé pamphlétaire, à quoi je ne sus que répondre, car il me semblait bien en mon âme avoir fait ce qu'on nomme un pamphlet; je ne l'eusse osé nier.

J'étais donc pamphlétaire à mon propre jugement, et, voyant l'horreur qu'un tel nom inspirait à tout l'auditoire, je demeurai confus. Sorti de là, je me trouvai sur le grand degré avec M. Arthus-Bertrand, libraire, un de mes jurés, qui s'en allait dîner, m'ayant déclaré coupable. Je le saluai; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme du monde, et, chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *Simple discours* condamné. « Je ne l'ai point lu, me dit-il; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. » Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet et le sens de ce mot, qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication. « C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. — De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet? — Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune; mais, proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule; deux ou plus font une brochure. — Et dix feuilles? quinze feuilles? vingt feuilles? — Font un volume, dit-il, un ouvrage.

— Moi, là-dessus, monsieur, je m'en rapporte à vous, qui devez savoir ces choses. Mais, hélas! j'ai bien peur d'avoir fait en effet un pamphlet, comme dit le procureur du roi. Sur votre honneur et

conscience, puisque vous êtes juré, M. Arthus-Bertrand, mon écrit d'une feuille et demie, est-ce pamphlet ou brochure? — Pamphlet, me dit-il, pamphlet, sans nulle difficulté. — Je suis donc pamphlétaire? — Je ne l'eusse pas dit par égard, ménagement, compassion du malheur, mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande dans l'autre monde. Allez, mon bon monsieur, et ne pêchez plus; allez à Sainte-Pélagie. »

Voilà comme il me consolait. « Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question. — Deux, me dit-il, et plus, et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie, qui, je crois, vont sonner. — Bien, voici ma question. Si, au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné? — Selon. — J'entends, vous l'eussiez lu d'abord, pour voir s'il était condamnable. — Oui, je l'aurais examiné. — Mais le pamphlet, vous ne le lisez pas? — Non, parce que le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison. — De poison? — Oui, monsieur, et du plus détestable, sans quoi on ne lirait pas. — S'il n'y avait du poison? — Non, le monde est ainsi fait; on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais point; je ne sais en vérité ni ne veux savoir ce que c'est, mais on le lit; il y a du poison. M. le procureur du roi nous l'a dit, et je n'en doutais pas. C'est le poison, voyez-vous, que poursuit la justice dans ces sortes d'écrits. Car, autrement, la presse est libre; imprimez, publiez tout ce que vous voudrez, mais non pas du poison. Vous avez beau dire, messieurs, on ne vous laissera pas distribuer le poison. Cela ne se peut en bonne police, et le gouvernement est là qui vous en empêchera bien. »

Dieu, dis-je en moi-même tout bas, Dieu, délivre-nous du malin et du langage figuré! Les médecins m'ont pensé tuer, voulant me *rafraîchir* le sang; celui-ci m'emprisonne de peur que je n'écrive du *poison;* d'autres laissent *reposer* leur champ, et nous manquons de blé au marché. Jésus, mon Sauveur! sauvez-nous de la métaphore.

Après cette courte oraison mentale, je repris : « En effet, monsieur, le poison ne vaut rien du tout, et l'on fait à merveille d'en arrêter le débit. Mais je m'étonne comment le monde, à ce que vous dites, l'aime tant. C'est sans doute qu'avec ce poison il y a dans les pamphlets quelque chose.....

— Oui, des sottises, des calembours, de méchantes plaisanteries. Que voulez-vous, mon cher monsieur, que voulez-vous mettre de bon sens en une misérable feuille? quelles idées s'y peuvent développer? Dans les ouvrages raisonnés, au sixième volume à peine entrevoit-on où l'auteur en veut venir. — Une feuille, dis-je, il est vrai, ne saurait contenir grand'chose. — Rien qui vaille, me dit-il, et je n'en lis aucune. — Vous ne lisez donc pas les mandements de monseigneur l'évêque de Troyes pour le carême et pour l'avent?

— Ah ! vraiment, ceci diffère fort. — Ni les pastorales de Toulouse sur la suprématie papale? — Ah! c'est autre chose, cela. — Donc, à votre avis, quelquefois une brochure, une simple feuille... — Fi! ne m'en parlez pas, opprobre de la littérature, honte du siècle et de la nation, qu'il se puisse trouver des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs de semblables impertinences! — Monsieur, lui dis-je, les *Lettres provinciales* de Pascal... — Oh! livre admirable, divin, le chef-d'œuvre de notre langue! — Eh bien! ce chef-d'œuvre divin, ce sont pourtant des pamphlets, des feuilles qui parurent.... — Non, tenez, j'ai là-dessus mes principes, mes idées. Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste ces petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main et parlent aux gens d'à présent des faits d'aujourd'hui; je ne puis souffrir les pamphlets. — Et vous aimez *les provinciales* petites lettres, comme alors on les appelait quand elles allaient de main en main. — Vrai, continua-t-il sans m'entendre, c'est un de mes étonnements que vous, monsieur, qui, à voir, me semblez homme bien né, homme éduqué, fait pour être quelque chose dans le monde; car enfin, qui vous empêchait de devenir baron comme un autre? Honorablement employé dans la police, les douanes, geôlier ou gendarme, vous tiendriez un rang, feriez une figure. Non, je n'en reviens pas : un homme comme vous s'avilir, s'abaisser jusqu'à faire des pamphlets! Ne rougissez-vous point? — Blaise, lui répondis-je, Blaise Pascal n'était ni geôlier, ni gendarme, ni employé de M. Franchet! — Chut! paix! Parlez plus bas, car il peut nous entendre. — Qui donc? — L'abbé Franchet? — Serait-il si près de nous? — Monsieur, il est partout. Voilà quatre heures et demie, votre humble serviteur. — Moi, le vôtre. » Il me quitte et s'en alla courant.

Ceci, mes chers amis, mérite considération; trois si honnêtes gens : M. Arthus-Bertrand, ce monsieur de la police et M. de Broë, personnage éminent en science, en dignité, voilà trois hommes de bien, ennemis des pamphlets. Vous en verrez d'autres assez et de la meilleure compagnie, qui trompent un ami, séduisent sa fille ou sa femme, mentent à tout venant, trahissent, manquent de foi, et tiendraient à grand déshonneur d'avoir dit vrai dans un écrit de quinze ou seize pages; car tout le mal est dans ce peu. Seize pages, vous êtes pamphlétaire, et gare Sainte-Pélagie. Faites-en seize cents, vous serez présenté au roi : malheureusement je ne saurais. Lorsqu'en 1815 le maire de notre commune, celui-là même d'à présent, nous fit donner de nuit l'assaut par ses gendarmes, et du lit traîner en prison de pauvres gens qui ne pouvaient mais de la révolution, dont les femmes, les enfants périrent, la matière était ample à fournir des volumes, et je n'en sus tirer qu'une feuille, tant l'éloquence me manqua. Encore m'y pris-je à rebours. Au lieu de décliner mon nom, et de dire d'abord comme je fis : « Mes bons messieurs, je suis Tourangeau, » si j'eusse commencé : « Chrétiens, après les attentats inouïs d'une infernale révolution.... » dans

le goût de l'abbé de La Mennais, une fois monté à ce ton, il m'était aisé de continuer et mener à fin mon volume sans fâcher le procureur du roi. Mais je fis seize pages d'un style à peu près comme je vous parle, et je fus pamphlétaire insigne; et depuis, coutumier du fait, quand vint la souscription de Chambord, sagement il n'en fallait rien dire; ce n'était matière à traiter en une feuille ni en cent; il n'y avait là ni pamphlet, ni brochure, ni volume à faire, étant malaisé d'ajouter aux flagorneries, et dangereux d'y contredire, comme je l'éprouvai. Pour avoir voulu dire là-dessus ma pensée en peu de mots, sans ambages ni circonlocutions, pamphlétaire encore, en prison deux mois à Sainte-Pélagie! Puis, à propos de la danse qu'on nous interdisait, j'opinai de mon chef, gravement, entendez-vous? à cause de l'Église intéressée là-dessus, longuement, je ne puis; je retombai dans le pamphlet. Accusé, poursuivi, mon innocent langage et mon parler timide trouvèrent grâce à peine; je fus blâmé des juges. Dans tout ce qui s'imprime, il y a du poison plus ou moins délayé, selon l'étendue de l'ouvrage; plus ou moins malfaisant, mortel. De l'*acétate de morphine*, un grain dans une cuve se perd, n'est point senti : dans une tasse fait vomir, en une cuillerée tue, et voilà le pamphlet.

PIERRE CLAVIER, DIT BLONDEAU

A Messieurs les juges de police correctionnelle, à Blois

Messieurs,

J'ai fait de grandes fautes; mais j'en suis trop puni déjà par tout ce que j'ai souffert, et si vous regardez ma conduite, vous verrez qu'il y a en moi, pauvre et simple homme de village, plus de bêtise que de méchanceté.

Ma première faute fut d'entrer au service de M. de B..., le maire de notre commune. Je le connaissais. M. de B... est un jeune homme vif, emporté, violent dans ses vengeances. Je savais cela; j'aurais dû fuir M. de B... et prévoir ce qui m'arrive; mais quoi? il fallait vivre; je n'avais point d'autre ressource, et il n'était pas maire encore; il ne faisait point de procès-verbaux; en le servant, on ne risquait que d'être assommé.

J'entrai chez lui, et me conduisis avec tant de prudence, qu'au bout de deux ans j'en sortis sans contusion ni blessure. En cela, je ne fus pas bête.

Mais, malheureusement, il était maire alors. En me renvoyant, M. le maire ne me payait pas mes gages de trois mois, cinquante francs qu'il me devait; je les lui demandai. Ce fut ma seconde faute, pire que la première, pour moi, dans le besoin, sans place, sans travail, cinquante francs, c'était beaucoup; ce n'était rien pour M. de B... Et que pensez-vous qu'il me dit, quand je lui demandai mon argent? « Tu me le payeras, » me dit-il, et jamais, messieurs, je n'en pus tirer autre chose.

Moi, messieurs, voyant cela, je le fis assigner. Ah ! faute irréparable ! Mon supérieur, mon maire, le plus riche propriétaire de toute la commune, l'attaquer en justice ! Moi, pauvre paysan, domestique renvoyé, lui demander mon dû ! Je fis cette folie, dont je me repens bien, et je vous jure que de ma vie, dussé-je mourir de faim, jamais plus ne m'arrivera de faire assigner un maire. Aussi bien que me sert-il ?

M. de B... comparut devant le juge de paix, fit serment, leva la main qu'il ne me devait rien, et je perdis mes cinquante francs, et toujours : « Tu me le payeras. » Il m'a tenu parole ; je lui paye bien l'argent qu'il me devait.

Dès lors on me conseilla de quitter le pays. « Va-t'en, Blondeau, va-t'en, me dit un de nos voisins ; que veux-tu faire ici ayant fâché le maire ? le maire est plus maître ici que le roi à Paris. Procès, amende, prison, voilà ce qui t'attend. Plus de repos pour toi, plus de travail paisible. Tu ne mangeras plus morceau qui te profite, ayant fâché le maire. Va-t'en, pauvre Blondeau. » Il n'avait que trop de raison de me parler ainsi. Je devais le croire, partir, vendre mon quartier de terre, emmener ma famille. Mais environ ce temps je trouvai à me placer fort avantageusement, à ce qu'il me semblait. M. Courier me prit pour garde de ses bois, et je me crus heureux d'entrer à son service. Je pensais qu'étant chez lui, qui passe pour bon homme, quoique peu de gens l'aient vu et que personne ne le connaisse, je pourrais vivre tranquille. En cela, je me trompais, comme vous allez voir.

Je fus accusé, peu après, d'avoir dit à M. le maire, causant avec lui dans son parc : « Allez vous promener ». C'est la déposition de quelques-uns des témoins que vous avez entendus. D'autres disent que j'ai dit : « Allez vous faire pendre » ; d'autres enfin prétendent que je n'ai rien dit du tout. L'affaire était sérieuse. J'avais tout à redouter, vu le nombre et le crédit de ceux qui m'attaquaient ; car chacun s'en mêlait : le maire portait plainte ; le procureur du roi me poursuivait à outrance ; le domaine me menaçait de m'ôter mon état de garde particulier. Le préfet même daigna, et plus d'une fois, écrire aux juges contre moi. Les puissances de Tours étaient coalisées pour écraser Blondeau.

Et l'occasion de tout cela, c'est qu'en effet j'avais parlé à M. le maire, grande imprudence assurément. Si j'eusse pu m'en dispenser ! Mais le moyen ? On avait volé quatre grands arbres dans mes bois ; et ces arbres pour les saisir chez les voleurs assez connus, il me fallait non seulement l'autorisation de M. le maire, mais sa présence, suivant la loi. Je fus le trouver et le requis, mon procès-verbal à la main, de m'accompagner ; je lui fis lecture de la loi : le tout en vain ; il refusa, et fut cause que, huit jours après, on nous coupa vingt autres arbres choisis dans toute la forêt, les plus grands de tous, les plus beaux, et avec le même succès : et depuis, une fois encore.... ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il refusa de m'accompagner, sans autre raison que son plaisir, et de là même

prit prétexte de me faire un procès, de se plaindre, disant que je l'avais insulté. Quelle apparence ? je n'en fis que rire. Mais, me voyant tant d'ennemis, et que tous ceux qui pouvaient me nuire s'y employaient avec chaleur, j'eus recours à M. Courier. Je lui dis : « Aidez-moi; la chose vous regarde. Parlez; faites agir vos amis. » Mais il me répondit : « Mes amis sont à Rome, à Naples, à Paris, à Constantinople, à Moscou. Mes amis s'occupent beaucoup de ce que l'on faisait il y a deux mille ans, peu de ce qu'on fait à présent. — S'il en est ainsi, lui dis-je, qui me protégera? qui prendra ma défense? j'ai contre moi tout le monde. »

Alors il me répond : « Blondeau, que vous êtes simple! mettez le feu à mes bois, au lieu de les garder, et vous ne manquerez pas de protecteurs. Vous aurez pour appui tout ce qui pense bien dans le département. L'homme le plus méprisé, le plus vil, le plus abject de la province entière a trouvé des amis, des parents, même parmi les magistrats de Tours, dès qu'il m'a voulu faire quelque mal ; et pour avoir chassé ma femme de chez elle, il va recevoir de moi deux mille francs à titre de dommages et intérêts. Le fripon qui me vola l'an passé la moitié d'une coupe de bois, obtient de l'équité des juges un léger encouragement de huit cents francs, que je lui paye comme indemnité. Ces gens-ci, aujourd'hui, sous la sauvegarde de toutes les autorités, coupent mes plus beaux arbres, les serrent paisiblement chez eux ; défense de les troubler. Demain ils me plaideront sur le vol qu'ils m'ont fait, et gagneront assurément. Faites comme eux ; vous serez favorisé de même. Si, au lieu de me piller, vous défendez mon bien, vous irez en prison; attendez-vous à cela. »

UNE AVENTURE TERRIBLE

Lettre à Mme Pigalle

Resina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Je disais donc que mes aventures sont diverses, mais toutes curieuses, intéressantes; il y a du plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter. C'est une expérience que nous ferons au coin du feu, quelque jour. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là ; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir. Mais pour vous écrire tout, ah ! vraiment, vous plaisantez : Mme Radcliffe n'y suffirait pas. Cependant je sais que vous n'aimez pas à être refusée et, comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire, mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant : vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour, je voyageais en Calabre, c'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux

Français. De vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure.... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy ; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices ; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine, mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut une faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois, mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui, du moins ; car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi ! Mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions ; Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pourrait nous perdre, il fit le riche, promit à tous ces gens, pour la dépense et pour nos guides, le lendemain ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi mon hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ?* A quoi la femme répondit : *Oui.* Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirais-je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! D'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans la main, dans l'autre un de ses grands couteaux, il montait, sa femme après lui ; moi derrière la porte : il ouvrit ; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre ; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents ; et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau et de l'autre... Ah ! cousine... Il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux ?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi : ne contez pas cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point ; c'est votre figure qui nuirait à l'effet du récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter ? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

(Œuvres complètes, *édition d'Armand Carrel, chez Paulin et Perrotin.*)

JOSEPH DE MAISTRE

Joseph de Maistre, né à Chambéry d'une famille d'origine française, le 1er avril 1754, mourut à Turin le 26 février 1821.

Élevé dans les traditions d'une piété austère, il déplora la dissolution de la Compagnie de Jésus, et se considéra désor-

mais comme le défenseur des Jésuites. Frappé du déclin apparent du catholicisme, il s'imposa la tâche d'en démontrer les lois nécessaires, sociales, civilisatrices, imprescriptibles. Nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il y passa de longues années et y écrivit en français ses principaux ouvrages. Il se sépara absolument des idées nouvelles et osa écrire que : « nul n'avait haï plus que lui la Révolution française. » Sa conviction profonde donne à sa parole une fermeté et une autorité impérieuses. Chez lui le style est comme la pensée, hautain et brusquement despotique; il n'est pas exempt d'affectation, de rhétorique et de mauvais goût, mais il est presque toujours original, vif, brillant et animé jusque dans les sujets les plus tristes.

L'homme d'ailleurs valait mieux que le théoricien. Ce qui peut lui faire pardonner ses doctrines implacables, son aveuglement absolu sur la véritable condition humaine, dont il n'a dans ses écrits ni compris ni consolé les douleurs, c'est qu'il fut un homme de bien, qu'il fut meilleur que ses œuvres, et que les préventions irritées de son esprit ne firent point défaillir les générosités de son cœur.

Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur la France*, 1796; *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, 1810; *Sur les délais de la justice divine*, 1816; *du Pape*, 1819; *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1822. C'est dans ce dernier livre que se trouve le fameux passage du *Bourreau*.

On a publié aussi des *Lettres et opuscules inédits* de Joseph de Maistre, Paris, 1853, 2 vol. in-12; des *Lettres inédites*, Saint-Pétersbourg, 1858, in-8; ses *Mémoires politiques* et sa *Correspondance diplomatique*, Paris, 1858, 2 vol. in-8; *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, Paris, 1859, in-8; *Lettres d'un royaliste savoisien à ses compatriotes*, 1871, in-8; des *Œuvres inédites*, *Mélanges*, 1870, in-8.

Xavier de Maistre, frère de Joseph, né à Chambéry en octobre 1763, est mort à Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1852. Le *Voyage autour de ma chambre*, publié à Turin en 1794, est un petit livre, mais il a suffi à faire durer le nom de son auteur. « Cette bluette, dans le genre de Sterne, abonde en observations fines, exprimées dans une langue délicate,

transparente, presque toujours correcte. Depuis Hamilton, aucun étranger n'avait écrit le français avec cette grâce et cette légèreté. »

Xavier de Maistre a donné aussi *le Lépreux de la cité d'Aoste*, *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne*.

Ses œuvres complètes ont été publiées en 1825, 3 vol. in-12, et depuis, plusieurs fois réimprimées, notamment en 1854, et 1862, in-12, avec une notice de Sainte-Beuve.

SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG

UNE NUIT D'ÉTÉ [1]

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus calmes et plus douces que dans les beaux climats.

Le soleil qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par les vitrages des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie. Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent au gazon des îles qu'elle enchâsse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue; espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation. Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens; on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle des fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux de l'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers.

Ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or sans compter à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont

1. Cette introduction à l'ouvrage du comte Joseph et Maistre est due à la plume de son frère Xavier.

on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au courant de l'eau. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leur maître jouissait en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, enserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille! Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? Vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux : le mécanisme aveugle est dans l'individu; le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur.

Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple dans ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et les bruits confus de la ville s'éloignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs; la lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

LA GUERRE

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite, qui arme tous les êtres les uns contre les autres. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà dans le règne végétal, on commence à sentir sa loi; depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tuées! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une

épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Ce roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du mont Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs.

Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe; à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge; au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art; à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant. Ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les exterminе tous?... Lui! c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux; lui qui est né pour aimer, lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer; lui enfin à qui il a été déclaré qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement?

C'est la guerre qui accomplira le décret. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si dans le même temps surtout un autre aveuglement non moins stupide et non moins funeste travaillait à éteindre l'expiation dans le monde.

La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut, ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il fait

avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que sur le champ de mort l'homme ne désobéit jamais? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV, mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : « Nous ne voulons plus vous servir. » Une révolte sur un champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui entraîne l'homme au combat; innocent et meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort, sans se douter que c'est lui qui a fait la mort.

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort.

LE BOURREAU

Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? Ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement, il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et, pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé, comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter. A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme; sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements. Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui. Il part, il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras; alors il se fait un silence terrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache; il la porte sur une roue : les membres fra-

cassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche ouverte comme une fournaise n'envoie plus par intervalles qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : « Nul ne roue mieux que moi » Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or, qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur.

L'ÉDUCATION DES FEMMES

LETTRE A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

Tu me demandes, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité ? Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité, elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime féminin Chaque être doit se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

Le donne son venute in eccellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura [1].

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » Je n'aurais pas manqué de lui répondre . « Sans doute, madame, si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son du violon et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement . « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope, les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle

1 Les femmes sont parvenues à exceller dans chacun des arts où elles se sont appliquées.

aux femmes en vers et même en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. Comme tu te trompes, ma chère enfant, en me parlant du *mérite un peu vulgaire d'être mère!* Avoir des enfants, ce n'est que de la peine ; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta mère si elle avait composé un roman au lieu de me donner ton frère ? Mais le mérite, ce n'est pas de le mettre au monde et le poser dans son berceau : c'est d'en faire un brave jeune homme, qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon.

Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de *faire des hommes :* voilà le grand accouchement, qui n'a pas été maudit comme l'autre. Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes en général ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage la fille de Louis XIV. La saine littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme, mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit singe. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.

CHARLES NODIER

Jean-Emmanuel-Charles Nodier, né à Besançon le 29 avril 1780, est mort à Paris le 27 janvier 1844. Peu d'hommes de lettres furent plus heureusement doués, peu d'écrivains ont été plus actifs, plus féconds : charmant conteur, savant philologue, curieux naturaliste, bibliophile passionné, il éparpilla sur mille sujets divers son incroyable facilité, et porta partout l'élégance un peu bril-

lantée de son style. Sans but bien sérieux, sans convictions bien profondes, il aima le paradoxe comme un bon avocat aime une cause difficile. Pour lui, comme pour Courier, la forme est tout ; les grâces du langage furent sa plus sincère passion. « C'est partout et à tout propos, dit G. Planche, dans la description d'un paysage, comme dans l'analyse d'une passion, dans la révélation d'un caractère, dans le récit d'une catastrophe, dans la peinture d'un amour jeune et frais, le même style harmonieux et souple, diapré comme les ailes d'un papillon, nuancé de mille couleurs, délicat et parfumé comme les fleurs d'un gazon au premier jour de mai. Sa parole ne ressemble à aucune autre parole : il la dévide comme un ruban qui commence on ne sait où, dont il ne peut pas même prédire d'avance les couleurs variées, qui ne finit que lorsque lui-même en tranche la trame, et qui sans cela se déroulerait à l'infini et incessamment. »

Récemment, dans un article de sérieuse et substantielle critique, M. André Lemoyne, après avoir nommé plusieurs humoristes célèbres, Swift, Sterne, Hoffmann, Tœpfer, ajoute très justement : « Et Charles Nodier, ce dernier surtout, vraiment trop oublié de nos jours! Nous sommes des ingrats pour ce charmant écrivain, érudit, affable, spirituel, dans la belle note française, avec sa fine pointe de raillerie, mordant à fleur de peau, sans jamais entamer l'épiderme. »

Nodier avait tant écrit, qu'il ne savait pas lui-même le nom de tous ses ouvrages. Ce qu'il a publié suffirait pour composer une bibliothèque. Ses premières nouvelles furent *les Proscrits*, 1802, et *le Peintre de Saltzbourg*, 1803, imitation de *Werther*. Parmi ses autres écrits on cite *Stella*, 1808 ; *Dictionnaire des onomatopées*, 1808 ; *Questions de littérature légale*, 1812 ; *Jean Sbogar*, 1818 ; *Thérèse Aubert*, 1819 ; *Voyages pittoresques*, 1820 ; *Smarra*, 1821 ; *Trilby*, 1822 ; *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, 1830 ; *la Fée aux miettes*, 1832 ; *Mademoiselle de Marsan*, 1833 ; *le Dernier Banquet des Girondins*, 1833 ; *Franciscus Columna*, 1844.

Les principaux ouvrages ont été réunis sous le titre d'œuvres complètes, 1832-1834, 12 vol. in-8.

En 1824 Charles Nodier fut nommé bibliothécaire de

l'Arsenal, et son salon devint le rendez-vous du *Cénacle*, du groupe brillant des jeunes écrivains qui tentaient cette révolution littéraire qu'on appela le Romantisme. Alexandre Dumas nous donnera ci-après des détails pleins d'intérêt sur la personne de Nodier et sur la société qui se groupait autour de lui.

Madame Mennessier-Nodier a publié en 1867 un livre intitulé : *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*. L'intérêt et le charme de ce récit prouvent que l'auteur n'a pas hérité uniquement du nom de son père.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

On a peint toutes les voluptés intimes de l'âme; je regrette qu'on n'ait pas décrit la volupté immense qui saisit un cœur de douze ans, formé par un peu d'instruction et par beaucoup de sensibilité à la connaissance du monde vivant, s'emparant de lui comme d'un apanage dans une belle matinée de printemps. C'est ainsi qu'Adam dut voir le monde fait pour lui quand il s'éveilla d'un sommeil d'enfant, au souffle de son créateur. Oh! que la terre me paraissait belle! Oh! comme je suspendais mon haleine pour écouter l'air des bois et les bruits du ruisseau! Que j'aimais le pépiement des oiseaux sous la feuillée, et le bourdonnement des abeilles autour des fleurs! Et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon, comme de petites étoiles tombées du firmament. Les cheveux abandonnés au vent, je courais pour me convaincre de ma vie et de ma liberté; je perçais les buissons, je franchissais les fossés, j'escaladais les talus, je bondissais, je criais, je riais, je pleurais de joie, et puis je tombais d'une fatigue pleine de délices, je me roulais sur les pelouses élastiques et embaumées, je m'enivrais de leurs émanations, et, couché, j'embrassais l'horizon bleu d'un regard sans envie en lui disant avec une conviction qui ne se

1. On sait que Charles Nodier avait une horreur profonde pour l'orthographe voltairienne, et qu'il n'a jamais écrit la finale de ses imparfaits et conditionnels autrement que par la lettre *o*. Nous pardonnerait-il la liberté que nous prenons de gâter nos extraits de ses œuvres par notre profane transcription? Sa fille, Mme Mennessier-Nodier (la respectable et toujours charmante Marie Nodier), veut bien, par une indulgence spéciale, nous permettre de traiter en cela Charles Nodier comme nous avons traité, barbares que nous sommes! Racine, Pascal et Bossuet.

retrouve jamais : « Tu n'es pas plus pur et plus paisible que moi... » C'était pourtant moi qui pensais cela!

Dieu tout-puissant! que vous ai-je fait pour ne pas me rendre, au prix de ce qui me reste de vie, une de ces minutes de mon enfance! Hélas! tout homme qui a éprouvé comme moi l'illusion du premier bonheur et des premières espérances, a subi, sans l'avoir mérité, le châtiment du premier coupable. Nous aussi, nous avons perdu un paradis!

(*Séraphine*, dans SOUVENIRS DE JEUNESSE, édit. Charpentier.)

SOUVENIRS DE VIEILLESSE

Le plus précieux privilège que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence, et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire connaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne. Demain, le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et d'espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuit en circuit, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre longtemps, ceux qui ont eu le bonheur de mourir jeunes.

(*Séraphine.*)

LA PEINE DE MORT EN MATIÈRE POLITIQUE

Il faut convenir que je gagnai quelque chose à cette escapade, où j'avais joué un si gros jeu sans savoir pourquoi. Il n'y a rien qui attendrisse l'âme et qui la dispose à la tolérance comme le malheur; mais cette disposition s'accroît dans une proportion incroyable en face de cette cruelle légalité des passions politiques, où les peines sont si peu en proportion avec les délits. En temps de révolution,

et quel que soit le parti qui domine, si vous cherchez gens d'esprit et de cœur, exaltation sincère, sensibilité sympathique et bonne conversation, faites-vous ouvrir les prisons d'Etat. Depuis quarante ans on y a vu passer tout ce qu'il y a de généreux en France, et je doute qu'on eût beaucoup perdu si on avait constitué un patriciat national sur écrou, au lieu de le constituer sur brevets et sur parchemins. Disons mieux : les excellents citoyens qui réclament l'abolition de la peine de mort en matière d'opinion (et plût à Dieu que cet effroyable vestige des sacrifices barbares de nos aïeux disparût de notre législation pour tous les crimes, ce serait un grand crime du moins [1]); ceux-là, dis-je, ne sont pas seulement de vrais philanthropes, dignes de la reconnaissance du monde; ce sont encore des philosophes très judicieux et des politiques très profonds. Il n'y a rien qui sollicite le dévouement comme le cri du sang. Tout homme grandit quand il a devant lui la guillotine et le panier. J'ai vu telle des innombrables victimes de nos discordes et de nos réactions qui ne s'est jamais détournée de sa ligne parce que l'échafaud était au bout, et qui aurait rebroussé chemin dès le troisième pas s'il s'était agi de l'admonition d'un commissaire de police ou de l'amende d'un écu. Ce qui nous flattait, nous, ce qui nous entraînait irrésistiblement, et je le sais bien, c'était la possibilité, c'était l'espoir de mourir, c'était l'émotion du peuple qui nous regarderait aller, l'idée vague que nous laisserions dans un cœur de femme le souvenir d'enthousiasme ou du moins d'attendrissement que nous garderait un parti. La représentation de la mort, pour une cause que l'on s'est accoutumé à croire bonne, en fait oublier le dénouement; et puis, quand on a la vanité de son temps ou celle d'un caractère jaloux de célébrité, qu'importe quelle main vous jettera sous les yeux de l'histoire, fût-ce la main du bourreau! Aussi voyez comme ils meurent, et tuez-les encore, si vous l'osez, les royalistes, les républicains, les impériaux, les carbonari, les proscrits de toutes couleurs! Ils font envie à leurs juges.

(*Thérèse.*)

L'EXÉCUTION D'UN DÉSERTEUR

Il est un de nos prisonniers dont le souvenir a laissé dans mon cœur une profonde impression de regret. C'était un capitaine de cavalerie, nommé Scheyck, qui avait émigré au commencement de la Révolution avec son régiment, et que les sots dédains de Coblentz, l'ennui de l'inactivité, l'amour de la patrie sans doute, et peut-être aussi quelque changement de principes déterminé par l'âge et par la réflexion, avaient décidé plus tard, mais trop tard, deux ou trois mois après les délais de rigueur, à revoir son pays étourdiment abandonné dans la confusion d'une équipée militaire. Comme il

1. Très bien, dit M. Alphonse Karr; qu'on abolisse la peine de mort : mais que messieurs les assassins commencent!

n'avait point de ressources, il s'était refait soldat; et comme il était brave entre tous les braves, il était redevenu capitaine. Depuis son premier galon jusqu'à sa dernière épaulette, il n'était pas un degré de son avancement qu'il n'eût franchi au prix de son sang, et qui ne rappelât dans ses états de service un acte brillant de valeur. Sa mauvaise fortune le fit passer à Besançon, et le hasard voulut qu'il fût reconnu au spectacle par un de ses anciens subordonnés, qui avait fait plus de chemin, et qui exerçait un emploi supérieur dans l'état-major de la place. La loyauté de Scheyck était trop sincère pour qu'il pût essayer de se soustraire à l'explication. Les lois étaient inexorables; il s'y soumit. Au bout de quatre ou cinq jours qu'avait duré sa captivité, nous nous réunîmes dans sa chambre, comme la veille, à l'heure de communication dont jouissent les prisonniers, pour y vider quelques verres de champagne. On fut gai, suivant l'usage, de cette gaieté exaltée dont il semble que les murs même du cachot protègent l'expansion. Il y eut à l'ordinaire des toasts et des chants et du délire. A quatre heures, un officier entra et demanda si le capitaine Scheyck était prêt.

« Il est prêt, » répondit Scheyck, en lui tendant un verre.

Ce malheureux officier venait le chercher pour mourir; et l'on ne se doutait guère parmi nous que Scheyck eût été jugé le matin. Le capitaine nous embrassa, marcha au *Porteau* en fumant sa pipe, mesura du regard sa place sur la terre, comme s'il eût voulu la marquer dans un bivouac à la tête de sa compagnie, commanda le feu, comme il aurait commandé un exercice en blanc, et tomba du seul poids de son corps, la main sur le cœur et la face au soleil. Je ne crains pas d'affirmer que la république n'a jamais perdu de plus digne défenseur sur le champ de bataille.

(*Thérèse.*)

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le *fendeur à la bonne hache*, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme, qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la Bichonne, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. »

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les bras : « Mon Dieu, qu'il est attardé!... »

Et puis elle sortait encore, en criant :

« Eh! Brisquet! »

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : « N'irai-je pas? »

« Paix! lui dit Brisquette. — Ecoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde, s'il n'y a pas de piquets qui manquent. — Et crie fort : Brisquet! Brisquet!... — Paix! la Bichonne! »

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte :

« Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. « As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette

— Nos enfants? dit Brisquet. Nos enfants? Mon Dieu! sont-ils sortis?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la hutte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin. »

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la hutte.

« Si tu menais la Bichonne? » lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine! » on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus. Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant eux en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne, elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne chercha la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : « Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit. »

(*Contes de la veillée*, éd. Charpentier.)

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Alexandre Dumas père, né à Villers-Cotterets le 24 juillet 1803, est mort près de Dieppe le 5 décembre 1870. C'est l'écrivain le plus fécond de notre époque; son œuvre dépasse sensiblement la collection déjà volumineuse des écrits de Voltaire. Mais dans cette surface démesurément étendue, la postérité trouvera-t-elle beaucoup de points qui présentent une véritable profondeur? Il a abordé tous les genres; et l'improvisation de sa parole répondait à la brillante improvisation de sa plume. Il n'a manqué à ses succès que la modération, le travail sérieux, patient et réel, et, on l'a dit, la dignité de l'homme de lettres. Il restera dans l'histoire de notre siècle comme un grand romancier avec de belles pages, comme un grand écrivain dramatique avec des scènes émouvantes par la terreur et la pitié.

Rarement on porta aussi loin l'allure, l'entrain, la verve, la rapidité du mouvement de la scène, l'heureuse coupure du dialogue, la réplique vive et spirituelle, avec un style facile, pittoresque, juste, sonore et qui tient toujours l'esprit en suspens. Si toutes ses œuvres n'ont pas eu un succès éclatant, toutes ont eu de la vogue, et pas une n'est restée inaperçue.

Nous citerons parmi ses œuvres dramatiques : *Antony*,

la Tour de Nesle, *Richard Darlington*, *Térésa*, *le Mari de la veuve*, *Caligula*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, et *Un Mariage sous Louis XV*.

Parmi ses romans : les *Impressions de voyage*, *les Trois Mousquetaires*, *Monte-Cristo*, *le Vicomte de Bragelonne* et *le Chevalier de Maison-Rouge*.

Le théâtre complet d'Alexandre Dumas a été publié en 1846 en 4 volumes in-8, et en 1863-1865 (14 vol. in-12). Ses romans historiques ont été réunis en 10 volumes gr. in-8, 1864.

CARACTÈRE DE CHARLES NODIER

C'était un homme adorable que Nodier; sans vice, mais plein de défauts, de ces défauts charmants qui font l'originalité de l'homme de génie, prodigue, insouciant, flâneur, flâneur comme Figaro était paresseux, avec délices!

Nodier savait à peu près tout ce qu'il était donné à l'homme de savoir; d'ailleurs, Nodier avait le privilège de l'homme de génie : quand il ne savait pas, il inventait, et ce qu'il inventait était bien autrement ingénieux, bien autrement coloré, bien autrement probable que la réalité.

D'ailleurs, plein de systèmes, paradoxal avec enthousiasme, mais pas le moins du monde propagandiste, c'était pour lui-même que Nodier était paradoxal; c'était pour lui seul que Nodier se faisait ses systèmes; ses systèmes adoptés, ses paradoxes reconnus, il en eût changé, et s'en fût immédiatement fait d'autres.

Nodier était l'homme de Térence, à qui rien d'humain n'est étranger. Il aimait pour le bonheur d'aimer : il aimait comme le soleil luit, comme l'eau murmure, comme la fleur parfume. Tout ce qui était bon, tout ce qui était beau, tout ce qui était grand, lui était sympathique; dans le mauvais même, il cherchait ce qu'il y avait de bon, comme dans la plante vénéneuse le chimiste, du sein du poison même, tire un remède salutaire.

LES SOIRÉES DE L'ARSENAL

Ces soirées de l'Arsenal, c'était quelque chose de charmant, quelque chose qu'aucune plume ne rendra jamais. Elles avaient lieu le dimanche, et commençaient en réalité à six heures.

A six heures, la table était mise. Il y avait les dîneurs de fondation : Cailleux, Taylor, Francis Wey, que Nodier aimait comme un fils; puis, par hasard, un ou deux invités, puis qui voulait.

Une fois admis à cette charmante intimité de la maison, on allait

dîner chez Nodier à son plaisir. Il y avait toujours deux ou trois couverts attendant les convives de hasard. Si ces trois couverts étaient insuffisants, on en ajoutait un quatrième, un cinquième, un sixième. S'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième! Celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième ne vînt le relever de sa pénitence.

Nodier avait ses manies : il préférait le pain bis au pain blanc, l'étain à l'argenterie, la chandelle à la bougie. Personne n'y faisait attention que Mme Nodier, qui le servait à sa guise.

Au bout d'une année ou deux, j'étais un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure. Je pouvais arriver sans prévenir, à l'heure du dîner; on me recevait avec des cris qui ne me laissaient pas de doute sur ma bienvenue, et l'on me mettait à table, ou plutôt je me mettais à table entre Mme Nodier et Marie. Au bout d'un certain temps, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point de droit. Arrivais-je trop tard, était-on à table, ma place était-elle prise : on faisait un signe d'excuse au convive usurpateur, ma place m'était rendue, et, ma foi! se mettait où il pouvait celui que j'avais déplacé.

Nodier alors prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer. Mais, si j'étais une bonne fortune pour lui, j'étais une mauvaise fortune pour les autres. Nodier était le plus charmant causeur qu'il y eût au monde. On avait beau faire à ma conversation tout ce qu'on fait à un feu pour qu'il flambe, l'éveiller, l'attiser, y jeter cette limaille qui fait jaillir les étincelles de l'esprit comme celle de la forge, c'était de la verve, c'était de l'entrain, c'était de la jeunesse; mais ce n'était point cette bonhomie, ce charme inexprimable, cette grâce infinie, où, comme dans un filet tendu, l'oiseleur prend tout, grands et petits oiseaux. Ce n'était pas Nodier : c'était un pis-aller dont on se contentait, voilà tout.

Mais parfois je boudais, parfois je ne voulais pas parler, et, à mon refus de parler, il fallait bien, comme il était chez lui, que Nodier parlât; alors tout le monde écoutait, petits enfants et grandes personnes. C'était à la fois Walter Scott et Perrault; c'était le savant aux prises avec le poète, c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non seulement alors Nodier était amusant à entendre, mais encore Nodier était charmant à voir. Son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage plein d'une mélancolique bonté, tout cela s'harmoniait avec sa parole un peu traînante, que modulait sur certains tons ramenés périodiquement un accent franc-comtois que Nodier n'a jamais entièrement perdu. Oh! alors le récit était chose inépuisable, toujours nouvelle, jamais répétée. Le temps, l'espace, l'histoire, la nature, étaient pour Nodier cette bourse de Fortunatus d'où Pierre Schlemihl tirait ses mains toujours pleines.

On arrivait ainsi à la fin d'un dîner charmant, dans lequel tous les accidents, excepté le renversement du sel, excepté un pain

posé à l'envers, étaient pris du côté philosophique; puis on servait le café à table. Nodier était sybarite au fond : il appréciait parfaitement ce sentiment de sensualité parfaite qui ne place aucun mouvement, aucun déplacement, aucun dérangement entre le dessert et le couronnement du dessert. Pendant ce moment de délices asiatiques, Mme Nodier se levait et allait faire allumer le salon. Souvent moi, qui ne prenais point de café, je l'accompagnais. Ma longue taille lui était d'une grande utilité pour éclairer le lustre sans monter sur des chaises. Alors le salon s'illuminait, car avant le dîner et les jours ordinaires on n'était jamais reçu que dans la chambre à coucher de Mme Nodier; alors le salon s'illuminait et éclairait des lambris peints en blanc avec des moulures Louis XV, un ameublement des plus simples, se composant de douze fauteuils et d'un canapé en casimir rouge, de rideaux de croisée de même couleur, d'un buste d'Hugo, d'une statue de Henri IV, d'un portrait de Nodier et d'un paysage alpestre de Régnier.

Dans ce salon, cinq minutes après son éclairage, entraient les convives, Nodier venant le dernier, appuyé soit au bras de Dauzats, soit au bras de Bixio, soit au bras de Francis Wey, soit au mien, Nodier toujours soupirant et se plaignant comme s'il n'eût eu que le souffle; alors il allait s'étendre dans un grand fauteuil à droite de la cheminée, les jambes allongées, les bras pendants, ou se mettre debout devant le chambranle, les mollets au feu, le dos à la glace.

S'il s'étendait dans le fauteuil, tout était dit : Nodier, plongé dans cet instant de béatitude que donne le café, voulait jouir en égoïste de lui-même, et suivre silencieusement le rêve de son esprit; s'il s'adossait au chambranle, c'était autre chose : c'est qu'il allait conter; alors tout le monde se taisait, alors se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse qui semblent un roman de Longus, une idylle de Théocrite, ou quelque sombre drame de la Révolution, dont un champ de bataille de la Vendée ou la place de la Révolution était toujours le théâtre; ou enfin quelque mystérieuse conspiration de Cadoudal ou d'Oudet, de Staps ou de Laborie; alors ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil ou s'adosser contre le lambris; puis l'histoire finissait, comme finit toute chose. On n'applaudissait pas; pas plus qu'on n'applaudit le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau; mais, le murmure éteint, mais, le chant évanoui, on écoutait encore. Alors, Marie, sans rien dire, allait se mettre à son piano, et, tout à coup, une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs comme le prélude d'un feu d'artifice : alors les joueurs, relégués dans des coins, se mettaient à des tables et jouaient.

Nodier n'avait longtemps joué qu'à la bataille, c'était son jeu de prédilection, et il s'y prétendait d'une force supérieure; enfin, il avait fait une concession au siècle et jouait à l'écarté.

Alors Marie chantait des paroles d'Hugo, de Lamartine ou de moi, mises en musique par elle; puis, au milieu de ces charmantes

mélodies, toujours trop courtes, on entendait tout à coup éclore la ritournelle d'une contredanse, et un bal commençait.

Bal charmant dont Marie faisait tous les frais, jetant, au milieu de trilles rapides brodés par ses doigts sur les touches du piano, un mot à ceux qui s'approchaient d'elle, à chaque traversé, à chaque chaîne des dames, à chaque chassé-croisé.

A partir de ce moment, Nodier disparaissait complètement oublié, car lui, ce n'était pas un de ces maîtres absolus et bougons dont on sent la présence et dont on devine l'approche; c'était l'hôte de l'antiquité qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, et qui se contentait d'être gracieux, faible et presque féminin.

D'ailleurs Nodier, après avoir disparu un peu, disparaissait bientôt tout à fait. Nodier se couchait de bonne heure. C'était Mme Nodier qui était chargée de ce soin. L'hiver elle sortait la première du salon; puis quelquefois, quand il n'y avait pas de braise dans la cuisine, on voyait une bassinoire passer, s'emplir et entrer dans la chambre à coucher. Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

Dix minutes après, Mme Nodier rentrait. Nodier était couché et s'endormait aux mélodies de sa fille, et au bruit des piétinements et aux rires des danseurs.

Un jour nous trouvâmes Nodier bien autrement humble que de coutume. Cette fois, il était embarrassé, honteux. Nous lui demandâmes avec inquiétude ce qu'il avait. Nodier venait d'être nommé académicien!

Il nous fit ses excuses bien humbles, à Hugo et à moi.

Mais il n'y avait pas de sa faute, l'Académie l'avait nommé au moment où il s'y attendait le moins.

C'est que Nodier, aussi savant à lui seul que tous les académiciens ensemble, démolissait pierre à pierre le Dictionnaire de l'Académie. Il racontait que l'immortel chargé de faire l'article *Écrevisse* lui avait un jour montré cet article, en lui demandant ce qu'il en pensait.

L'article était conçu dans ces termes :

« Écrevisse, petit poisson rouge qui marche à reculons. »

Il n'y a qu'une erreur dans votre définition, répondit Nodier : c'est que l'écrevisse n'est pas un poisson, c'est que l'écrevisse n'est pas rouge, c'est que l'écrevisse ne marche pas à reculons.... le reste est parfait.

(*La Femme au collier de velours*, édit. Calmann Lévy.)

DÉPART POUR UN VOYAGE EN SUISSE

Il n'y a pas de voyageur qui ne croie devoir rendre compte à ses lecteurs des motifs de son voyage. Je suis trop respectueux envers mes célèbres devanciers, depuis M. de Bougainville, qui fit le tour du monde, jusqu'à M. de Maistre, qui fit le tour de sa chambre, pour ne pas suivre leur exemple.

D'ailleurs on trouvera dans mon exposition, si courte qu'elle soit,

deux choses fort importantes, qu'on chercherait vainement ailleurs. une recette contre le choléra, et une preuve de l'infaillibilité des journaux.

Le 17 avril 1832, en revenant de conduire jusqu'à l'escalier mes deux bons et célèbres amis Listz et Boulanger, qui avaient passé la soirée à se prémunir avec moi contre le fléau régnant, en prenant force thé noir, je sentis que les jambes me manquaient tout à coup; en même temps, un éblouissement me passa sur les yeux et un frisson dans la peau; je me retins à une table pour ne pas tomber; j'avais le choléra.

S'il était asiatique ou européen, épidémique ou contagieux, c'est ce que j'ignore complètement; mais ce que je sais très bien, c'est que, sentant que, cinq minutes plus tard, je ne pourrais plus parler, je me dépêchai de demander du sucre et de l'éther.

Ma bonne, qui est une fille fort intelligente, et qui m'avait vu quelquefois, après mon dîner, tremper un morceau de sucre dans du rhum, présuma que je lui demandais quelque chose de pareil. Elle remplit un verre à liqueur d'éther pur, posa sur son orifice le plus gros morceau de sucre qu'elle put trouver, et me l'apporta au moment où je venais de me coucher, grelottant de tous mes membres.

Comme je commençais à perdre la tête, j'étendis machinalement la main; je sentis qu'on m'y mettait quelque chose; en même temps j'entendis une voix qui me disait : « Avalez cela, monsieur; cela vous fera du bien. »

J'approchai ce quelque chose de ma bouche, et j'avalai ce qu'il contenait, c'est-à-dire un demi-flacon d'éther.

Dire la révolution qui se fit dans ma personne lorsque cette liqueur diabolique traversa le torse, est chose impossible, car presque aussitôt je perdis connaissance. Une heure après, je revins à moi. j'étais roulé dans un grand tapis de fourrures, j'avais aux pieds une boule d'eau bouillante; deux personnes, tenant chacune à la main une bassinoire pleine de feu, me frottaient sur toutes les coutures. Un instant je me crus mort et en enfer : l'éther me brûlait la poitrine au dedans, les frictions me rissolaient au dehors; enfin, au bout d'un quart d'heure, le froid s'avoua vaincu : je fondis en eau comme la Biblis de M. Dupaty [1], et le médecin déclara que j'étais sauvé. Il était temps · deux tours de broche de plus, et j'étais rôti.

Quatre jours après, je vis s'asseoir au pied de mon lit le directeur de la Porte-Saint-Martin. Son théâtre était plus malade encore que moi, et le moribond appelait à son secours le convalescent. M. Harel me dit qu'il lui fallait, dans quinze jours au plus tard, une pièce qui lui produisît cinquante mille écus au moins, il ajouta, pour me déterminer, que l'état de fièvre où je me trouvais était très favorable

1. Ovide, au IXe livre des *Métamorphoses*, raconte les malheurs de la Milésienne Biblis, changée en fontaine. Le sculpteur Charles Dupaty (1771-1825) en a tiré le sujet de sa *Biblis mourante*.

au travail d'imagination, vu l'exaltation cérébrale qui en était la conséquence.

Cette raison me parut si concluante, que je me mis aussitôt à l'œuvre : je lui donnai sa pièce [1] au bout de huit jours au lieu de quinze ; elle lui rapporta cent mille écus au lieu de cinquante mille : il est vrai que je faillis en devenir fou.

Ce travail forcé ne me remit pas le moins du monde ; et à peine pouvais-je me tenir debout, tant j'étais faible encore, lorsque j'appris la mort du général Lamarque. Le lendemain, je fus nommé par la famille l'un des commissaires du convoi : ma charge était de faire prendre à l'artillerie de la garde nationale, dont je faisais partie, la place que la hiérarchie lui assignait dans le cortège.

Tout Paris a vu passer ce convoi, sublime d'ordre, de recueillement et de patriotisme.

Qui changea cet ordre en désordre, ce recueillement en colère, ce patriotisme en rébellion ? C'est ce que j'ignore ou veux ignorer.

Le 9 juin, je lus dans une feuille légitimiste que j'avais été pris les armes à la main à l'affaire du cloître Saint-Méry, jugé militairement pendant la nuit, et fusillé à trois heures du matin.

La nouvelle avait un caractère si officiel, le récit de mon exécution, que, du reste, j'avais supportée avec le plus grand courage, était tellement détaillé, les renseignements venaient d'une si bonne source, que j'eus un instant de doute ; d'ailleurs la conviction du rédacteur était grande ; pour la première fois, il disait du bien de moi dans son journal : il était donc évident qu'il me croyait mort.

Je rejetai ma couverture, je sautai à bas de mon lit, et je courus à ma glace pour me donner à moi-même des preuves de mon existence. Au même instant, la porte de ma chambre s'ouvrit, et un commissionnaire entra, porteur d'une lettre de Charles Nodier, conçue en ces termes :

« Mon cher Alexandre,

« Je lis à l'instant, dans un journal, que vous avez été fusillé hier, à trois heures du matin : ayez la bonté de me faire savoir si cela vous empêchera de venir demain à l'Arsenal, dîner avec Taylor. »

Je fis dire à Charles que, pour ce qui était d'être mort ou vivant, je ne pouvais pas trop lui en répondre, attendu que, moi-même, je n'avais pas encore d'opinion bien arrêtée sur ce point ; mais que, dans l'un ou l'autre cas, j'irais toujours le lendemain dîner avec lui ; ainsi, qu'il n'avait qu'à se tenir prêt, comme don Juan, à fêter la statue du commandeur.

Le lendemain, il fut bien constaté que je n'étais pas mort ; cependant, je n'y avais pas gagné grand'chose, car j'étais toujours fort malade. Ce que voyant, mon médecin m'ordonna ce qu'un mé-

1. La Tour de Nesle.

decin ordonne lorsqu'il ne sait plus qu'ordonner : un voyage en Suisse.

En conséquence, le 21 juillet 1832 je partis de Paris.

(*Impressions de voyage, Suisse*, édit. Calmann Lévy.)

HONORÉ DE BALZAC

Honoré de Balzac, romancier, né à Tours le 20 mai 1799, est mort à Paris le 19 août 1850. Son œuvre est considérable; dès 1822 il publia des romans, mais sans nom d'auteur. Le premier ouvrage signé de lui est *le Dernier Chouan* (1829). *La Physiologie du mariage* (Paris, 1830, 2 vol. in-8) attira vivement l'attention publique et fonda sa réputation. Puis il fit paraître *la Peau de chagrin* (1831), *les Contes drôlatiques* (1824), *le Médecin de campagne* (1833), *les Scènes de la vie de province* (1834), où se trouve *Eugénie Grandet*, que plusieurs considèrent comme son chef-d'œuvre, *le Père Goriot* (1835), *le Lys dans la vallée* (1836), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, parfumeur* (1838), et le drame de *Vautrin* (1840).

A cette époque son autorité dans le monde des lettres était très étendue; il fut l'un des fondateurs de la « Société des gens de lettres », et se laissait complaisamment appeler « le Grand-Maréchal des lettres » de la France.

Les œuvres complètes de Balzac ont été publiées : Paris, Houssiaux, 1853-1855, 20 vol in-8, et en 1869 et années suivantes, 25 vol. in-8.

La liste complète de ses ouvrages a été donnée dans le catalogue du libraire Armand Dutacq, Paris, Techener, 1857, in-8.

On lira avec intérêt George Sand, *Notice biographique sur H de Balzac*, 1853, in-8; Werdet, *Portrait intime de Balzac*, 1859, in-18, Sainte-Beuve, *Lundis*, t. II; *Portraits contemporains*, t. II.

Sa sœur Laure, dame Surville, a publié une *Notice sur Balzac* dans la *Revue de Paris*, 1850, et qui a paru séparément, 1851, in-12.

M. Taine a écrit sur Balzac une remarquable étude [1], dont nous sommes heureux de détacher les lignes qui suivent.

« Balzac fut un homme d'affaires, et un homme d'affaires endetté. De vingt et un ans à vingt-cinq il avait vécu dans un grenier, occupé à faire des tragédies ou des romans qu'il trouvait mauvais lui-même... Il se fit spéculateur, éditeur d'abord, puis imprimeur, puis fondeur de caractères. Tout manqua ; il vit approcher la faillite. Après quatre ans d'angoisses, il liquida, resta chargé de dettes, et écrivit des romans pour les payer. Ce fut un poids horrible et qu'il traîna toute sa vie... L'argent, partout l'argent, l'argent toujours : ce fut le persécuteur et le tyran de sa vie ; il en fut la proie et l'esclave... »

L'argent fut aussi l'une des inspirations de son talent : Balzac devint le peintre d'une société d'agioteurs et de manieurs de millions. Ce fut une cause de son succès. Il nous représente la vie contemporaine ; il nous parle des intérêts qui nous agitent, il assouvit en rêve les convoitises dont nous souffrons.

« Il est mort à cinquante ans, le sang enflammé par le travail des nuits et l'abus du café auquel ses veilles forcées le condamnaient. Pour publier en vingt ans quatre-vingt-dix-sept ouvrages si obstinément remaniés qu'il raturait chaque fois dix ou douze épreuves, il fallait un tempérament aussi puissant que son génie. Ses portraits montrent un homme robuste, trapu, aux épaules larges, aux cheveux abondants, le regard audacieux, la bouche sensuelle, le rire fréquent et bruyant, les dents solides, comme des crocs. » Il avait l'air, dit Champfleury, « d'un sanglier joyeux ». La vie animale surabondait en lui. On l'a trop vu dans ses romans... »

M. Taine explique la manière de composer qui est propre à Balzac.

« Il commençait à la façon non des artistes, mais des savants, au lieu de peindre, il disséquait. Il n'entrait point du premier saut et violemment, comme Shakspeare ou

1. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.* Hachette, 1865, in-8.

Saint-Simon, dans l'âme de ses personnages : il tournait autour d'eux, patiemment, pesamment, en anatomiste, levant un muscle, puis un os, puis une veine, puis un nerf, n'arrivant au cerveau qu'après avoir parcouru le cercle entier des organes et des fonctions. Il décrivait la ville, ensuite la rue et la maison... Il y avait en lui un archéologue, un architecte, un tapissier, un tailleur... Ces gens arrivaient tour à tour, chacun lisant son rapport, le plus détaillé du monde et le plus exact ; l'artiste écoutait scrupuleusement, laborieusement, et son imagination ne prenait feu que lorsqu'il avait amoncelé en façon de foyer cet échafaudage infini de paperasses...

« De là plusieurs défauts et plusieurs mérites : en beaucoup d'endroits il ennuie beaucoup de gens... Ce qui est pis, c'est que le livre en devient obscur : une description n'est pas une peinture... l'énumération de toutes les étamines d'une fleur ne nous mettra jamais dans les yeux l'image de la fleur... Mais aussi quelle puissance ! quelle saillie et quel relief l'interminable énumération donne au personnage. Comme il devient réel... Ses personnages vivent ; ils sont entrés dans la conversation familière ; Nucingen, Rastignac, Philippe Bridan, Phellion, Bixiou et cent autres sont des hommes qu'on a vus, qu'on cite pour donner l'idée de telle personne réelle. »

On comprend que nous n'ayons pas la prétention de donner, dans les quelques pages qui suivent, une idée suffisante d'un talent aussi vaste et d'une création aussi compliquée · nous désirons seulement présenter un spécimen du style et de la langue de Balzac.

LE MAGASIN DE CURIOSITÉS

Il entra chez le marchand de curiosités d'un air dégagé et demanda simplement à visiter les magasins ; le désir qui l'avait poussé fut exaucé : il sortit de la vie réelle, monta par degrés vers un monde idéal, arriva dans les palais enchantés de l'extase, où l'univers lui apparut par bribes et en traits de feu, comme l'avenir passa jadis flamboyant aux yeux de saint Jean dans Pathmos.

Une multitude de figures endolories, gracieuses et terribles, obscures et lucides, lointaines et rapprochées, se leva par masses,

par myriades, par générations. L'Égypte, raide, mystérieuse, se dressa de ses sables, représentée par une momie qu'enveloppaient des bandelettes noires : les Pharaons ensevelissant des peuples pour se construire une tombe; Moïse, les Hébreux, le désert : il entrevit tout un monde antique et solennel. Fraîche et suave, une statue de marbre, assise sur une colonne torse et rayonnant de blancheur, lui parla des mythes voluptueux de la Grèce et de l'Ionie! Ah! qui n'aurait souri comme lui, de voir sur un fond rouge la jeune fille brune dansant dans la fine argile d'un vase étrusque? En regard, une reine latine caressait sa chimère avec amour!

Les caprices de la Rome impériale respiraient là tout entiers et révélaient le bain, la couche, la toilette d'une Julie indolente, songeuse. Armée du pouvoir des talismans arabes, la tête de Cicéron évoquait les souvenirs de la Rome libre et lui déroulait les pages de Tite-Live : le jeune homme contempla *Senatus Populusque romanus* : le consul, les licteurs, les toges bordées de pourpre, les luttes du Forum, le peuple courroucé, défilaient lentement devant lui comme les vaporeuses figures d'un rêve.

Enfin la Rome chrétienne dominait ces images. Une peinture ouvrait les cieux : il y voyait la vierge Marie plongée dans un nuage d'or, au sein des anges, éclipsant la gloire du soleil, écoutant les plaintes des malheureux auxquels cette Ève régénérée souriait d'un air doux. En touchant une mosaïque faite avec les différentes laves du Vésuve et de l'Etna, son âme s'élançait dans la chaude et fauve Italie : il assistait aux orgies des Borgia, courait dans les Abruzzes, aspirait aux amours italiennes, se passionnait pour les blancs visages aux longs yeux noirs.

Il frémissait des dénouements nocturnes interrompus par la froide épée d'un mari, en apercevant une dague du moyen âge dont la poignée était travaillée comme l'est une dentelle, et dont la rouille ressemblait à des taches de sang. L'Inde et ses religions revivaient dans un magot chinois coiffé de son chapeau pointu, à losanges relevés, paré de clochettes, vêtu d'or et de soie. Près du magot, une natte, jolie comme la bayadère qui s'y était roulée, exhalait encore les odeurs du sandal. Un monstre du Japon, dont les yeux restaient tordus, la bouche contournée, les membres torturés, réveillait l'âme par les inventions d'un peuple qui, fatigué du beau toujours unitaire, trouve d'ineffables plaisirs dans la fécondité des laideurs.

Une salière sortie des ateliers de Benvenuto Cellini le reportait au sein de la Renaissance, au temps où les arts et la licence fleurissaient, où les souverains se divertissaient à des supplices. Il vit les conquêtes d'Alexandre sur un camée, les massacres de Pizarre dans une arquebuse à mèche, les guerres de religion échevelées, bouillantes, cruelles, au fond d'un casque. Puis, les riantes images de la chevalerie sourdirent d'une armure de Milan supérieurement damasquinée, bien fourbie, et sous la visière de laquelle brillaient encore les yeux d'un paladin.

Cet océan de meubles, d'inventions, de modes, d'œuvres, de

ruines, lui composait un poème sans fin. Formes, couleurs, pensées, tout revivait là; mais rien de complet ne s'offrait à l'âme. Le poème devait achever les croquis du grand peintre qui avait fait cette immense palette où les innombrables accidents de la vie humaine étaient jetés à profusion, avec dédain. Après s'être emparé du monde, après avoir contemplé des pays, des âges, des règnes, le jeune homme revint à des existences individuelles. Il se repersonnifia, s'empara des détails, en repoussant la vie des nations comme trop accablante pour un seul homme.

Là dormait un enfant en cire, sauvé du cabinet de Ruysch, et cette ravissante créature lui rappelait les joies de son jeune âge.

Mais tout à coup il devenait corsaire, et revêtait la terrible poésie empreinte dans le rôle de Lara, vivement inspiré par les couleurs nacrées de mille coquillages, exalté par la vue de quelques madrépores qui sentaient le varech, les algues et les ouragans atlantiques. Admirant plus loin les délicates miniatures, les arabesques d'azur et d'or qui enrichissaient quelque précieux missel manuscrit, il oubliait les tumultes de la mer. Mollement balancé dans une pensée de paix, il épousait de nouveau l'étude et la science, souhaitait la grasse vie des moines exempte de chagrins, exempte de plaisirs, et se couchait au fond d'une cellule, en contemplant par sa fenêtre en ogive les prairies, les bois, les vignobles de son monastère. Devant quelques Téniers, il endossait la casaque d'un soldat ou la misère d'un ouvrier; il désirait porter le bonnet sale et enfumé des Flamands, s'enivrait de bière, jouait aux cartes avec eux, et souriait à une grosse paysanne. Il grelottait en voyant une tombée de neige de Miéris, ou se battait en regardant un combat de Salvator Rosa. Il caressait un tomhawk d'Illinois, et sentait le scalpel d'un Chérokée qui lui enlevait la peau du crâne.

Émerveillé à l'aspect d'un rebec, il le confiait à la main d'une châtelaine dont il écoutait la romance mélodieuse. Il s'accrochait à toutes les joies, saisissait toutes les douleurs, s'emparait de toutes les formules d'existence en éparpillant si généreusement sa vie et ses sentiments sur les simulacres de cette nature plastique et vide, que le bruit de ses pas retentissait dans son âme comme le son lointain d'un autre monde, comme la rumeur de Paris arrive sur les tours de Notre-Dame.

(*La Peau de chagrin.*)

L'ÉDUCATION DE CÉSARINE

Enfin l'éducation de Césarine, fille unique idolâtrée par Constance autant que par lui, nécessitait de fortes dépenses. Ni le mari ni la femme ne regardaient à l'argent quand il s'agissait de faire plaisir à leur fille, dont ils n'avaient pas voulu se séparer. Imaginez les jouissances du pauvre paysan parvenu quand il entendait sa charmante Césarine répétant au piano une sonate de Steibelt ou chantant une romance; quand il la voyait écrire correctement la langue

française, lire Racine père et fils, lui en expliquer les beautés, dessiner un paysage ou faire une sépia! revivre dans une fleur si belle, si pure, qui n'avait pas encore quitté la tige maternelle, un ange enfin dont les grâces naissantes, dont les premiers développements avaient été passionnément suivis, admirés! une fille unique, incapable de mépriser son père ou de se moquer de son défaut d'instruction, tant elle était vraiment *jeune fille*.

En venant à Paris, César savait lire, écrire et compter, mais son instruction en était restée là; sa vie laborieuse l'avait empêché d'acquérir des idées et des connaissances étrangères au commerce de la parfumerie. Mêlé constamment à des gens à qui les sciences, les lettres étaient indifférentes, et dont l'instruction n'embrassait que des spécialités; n'ayant pas de temps pour se livrer à des études élevées, le parfumeur devint un homme pratique. Il épousa forcément le langage, les erreurs, les opinions du bourgeois de Paris, qui admire Molière, Voltaire et Rousseau sur parole; qui achète leurs œuvres sans les lire; qui soutient que l'on doit dire *ormoire*, parce que les femmes serraient dans ces meubles leur *or* et leurs robes, autrefois presque toujours en moire, et que l'on a dit par corruption *armoire*. Potier, Talma, mademoiselle Mars étaient dix fois millionnaires, et ne vivaient pas comme les autres humains, le grand tragédien mangeait de la chair crue, mademoiselle Mars faisait parfois fricasser des perles, pour imiter une célèbre actrice égyptienne. L'empereur avait dans ses gilets des poches en cuir pour pouvoir prendre son tabac par poignées, il montait à cheval, au grand galop, l'escalier de l'orangerie de Versailles. Les écrivains, les artistes mouraient à l'hôpital par suite de leurs originalités; ils étaient tous athées; il fallait bien se garder de les recevoir chez soi. Joseph Lebas citait avec effroi l'histoire du mariage de sa belle-sœur Augustine avec le peintre Sommervieux. Les astronomes vivaient d'araignées.

Ces points lumineux de leurs connaissances en langue française, en art dramatique, en politique, en littérature, en science, expliquent la portée de ces intelligences bourgeoises. Un poète qui passe rue des Lombards peut, en y sentant quelques parfums, rêver l'Asie; il admire des danseuses dans une chanderie en respirant du vétiver; frappé par l'éclat de la cochenille, il y retrouve les poèmes brahmaniques, les religions et leurs castes; en se heurtant contre l'ivoire brut, il monte sur le dos des éléphants, dans une cage de mousseline. Mais le petit commerçant ignore d'où viennent et où croissent les produits sur lesquels il opère. Birotteau, parfumeur, ne savait pas un iota d'histoire naturelle ni de chimie.

(*César Birotteau.*)

LA MORT D'UN AVARE

Dans l'année 1825, Grandet, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille au secret de sa fortune territoriale, et lui disait en cas de difficultés de s'en rapporter à Cruchot, le notaire,

dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société... Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement ; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or; il restait là sans mouvement, mais il regardait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir les fermages, faire des comptes avec les cloisiers ou donner des quittances. Alors il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât en secret elle-même les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps.....

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Manon, sa gouvernante : « Serre ça, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. » Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique. — Oui, mon père. — Veille à l'or, mets de l'or devant moi. » Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible : « Ça me réchauffe, » disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, les yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent; il les regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie.... Il appela Eugénie qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et baignât de ses larmes une main déjà froide :

« Mon père, bénissez-moi! »

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds dans l'arrondissement de Saumur, deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante et un francs, et qui valaient alors soixante-dix-sept francs, plus, trois millions en or et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

(*Eugénie Grandet*, édit. Calmann Lévy.)

GEORGE SAND

Aurore Dupin, dame Dudevant, romancière devenue illustre sous le nom de George Sand, née à Paris le 5 juillet 1804, est morte à Nohant (Indre) le 7 juin 1876. Elevée à la campagne, elle fut pénétrée de bonne heure de ce sentiment de la nature et des choses champêtres qui la rapproche si souvent de J.-J. Rousseau. Après une vie intérieure tristement agitée, elle publia son premier roman, *Indiana*, qui obtint un succès immense, puis parut *Lélia*, dont les théories audacieuses soulevèrent un véritable scandale. Elle fut liée avec Jules Sandeau, Alfred de Musset, Michel de Bourges, Lamennais, Pierre Leroux et le pianiste Frédéric Chopin. En 1848, elle se mêla au mouvement politique qui entraînait alors tous les esprits; elle composa aussi pour le théâtre. *François le Champi*, 1849, et *Claudie*, 1851, obtinrent une vogue prolongée.

G. Sand est un admirable écrivain. « Certes, a dit Chateaubriand, l'insulte à la rectitude de la vie ne saurait aller plus loin, mais G. Sand restera placée au premier rang des écrivains du XIXe siècle.

« Ses compositions sont en général magnifiquement ordonnées, les personnages vivants et placés en pleine lumière. La fable toujours attachante se développe sans efforts; les passions qui y jouent un grand rôle sont très délicatement et très finement analysées. Mais c'est surtout par le style que G. Sand est souveraine. Sa prose se déploie en périodes superbes, comme un fleuve aux eaux abon-

dantes et fécondes, dont rien ne ternit la profondeur, dont nul obstacle ne ride la surface sereine. Chez elle l'exagération des idées n'a pu porter atteinte à la pureté de la forme; la pensée est peut-être parfois déclamatoire, jamais l'expression. Cette supérieure qualité du style est un don du génie; G. Sand l'a possédée dès les premiers jours, et c'est là qu'est son impérissable gloire. »

L'œuvre de G. Sand est considérable, nous ne pouvons indiquer que ses principaux ouvrages : *Indiana*, 1832; *Valentine*, 1832; *Lélia*, 1833 ; *Lettres d'un voyageur*, 1836; *Mauprat*, 1836; *Spiridion*, 1839; *les Sept Cordes de la lyre*, 1840 ; *Consuelo*, 1844 ; *la Comtesse de Rudolstadt*, 1844; *la Mare au diable*, 1846 ; *François le Champi*, *la petite Fadette*, 1848 ; *le Marquis de Villemer*, 1860; *Mademoiselle de La Quintinie*, 1863.

Une partie de sa correspondance a été publiée par son fils, en 1881, dans la *Revue des Deux Mondes*.

ANALYSE DE LA MARE AU DIABLE

Je suis allé voir *le Champi* à l'Odéon comme tout Paris y est allé ; cela m'a remis au roman du même titre et à cette veine pastorale que l'auteur a trouvée depuis quelque temps; et, reprenant alors ses trois ou quatre romans les derniers en date, j'ai été frappé d'un dessein suivi, d'une composition toute nouvelle, d'une perfection véritable. J'étais entré à l'improviste dans une oasis de verdure, de pureté et de fraîcheur. Je me suis écrié, et j'ai compris alors seulement cette phrase d'une lettre qu'elle écrivait l'an dernier, du fond de son Berry, à une personne de ses amies qui la poussait sur la politique : « Vous pensiez donc que je buvais du sang dans des crânes d'aristocrates . Eh! non, j'étudie Virgile, et j'apprends le latin. »

Mme Sand faisait mieux l'an dernier, en son Berry, que de lire les Géorgiques de Virgile; elle nous rendait sous sa plume les Géorgiques de cette France du centre dans une série de tableaux d'une richesse et d'une délicatesse incomparables. De tout temps, elle avait aimé à nous peindre sa contrée natale, elle nous l'avait montrée dans Valentine,

dans André, en cent endroits; mais ce n'est plus ici par intervalles et par échappées, comme pour faire décoration à d'autres scènes, qu'elle nous découpe le paysage; c'est la vie rustique en elle-même qu'elle embrasse : comme nos bons aïeux, nous dit-elle, elle en a subi l'ivresse, et elle nous la rend avec plénitude.

C'est à *la Mare au Diable* seulement que commencent nos vraies géorgiques; elles se continuent dans *François le Champi*, dans *la Petite Fadette*. Voilà la veine heureuse, voilà le thème où nous nous renfermerons ici.

La Mare au Diable est tout simplement un petit chef-d'œuvre.

Il s'agit pour le beau laboureur Germain, veuf à vingt-huit ans avec trois enfants, et qui pleure encore sa première femme, de se remarier par nécessité, par raison. Son beau-père lui-même, le père Maurice, l'y engage par toutes sortes de paroles sensées et positives, et Germain s'y rend, bien qu'à regret. Le père Maurice, en entamant ce propos, avait déjà quelqu'un en vue; c'est une veuve, assez riche, qui demeure à quelques lieues de là, et qu'on dit être un bon parti.

Comme il ne s'agit point ici d'un mariage d'amour, mais d'un arrangement entre personnes mûres et sérieuses, une entrevue, selon le père Maurice, suffira pour tout éclaircir : « C'est demain samedi, dit-il à Germain ; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner; tu seras là-bas à la nuit : la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. »

Tout l'intérêt et toute l'action du roman se passent dans ce voyage. Germain d'abord devait faire la route seul, monté sur la bonne jument *la Grise*. Mais une vieille voisine, *la Guillette*, à qui le père Maurice a fait part du projet, profite de l'occasion de Germain pour lui confier sa fille, la petite Marie, qui vient de s'engager comme bergère tout près de l'endroit où va Germain. Marie ne paraît qu'une enfant, elle va pourtant sur ses seize ans. Germain, grave et honnête, semblerait comme son père ou son oncle. On la lui confie : elle monte en croupe sur la Grise, et tous

deux partent, Germain rêvant à sa défunte plus qu'à sa future, et Marie pleurant de quitter sa mère et le pays.

Les détails du départ, le premier trot de *la Grise*, la mère de celle-ci, *la Vieille Grise*, qui, paissant près de là, reconnaît sa fille au passage et qui essaye de galoper sur la marge du pré pour la suivre, tout est peint au naturel, avec une observation parfaite et une expression vivante. On n'a pas affaire ici à un peintre amateur qui a traversé les champs pour y prendre des points de vue; le peintre y a vécu, y a habité des années; il en connaît toutes choses et en sait l'âme; il sait le vol des grues dans les nuages, le babil de la grive sur le buisson, et l'attitude de la jument au bord de sa haie « pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbe qu'elle ne songeait plus à manger ».

Germain, après les premiers moments de silence, commence à deviser avec la petite Marie. Elle est au fait du motif de son voyage. Il lui parle de ses enfants, du petit Pierre, son gentil aîné, qu'il n'a pas embrassé au moment de partir, et qui s'est sauvé en boudant parce que son père n'a pas voulu l'emmener.

Il laisse échapper son inquiétude qu'une épouse nouvelle ne soit pas, pour ces enfants d'un autre lit, telle qu'il faudrait. La petite Marie répond à tout avec modestie et raison, avec ce tact du cœur qui chez les femmes enseigne toutes les délicatesses. « Moi, à votre place, dit-elle, j'aurais emmené l'aîné. Bien sûr, ça vous aurait fait aimer tout de suite, d'avoir un enfant si beau.

— Oui, si la femme aime les enfants; mais si elle ne les aime pas?

— Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants? »

Mais voilà qu'au tournant d'un buisson, la jument fait un écart. Qu'est-ce donc qu'on aperçoit dans le fossé? Ce n'est autre chose que le petit Pierre, qui, voyant que son père ne voulait pas l'emmener, a pris les devants et qui, en l'attendant au passage, s'est endormi. La gronderie du père, la câlinerie de l'enfant, sa ferme volonté de ne plus lâcher prise et d'être du voyage, tous ces riens sont re-

tracés au vif et relevés de mille grâces. Chaque trait naïf est pris sur le fait. La petite Marie sert de médiatrice ; elle arrange tout, elle montre les facilités. *La Grise* est solide et peut très bien, à la rigueur, porter trois personnes, dont deux surtout pèsent si peu. Le petit Pierre sera devant, comme Marie est derrière. Cependant un cantonnier qui travaille là-bas, au haut de la route, ira avertir à la métairie, pour qu'on ne soit pas inquiet du marmot. C'est Marie qui a pensé à ce cantonnier : Marie pense à tout, s'avise de tout. On sent que cette simple enfant porte en elle toutes les qualités de nature qui font que la femme prudente est la providence du foyer.

On devine déjà l'intention qui va présider à cette chaste aventure. Il faut que, sans le vouloir, sans que personne y vise, peu à peu, Germain soit amené à se dire : « Eh quoi ! je vais chercher bien loin une femme que je ne connais pas, qu'on dit riche, qui est fière sans doute, qui croira me faire grand honneur en m'épousant avec mes trois enfants ; et voilà que j'ai tout près de moi une enfant simple, pauvre, mais riche des dons de Dieu, des qualités et des vertus naturelles, et qui serait un trésor dans ma maison et dans mon cœur ! » Il faut que Germain insensiblement, et avant la fin de ce court voyage, devienne amoureux de cette petite Marie qu'il n'avait jamais considérée jusque-là que comme une enfant.

De petits incidents surviennent. Petit Pierre a faim : il faut s'arrêter, et tous les trois en profitent pour prendre un léger repas. « Les paysans ne mangent pas vite. » On perd une heure ; on est en retard, et il reste encore à traverser les grands bois. Un épais brouillard s'élève avec la nuit. *La Grise*, avec son fardeau, a fort à faire. On se trompe de route, et l'on est en pleine forêt. Force est de descendre de cheval et de cheminer à tout hasard, Germain tenant la bête par la bride, tandis que Marie porte le petit Pierre endormi, qu'elle enveloppe dans sa cape du mieux qu'elle peut. L'embarras de s'orienter redouble. « Le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. » On rôde autour de cette maudite *Mare au Diable* (c'est ainsi que l'appellent les gens du pays) et,

après maint effort pour s'en éloigner, on y est toujours ramené, comme par un sort. Bref, il faut bien prendre le parti de s'arrêter et de bivouaquer, d'autant plus que *la Grise*, dans un moment d'impatience, a cassé ses sangles et s'est sauvée seule, au galop, à travers la forêt. Ici, dans deux chapitres intitulés *Sous les grands chênes* et *Prière du soir* on a une suite de scènes délicieuses, délicates, et qui n'ont leur pendant ni leur modèle dans aucune idylle antique ou moderne.

Germain comme tous les hommes, même les plus robustes et les plus vaillants, est impatient de nature : la petite Marie, comme les femmes quand elles sont excellentes, est la patience même. Dans sa vie de pauvre bergère aux champs, n'a-t-elle pas appris à se suffire avec rien, à tirer parti de tout? Au milieu du désarroi où l'on est, elle trouve moyen de tenir l'enfant chaudement et de lui faire un lit, d'allumer du feu avec des branches sèches, et d'opposer encore la bonne humeur au guignon.

Germain, en présence de ce mérite qu'il n'avait jamais soupçonné, s'étonne. Ses idées, sans qu'il s'en aperçoive trop d'abord, commencent à prendre une certaine tournure. Cependant la nature parle, l'estomac crie : il a faim. On peut bien, sans offense, détacher une perdrix d'un certain cadeau de gibier qu'il portait à sa future. C'est Marie qui est encore l'ordonnatrice et l'intendante de ce festin improvisé. « Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne sera pas un sot! » telle est l'idée qui naît irrésistiblement dans l'esprit de Germain, en la voyant si avisée, si industrieuse. Il commençait non seulement à le penser, mais à le dire tout haut et à s'embrouiller un peu : « Dites donc, laboureur! voilà votre enfant qui se réveille, » dit la petite Marie.

L'enfant s'éveille en effet; il entre aussitôt en appétit, à son tour, et en babil. Tout ce joli parler est déduit ici au long avec une vérité de nature qui, poussée à ce degré, est plus que la science des mères, et qui est le don unique du génie. Marie continue de s'occuper de petit Pierre, elle le rassure dans ses terreurs, elle l'amuse, et Germain ne peut s'empêcher de remarquer : « Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, et pour leur faire entendre rai-

son. » Au milieu de cela il reparle toujours de sa première femme, de sa pauvre défunte, et maudit ce voyage entrepris pour la remplacer. Cependant l'enfant fait sa prière, que lui souffle mot à mot la petite Marie et, comme il est arrivé à un certain endroit de l'oraison où il s'endort régulièrement chaque soir, il ferme les yeux déjà; mais ses idées à lui-même s'embrouillent un peu à ce moment de s'endormir, et, mêlant vaguement tout ce qu'il a vu et entendu durant cette soirée : « Mon petit père, dit-il, si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie. — Et, sans attendre de réponse, il ferma les yeux et s'endormit. »

Touchante délicatesse que ce soit le petit Pierre, l'ange d'innocence, qui, le premier, exprime, en s'endormant, cette idée qui n'a été que vague et flottante jusque-là! Germain, à partir de ce moment, ne se fait plus faute de la bercer et de la retourner en cent façons. Il s'aperçoit que cette petite Marie, à laquelle il n'avait jamais songé pour sa beauté, est plus fraîche qu'une rose de buisson, et il se détaille le gracieux portrait en concluant : « C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle... Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux. »

Il achève son voyage, et n'arrive qu'au matin chez la veuve, *la lionne de village*, dont il est dégoûté, même avant de l'avoir vue. Je n'ai pas à continuer ici cette analyse. Je n'ai voulu insister que sur les parties tout à fait rares et neuves de l'idylle, sur la première partie du voyage.
(Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, édit. Garnier frères.)

EXTRAITS DE LA MARE AU DIABLE

LE LABOURAGE

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste; le paysage encadrait de grandes lignes de verdure un peu rongée aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé dans quelques sillons des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère.

Dans le haut du champ, un vieillard dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son areau de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus frères, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin [1]. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira : « C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim. »

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais, grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait à quelque distance quatre bœufs moins robustes dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre, mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs fraîchement liés. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant,

1. Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum. (Virg. *Georg.* III, 518.)

et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses.

Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce, le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enfant; je savais leur histoire, car ils avaient une histoire; tout le monde a la sienne, et chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris... Quoique paysan et simple laboureur, Germain s'était rendu compte de ses devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés naïvement, clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi simple, aussi droite et aussi peu ornée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue. L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imprime et disparaît la trace de la plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de terre l'efface, et les sillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les tombes dans le cimetière. Le sillon du laboureur ne vaut-il pas celui de l'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, si par une singularité ou une absurdité quelconque il fait un peu de bruit dans le monde?

Eh bien! arrachons, s'il se peut, au néant de l'oubli, le sillon de Germain, le fils laboureur. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenter.

LE PÈRE MAURICE

Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici il ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont soignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé; il paque déjà les bœufs assez gentiment; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas

celui-là qui nous gêne : mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents! nous donnent cette année beaucoup de souci. Ma bru est près d'accoucher, et elle en a encore un tout petit sur les bras. Quand celui que nous attendons sera venu, elle ne pourra plus s'occuper de ta petite Solange et surtout de ton Sylvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi : ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus assez vite pour le rattraper quand il se sauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Et puis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, son avant-dernier va retomber pendant un an au moins sur les bras de ma femme. Donc tes enfants nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons pas à voir des enfants mal soignés; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme, et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passe, les années ne t'attendront point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

— Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et l'on ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le malheur de la perdre.

— Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice, je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé; mais ce n'est pas impossible; et quand nous l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui sauras gré de nous rendre service et d'aimer tes enfants.

— C'est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite. »

LA GUILLETTE.

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

« Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard, voulez-vous quelque autre chose?

— Non, père Maurice, répondit-elle . rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

— C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

— J'étais en train de causer avec votre femme et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

— Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice. on peut parler devant vous sans craindre les propos; ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé : il part demain pour le domaine de Fourche.

— A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enfant! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui!

— Ah! il va à la Fourche, observa la Guillette; voyez comme ça se trouve! cela m'arrange beaucoup, et, puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

— Dites, dites; vous obliger, nous le voulons.

— Je voudrais que Germain prît la peine d'emmener ma fille avec lui.

— Où donc? à Fourche?

— Non pas à Fourche; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

— Comment! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille?

— Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi, la pauvre âme! Nous n'avons pas pu nous décider à l'époque de la Saint-Jean; mais voilà que la Saint-Martin arrive et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour en revenant de la foire. Il vit ma petite Marie qui gardait ses trois moutons sur le communal. « Vous n'êtes guère occupée, ma petite fille, qu'il lui dit; et trois moutons pour une pastoure, ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène; la ber-

gère de chez nous est tombée malade, elle retourne chez ses parents, et si vous voulez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean. » L'enfant a refusé, mais elle n'a pu se défendre d'y songer et de me le dire lorsque en rentrant le soir elle m'a vue triste et embarrassée de passer l'hiver, qui va être rude et long puisqu'on a vu cette année les grues et les oies sauvages traverser les airs un grand mois plus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux, mais enfin le courage est venu. Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas rester ensemble, puisqu'il y a à peine de quoi faire vivre une seule personne sur notre lopin de terre; et puisque Marie est en âge (la voilà qui prend seize ans), il faut bien qu'elle fasse comme les autres, qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère. »

PETIT PIERRE

La Grise était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant les oreilles et rongeant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le Pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la Vieille Grise, comme elle la Jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La Vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger.

« Cette pauvre bête connaît toujours sa progéniture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin. Ça me fait penser que je n'ai pas embrassé mon Petit Pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là! Il voulait hier au soir me faire promettre de l'emmener, et il a pleuré pendant une heure dans son lit. Ce matin encore, il a tout essayé pour me persuader. Oh! qu'il est adroit et câlin! Mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché; il est parti dans les champs, et je ne l'ai pas revu de la journée.

— Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Soulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de la maison depuis longtemps, car il avait faim et mangeait des prunelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a dit : « Merci, « ma Marie mignonne, quand tu viendras chez nous, je te donnerai « de la galette. » C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain!

— Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

— Eh bien, pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain? Il ne vous aurait guère embarrassé; il est si raisonnable quand on fait sa volonté!

— Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice.... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié.... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage. Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie, tu n'y comprends rien.

— Si fait, Germain; je sais que vous allez pour vous marier; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez nous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille; je n'en dirai mot.

— Tu feras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

— Il faut espérer que si, Germain; pourquoi donc ne lui conviendriez-vous pas?

— Qui sait? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

— C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants

— Crois-tu?

— Ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

— Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

— Il est tout petit! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit!

— C'est vrai qu'il a de l'esprit : et un courage! Il ne craint ni vaches ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les chevaux avec son aîné.

— Moi, à votre place, j'aurais emmené l'aîné. Bien sûr, ça vous aurait fait aimer tout de suite d'avoir un enfant si beau!

— Oui, si la femme aime les enfants; mais si elle ne les aime pas!

— Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

— Pas beaucoup, je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

— Vous ne la connaissez donc pas du tout, cette femme?

— Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître après que je l'aurai vue Je ne suis pas méfiant, moi Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois; mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

— On dit que c'est une fort brave femme.

— Qui dit cela? le père Maurice.

— Oui, votre beau-père.

— C'est fort bien; mais il ne la connaît pas non plus. »

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en dressant les

oreilles, puis revint sur ses pas, et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaisses et encore fraiches d'un têteau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

« C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche, il faut voir.

— Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie, c'est un enfant qui dort; c'est votre Petit Pierre.

— Par exemple, dit Germain en descendant de cheval; voyez-vous ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver! »

Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou, en lui disant : « Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi!

— Ah oui! toujours la même chanson! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre?

— J'attendais mon petit père à passer, dit l'enfant, je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

— Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé!

— Oh! je savais bien que tu me verrais! répondit Pierre avec confiance.

— Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis-moi adieu, et retourne vite à la maison, si tu ne veux pas qu'on soupe sans toi.

— Tu ne veux donc pas m'emmener? s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

— Tu sais bien que grand-père et grand'mère ne le veulent pas, » dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que, puisque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aussi. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y avait là beaucoup de méchantes bêtes qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne voulait pas porter trois personnes, qu'elle l'avait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on se rendait, il n'y avait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persuadèrent point Petit Pierre; il se jeta sur l'herbe et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que, s'il ne l'emmenait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison.

Germain avait un cœur de père aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il avait été forcé de rendre seul à ses petits, aussi la pensée que ces pauvres enfants sans mère avaient besoin d'être beaucoup aimés, avaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesse et s'efforçait de cacher

son malaise à la petite Marie, que la sueur lui en vint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pleurer aussi. Enfin il essaya de se mettre en colère; mais, en se retournant vers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de larmes, et, tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les siennes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

« Vrai, vous avez le cœur dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrais jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Germain, emmenez-le. Votre jument est bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preuve que votre beau-frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le samedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le mettrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

— Ah! Marie, vous me le gâtez, ce drôle-là... Et vraiment, tu es une trop bonne fille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à la Saint-Jean dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et j'aurais mieux aimé te payer un beau prix pour les servir, que d'aller chercher une femme qui croira peut-être me faire beaucoup de grâce en ne les détestant pas. »

LA PRIÈRE DU SOIR

Petit Pierre s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air tout pensif.

« Ah! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là, dit Germain : le bruit du canon ne le réveillerait pas, mais, quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

— Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un sourire malin.

Allons, mon Petit Pierre, tu cherches ton ciel de lit? Il est fait de verdure, ce soir, mon enfant; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui? Je n'ai pas mangé ta part; je me doutais bien que tu la réclamerais!

— Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je suis un vorace, un grossier; toi, tu te prives pour nous, ce n'est pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim; je ne veux pas que mon fils soupe si tu ne soupes pas.

— Laissez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la clef de nos appétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre est ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend! Oh! ce sera aussi un rude laboureur! »

En effet, Petit Pierre montra bientôt de qui il était fils, et à peine éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comment il y était venu, il se mit à dévorer. Puis, quand il n'eut plus faim, se trouvant excité

comme il arrive aux enfants qui rompent leurs habitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosité et plus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il sut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu peur.

« Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père.

— Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

— Tu as donc menti quand tu m'as dit que, si j'allais avec toi dans les grands bois, les loups m'emporteraient?

— Voyez-vous ce raisonneur? dit Germain embarrassé.

— Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela : il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais, apprends, mon Petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

— Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

— Assez loin ; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

— Et toi aussi, petite Marie?

— Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien dessus?

— Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque. Nous les tuerions!

— Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

— Pourquoi donc pas, Germain? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme ; vous en reviendrez!

— Au diable la femme! dit Germain, je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas?

— Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc est-ce que tu parles toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte?

— Hélas! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, ta chère mère?

— Non, puisque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embrasser et lui dire adieu!... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel. Crois-tu qu'elle y soit à présent?

— Je l'espère, mon enfant, mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

— Je vas dire ma prière, reprit l'enfant, je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul ; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

-- Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens, là, te mettre à genoux sur moi. »

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très bien le commencement; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin, répétant mot à mot ce que lui dictait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de son oraison où, le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé : il ne prononça plus qu'avec effort les dernières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois fois ; sa tête s'appesantit et se pencha sur la poitrine de Marie, ses mains se détendirent, se séparèrent et retombèrent ouvertes sur ses genoux. A la lueur du feu du bivouac, Germain regarda son petit ange assoupi sur le cœur de la jeune fille, qui, le soutenant dans ses bras et réchauffant ses cheveux blonds de sa pure haleine, s'était laissée aller aussi à une rêverie pieuse, et priait mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exprimer ce qu'elle lui inspirait d'estime et de reconnaissance, mais ne trouva rien qui pût rendre sa pensée. Il s'approcha d'elle pour embrasser son fils, qu'elle tenait toujours pressé contre son sein, et il eut peine à détacher ses lèvres du front de Petit Pierre.

« Vous l'embrassez trop fort, lui dit Marie en repoussant doucement la tête du laboureur, vous allez le réveiller. Laissez-moi le recoucher, puisque le voilà reparti pour les rêves du Paradis. »

L'enfant se laissa coucher, mais, en s'étendant sur la peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur la Grise. Puis, ouvrant ses grands yeux bleus, et les tenant fixés pendant une minute vers les branches, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait glissé dans son esprit durant le jour et qui s'y formulait à l'approche du sommeil. « Mon petit père, dit-il, si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie. »

Et sans attendre de réponse il ferma les yeux et s'endormit.

LA PETITE MARIE

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise et devint toute rouge.

« Petite Marie, lui dit-il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien, mais l'homme et la femme de chez nous (désignant ainsi, selon l'usage, les chefs de la famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas, toi, je m'y attends.

— Germain, répondit la petite Marie, c'est donc décidé que vous m'aimez ?

— Ça te fâche, je le sais, mais ce n'est pas ma faute : si tu pouvais changer d'avis, je serais trop content, et sans doute je ne mérite pas que cela soit Voyons, regarde-moi, Marie, je suis donc bien affreux ?

— Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

— Ne te moque pas : regarde-moi avec indulgence : il ne me manque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute fille sait lire dans cette écriture-là. »

Marie regarda dans les yeux de Germain avec son assurance enjouée : puis, tout à coup, elle détourna la tête et se mit à trembler.

« Ah ! mon Dieu ! je te fais peur, dit Germain. Voyons, faut-il que je sorte pour que tu finisses de trembler ! »

Marie tendit la main au laboureur, mais sans détourner sa tête penchée vers le foyer, et sans dire un mot.

« Je comprends, dit Germain ; tu me plains, car tu es bonne ; tu es fâchée de me rendre malheureux : mais tu ne peux pourtant pas m'aimer ?

— Pourquoi me dites-vous de ces choses-là, Germain ? répondit enfin la petite Marie, vous voulez donc me faire pleurer ?

— Pauvre petite fille, tu as bon cœur, je le sais ; mais tu ne m'aimes pas et tu me caches ta figure parce que tu crains de me laisser voir ton déplaisir et ta répugnance. Et moi ! je n'ose pas seulement te serrer la main !... »

Germain parlait comme dans un rêve, sans entendre ce qu'il disait La petite Marie tremblait toujours ; mais, comme il tremblait encore davantage, il ne s'en apercevait plus. Tout à coup elle se retourna, elle était tout en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir ; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et cachant sa tête dans son sein : « Ah ! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime ? »

Germain serait devenu fou si son fils, qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop sur un bâton, avec sa petite sœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même. Il le souleva dans ses bras, et le mettant dans ceux de sa fiancée :

« Tiens, lui dit-il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant. »

(Edit. Calmann Lévy.)

CASIMIR DELAVIGNE

Casimir Delavigne, né au Havre, le 15 avril 1793, composa, étant encore sur les bancs du collège, un *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome* (1811), où il se montrait déjà ce qu'il resta toujours, un très habile écrivain, un versificateur excellent : du reste peu d'invention, peu d'élan, point d'initiative. Son œuvre la plus spontanée, *les Messéniennes*, obtint un succès brillant (1818). Après le long silence de l'Empire, c'était chose si douce d'entendre la liberté politique s'exprimer en beaux vers ! Et puis l'inspiration des *Messéniennes* était elle-même vraiment poétique. Le poète chantait les douleurs de l'invasion, les vieilles gloires de la patrie, les souvenirs de la Grèce libre, les espérances de la Grèce ressuscitée. Ici les sentiments du public dispensaient le poète d'inventer : il lui suffisait d'écrire ce que l'on pensait autour de lui. Or Casimir Delavigne a toujours excellé à couvrir de brillants détails des idées peu originales : c'est ce qu'il fit dans les *Messéniennes*. De là l'enthousiasme passager qui les accueillit. Tout le monde aima ces poésies, qui n'étaient que les idées de tout le monde : de là aussi leur médiocrité durable. Ses compositions pour le théâtre, *les Vêpres siciliennes* (1818), *le Paria* (1821), *l'École des vieillards* (1823), dont le succès détermina l'admission de l'auteur à l'Académie française, *la Princesse Aurélie* (1828), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), *les Enfants d'Édouard* (1833), *Don Juan d'Autriche* (1835), *la Fille du Cid* (1840), *Charles VI*, opéra fait en société avec Germain Delavigne (1841), etc. etc., sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de patience, d'esprit, mais non pas toujours de poésie dramatique. Épuisé par ses nombreux travaux, Casimir Delavigne quitta Paris pour chercher un climat plus doux. Mais il ne put arriver au terme de son voyage, et mourut à Lyon le 12 décembre 1843.

Ses Œuvres complètes ont été publiées : Paris, Furne, 1836, 6 vol. in-8 ; Paris, Delloye, 1836, 1 vol. gr. in-8, et Paris,

Didier, 1845, 6 vol. in-8; Paris, Charpentier, 1851, 4 vol. in-12.

Il est de mode aujourd'hui de déprécier outre mesure Casimir Delavigne : c'est avec plaisir que nous voyons un de nos littérateurs les plus délicats, M. E. Legouvé, rappeler nos jeunes critiques à un jugement plus équitable. Le choix des morceaux que signale l'éminent écrivain n'est pas le nôtre; mais il le complète. Il prouve que, suivant la diversité des points de vue, on peut trouver dans ce poète un grand nombre de passages dignes d'admiration.

« Si Casimir Delavigne, dit M. Legouvé, n'a pas laissé de monument complètement durable — et qui est-ce qui en laisse? — il reste de lui des parties admirables. *L'âme du purgatoire* est un chef-d'œuvre; l'élégie sur *la vente de la Madeleine* est exquise. *Les limbes*, que j'ai cités dans la *Lecture en action*, sont un tableau digne de Corot.

« Son premier ouvrage, les *Vêpres siciliennes*, se sentent de l'inexpérience d'un début; mais la scène finale du quatrième acte est une des plus émouvantes du théâtre moderne. A la première représentation, l'effet en fut tel que les applaudissements durèrent tout le temps de l'entr'acte.

« Vous rappelez-vous les chœurs du *Paria?* Que de grâce et d'esprit dans le *Prologue d'ouverture* de l'Odéon! Dans l'*École des vieillards*, il est vrai que les personnages d'Hortense et de sa mère n'ont pas de physionomie; mais quelle passion, vraie souvent, chez Bonnard et chez Danville. La scène du cinquième acte est tout simplement digne de Molière. »

(Feuilleton du *Temps*, 20 février 1882.)

LES MESSÉNIENNES

LA VIE DE JEANNE D'ARC

Un jour que l'océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers,
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
« Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand, tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedfort, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage,
Le royaume et le nom français,
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Le montra dans nos champs de leur foule inondés ;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît, une vierge, un héros ;
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée ;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain ?
L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort :

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le dieu des armées,
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux ;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux ;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le dieu des armées !

L'ange exterminateur bénit ton étendard ;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible :
Va déchirer le léopard.

Richemont, Lahire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles,
Couvrez-la de vos boucliers ;
Couvrez-la de votre vaillance ;
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis,
Marchez quand sa voix vous appelle,

Car la victoire est avec elle ;
La fuite avec ses ennemis.
Apprenez d'une femme à forcer des murailles.
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles!

Honneur à ses hauts faits! guerriers, honneur à vous!
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France,
Chante ta délivrance :
Les assaillants nombreux sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous?
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés,
Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs ;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne ;
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière;
Que, son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser,

LA MORT DE JEANNE D'ARC

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière.
Silence au camp! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice;
Et c'est au nom d'un dieu par lui calomnié,
D'un dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés, ces pieux imposteurs
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme!

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure, elle a contre nous
« Des esprits infernaux suscité la magie! »
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger :
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes,
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image,
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie.

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes campagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut de tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé.
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encore menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé! »

Que faisait-il, ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait aux pieds d'une maîtresse
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

LOUIS XI

TRAGÉDIE

ACTE VI, SCÈNE IV. — COITIER (MÉDECIN DU ROI), LOUIS.

LOUIS.

Ne crois pas éviter le sort que tu mérites :
Tu l'auras; mes tourments, c'est toi qui les irrites.
A braver ma fureur leur excès t'enhardit.
Mais je t'écraserai.

COITIER, *froidement.*

Vous l'avez déjà dit,
Sire, faites-le donc.

LOUIS.

Certes, je vais le faire.
Ton faux savoir n'est bon qu'à tromper le vulgaire
Ton art! j'en ris; tes soins! que me font-ils, tes soins?
Rien. Je m'en passerai; je n'en vivrai pas moins.
Je veux : ma volonté suffit pour que je vive;
Je le sens, j'en suis sûr.

COITIER.

Alors, quoi qu'il arrive,
Essayez-en.

LOUIS.

Oui, traître, oui, le saint que j'attends
Peut réparer d'un mot les ravages du temps.
Il va ressusciter cette force abattue;
Son souffle emportera la douleur qui me tue.

COITIER.

Qu'il se hâte.

LOUIS.

Pour toi, privé de jour et d'air,
Captif, le corps plié sous un réseau de fer,
Tu verras, à travers les barreaux de ta cage,
Ma jeunesse nouvelle insulter à ta rage.

COITIER.

D'accord.

LOUIS.

Tu le verras.

COITIER.

Sans doute.

LOUIS, *avec émotion.*

Faux ami,
M'as-tu trouvé pour toi généreux à demi?
Va, tu n'es qu'un ingrat!

COITIER.

Ce fut pour ne pas l'être
Que je sauvai Nemours.

LOUIS.

L'assassin de ton maître;
Lui qui voulait ma perte!

COITIER.

En chevalier : son bras
Combat, quand il se venge, et n'assassine pas.
Je devais tout au père, et me tiendrais infâme
Si ses bienfaits passés ne vivaient dans mon âme.

LOUIS.

Mais les miens sont présents, et tu trahis les miens.
Tu le trompes, ce roi qui t'a comblé de biens.
De quel prix n'ai-je pas récompensé tes peines?
De l'or, je t'en accable et tes mains en sont pleines.
Je donne sans compter, comme un autre promet :
Nemours, pour être aimé, fit-il plus?

COITIER.

Il m'aimait.
Vous, quels sont-ils vos droits à ma reconnaissance?
Dieu merci! nous traitons de puissance à puissance;
L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret :
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre,
J'en cède une moitié, pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez; ce n'est plus qu'un contrat :
Où le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.
Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous jette,
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.
On paye un courtisan, on paye un serviteur;

Un ami, sire, on l'aime; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras,
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas :
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et, parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli,
On a droit de lui dire : Ingrat, tu m'as trahi !

LOUIS, *d'une voix caressante.*

Eh bien ! mon bon Coitier, je t'aimerai, je t'aime.

COITIER.

Pour vous.

LOUIS.

Sans intérêt. Ma souffrance est extrême,
J'en conviens; mais le saint peut me guérir demain.
C'est donc par amitié que je te tends la main :
De tels nœuds sont trop doux pour que rien les détruise.

Scène V. — Les précédents, OLIVIER, puis FRANÇOIS DE PAULE.

OLIVIER.

Sire, François de Paule attend qu'on l'introduise.

LOUIS.

(*Montrant Coitier.*)
Entrez. Voyez, mon père, il a bravé son roi,
Et je lui pardonnais. Coitier, rentre chez toi.
(*En le conduisant jusqu'à son appartement.*)
Sur la foi d'un ami, dors d'un sommeil tranquille.
(*Après avoir fermé la porte sur lui.*)
Ah ! traître, si jamais tu deviens inutile !...
(*Il fait signe à Olivier de se taire.*)

Scène VI. — LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS.

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que voulez-vous de moi?

LOUIS, *prosterné.*

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Relevez-vous, mon fils !

LOUIS.

J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,

Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pas ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE.

Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image ;
Prince, relevez-vous.

LOUIS, *debout.*

J'espère un bien si grand !
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Que puis-je?

LOUIS.

Tout, mon père; oui, tout vous est possible :
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi!

LOUIS.

Vous dites aux morts : Sortez de vos tombeaux!
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui? moi!

LOUIS.

Vous dites à nos maux :
Guérissez!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi, mon fils!

LOUIS.

Soudain nos maux guérissent
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur!
Voyez, je suis mourant, ranimez ma langueur :
Tendez vers moi les bras; touchez ces traits livides,
Et vos mains, en passant, vont effacer mes rides.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, mon fils? vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu? C'est vous qui m'apprenez
Que je vais par le monde en rendant des oracles,
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS.

Au moins dix ans, mon père! accordez-moi dix ans,
Et je vous comblerai d'honneurs et de présents.
Tenez, de tous les saints je porte ici les restes!
Si j'obtiens ces.... vingt ans par vos secours célestes,

Rome, qui peut presser les rangs des bienheureux,
Près d'eux vous placera, que dis-je? au-dessus d'eux.
Je veux sous votre nom fonder des basiliques,
Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques;
Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et d'encens.
Non : un miracle entier! De mes jours renaissants,
Que la clarté sitôt ne me soit pas ravie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez ma vie!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.
Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel!
Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature
Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.
Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,
L'homme avec son ouvrage, et l'arbre avec son fruit.
Tout produit pour le temps : c'est la loi de ce monde,
Et pour l'éternité la mort seule est féconde.

LOUIS.

Je me lasse à la fin : moine, fais ton devoir;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir,
Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi : sur mon front j'ai reçu l'huile sainte....
Ah! pardon! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans la poussière.

FRANÇOIS DE PAULE.

Les rois et les sujets sont égaux devant lui :
Comme à tous ses enfants il vous doit son appui;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS *vivement*.

Non, c'est trop à la fois : demandons pour le corps;
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ce sont vos remords,
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS.

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vain espoir! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités.
Confessez votre honte, exposez vos blessures :
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS.

Je guérirai?

FRANÇOIS DE PAULE.

Peut-être.

LOUIS.

Oui, vous le promettez :
Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE.

A moi ?

LOUIS.

Je le veux : écoutez.

FRANÇOIS DE PAULE, *qui s'assied, tandis que le roi reste debout, les mains jointes.*

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS, *après avoir dit mentalement son Confiteor.*

Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'avez-vous fait?

LOUIS.

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim

FRANÇOIS DE PAULE.

Un fils a de son père abrégé la vieillesse!

LOUIS.

Le dauphin.... c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous!

LOUIS.

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori :
La France périssait si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'Etat sont des raisons si hautes!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes!

LOUIS.

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE.

Eh bien?

LOUIS.

Qui fut.... empoisonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le fut-il par votre ordre?

LOUIS.

Ils l'ont tous soupçonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu!

LOUIS.

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Est-ce vrai?

LOUIS.

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est donc vrai?

LOUIS.

Mais le traître, il l'avait mérité!

FRANÇOIS DE PAULE, *se levant.*

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge!
Tremble! j'étais ton frère et je deviens ton juge.
Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable!
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
Fratricide, à genoux!

LOUIS, *tombant à genoux.*

Je frémis!

FRANÇOIS DE PAULE.

Repens-toi.

LOUIS, *se traînant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.*

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi!
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS DE PAULE, *qui retombe assis.*

Ce n'est pas tout?

LOUIS.

Nemours!... il avait conspiré
Mais sa mort.... son forfait du moins est avéré.
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes....
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux.
(*En se relevant.*)
C'était juste

FRANÇOIS DE PAULE, *le rejetant à genoux.*

Ah! cruel!

LOUIS.

Juste, mais rigoureux
J'en conviens : j'ai puni.... non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier :
Des captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens!

LOUIS, *debout.*

Où donc?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS.

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE, *aux pieds du roi.*

La charité l'ordonne.
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS.

En risquant ma couronne!
Roi, je ne le peux pas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS.

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE, *se relevant.*

Ce n'est rien.

LOUIS.

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ils ne s'effacent pas tant qu'on y persévère.

LOUIS.

L'Église a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter.

LOUIS, *avec désespoir.*

Ils me sont dévolus, et par droit de misère!
Ah! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
Je vous arracherais des larmes de pitié!
Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,
Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise;
L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.
Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords;
Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.
Ce sont des jours affreux; j'ai des nuits plus terribles!
L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles.
Le silence me parle, et mon Sauveur me dit
Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit?

Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine;
Je l'écarte, un fer nu s'y plonge et m'assassine.
Je me lève éperdu; des flots de sang humain
Viennent battre ma couche; elle y nage, et ma main
Que penche sur leur gouffre une main qui la glace
Sent des lambeaux hideux monter à leur surface....

FRANÇOIS DE PAULE.

Malheureux! que dis-tu?

LOUIS.

Vous frémissez : eh bien!
Mes veilles, les voilà! ce sommeil, c'est le mien;
C'est ma vie, et, mourant, j'en ai soif, je veux vivre;
Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
De toutes mes douleurs cet horrible aliment,
La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment!

FRANÇOIS DE PAULE.

Viens donc, en essayant du pardon des injures,
Viens de ton agonie apaiser les tortures.
Un acte de bonté te rendra le sommeil,
Et quelques voix du moins béniront ton réveil.
N'hésite pas.

LOUIS.

Plus tard!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu voudra-t-il attendre?

LOUIS.

Demain!

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais dès demain la mort peut te surprendre,
Ce soir, dans un instant.

LOUIS.

Je suis bien enfermé,
Bien défendu.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'est-on quand on n'est pas aimé?
(*En l'entraînant.*)
Ah! viens.

LOUIS, *qui le repousse.*

Non, laissez-moi du temps pour m'y résoudre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre.

LOUIS, *avec terreur.*

Quoi! me condamnez-vous?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu peut tout pardonner:
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde :

Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux.
Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

LES ENFANTS D'ÉDOUARD

TRAGÉDIE

Acte II, Scène III. — GLOCESTER, TYRREL.

GLOCESTER.

C'est Tyrrel qu'on vous nomme?

TYRREL.

Jame Tyrrel, milord.

GLOCESTER.

Vous êtes gentilhomme?

TYRREL.

D'assez bonne maison, c'est là mon beau côté :
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.

GLOCESTER.

Vous avez dévoré plus d'un riche héritage?

TYRREL.

Quatre.

GLOCESTER.

Vous en auriez dissipé davantage?

TYRREL.

Je le présume aussi, mais, pour m'en assurer,
Je n'ai plus par malheur de parents à pleurer.

GLOCESTER.

Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage,
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage.

TYRREL.

C'est une calomnie, et milord le sent bien;
Vu que sur des aïeux un juif ne prête rien.

GLOCESTER.

Voilà votre raison?

TYRREL.

Elle est bonne,

GLOCESTER.

Vous êtes
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes,
Sans principes, sans frein...

TYRREL.

Ajoutez sans crédit,
Et, cela fait, milord, vous n'aurez pas tout dit.

GLOCESTER.

Joueur!

TYRREL.

Qui ne l'est pas?

GLOCESTER.

Joueur déraisonnable!

TYRREL.

Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.

GLOCESTER.

Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur....

TYRREL.

Il eut donc tous les torts; je n'eus que du malheur.

GLOCESTER.

Furieux!

TYRREL.

C'est sa faute.

GLOCESTER.

Et meurtrier par suite.

TYRREL, *froidement.*

C'est pourtant là, milord, que mène l'inconduite.

GLOCESTER.

A Tyburn.

TYRREL.

Où j'attends qu'un bond précipité
Me lance dans l'espace et dans l'éternité.

GLOCESTER.

Le terme du voyage est fort triste.

TYRREL.

Sans doute;
Mais je me suis du moins amusé sur la route.

GLOCESTER.

Je vois que les cachots ne vous ont pas changé.

TYRREL.

Tant que je n'aurai rien, je serai corrigé.

GLOCESTER.

Mais si l'on vous pardonne?

TYRREL.

On perdra sa clémence.

GLOCESTER.

Et si l'on vous rend tout, Tyrrel?

TYRREL.

Je recommence.
A l'âge respectable où je suis parvenu,

Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu.
Mais à mourir demain je me soumets d'avance,
S'il faut pour me sauver faire sa connaissance.
Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours!
Jamais. Grands airs, grand train, duels, folles amours,
J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche,
Et des amis... jugez : je fus quatre fois riche!
Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,
Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques du jeu,
Quand il faisait rouler sous nos mains forcenées
Le flux et le reflux des piles de guinées
Quelles nuits! beau joueur et plus heureux amant,
J'eus un fils, bien à moi : je ne sais pas comment!
Mais je l'idolâtrais. Il était adorable,
Lorsqu'au milieu des dés qui parcouraient la table,
Il trépignait sur l'or par ses pieds dispersé;
Je le prêchais d'exemple; il m'aurait surpassé,
Et déjà son enfance, en malices féconde,
Promettait le démon le plus charmant du monde...
Ce n'est qu'un ange, hélas! Dieu me l'a retiré,
Je l'ai pleuré, ce fils; ah! je l'ai bien pleuré
J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître;
Jetant trésors, contrats, regrets, par la fenêtre,
J'y jetai ma raison : il fallait oublier.
Du désordre opulent qui m'était familier,
Je descendis plus bas; je bus jusqu'à la lie
De la taverne enfin la grossière folie,
Et d'excès en excès je tombai, je roulai
Jusqu'au fond de l'abîme, où de plaisirs brûlé,
Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'ivresse,
En m'éveillant à jeun, je connus ma détresse.
Vous parlez de Tyburn; me voilà : je suis prêt;
N'ayant pas un shelling, je n'ai pas un regret.
Que le néant, le ciel ou l'enfer me réclame,
Mon corps est arrivé : bon voyage à mon Âme!

GLOCESTER.

Convenez-en, Tyrrel, vous seriez homme encor
A la vendre au démon, s'il vous offrait de l'or.

TYRREL.

Je ne marchande pas, quelque prix qu'il y mette;
Mais il l'aura pour rien, je doute qu'il l'achète.

GLOCESTER.

Et s'il fait le marché?

TYRREL.

C'est une dupe.

GLOCESTER.

Eh bien!
Veux-tu la vendre?

TYRREL.
A qui?
GLOCESTER.
Je l'achète
TYRREL.
Combien?
GLOCESTER.
Je te rends tout.
TYRREL.
Voyons!
GLOCESTER.
D'abord ton innocence.
TYRREL.
Après?
GLOCESTER.
Ta liberté.
TYRREL.
C'est mieux.
GLOCESTER.
Ton opulence.
TYRREL, *vivement.*
C'est assez.
GLOCESTER.
Pour Tyrrel; mais stipulons pour moi.
TYRREL.
Que vous faut-il, milord?
GLOCESTER.
Un plein pouvoir sur toi.
TYRREL.
Vous l'aurez.
GLOCESTER.
Aujourd'hui?
TYRREL.
Sur l'heure.
GLOCESTER.
Au premier signe,
Comprends-moi.
TYRREL.
J'ai des yeux.
GLOCESTER.
Frappe qui je désigne.
TYRREL.
Mon bras n'est que trop sûr.
GLOCESTER.
Sans consulter le rang.

TYRREL.

Hors le prix convenu, tout m'est indifférent.

GLOCESTER.

Mon ami, si je veux?

TYRREL.

Et le mien s'il vous gêne.

GLOCESTER.

A l'œuvre.

TYRREL.

Commandez, milord, je suis en veine.

GLOCESTER.

Du comte d'Hereford délivre-moi ce soir.

TYRREL.

Je ne le connais pas.

GLOCESTER.

Bientôt tu vas le voir.

TYRREL.

Où l'attendre?

GLOCESTER.

A Whit-hall.

TYRREL.

Il est mort s'il y passe.

GLOCESTER.

Je l'y ferai passer.

TYRREL.

Bien.

GLOCESTER.

Un point m'embarrasse.

TYRREL.

Lequel?

GLOCESTER.

Peut-on encor te connaître à la cour?

TYRREL.

J'y parus à vingt ans et n'y restai qu'un jour.

GLOCESTER.

Pourquoi?

TYRREL.

Je m'ennuyai, milord, de l'étiquette.

GLOCESTER.

Que sir James Tyrrel aujourd'hui s'y soumette.

TYRREL, *avec importance.*

Il le fera pour vous.

GLOCESTER.

C'est bien : levez les yeux;
Sur votre front hautain portez tous vos aïeux.
Allons, mon gentilhomme, une superbe audace!

Un train de roi! cet air qui dit : Faites-moi place!
Des vices de bon goût! de splendides repas!
Vos salons, dès demain, ne désempliront pas;
Et nul n'ira chercher, s'il s'amuse à vos fêtes,
Qui vous étiez, sir Jame, en voyant qui vous êtes.
Tout vous convient-il?

TYRREL.

Tout.

GLOCESTER.

C'est donc fait?

TYRREL.

Je conclus.

GLOCESTER.

Moi, je paye, à présent tu ne t'appartiens plus.

TYRREL.

Jamais on n'eut sur moi de droit si légitime :
Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.

GLOCESTER.

En lui montrant une des portes latérales pendant qu'il s'éloigne.
Ou vient; sors. — Par Saint George! on ne l'a pas flatté :
Il me réconcilie avec l'humanité.

LE CHIEN DU LOUVRE

BALLADE

Passant, que ton front se découvre :
Là plus d'un brave est endormi;
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille :
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et, de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,

En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui. »

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse,
A son retour.

Au vent des nuits, quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende;
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort;
Puis il se dit comme la veille :
« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade
Couvert de sang;
Il l'entend qui siffle dans l'ombre.
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure,
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra!
Quel fut son nom? C'est un mystère :
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre :
Là plus d'un brave est endormi ;
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami.

(Édit. Firmin Didot.)

GUIRAUD

Alexandre Guiraud, membre de l'Académie française (1826), né à Limoux le 25 décembre 1788, est mort à Paris le 24 février 1847. D'abord lauréat, comme Victor Hugo, mais bien avant lui, de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse dans plusieurs concours poétiques, il vint à Paris et publia divers recueils de poésies qui furent remarqués. Son poème *le Petit Savoyard* eut un grand succès; et il le méritait par la naïveté touchante du sujet, par l'honnêteté des sentiments, par l'élégance simple et pure de la versification.

Guiraud a composé plusieurs tragédies : *les Macchabées*, *le Comte Julien*, *Pélage;* il a écrit aussi un roman philosophique dans le sens de l'école catholique libérale, *Flavien ou Rome au désert*, Paris, 1835, 2 vol. in-8.

Ses œuvres ont été réunies en 6 vol. in-8, Paris, 1845.

LE PETIT SAVOYARD

LE DÉPART

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux, ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire.
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,

Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent,
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense :
Que je vais prier Dieu pour toi!...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde?
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant.
Porte au seuil des palais un visage content,
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être....
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin.
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.

Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer »;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

LE RETOUR

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier.
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter, à sa course dernière?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà... Tels encore qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage;
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours;
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive et regarde..... Mais quoi!
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée.
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »

La porte cède; il entre; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle
« Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, dit-elle;

Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient; ayez des jours contents;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et nos loups les dévorent;
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours! »
(*Poèmes et chants élégiaques*, édit. Amyot.)

BÉRANGER

Jean-Pierre de Béranger est né le 19 août 1780 à Paris où il est mort le 16 juillet 1857. D'abord compositeur dans une imprimerie à Péronne, il voulut écrire et s'essaya sans succès dans divers genres. Le prince Lucien Bonaparte vint à son aide en 1803 ; puis il entra dans les bureaux de l'Université et put se consacrer avec plus de loisir et de tranquillité d'esprit à ses travaux littéraires. Vers 1813 il se

voua à la chanson, qui désormais resta sa vraie vocation, le moule de son talent, et sa gloire. Sous sa plume la chanson est devenue une ode, une cantate, un hymne, une satyre, un poème.

Ses poésies, dont le retentissement a été immense, ont été portées aux nues pendant longues années ; aujourd'hui elles sont jugées avec une sévérité injuste ; elles semblent destinées à tomber dans l'oubli et à n'avoir plus qu'une valeur d'histoire littéraire.

Pourtant Béranger a été un écrivain patient, consciencieux, pénétré ; il n'improvisait guère ; c'est par un travail prolongé et recueilli qu'il donnait à ses œuvres cette pureté, cette harmonie où l'effort ne se retrouve plus. Dans ses chansons même les plus légères on ne découvre pas une épithète inutile, pas une expression forcée.

Voici ce qu'en 1832 écrivait un de ses admirateurs : « Son style est d'une limpidité, d'une précision et d'une pureté qui défient la critique. Toute louange banale ferait ombre à sa gloire. La voix du poète, voix prophétique, a préludé à tous les grands événements de notre histoire contemporaine ; et l'écho de ses chansons, épopée d'un nouveau genre, retentira longtemps du palais à la chaumière. »

Ses chansons ont été publiées en un très grand nombre d'éditions de 1815 à 1857. Sa correspondance a paru en 1860, 4 vol. in-8.

Œuvres posthumes : *Ma Biographie*, 1857, in-8 ; *Dernières chansons*, 1857, in-8. Parmi les nombreux ouvrages de critique et de polémique littéraires écrits à propos de Béranger, signalons le volume de J. Janin, *Béranger et son temps*, 1866, in-18 ; les articles de Sainte-Beuve, *Lundis*, t. II, et *Nouveaux Lundis*, t. I ; et les études de M. P. Boiteau sur *la Philosophie et la Politique de Béranger*, 1859, in-8, et sur sa *Vie*, 1861, in-16.

LES ENFANTS DE LA FRANCE (1819)

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.

Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor .
Honneur aux enfants de la France!

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France! et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois.
Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours;
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir ta lance,
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux;
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France!

LE VIEUX DRAPEAU (1820)

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré.
Nos souvenirs m'ont enivré ;
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière [1] ;
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté ;
Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits ;
Rendons-lui le coq des Gaulois,
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire [2].
Seul il peut voiler nos malheurs;
Déployons-le sur la frontière.

1. Le drapeau tricolore était remplacé alors par le drapeau blanc. — 2. L'armée française fut, au début de la Restauration, reléguée au delà de la Loire.

Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes,
Un instant osons l'entrevoir :
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir ;
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LES HIRONDELLES

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine.
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LE VOYAGE IMAGINAIRE (1824)

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir,
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
La liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein, garde-moi de périr.
Laisse ma Muse aborder au Pirée ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.
(*Chansons*, tome II, édit. Garnier frères.)

BARTHÉLEMY ET MÉRY

Auguste Barthélemy, né à Marseille en 1796, est mort à Paris le 23 août 1867. Élève des Oratoriens de Juilly, il écrivit d'abord dans *le Drapeau blanc* contre la liberté de la presse; il se préparait déjà à ces tristes palinodies qui ont terni sa vie et qui l'ont amené à mourir (châtiment terrible!) oublié, obscur, isolé, au milieu d'une indifférence qu'aucune curiosité publique ne vint réveiller.

Après avoir publié avec son compatriote Méry des satires politiques de 1825 à 1830, et le grand poème de *Napoléon en Égypte*, 1829, il fit paraître seul la *Némésis*, 1831, fut attaché à l'Imprimerie royale, essaya vainement de ressaisir l'attention publique, qui s'était détournée de lui, et disparut du monde littéraire, où son nom même s'était évanoui depuis longtemps.

Pourtant le vers de Barthélemy est admirable; sa poésie ou sa versification renferme une science profonde de la rime française et de la période harmonieuse. Elle a une pureté et une sonorité incomparables. Son vers se développe, tombe et se balance avec une régularité, une ampleur, une précision merveilleuses. Il a un éclat métallique, et il semble que l'auteur a fouillé jusqu'au fond toute la langue poétique, et en a découvert toutes les ressources, toutes les fibres intimes, tous les secrets les plus savants et les plus cachés.

Outre les satires politiques, *Napoléon en Égypte* et la *Némésis*, Barthélemy a publié les *Douze journées de la Révolution*, 1832; la *Nouvelle Némésis*, 1844; divers petits

poèmes qui n'ont rien ajouté à sa gloire. Il a traduit en vers l'*Énéide* de Virgile, 1835-1838, 4 vol. in-8.

Joseph Méry, né près de Marseille le 21 janvier 1798, est mort à Paris le 17 juin 1866, un an avant Barthélemy, dont le nom en littérature est inséparable du sien, et qui avait dit de lui :

Cet ami, de mon vers hémistiche vivant.

Marseillais, poète et romancier, Méry, doué d'un caractère heureux, d'une verve éblouissante, d'une fécondité inépuisable, avait l'imagination d'un Provençal, l'érudition d'un homme du Nord, et une rare puissance d'assimilation dans toutes les branches du savoir humain. Séminariste éloquent, humaniste profond, journaliste infatigable, il écrivit des satires poétiques des plus vives, un grand poème dans la forme de l'épopée classique et un grand nombre de romans dont le style est coloré, le mouvement rapide, et où le pittoresque des descriptions le dispute à l'exposé dramatique et émouvant des événements racontés.

Nous venons d'apprécier, en parlant de Barthélemy, leur versification sonore, pleine, majestueuse, bien timbrée.

Les satires politiques dues aux deux amis eurent une vogue extraordinaire, mais, malheureusement, inspirées exclusivement par des faits de polémique contemporaine, elles ont perdu aujourd'hui la majeure partie de leur intérêt. On s'étonne de voir revêtus de magnifiques formes littéraires des incidents publics qui, n'étant plus compris par la génération présente, paraissent mesquins et sans valeur.

Parmi les poésies qui appartiennent à Méry seul, citons seulement les *Mélodies poétiques*, 1853, in-18, et *Napoléon en Italie*, 1859, gr. in-8. Parmi ses nombreux romans, citons les *Scènes de la vie italienne*, 1837, 2 vol. in-8; les *Nuits de Londres*, 1840, 2 vol. in-8. La *Guerre du Nizam*, 1847, 3 vol. in-8; enfin plusieurs comédies et drames.

NAPOLÉON EN ÉGYPTE

EXPOSITION

Puissent les souvenirs de cette grande histoire
Consoler notre siècle, orphelin de la gloire !
Indolents rejetons d'aventureux soldats,
Suivons aux bords du Nil leurs gigantesques pas,
Dans ces déserts brûlants où montent jusqu'aux nues
Des sépulcres bâtis par des mains inconnues.
Soldats de l'Orient ! héros républicains,
Qu'a brunis le soleil de ses feux africains ;
Vous, dont le jeune Arabe, avide de merveilles,
Mêle souvent l'histoire aux fables de ses veilles,
Approchez, vétérans ! A nos foyers assis,
Venez, enivrez-nous d'héroïques récits ;
Contez-nous ces exploits que votre forte épée
Gravait sur la colonne où repose Pompée ;
Reportez un instant sous les yeux de vos fils
Les tentes de la France aux déserts de Memphis ;
Dites-nous vos combats, vos fêtes militaires,
Et les fiers mamelucks aux larges cimeterres,
Et la peste, fléau né sous un ciel d'azur,
Des guerres d'Orient auxiliaire impur,
Et le vent sablonneux, et le brillant mirage
Qui montre à l'horizon un fantastique ombrage ;
Déroulez ces tableaux à notre souvenir
Jusqu'au jour où, chargés des palmes d'Aboukir,
Vos bras ont ramené de l'Égypte lointaine
Et le drapeau d'Arcole et le grand capitaine.

(Chant Ier.)

LE DÉSERT

L'élite de l'armée en cinq corps se partage,
Tous ont brigué l'honneur d'un périlleux voyage ;
Mais le chef a choisi, pour les plus grands travaux,
Ces vétérans de fer, ces hommes sans rivaux,
Qui, joyeux et légers sous le poids de l'armure,
Souffrent avec courage et tombent sans murmure.
A leur tête ont paru Lannes, Bon et Reynier ;
Kléber, d'Alexandrie arrivé le dernier,
Oubliant par devoir sa blessure récente,
Ferme des fantassins la colonne puissante,
Puis s'avancent au pas Murat et ses dragons,
Les bruyants artilleurs, aux sonores fourgons ;
Et, des vivres du camp sobres dépositaires,
Sur un sable connu marchent les dromadaires.

Quelque temps nos soldats adressent leurs regrets
Aux coupoles du Caire, aux lointains minarets ;
Mais bientôt à leurs yeux, dans l'horizon immense,
La ville disparaît, et le désert commence.
Solitude infertile, où l'homme est seul debout !
Cercle démesuré, dont le centre est partout !
Là point de frais vallons où l'onde des collines
D'un portique détruit caresse les ruines ;
Point de ces verts abris où, sous un ciel d'airain,
Au murmure des eaux s'endort le pèlerin !
Du néant taciturne effroyable domaine !
L'œil distingue parfois, isolé dans la plaine,
Un palmier dont le sable étreint les derniers nœuds,
Des buissons de nopals, aux rameaux épineux,
Et les blocs qui, debout sur ces blanches savanes,
Immobiles signaux, guident les caravanes.
Souvent on voit passer, sur l'horizon uni,
Une autruche pesante, au long cou dégarni,
Qui, mêlée aux troupeaux des agiles gazelles,
S'éloigne en fatiguant ses impuissantes ailes ;
On croirait voir de loin, sur le sol découvert,
Un Arabe à cheval qui fuit dans le désert ;
Et les soldats, rêveurs dans ces lieux solitaires,
Oubliaient la gaîté des marches militaires.
Qu'est devenu ce temps où sur de frais sillons,
De l'Adige au Tésin, leurs joyeux bataillons,
Mêlant l'hymne de guerre aux airs de la folie,
Traversaient en chantant la riante Italie,
Beau jardin, tout paré d'éclatantes couleurs,
Où les champs de bataille étaient des champs de fleurs ?
Ainsi pense la foule, et pourtant résignée
Elle suit du désert la route désignée ;
Et les jeunes soldats cherchent aux premiers rangs
Leur jeune chef, à pied, parmi les vétérans ;
Il marche le premier : son plumet tricolore
Brille aux yeux des soldats comme ce météore
Qui, dans ces vieux déserts, sous un ciel ténébreux,
Vers les vallons promis entraînait les Hébreux.
Ainsi les bataillons sur une plaine nue
Poursuivaient lentement leur marche continue ;
Et déjà les soldats, sous un ciel ennemi,
Dans leur lit sablonneux douze fois ont dormi.

(Chant V, édit. Perrotin.)

AUGUSTE BARBIER

Auguste Barbier, né à Paris le 28 avril 1805, est mort à Nice le 1er février 1882. Ses goûts et la révolution de 1830 l'enlevèrent bientôt aux études du droit, qu'il avait cependant achevées. Il avait écrit avec Alphonse Royer un roman, *les Mauvais garçons*, satire très vive des mœurs du XVe siècle. Sa première poésie, *la Curée*, parut au mois d'août 1830 dans la *Revue de Paris*. Il avait emprunté à André Chénier la forme de l'ïambe, si énergique, si ample et si harmonieuse à la fois. Cette pièce, dont le retentissement fut immense, donna d'ailleurs toute la mesure de son talent. *Le Lion*, *Quatre-vingt-treize*, *l'Émeute*, *la Popularité*, *l'Idole* surtout, présentent la même énergie, le même élan, le même enthousiasme, la même conviction sincère. Ces diverses pièces furent réunies en un volume, fréquemment réimprimé, 1830-1831. Les autres œuvres, d'un caractère plus calme, eurent moins de succès : les circonstances n'étaient plus les mêmes ; ce n'était plus de la poésie politique. Il a publié : *il Pianto*, 1832 ; *Lazare*, 1833 ; *Érostrate* 1837 ; *Chants civils et religieux*, 1841 ; *Rimes héroïques*, 1843 ; *Chansons et Odelettes*, 1851 ; *Silves*, 1864, et un nouveau volume de *Satires*, 1865.

LA CURÉE

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux;
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,

Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage.
Gueusant quelque bout de galons;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

Ainsi, quand dans sa bauge aride et solitaire
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute alors comme une vague immense
Bondit; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons :
Chiens courants et limiers, et dogues et molosses,
Tout se lance, et tout crie : Allons!
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons! allons! les chiens sont rois!
Le cadavre est à nous; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl!
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ces flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
lui crie : en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté! »

L'IDOLE

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort, heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger :
Tout son poil reluisait, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail;
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride
Sur le ventre des nations.
Enfin lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva, mais un jour de bataille,

Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.
(*Iambes et poèmes*, édit. Charpentier.)

LAMARTINE

Alphonse Prat de Lamartine, né le 21 octobre 1790 à Mâcon, mort à Paris le 1er mars 1869, publia en 1820 ses premières *Méditations*. Ce livre n'était pas un de ces exercices littéraires par lesquels un jeune homme continue, en entrant dans le monde, les travaux et les succès du collège L'auteur avait trente ans; il connaissait par expérience les orages de l'âme, et c'est avec son cœur qu'il avait composé ses vers. Cela même en constituait l'originalité. Notre langue allait avoir enfin un poète lyrique dont la vie et les œuvres ne fussent pas deux choses distinctes, et chez qui toute création de l'esprit eût été d'abord un sentiment réel. La poésie n'était plus ici un vain jeu d'esprit ; elle semblait revenue à la dignité de ses anciens jours, et se faisait l'organe des plus saintes doctrines, l'apôtre de la religion universelle. Lamartine continuait Jean-Jacques et Bernardin avec quelque chose de plus tendre, de plus féminin, de plus gracieux et en même temps de plus chrétien : il complétait leur poésie par la suave mélodie de ses vers Trois ans après (1823), Lamartine publia ses *Nouvelles Méditations poétiques*, et en 1830 les *Harmonies poétiques et religieuses*. Ce dernier recueil présente un caractère nouveau. L'inspiration y est plus large, plus hardiment religieuse. L'auteur a moins de souci encore des beautés de détail, la poésie est dans l'ensemble : elle coule à pleins bords avec de magnifiques développements. On sent que le poète est sûr de lui-même ; il a conquis son public : il peut s'imposer à lui avec toute sa pensée. Ici plus de passion mondaine : l'élan religieux et philosophique suffit pour nous entraîner. Les *Harmonies* sont de véritables hymnes, pleins d'enthousiasme et de grandeur. Le monde extérieur y apparaît sans

doute et même avec un admirable éclat, mais il s'y montre tout rempli, tout pénétré de Dieu.

C'est dans les *Harmonies* que Lamartine semble avoir atteint à l'apogée de son talent, entre les charmes encore timides des *Méditations* et les rêves nonchalants et souvent monstrueux de la *Chute d'un ange* (1838). Non que dans ce dernier ouvrage même, et surtout dans *Jocelyn* (1836), qui l'a précédé, l'auteur n'ait acquis des qualités nouvelles, telles que le pathétique du récit, la richesse de la description, l'expression des sentiments simples et des détails poétiques de la vie vulgaire; mais il semble que ces qualités soient moins originales, moins spontanées, moins puissantes chez Lamartine que les dons qu'il possédait dans ses premiers poèmes, et qu'en voulant enrichir son génie il en ait souvent altéré la candeur.

Dans son ensemble, l'œuvre de Lamartine présente tous les caractères d'une heureuse improvisation, une facilité, une abondance inépuisable, une inspiration lyrique de premier ordre. Avec cela, elle manque de concentration et par conséquent de force. C'est un large fleuve qui se répand à l'aise dans une plaine fleurie, non un torrent impétueux qui bondit et s'élance. Lamartine n'a rien de sobre, rien d'attique : il ne possède pas ce goût parfait, qui n'est autre chose qu'une exquise raison transportée dans l'art d'écrire. Son style brille des plus chatoyantes couleurs ; il laisse désirer souvent plus de netteté dans le dessin. Il a quelque chose d'indécis et de fuyant dans les contours, je ne sais quoi de féminin dans la pose, une langueur qui est un charme sans doute, mais qui peut facilement devenir une négligence : c'est la *morbidezza* italienne, nuance délicate entre la maladie et la grâce.

On doit encore à Lamartine des *Souvenirs et impressions pendant un voyage en Orient* (1835) ; des *Confidences*, une *Histoire des Girondins* (1847), une *Histoire de la Révolution* (1849) ; un *Cours familier de littérature* (1856-1862).

Les œuvres complètes ont été réunies en une belle édition publiée par M. de Lamartine lui-même, Paris, 1860-1869, 40 vol. gr. in-8.

Après la mort de Lamartine, on a publié de lui : *le Ma-*

nuscrit de ma mère, 1870, in-8 ; des *Souvenirs et Portraits*, 1871, 2 vol. in-18 ; des *Poésies inédites*, 1873, in-8, e sa correspondance, 1873 et années suivantes.

Les études de Sainte-Beuve sur Lamartine se trouvent aux tomes I et IV des *Lundis* et au tome I des *Portraits littéraires*. Citons encore Ch. de Mazade, *Lamartine, sa vie littéraire et politique*, 1872, in-18.

PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux ondes écumantes;
Il serpente, il s'enfonce en un lointain obscur;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transport;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours,

En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? Je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

L'HOMME

A lord Byron

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents;
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine.
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés,
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui, des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend au flanc des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,

Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné, Dieu t'a marqué ta place :
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la vie et la lumière.
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons pour nous que le jour d'aujourd'hui;
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage,
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser,
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté!

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.

Que celui qui t'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas! plus je m'y perds.
Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère;
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;
Malheureux, il aspire à la félicité;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile.
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden.
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites;
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges.
Et s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui, du fond de l'exil de la vie,
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité,
Dans le sein du possible en songe elle s'élance:
Le réel est étroit, le possible est immense;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
Où dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.
Hélas? tel fut ton sort, telle est ma destinée;
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts :
J'ai cherché vainement le mot de l'univers.
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges;

Tantôt, passant les mers pour écouter les sages :
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé!
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux.
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants.
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans pouvoir le comprendre!
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître :
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre :
« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté!
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence!
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi;
Celui qui n'était pas a paru devant toi!
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être :
Me voici! le néant te salue en naissant;
Me voici! mais que suis-je? un atome pensant.

Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême!
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains
Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
Dispose, ordonne, agis, dans les temps, dans l'espace:
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger,
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide;
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les flots dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent.
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi!

« Ni si haut, ni si bas, simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui dans la route obscure où ton doigt le conduit
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré moins malheureux peut-être,
J'eusse été.... Mais je suis ce que je devais être;
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait! Ce que tu fais est bon!
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais;
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi! Le malheur en naissant m'a choisi;

Comme un jouet vivant, ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu :
J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice ;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
Ce coup que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible ;
Dans ses traits expirants où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.
Je disais chaque jour : « Soleil, encore un jour ! »
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore !
Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala :
Hors du monde avec lui mon esprit s'envola !
Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osais.... Je me repens : Gloire au maître suprême !
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir.

« Que j'ai bien accompli cette loi de mon être !
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance.
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu :
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même :
Gloire à toi ! Gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.

Mais silence, ô ma lyre! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
Le ciel même aux damnés envira tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.
Ah! si jamais ton luth amolli par tes pleurs
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor,
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
Courage, enfant déchu d'une race divine!
Tu portes sur ton front ta superbe origine;
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!

Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première.
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit;
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.
Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère,
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,

Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus :
Je te salue, ô mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur:
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'Espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? Parais, que je m'élance enfin
Vers cet Être inconnu, mon principe et ma fin!
— Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports,
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau séjour quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie.
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.
Vain espoir! s'écria le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter l'esprit...
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère;

Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond;
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

L'ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels,
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi, quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein;
La foudre en mes veines circule :
Etonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,

Et la lave de mon génie
Déborde en torrent d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime!
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé;
Mon front que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon,
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel,
Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans nombre,
Ces feux demi voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait, mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.

Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant.
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et sans avoir besoin d'entendre ta parole;
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur;
La terre, ta bonté; les astres, ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de soi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême!
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi!
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts.
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens.

Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme et d'ombre et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers les ténèbres;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins!
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens.
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée!

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu,

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais.... Mais le prêtre entendit mon silence.
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance;
Emportez-les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,

Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi;
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que leur dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit horrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta Mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour;

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

VICTOR HUGO

M. Victor Hugo, né à Besançon le 26 février 1802, mort à Paris le 22 mai 1885. Il venait d'atteindre sa vingtième année quand il publia son premier volume d'*Odes* (1822) et sa vingt-deuxième quand parurent les *Odes et Ballades* (1824), où s'annonçait un talent hors ligne. La préface de son drame de *Cromwell* (1827) fut le manifeste de l'école romantique : elle joua le même rôle qu'avait rempli, en 1549, la *Défense et Illustration de la langue française* par Du Bellay. La situation n'était pas sans analogie, et le *Cénacle* avait plus d'un rapport avec la *Pléiade* : comme elle, il renfermait des hommes du plus grand talent ; il voulait, comme elle, renouveler la forme d'une littérature vieillie.

L'école classique de l'Empire avait porté trop loin les dédains de son goût. Elle s'était fait un idéal traditionnel et trop étroit, qui excluait sans raison de vraies beautés. Le romantisme élargit les portes de l'art, et y fit entrer ce que l'école pseudo-classique avait eu le tort d'en exclure, l'histoire, c'est-à-dire l'homme plus vrai et souvent plus beau que les pâles abstractions qu'elle lui substituait. Il en finit par le ridicule avec toute règle arbitraire, et revendiqua pour l'écrivain la liberté de s'isoler, de vivre à sa fantaisie, le tout à ses risques et périls. M. Victor Hugo l'a très bien défini le *libéralisme en littérature*. La première ivresse de la liberté littéraire dégénéra trop souvent en licence ; on songea à frapper fort plutôt que juste. Mais au milieu des exagérations, qu'une réaction quelconque entraîne toujours à sa suite, on vit s'élever des œuvres qui ne doivent point périr.

L'année qui suivit le manifeste romantique, M. Victor Hugo composait les *Orientales*, la plus magnifique efflorescence de son imagination. Ici la poésie lyrique prenait un caractère nouveau et analogue aux doctrines de la jeune école. Ce n'était plus ni l'élan des passions politiques, ni les poétiques douleurs d'une âme repliée sur elle-même ; c'était du rythme, de la lumière, d'étincelantes couleurs,

que le poète semblait avoir dérobées aux heureuses contrées qu'il chantait : le monde extérieur y versait à pleines strophes ses plus riches images, et à peine sentait-on battre le cœur du poète sous cette profusion d'or, de rubis et de parfums étrangers. Dans les *Feuilles d'automne* (1831), l'horizon s'est assombri, et n'en est que plus attachant : l'artiste demeure, mais l'homme reparaît. La pensée de l'auteur se repose, avec une douce émotion, sur des souvenirs, sur des regrets. Surtout il épanche une tendresse ineffable sur l'enfance, sur ces blondes et frêles têtes, ce doux présent si riant d'avenir.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point fait mal encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !...

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés ;
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers !

Cette sensibilité simple et abordable à tous, cette note si suave, manquait encore à la lyre française. Victor Hugo comblait ici un intervalle qu'avaient laissé entre eux Lamartine et Béranger.

M. Victor Hugo n'est pas exempt des défauts que devaient produire soit le caractère même de son esprit, soit sa position de chef d'école. Il y a dans la vigueur de ses conceptions, dans le dessin hardi de ses plans, dans la franchise un peu crue de son style, quelque chose qui sent le défi et la provocation. Dans son théâtre, *Cromwell*, 1827, *Hernani*, 1827, *Marion Delorme*, 1838, *le Roi s'amuse*, 1832, *Lucrèce Borgia*, 1833, *Ruy-Blas*, 1838, etc., l'esprit de système, plus fortement accusé que dans ses œuvres lyriques, produit un effet plus fâcheux encore. Chaque drame est une antithèse en action ; chaque personnage est comme le déve-

loppement d'un paradoxe. C'est le poète lui-même qui parle, lui seul qui remplit la scène de ses idées propres, défaut manifeste au théâtre, où l'illusion cesse dès que nous apercevons derrière les acteurs la main qui les fait mouvoir et la bouche qui leur souffle leur leçon.

Outre ses deux romans célèbres : *Notre-Dame de Paris* (1831) et *les Misérables* (1832), M. Victor Hugo a publié *Han d'Islande*, 1833 ; *Bug-Jargal*, 1826 ; *le Dernier Jour d'un condamné*, 1829 ; *les Travailleurs de la mer*, 1866 ; *Quatre-vingt-treize*, 1874 ; *Actes et paroles*, 1875 ; *Histoire d'un crime*, 1877.

Les nouveaux recueils lyriques sont : *les Contemplations*, 1856 ; *la Légende des siècles*, 1859 ; *les Chansons des rues et des bois*, 1865 ; *l'Année terrible*, 1872 ; *la Nouvelle Légende des Siècles*, 1876 ; *l'Art d'être grand-père*, 1877 ; *le Pape*, 1878 ; *la Pitié suprême*, 1879, etc.

Les Œuvres complètes de Victor Hugo, réunies pour la première fois de 1819 à 1838, en 22 vol. in-8, ont été très souvent réimprimées en éditions populaires ou de luxe, sans parler des contrefaçons. Citons l'édition Charpentier, 1857 et suiv., in-18 ; l'édition Hetzel, 1858 et suiv., in-18 ; l'édition Hachette, 1864 et suiv. ; et enfin l'édition dite définitive, en cours de publication, chez Hetzel et Quantin, et qui comprendra une cinquantaine de volumes.

Parmi les études publiées sur Victor Hugo, on lira avec intérêt : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 1863, 2 vol. in-8, et le livre tout récent de M. Edmond Biré, *Victor Hugo avant 1830*, 1883, in-12.

Le temps n'est pas encore venu de porter un jugement sur l'œuvre totale de M. Victor Hugo. Mais nous croyons que pour lui, plus encore que pour bien d'autres, doit se poser la question redoutable de Sainte-Beuve : « Que restera-t-il des poètes de ce temps-ci?... Ce qu'on peut dire sans se hasarder, ajoute le même critique, c'est qu'il est résulté de ce concours de talents pendant plusieurs saisons, une très riche poésie lyrique, plus riche que la France n'en avait soupçonné jusqu'alors, mais une poésie très inégale et très mêlée. La plupart des poètes se sont livrés sans contrôle et sans frein à tous les instincts de leur

nature, et aussi à toutes les prétentions de leur orgueil... Les défauts et les qualités sont sortis en toute licence, et la postérité aura à faire le départ [1]. »

LES ORIENTALES

LUI

I

Toujours lui ! lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée;
Il verse à mon esprit le souffle créateur :
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque entouré d'auréoles
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul jeune et fier, amaigri par les veilles,
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel;
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits;
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et, mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !

[1] *Causeries du lundi*, t. Ier, page 287. (Édit. Garnier frères.)

Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil !

II

A Rome, où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout ! — Au Nil je le retrouve encore.
L'Égypte resplendit des feux de son aurore ;
Son astre impérial se lève à l'Orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges :
Les vieux cheiks vénéraient l'émir jeune et prudent
Le peuple redoutait ses armes inouïes ;
Sublime, il apparut aux tribus ébloules
Comme un Mahomet d'Occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire,
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire :
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon :
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages.
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans ;
Là, son ombre éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : « Debout ! » Soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive.
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé :
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte.
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument. Il passe sur le sable ;
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert.
Que l'aquilon sans cesse y fatigue son aile ?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

III

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes :
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom ;
Oui, quand tu m'apparais pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe ?
Ton aigle, dans son vol haletant nous emporte ;
L'œil même qui te fuit le retrouve partout :
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre,
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naples à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
Dont le bruit comme un chant de sultane amoureuse
Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Pœstum l'auguste colonnade,
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile :
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit, du sein des mers et des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries ;
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon !

MAZEPPA

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
Tous ses membres liés
Sur un fougueux cheval nourri d'herbes marines,
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds ;

Quand il s'est dans ces nœuds roulé comme un reptile,
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile

Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux :

Un cri part, et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents!

Ils vont dans les vallons; comme un orage ils passent,
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu ;
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume;
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

Ils vont : l'espace est grand : dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,
Ils se plongent tous deux;
Leur course comme un vol les emporte, et grands chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,
Se débat, le cheval, qui devance la brise,
D'un bond plus effrayé
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable,
Comme un manteau rayé.

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues :
Il voit courir les bois, courir les larges nues,
Le vieux donjon détruit ;
Les monts dont un rayon baigne les intervalles ;
Il voit : et des troupeaux de fumantes cavales
Le suivent à grand bruit !

Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent
Des nuages encor ;
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or !

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,
Sa tête pend ; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux ;

Sur ses membres gonflés la corde se replie,
Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux ;
Hélas ! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux !

Les corbeaux, le grand duc à l'œil rond, qui s'effraie,
L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie
Monstre au jour inconnu ;
Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve
Qui fouille au flanc des morts où son col rouge et chauve
Plonge comme un bras nu !

Tous viennent élargir la funèbre volée ;
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée
Et les nids du manoir ;
Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande en les voyant qui donc là-haut déploie
Ce grand éventail noir.

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée ;
L'essaim s'acharne, et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant :
Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre
Voler confusément.

Enfin, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Éteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné, gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs ;
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête :
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs ;

Eh bien ! ce condamné qui heurte et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour ;

Un jour semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice :
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui ;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui !

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier ;
En vain il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier !

Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et, par delà les nues,
De sombres régions ;
Et mille impurs esprits que ta course réveille
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions !

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme;
Boit au fleuve éternel;
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel, l'anneau du vieux Saturne,
Le pôle, arrondissant une aurore nocturne
Sur son front boréal,
Il voit tout; et pour lui son vol, que rien ne lasse,
De ce monde sans borne à chaque instant déplace
L'horizon idéal.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront :
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas ! et dans la nuit combien de froides ailes
Viendront battre son front ?

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable :
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi;

Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe :
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi !

LES FEUILLES D'AUTOMNE

LA PRIÈRE POUR TOUS

Ora pro nobis !

I

Ma fille ! va prier ! — Vois, la nuit est venue,
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre.... Écoute !
Tout rentre et se repose, et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'Occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine :
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint ; la nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges :
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel !

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin ;
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaye et qui rit !

Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant, dans la prière, endort son jeune esprit !

II

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant deux parts pour toi dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi ! J'en ai plus besoin qu'elle !
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle !
Elle a le cœur limpide et le front satisfait :
Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie ;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie :
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice ;
Nul piège ne l'attire à son riant tableau ;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées :
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore ! — à jamais ignore-les comme elle ! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs ;
Passions, sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs !

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard !

L'âme en vivant s'altère ; et quoique en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit, sous le vice et l'erreur abattu :
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute ;
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison et l'homme sa vertu !

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
« Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père ;

Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente,
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente,
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel:
Toute aile vers son but incessamment retombe,
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger : car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

LA MAISON PATERNELLE

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.
VIRGILE.

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages
Toulouse la romaine, où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute.
Laissez dans ce logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues:
Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang;
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone:
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.

Vous le reconnaîtrez, ami, car, tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, ou la Loire et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles,
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds.

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers :
C'est là. — Regardez bien : c'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre.
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé!
Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
Ne reverra jamais son vieux père endormi!

« Hélas! il a perdu cette sainte défense
Qui protège la vie encore après l'enfance,
Ce pilote prudent, qui, pour dompter le flot,
Prête une expérience au jeune matelot!
Plus de père pour lui! plus rien qu'une mémoire!
Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire!
Plus de récits guerriers! plus de beaux cheveux blancs
A faire caresser par les petits enfants!
Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
L'orgueil de faire voir à la foule ravie
Son père, un vétéran, un général ancien!
Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
Et le seuil paternel qui tressaille de joie
Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

« Le grand arbre est tombé! Resté seul au vallon,
L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
Se rallie inquiet autour du père seul,
Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.

C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
De travailler pour tous, d'agir et de mourir!
Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
Descendre la sagesse austère et recueillie;
Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour,
Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
Et que pour travailler son âme reste nue,
Laissant là l'espérance et les rêves dorés:
Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
Quitte son vêtement de fête de la veille:
Mais, le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
S'en reviendra parée, et belle, et consolée;
Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour!

« Il continûra donc sa tâche commencée,
Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
Cette neige des jours qui blanchit notre tête!

« Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
Qu'on voit blanche et carrée, au bas de la colline,
Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
Un air de bienvenue et d'hospitalité!

« Un sépulcre à Paris! de pierre ou de porphyre,
Qu'importe? les tombeaux des aigles de l'Empire
Sont auprès; ils sont là tous ces vieux généraux
Morts un jour de victoire en antiques héros,
Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
Il puisse converser avec ses frères d'armes;
Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
Parler de guerre; au loin, dans l'ombre, ils peuvent voir
Flotter de l'ennemi les enseignes rivales :
Et l'Empereur au fond passe par intervalles.

« Une maison à Blois! riante, quoique en deuil,
Élégante et petite, avec un lierre au seuil,

Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
Comme un charmant asile à reposer sa vie,
Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs!

« Maison! sépulcre! hélas! pour retrouver quelque ombre
De ce père parti sur le navire sombre,
Où faut-il que le fils aille égarer ses pas?...
Maison, tu ne l'as plus! tombeau, tu ne l'as pas! »

LES PETITS ENFANTS

Sinite parvulos venire ad me.
JÉSUS.

Laissez. — Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris,
Effarouchent la muse et chassent les péris?...
Venez, enfants, venez en foule!

Venez autour de moi; riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures;
C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures!

Fâcheux, qui les vouliez écarter! croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes!

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant,
Au ciel sombre, au cœur du poète!

« Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats,
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
Ces chants purs où l'âme se noie....
Eh! que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie!

La belle ambition et le rare destin!
Chanter! toujours chanter pour un écho lointain!
Pour un vain bruit qui passe et tombe!
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis!
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits!
Faire un avenir à sa tombe!

Oh! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole!

Mais non : au milieu d'eux rien ne s'évanouit :
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées;
La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées!

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée!

Venez, enfants! — A vous jardins, cours, escaliers!
Ébranlez et planchers et plafonds et piliers!
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs!
Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse!

Il est, pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs,
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites :
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes!

Moi, quel que soit le monde et l'homme et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console :
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays, dont la langue est faite pour ma voix,

Dont mes yeux aimaient les campagnes :
Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes !

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains et maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores !

Mai 1830.

LE SOMMEIL

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
SAINTE-BEUVE.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel :
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante !
Il voit des ruisseaux ;
Une voix qui chante
Sort du font des eaux :
Ses sœurs sont plus belles ;
Son père est près d'elles ;
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor ;
Des lis et des roses
Plein le corridor ;

Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or!

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours :
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe?
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : « Demain! »

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel;
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : « Gabriel! »
Mais l'ange le touche,
Et, berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

HYMNE

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie :
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons :
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Juillet 1831.

LES CHATIMENTS

WATERLOO

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin;
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait : la lutte était ardente et noire :
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy! — C'était Blücher.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme,
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient; où se couchaient, comme des épis mûrs,
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes;
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! l'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
— Allons! faites donner la garde, cria-t-il.
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir kolback ou le casque poli;
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur!

Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon sur sa garde penché,
Regardait et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. — Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leur corps
Et regardait mourir la garde. C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient. A travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! en un clin d'œil
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée;
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!

Jersey, 30 novembre 1852.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

LA CONSCIENCE

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide, au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;

Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons! »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement :
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits,
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon;
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;

Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père!
L'œil a-t-il disparu? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans un sépulcre un homme solitaire;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

APRÈS LA BATAILLE

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba! »
Le coup passa si près, que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

LE CRAPAUD

Que savons-nous? Qui donc connaît le fond des choses?
Le couchant rayonnait dans les nuages roses;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent;
Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie;
Grave, il songeait; l'horreur contemplait la splendeur.
(Oh! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur?

Hélas! le Bas-Empire est couvert d'Augustules,
Les Césars de forfaits, les crapauds de pustules,
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils.)
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils;
L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière :
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière;
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli;
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde; et, plein d'oubli,
Le crapaud sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire :
Peut-être le maudit se sentait-il béni;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini.
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait;
Puis une femme avec une fleur au corset
Vint, et lui creva l'œil du bout de son ombrelle;
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle;
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel; —
Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
A pleins poumons, aimés, libres, contents, que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux?
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent;
Fauve, il cherchait la nuit; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal,
Et puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal! »
Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —
Se mit à le piquer d'une branche pointue,
Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant
Les blessures : ravis, applaudis du passant;
Car les passants riaient; et l'ombre sépulcrale
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle,
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid;
Il fuyait; il avait une patte arrachée;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée;
Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,

Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave;
Et les enfants disaient : « Est-il méchant, il bave! »
Son front saignait; son œil pendait; dans le genêt
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre!
Oh! la sombre action, empirer la misère!
Ajouter de l'horreur à la difformité!
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
Il respirait toujours; sans abri, sans asile,
Il rampait; on eût dit que la mort difficile
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait;
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
Mais il leur échappa, glissant le long des haies.
L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
Et s'y plongea sanglant, brisé, le crâne ouvert,
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue;
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis.
Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
Criaient : « Viens voir! dis donc, Alphonse, dis donc, Pierre,
Allons pour l'achever prendre une grosse pierre! »
Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,
Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
— Hélas! Ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles;
Quand nous visons un point de l'horizon humain,
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase;
C'était de la fureur et c'était de l'extase.
Un des enfants revint apportant un pavé,
Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
Et dit : « Nous allons voir comment cela va faire. »
Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
Le hasard amenait un chariot très lourd
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd;
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
Après un jour de marche approchait de l'étable;
Il roulait la charrette et portait un panier;
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier;
Cette bête marchait, battue, exténuée;
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée;
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
Cette stupidité qui peut-être est stupeur;
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue
Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue
Était comme un lugubre et rauque arrachement,
Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant;

La route descendait et poussait la bourrique;
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.
Les enfants, entendant cette roue et ce pas,
Se tournèrent bruyants et virent la charrette:
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête,
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant! »
Tous regardaient.
Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse;
Ce forçat, ce damné, ce patient fit grâce;
Il rassembla sa force éteinte, et, raidissant
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
Résistant à l'ânier qui lui criait : « Avance! »
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
Avec sa lassitude acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard il détourna la roue inexorable,
Laissant derrière lui vivre ce misérable;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.
Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants, — celui qui conte cette histoire —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
Entendit une voix qui lui disait : « Sois bon! »

ALFRED DE VIGNY

Alfred de Vigny, né à Loches en 1799, est mort à Paris en 1863. Sous la Restauration il appartint à la garde royale, et donna sa démission en 1827. Il aborda plusieurs genres littéraires, le poème philosophique, le roman historique, le drame. Ses premiers poèmes, le *Déluge*, *Moïse* et surtout *Eloa* révèlent toute l'influence exercée par la nouvelle école romantique. Sa poésie avait pour caractères la pureté, l'élévation, la dignité et une grandeur un peu cherchée, mais réelle. Sa renommée était déjà brillamment établie quand le roman de *Cinq-Mars* vint y ajouter un dernier éclat. Ses œuvres dramatiques n'eurent qu'un

succès relatif; au théâtre, le style n'est qu'un des éléments de réussite et de triomphe.

De Vigny a composé : en prose, *Cinq-Mars* (1826), *Stello* (1832), *Servitude et grandeur militaires* (1835); en vers, *Poèmes antiques et modernes* (1826) et les *Destinées* (1864), éditées par M. L. Ratisbonne, son exécuteur testamentaire.

Ses œuvres dramatiques sont : en prose, *la Maréchale d'Ancre* (1830), *Chatterton* (1835), *Quitte pour la peur* (1850) ; en vers, *le More de Venise* et *le Marchand de Venise* (1838-1839).

MOÏSE

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent,
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant des bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Segor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera pas admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main.
Puis, vers le haut du mont, il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.

On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
Le mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
Hélas! Je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!
Hélas! Je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;

J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
Il fut pleuré. Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

LA PRISON

LA CONFESSION DU MASQUE DE FER

LE PRÊTRE.

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT.

Hélas! malgré ma haine,
J'écoute votre voix, c'est une voix humaine,

J'étais né pour l'entendre, et je ne sais pourquoi
Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attraits pour moi.
Jamais je ne connus cette rare parole,
Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console;
Et les chants maternels qui charment vos berceaux
N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux;
Et pourtant, lorsqu'un mot m'arriva moins sévère,
Il ne fut pas perdu pour mon cœur solitaire.
Mais, puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu!
Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu?

LE PRÊTRE.

O qui que vous soyez! vous que tant de mystère
Avant le temps prescrit sépara de la terre,
Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts;
Si vous avez failli, rappelez les remords,
Versez-les dans le sein du Dieu qui vous écoute,
Ma main du repentir vous montrera la route;
Entrevoyez le ciel par vos maux acheté :
Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.
De la confession j'accomplis l'œuvre sainte,
Le tribunal divin siége dans cette enceinte.
Répondez, le pardon déjà vous est offert
Dieu même....

LE MOURANT.

Il est un Dieu! J'ai pourtant bien souffert!

LE PRÊTRE.

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème?
Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs
Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs?
O mon fils! c'est pour vous, tout ingrats que nous sommes,
Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes.
A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT.

J'étais peut-être roi.

LE PRÊTRE.

Le sauveur était Dieu!
Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin maître,
Si j'osais, après lui, nommer encor le prêtre,
Je vous dirais : Et moi, pour combattre l'enfer,
J'ai resserré mon sein dans un corset de fer;
Mon corps a revêtu l'inflexible cilice
Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice;
Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
Ont usé chaque jour mes genoux pénitents,
Et c'est encor trop peu que de tant de souffrance
Pour acheter du ciel l'ineffable espérance.
Au creuset douloureux il faut être épuré

Pour conquérir son rang dans le séjour sacré.
Le temps nous presse : au nom de vos douleurs passées,
Dites-moi vos erreurs pour les voir effacées;
Et devant cette croix, où Dieu monta pour nous,
Souhaitez avec moi de tomber à genoux. »

Sur le front du vieux moine une rougeur légère
Fit renaître une ardeur à son âge étrangère;
Les pleurs qu'il retenait coulèrent un moment;
Au chevet du captif il tomba pesamment,
Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
Pour le cœur du chrétien demandant des remords,
Il murmurait tout bas la prière des morts;
Et sur le lit, sa tête, avec douleur penchée,
Cherchait du prisonnier la figure cachée.
Un flambeau la révèle entière : Ce n'est pas
Un front décoloré par un prochain trépas,
Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage;
Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge :
Un fantôme immobile à ses yeux est offert;
Et les feux ont relui sur un masque de fer.

(*Poèmes*, édit. Charles Gosselin.)

ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset, né le 11 novembre 1810 à Paris, y est mort le 1er mai 1857. Il était en 1828 le plus jeune et l'un des plus brillants habitués du *Cénacle*. Tout ce que l'esprit a de plus soudain, de plus capricieux, de plus mélangé, semblait former son essence : le grotesque, le bizarre, l'impossible, se croisaient à chaque instant avec les inspirations les plus charmantes, et formaient le tissu versicolore de son style. C'était quelque chose de leste, de dégagé, d'adorablement impertinent. On croyait voir le gai et capricieux Ariel s'avisant çà et là de jouer le rôle de Caliban. Multiple, insaisissable, il renouvelait tantôt la franche allure de Mathurin Régnier, tantôt la passion de Faust, quelquefois les peintures ardentes de *Parisina*, de *Lara*, du *Corsaire* ou les zigzags épiques de *Don Juan*.

Nul ne fut plus que lui le poète du Paris de notre jeunesse, du Paris des boulevards, des hommes de lettres, des

artistes, des cafés, des théâtres, pendant les vingt années qui suivirent 1830.

« Voilà, dit M. Taine, le monde pour lequel Alfred de Musset écrivait : c'est dans ce Paris qu'il faut le lire. Le lire? Nous le savons tous par cœur. Il est mort, et il nous semble que tous les jours nous l'entendons parler. Une causerie d'artistes qui plaisantent dans un atelier, une belle jeune fille qui se penche au théâtre sur le bord de sa loge, une rue lavée par la pluie, où luisent les pavés noircis, une fraîche matinée riante dans les bois de Fontainebleau, il n'y a rien qui ne nous le rende présent et comme vivant une seconde fois. Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait... On ne l'a point admiré, on l'a aimé... Il avait le plus précieux des dons qui puissent séduire une civilisation vieillie, la jeunesse.....

« Il a trop demandé aux choses; il a voulu d'un trait, âprement et avidement, savourer toute la vie ; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée : il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée et tordue ; et il est resté les mains salies, aussi altéré que devant. Alors ont éclaté ces sanglots qui ont retenti dans tous les cœurs. Quoi! si jeune et déjà si las! Tant de dons précieux, un esprit si fin, un tact si délicat, une fantaisie si mobile et si riche, une gloire si précoce, un si soudain épanouissement de beauté et de génie, et au même instant les angoisses, le dégoût, les larmes et les cris.... Comme un homme, au milieu d'une fête, qui boit dans une coupe ciselée, debout, à la première place, parmi les applaudissements et les fanfares, les yeux riants, la joie au fond du cœur, échauffé et vivifié par le vin généreux qui descend dans sa poitrine, et que subitement on voit pâlir; il y avait du poison au fond de la coupe. Il tombe et râle : ses pieds convulsifs battent les tapis de soie, et tous les convives effarés regardent. Voilà ce que nous avons senti le jour où le plus aimé, le plus brillant d'entre nous, a tout d'un coup palpité d'une atteinte invisible et s'est abattu parmi les splendeurs et les gaietés menteuses de notre banquet [1]. »

1. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. IV, ch. VI, édit. Hachette.

Cette moralité du déclin et de la mort d'Alfred de Musset compense, pour qui sait comprendre, ce qui peut manquer à la moralité de ses œuvres et de sa vie.

Les principaux ouvrages de Musset sont : *Contes d'Espagne et d'Italie*, 1830 ; *Un spectacle dans un fauteuil*, 1832-1834 ; *la Confession d'un enfant du siècle*, 1836 ; *Poésies complètes*, 1838 ; *Comédies et proverbes*, 1840-1851 ; *Nouvelles*, 1845-1846 ; *Poésies nouvelles*, 1850 ; *Œuvres posthumes*, 1860.

Les éditions d'œuvres complètes de Musset, en un ou plusieurs volumes, sont nombreuses. Citons seulement l'édition illustrée donnée en 1865 (10 vol. in-8) et l'édition Charpentier (1880, 10 vol. in-12).

POÉSIES NOUVELLES

L'ESPOIR EN DIEU

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir!

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie :
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire;
Rien de toi n'est perdu pour nous;
Tout prie, et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord?
A quoi bon le crime et la peste?
O Dieu juste! pourquoi la mort?

Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos!

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu?
Le doute a désolé la terre;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si la chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir;
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon!

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour;

Et dans cet hosanna suprême
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

A LA MALIBRAN [1]

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle?
Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés;
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle;
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

O Maria-Felicia! le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers :
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée;
Dans un rythme doré l'autre l'a cadencée;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée;
Et, pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle;
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix :
Et de toi, morte hier, de toi pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix!

Une croix! et l'oubli, la nuit et le silence!
Écoutez! c'est le vent, c'est l'océan immense;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin;
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain.

1. Marie-Félicité, fille de Manuel Garcia, née à Séville en 1809, mariée à un banquier français nommé Malibran, obtint comme cantatrice et tragédienne d'éclatants triomphes sur tous les théâtres de l'Europe. Elle est morte à Manchester en 1836, à l'âge de vingt-sept ans.

Une croix, et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux;
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre:
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

O Ninette! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur?

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais le saule,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona?

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe une lyre à la main;
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain?

N'était-ce pas hier, qu'enivrée et bénie
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londre et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité?

Qu'as-tu fait pour mourir, ô noble créature!
Belle image de Dieu, qui donnais en chemin
Au riche un peu de joie, au malheureux du pain?
Ah! qui donc frappe ainsi dans la mère nature,
Et quel faucheur aveugle, affamé de pâture,
Sur les meilleurs de nous ose porter la main?

Ne suffit-il donc pas à l'ange de ténèbres
Qu'à peine de ce temps il nous reste un grand nom?
Que Géricault, Cuvier, Schiller, Gœthe et Byron
Soient endormis d'hier sous les dalles funèbres,
Et que nous ayons vu tant d'autres morts célèbres
Dans l'abîme entr'ouvert suivre Napoléon?

Nous faut-il perdre encor nos têtes les plus chères,
Et venir en pleurant leur fermer les paupières,

Dès qu'un rayon d'espoir a brillé dans leurs yeux?
Le ciel de ses élus devient-il envieux?
Ou faut-il croire, hélas! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune on est aimé des dieux?

Ah! combien, depuis peu, sont partis pleins de vie!
Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux!
La cendre de Robert à peine refroidie,
Bellini tombe et meurt! — Une lente agonie
Traîne Carrel sanglant à l'éternel repos.
Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux.

Que nous restera-t-il si l'ombre insatiable,
Dès que nous bâtissons, vient tout ensevelir?
Nous qui sentons déjà le sol si variable
Et sur tant de débris marchons vers l'avenir,
Si le vent sous nos pas balaye ainsi le sable,
De quel deuil le Seigneur veut-il donc nous vêtir?

Hélas! Marietta, tu nous restais encore!
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Ah! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la muse implacable
Qui dans ses bras en feu t'a portée au tombeau.

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir!
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente,
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux?

Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux?

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému?
Hélas! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais le saule, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu?

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur?
Ne savais-tu donc pas que, sur ta tempe ardente,
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur?

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux?

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

Oui, oui, tu le savais, et que, dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

Meurs donc! ta mort est douce et ta tâche est remplie
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin!

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

MARIE

Ainsi, quand la fleur printanière
Dans les bois va s'épanouir,
Au premier souffle du zéphyr
Elle sourit avec mystère;

Et sa tige fraîche et légère,
Sentant son calice s'ouvrir,
Jusque dans le sein de la terre
Frémit de joie et de désir.

Ainsi, quand ma douce Marie
Entr'ouvre sa lèvre chérie
Et lève en chantant ses yeux bleus,

Dans l'harmonie et la lumière
Son âme semble tout entière
Monter en tremblant vers les cieux.

SONNETS A MADAME MENNESSIER-NODIER

I

Madame, il est heureux celui dont la pensée
(Qu'elle fût de plaisir, de douleur ou d'amour)
A pu servir de sœur à la vôtre un seul jour!
Son âme dans votre âme un instant est passée.

Le rêve de son cœur un soir s'est arrêté,
Ainsi qu'un pèlerin, sur le seuil enchanté

Du merveilleux palais, tout peuplé de féeries,
Où dans leurs voiles blancs dorment vos rêveries!

Qu'importe que bientôt pour un autre oublié,
De vos lèvres de pourpre il se soit envolé
Comme l'oiseau léger s'envole après l'orage!

Lorsqu'il a repassé le seuil mystérieux,
Vos lèvres l'ont doré, dans leur divin langage,
D'un sourire mélodieux.

II

— « Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose, et le cœur dans les yeux.
— Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux,
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse. »

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux;
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme une espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
O voyageur ami, père du souvenir,

C'est ta main consolante, et si sage et si douce,
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

III

Quand, par un jour de pluie, un oiseau de passage
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au fond du bois fleuri, dans son nid de feuillage,
Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel de votre âme entendu,
Et vous me répondez dans votre cher langage.
Ce charme triste et doux tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur vous me l'avez rendu.

Était-ce donc bien vous, si bonne et si jolie,
Vous parlez de regrets et de mélancolie.
— Et moi, peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie.
Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie,
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé?

IV

Vous les regrettiez presque en me les envoyant,
Ces vers, beaux comme un rêve, et purs comme l'aurore
« Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
Va se croire obligé de me répondre encore. »

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie, amitié, que le vulgaire ignore,
Gentil bouquet de fleurs, de larmes tout brillant
Que dans un noble cœur un soupir fait éclore.

Oui, nous avons ensemble, à peu près, commencé
A songer ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès très chers, et j'en appelle.

Mais, en vous écoutant, tout regret a cessé.
Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé.

LE VERSIFICATEUR

Certes, c'est une vieille et vilaine famille
Que celle des frelons et des imitateurs;
Allumeurs de quinquets, qui voudraient être acteurs.
Aristophane en rit, Horace les étrille;
Mais ce n'est rien auprès des versificateurs.
Le dernier des humains est celui qui cheville.

Est-il, je le demande, un plus triste souci
Que celui d'un niais qui veut dire une chose,
Et qui ne la dit pas, faute d'écrire en prose?
J'ai fait de mauvais vers, c'est vrai; mais, Dieu merci!
Lorsque je les ai faits, je les voulais ainsi,
Et de Wailly ni Boiste, au moins, n'en sont la cause.

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine,
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne,
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux,
Traiter son propre cœur comme un chien qu'on enchaîne
Et fausser jusqu'aux pleurs que l'on a dans les yeux.

LE POÈTE

Impromptu en réponse à cette question : Qu'est-ce que la poésie?

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,

Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

THÉOPHILE GAUTIER

Théophile Gautier, né le 31 août 1811 à Tarbes, est mort à Neuilly-sur-Seine le 23 octobre 1872. Il travailla deux ans dans l'atelier du peintre Rioult ; en 1828 il abandonna la peinture pour les lettres et devint un des coryphées de l'école romantique ; il apporta dans le domaine de la littérature ses goûts et ses habitudes d'artiste et de coloriste fougueux. Ses premières poésies parurent en 1830. Il avait soigneusement étudié les formes de la versification du XVI^e^ siècle. Il développa dans ses compositions en vers un talent incontestable et une véritable souplesse de rythme. Il comprit bientôt les exagérations des nouvelles mœurs littéraires et en montra les ridicules dans son roman *les Jeune-France*. Théophile Gautier a beaucoup publié en prose et en vers; il a écrit dans un grand nombre de revues et de journaux ; en 1846 il fut chargé du feuilleton des théâtres au journal *la Presse*, et en 1854 il rédigea le même feuilleton au *Moniteur Universel*.

Ses principaux ouvrages sont : en prose, *les Jeune-France* (1833), *Mademoiselle de Maupin* (1835), *Tra-los-Montes* (1843), *les Grotesques* (1844), *Nouvelles* (1845), *Italia* (1853), *Constantinople* (1855), *Voyage en Russie* (1863), *le Capitaine Fracasse* (1863), *Paris pendant le siège* (1871); et en vers, *la Comédie de la mort* (1838), *Poésies complètes* (1845), *Émaux et Camées* (1852).

LE CHATEAU DU BONHEUR

LES FUNÉRAILLES DE BÉELZÉBUTH

Vers le matin, Béelzébuth, en proie à une agitation étrange, quitta le fauteuil où il avait passé la nuit et grimpa péniblement sur le lit. Arrivé là, il heurta de son nez la main de son maître endormi encore, et il essaya un ron-ron qui ressemblait à un râle. Sigognac s'éveilla et vit Béelzébuth le regardant comme s'il implorait un secours humain, et dilatant outre mesure ses grands yeux verts vitrés déjà et à demi éteints. Son poil avait perdu son brillant lustré et se collait comme mouillé par les sueurs de l'agonie; il tremblait et faisait pour se tenir sur ses pattes des efforts extrêmes. Toute son attitude annonçait la vision d'une chose terrible. Enfin il tomba sur le flanc, fut agité de quelques mouvements convulsifs, poussa un sanglot semblable au cri d'un égorgé, et se raidit comme si des mains invisibles lui distendaient les membres. Il était mort. Ce hurlement funèbre interrompit le sommeil de la jeune femme. « Pauvre Béelzébuth, dit-elle en voyant le cadavre du chat, il a supporté la misère de Sigognac, il n'en connaîtra pas la prospérité! »

Béelzébuth, il faut l'avouer, mourait victime de son intempérance. Une indigestion l'avait étouffé. Son estomac famélique n'était pas habitué à de telles frairies. Cette mort toucha Sigognac plus qu'on ne saurait dire. Il ne pensait point que les animaux fussent de pures machines, et il accordait aux bêtes une âme de nature inférieure à l'âme des hommes, mais capable cependant d'intelligence et de sentiment. Cette opinion, d'ailleurs, est celle de tous ceux qui, ayant vécu longtemps dans la solitude en compagnie de quelque chien, chat, ou tout autre animal, ont eu le loisir de l'observer et d'établir avec lui des rapports suivis. Aussi, l'œil humide et le cœur pénétré de tristesse, enveloppa-t-il soigneusement le pauvre Béelzébuth dans un lambeau d'étoffe, pour l'enterrer le soir, action qui eût peut-être paru ridicule et sacrilège au vulgaire.

Quand la nuit fut tombée, Sigognac prit une bêche, une lanterne, et le corps de Béelzébuth, raide dans son linceul de soie. Il descendit au jardin, et commença à creuser la terre au pied de l'églantier, à la lueur de la lanterne, dont les rayons éveillaient les insectes et attiraient les phalènes qui venaient en battre la corne de leurs ailes poussiéreuses. Le temps était noir. A peine un coin de la lune se devinait-il à travers les crevasses d'un nuage couleur d'encre, et la scène avait plus de solennité que n'en méritaient les funérailles d'un chat. Sigognac bêchait toujours, car il voulait enfouir Béelzébuth assez profondément pour que les bêtes de proie ne vinssent pas le déterrer. Tout à coup le fer de sa bêche fit feu comme s'il eût rencontré un silex. Le baron pensa que c'était une pierre et redoubla ses coups, mais les coups sonnaient bizarrement et n'avan-

çaient pas le travail. Alors Sigognac approcha la lanterne pour reconnaître l'obstacle et vit, non sans surprise, le couvercle d'une espèce de coffre en chêne, tout bardé d'épaisses lames de fer rouillé, mais très solides encore; il dégagea la boîte en creusant la terre alentour, et, se servant de sa bêche comme d'un levier, il parvint à hisser, malgré son poids considérable, le coffret mystérieux jusqu'au bord du trou, et le fit glisser sur la terre ferme. Puis il mit Béelzébuth dans le vide laissé par la boîte et combla la fosse.

Cette besogne terminée, il essaya d'emporter sa trouvaille au château, mais la charge était trop forte pour un seul homme, même vigoureux, et Sigognac alla chercher le fidèle Pierre, pour qu'il lui vint en aide. Le valet et le maître prirent chacun une poignée du coffre et l'emportèrent au château, pliant sous le faix.

Avec une hache, Pierre rompit la serrure, et le couvercle, en sautant, découvrit une masse considérable de pièces d'or : onces, quadruples, sequins, génovines, portugaises, ducats, cruzades, angelots et autres monnaies de différents titres et pays, mais dont aucune n'était moderne. D'anciens bijoux enrichis de pierres précieuses étaient mêlés à ces pièces d'or. Au fond du coffre vidé, Sigognac trouva un parchemin scellé aux armes de Sigognac, mais l'humidité en avait effacé l'écriture. Le sceau était seul encore un peu visible, et, lettre à lettre, le baron déchiffra ces mots : « Raymond de Sigognac. » Ce nom était celui d'un de ses ancêtres, parti pour une guerre d'où il n'était jamais revenu, laissant le mystère de sa mort ou de sa disparition inexpliqué. Il n'avait qu'un fils, en bas âge, et, au moment de s'embarquer dans une expédition dangereuse, il avait enfoui son trésor, n'en confiant le secret qu'à un homme sûr, surpris sans doute par la mort avant de pouvoir révéler la cachette à l'héritier légitime. A dater de ce Raymond commençait la décadence de la maison de Sigognac, autrefois riche et puissante. Tel fut, du moins, le roman très probable qu'imagina le baron d'après ces faibles indices; mais ce qui n'était pas douteux, c'est que ce trésor lui appartînt. Il fit venir Isabelle et lui montra tout cet or étalé.

« Décidément, dit le baron, Béelzébuth était le bon génie des Sigognac. En mourant, il me fait riche, et s'en va quand arrive l'ange. Il n'avait plus rien à faire, puisque vous m'apportez le bonheur. »

(*Le Capitaine Fracasse*, édit. F. Polo.)

LA CHANSON DE MIGNON

Italie, Italie!
Si riche et si dorée, oh! comme ils t'ont salie!
Les pieds des nations ont battu tes chemins;
Leur contact a limé tes vieux angles romains:
Les faux dilettanti s'érigeant en artistes,
Les milords ennuyés et les rimeurs touristes,

Les petits lords Byron fondent de toutes parts,
Sur ton cadavre à terre, ô mère des Césars!
Ils s'en vont mesurant la colonne et l'arcade;
L'un se pâme au rocher et l'autre à la cascade;
Ce sont à chaque pas des admirations,
Des yeux levés en l'air et des contorsions;
Au moindre bloc informe et dévoré de mousse,
Au moindre pan de mur où le lentisque pousse,
On pleure d'aise, on tombe en des ravissements
A faire de pitié rire tes monuments.
Chacun te tire aux dents, belle Italie antique,
Afin de remporter un pan de ta tunique!
Restons, car au retour on court risque souvent
De ne retrouver plus son vieux père vivant;
Et votre chien vous mord, ne sachant plus connaître
Dans l'étranger bruni celui qui fut son maître;
Les cœurs qui vous étaient ouverts se sont fermés :
D'autres en ont la clef, et dans vos plus aimés
Il ne reste de vous qu'un vain nom qui s'efface.
Lorsque vous revenez, vous n'avez plus de place.
C'est le monde. — Le cœur de l'homme est plein d'oubli;
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli :
L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
Qu'un autre amour dans l'âme; et la larme qui tombe
N'est pas séchée encor que la bouche sourit,
Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit.
Restons pour être aimés, et pour qu'on se souvienne
Que nous sommes au monde; il n'est amour qui tienne
Contre une longue absence; oh! malheur aux absents!
Les absents sont des morts, et comme eux impuissants;
Dès qu'aux yeux bien-aimés votre vue est ravie,
Rien ne reste de vous qui prouve votre vie;
Pour qu'on lui soit fidèle, il faut que le ramier
Ne quitte pas le nid et vive au colombier.
Restons au colombier. Après tout, notre France
Vaut bien ton Italie, et, comme dans Florence,
Rome, Naple, ou Venise, on peut trouver ici
De beaux palais à voir et des tableaux aussi.
Nous avons des donjons, de vieilles cathédrales,
Aussi haut que Saint-Pierre élevant leurs spirales,
Notre-Dame tendant ses deux grands bras en croix,
Saint-Séverin dardant sa flèche entre les toits,
Et la Sainte-Chapelle aux minarets mauresques,
Et Saint-Jacques hurlant sous ses monstres grotesques;
Nous avons de grands bois et des oiseaux chanteurs,
Des fleurs embaumant l'air de divines senteurs,
Des ruisseaux babillards dans de belles prairies,
Où l'on peut suivre en paix ses chères rêveries;

Nous avons, nous aussi, des fruits blonds comme miel,
Des archipels d'azur aux flots de notre ciel,
Et ce qui ne se trouve en aucun lieu du monde,
Ce qui vaut mieux que tout, ô belle vagabonde,
Le foyer domestique ineffable en douceurs,
Avec la mère au coin et les petites sœurs,
Et le chat familier qui se joue et se roule,
Et, pour hâter le temps, quand goutte à goutte il coule,
Quelques anciens amis causant de vers et d'art,
Qui viennent de bonne heure et ne s'en vont que tard.

(*Poésies*, 1830.)

CHOC DE CAVALIERS

Hier il m'a semblé, sans doute j'étais ivre,
Voir sur l'arche d'un pont un choc de cavaliers;
Tout cuirassés de fer, tout imbriqués de cuivre,
Et caparaçonnés de harnais singuliers.

Des dragons accroupis grommelaient sur leurs casques;
Des Méduses d'airain ouvraient leurs yeux hagards
Dans leurs grands boucliers aux ornements fantasques,
Et des nœuds de serpents écaillaient leurs brassards.

Par moment du rebord de l'arcade géante
Un cavalier blessé perdait son point d'appui,
Un cheval effaré tombait dans l'eau béante,
Gueule de crocodile entr'ouverte sous lui!

C'étaient vous mes désirs, c'étaient vous mes pensées,
Qui cherchiez à forcer le passage du pont;
Et vos corps tout meurtris sous leurs armes faussées
Dorment ensevelis dans le gouffre profond.

(*La Comédie de la mort.*)

PENDANT LA TEMPÊTE

La barque est petite et la mer immense;
La vague nous jette au ciel en courroux,
Le ciel nous renvoie au flot en démence :
Près du mât rompu prions à genoux!

De nous à la tombe il n'est qu'une planche :
Peut-être ce soir, dans un lit amer,
Sous un froid linceul, fait d'écume blanche,
Irons-nous dormir, veillés par l'éclair!

Fleur du paradis, sainte Notre-Dame,
Si bonne aux marins en péril de mort,

Apaise le vent, fais taire la lame,
Et pousse du doigt notre esquif au port.

Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent;
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et, pour ton Jésus, un petit Saint-Jean.

(*La Comédie de la mort.*)

LES COLOMBES

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches :
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche;
Cloches, carillonnez gaiment!
Jésus est né; la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus;
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume pend ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel;
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : « Noël! Noël! »

(Édit. Charpentier.)

PONSARD

François Ponsard, poète dramatique, né à Vienne (Isère) le 1er juin 1814, est mort à Passy le 13 juillet 1867. Il se destinait au barreau, qu'il abandonna pour le théâtre; sa tragédie *Lucrèce*, jouée à l'Odéon le 22 avril 1843, fut un événement. Les partisans attristés de l'école classique vinrent applaudir à outrance cette pièce qui avait tous les caractères extérieurs de la tragédie du XVIIe siècle, et ils saluèrent avec enthousiasme l'aurore d'un nouveau Racine et le retour vers les « saines traditions ».

L'Académie française avait couronné *Lucrèce;* elle ouvrit ses portes à l'auteur en 1855, après le succès de *l'Honneur et l'argent.*

Le style de *Lucrèce* est en général un pastiche de celui du grand siècle, pastiche peut-être inconscient. Le vers est bien frappé; l'hémistiche irréprochable, la rime sonore; mais le mouvement dramatique n'offre pas cette animation progressive qui devrait saisir le spectateur. « Fruit d'un esprit laborieux et patient, *Lucrèce* est une élégante imitation de l'antique; mais le manque d'action, la langueur de l'ensemble, quelques négligences de détails en rendent la représentation froide et presque dénuée d'intérêt. »

Ponsard a publié après *Lucrèce* (1843): *Agnès de Méranie*, 1846; *Charlotte Corday*, 1850; *Horace et Lydie*, 1850; *l'Honneur et l'argent*, 1853; *la Bourse*, 1856; *Ce qui plaît aux femmes*, 1860; *le Lion amoureux*, 1866; *Galilée*, 1867. — Citons aussi ses études antiques, *Homère*, *Ulysse*, 1852. Ses œuvres ont été réunies en 3 vol. in-8, chez C. Lévy, 1866-1868.

L'HONNEUR ET L'ARGENT

Un jeune homme riche, environné d'amis et de flatteurs renonce loyalement à sa fortune pour payer les dettes de son père, mort insolvable. Lui-même ne se rend pas

compte de toute l'étendue de son sacrifice. Son talent de peintre, vanté naguère par ses adulateurs, ne suffit pas à le nourrir; ses faux amis le quittent; sa fiancée renonce à l'épouser. Mais, pour amener un dénouement heureux, nécessaire à la pièce, cette jeune fille a une sœur, qui, pénétrée d'admiration pour un si noble caractère, l'encourage, le console par son estime, et finit par le récompenser en lui accordant sa main.

L'ACCEPTATION DU TESTAMENT

Acte II, Scène VI. — GEORGES, LE NOTAIRE.

Le notaire approche un fauteuil et fait signe à Georges de s'asseoir.

GEORGES *s'asseyant.*

Merci,
Monsieur, votre billet me mande, et me voici.

LE NOTAIRE.

C'est pour une assemblée où vous devez paraître.
Êtes-vous bien au fait de ce qu'il faut connaître?

GEORGES.

Oh! mon Dieu, non; fort peu.

LE NOTAIRE.

Mais c'est un très grand tort.
Et vous négligez trop vos affaires.

GEORGES.

D'accord,
Mais mon père avait mis en vous sa confiance.

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Il est mort quand j'étais hors de France;
Je ne recevais point de lettre, et je n'appris
Ce malheur imprévu qu'en rentrant à Paris.

LE NOTAIRE.

C'était un galant homme, et cette mort m'afflige.

GEORGES.

Quant aux comptes nombreux qu'un héritage exige,
J'étais trop à mon deuil pour y pouvoir songer;
Et vous voulûtes bien, monsieur, vous en charger.
Mais, je le reconnais, ces soins sont nécessaires;
Veuillez donc m'exposer l'état de mes affaires.

LE NOTAIRE.

Monsieur, c'est à regret que je vous répondrai;

Mais sans doute à ceci vous êtes préparé.

(*Georges s'incline.*)

Votre père, chargé de vastes entreprises,
S'est vu paralysé par nos dernières crises.
En vain il a lutté; les révolutions
Ont fait, entre ses mains, périr ses actions;
Les capitaux craintifs ont déserté ses mines;
L'acquéreur méfiant manquait à ses usines;
Un péril l'entraînait dans des périls plus grands;
Bref, il a tout perdu, plus six cent mille francs.

GEORGES.

Ces six cent mille francs sont dus à juste titre?

LE NOTAIRE.

Oui; j'ai vérifié moi-même ce chapitre;
Et, comme vous savez, j'attends les créanciers,
Qui viendront tout à l'heure armés de leurs dossiers.

GEORGES.

Je verrai ces messieurs.

LE NOTAIRE.

Les choses sont intactes,
Et vous avez encore le choix entre deux actes :
— Vous pouvez accepter ou renoncer.

GEORGES.

Fort bien.
— Si je renonce?

LE NOTAIRE.

Alors, vous ne devrez plus rien,
Et garderez pour vous les biens de votre mère.

GEORGES.

Et comment payera-t-on les dettes de mon père?

LE NOTAIRE.

On ne les payera pas.

GEORGES.

Donc, pour s'être fié
A l'honneur de mon père, on sera spolié!

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous! Tant pis pour qui n'y prend pas garde;
Avant que de prêter, il faut qu'on y regarde.

GEORGES.

Et nos lois ont permis que le nom paternel
Fût souillé par un fils d'un opprobre éternel!

LE NOTAIRE.

C'est un malheur, sans doute.

GEORGES.

Alors, la loi française,
Qui souffre un mauvais acte, est une loi mauvaise.

(*Il se lève.*)

LE NOTAIRE.

Vous pouvez accepter, monsieur, mais l'héritier
Se charge, en acceptant, du passif tout entier,
Et six cent mille francs payés pour votre père
Absorberont, tout net, la dot de votre mère.
Vous serez, d'un seul coup, un homme ruiné.
Cela vaut examen.

GEORGES.

C'est tout examiné :
J'accepte.

LE NOTAIRE.

Bien! ce mot vous conquiert mon estime.
Dieu garde que j'arrête un élan magnanime!
Pourtant je vous engage à peser mûrement
Les graves résultats d'un premier mouvement.
— Il ne vous restera plus rien.

GEORGES.

Si : mon courage.

LE NOTAIRE.

Nous ne sauverons pas un denier du naufrage.

GEORGES.

En ce cas, je vivrai du travail de ma main;
Et mes pinceaux, monsieur, seront mon gagne-pain.

LE NOTAIRE.

Je ne mets point du tout votre talent en doute;
Mais il est malaisé de se frayer sa route;
Il faut se signaler entre mille rivaux,
Et l'on n'acquiert un nom que par de longs travaux.
Encor, que de dégoûts et de déconvenues!
Les plus forts voient souvent leurs œuvres méconnues;
Prud'hon et Géricault[1] ont eu ce même sort
De n'être appréciés tous deux qu'après leur mort.
Notez que je vous nomme ici deux hommes rares,
Doués de qualités dont nos temps sont avares;
Que si nous descendons au rang inférieur,
Il n'est pas d'humble état qui n'eût été meilleur.
C'est là qu'est la misère, urgente, impitoyable;
Dont vous n'avez jamais vu le spectre effroyable.
Prenez garde, monsieur; au luxe accoutumé,
Contre la pauvreté vous êtes désarmé;
Et l'assaut des besoins vous sera bien plus rude
Qu'aux hommes aguerris par la vieille habitude.

1. P.-P. Prudhon, peintre, 1760-1823, auteur du « Crime poursuivi par la Justice céleste ». — Jean-Louis Géricault, peintre d'histoire, 1791-1824; auteur du « Naufrage de la Méduse ».

GEORGES.

Je comprends tout cela, monsieur, mais j'ai la foi.
Les longs travaux n'ont rien de rebutant pour moi;
Quant aux privations qu'il faut que je supporte,
Je suis pour tout souffrir d'une trempe assez forte.

LE NOTAIRE.

Il suffit. Pardonnez, si je suis indiscret,
Et ne veuillez y voir qu'un profond intérêt.
Vous êtes sur le point de vous marier?
(*Georges s'incline.*)
Celle
Dont vous avez fait choix est jeune, riche et belle;
Bref, elle vous convient?

GEORGES.

Non! c'est mal s'exprimer!
J'en suis épris; je l'aime autant qu'on peut aimer.
Je la trouve adorable, et mon unique envie
Est de lui consacrer tous les jours de ma vie;
Je n'imagine pas de bonheur plus complet;
Tout me déplaît loin d'elle, et près d'elle me plaît.
J'abandonne gaîment ce que le sort m'enlève,
Si, me prenant mes biens, il me laisse mon rêve;
Et mes travaux obscurs, mais par elle applaudis,
De mon pauvre atelier feront un paradis.

LE NOTAIRE.

Sans doute, si sa main dépendait d'elle-même;
Mais au père appartient l'autorité suprême.
Les pères, qui sont faits au rebours des amants,
Prisent fort les écus, et fort peu les romans.
Je crains pour votre amour une mésaventure,
Et qu'un si noble trait n'amène une rupture.

GEORGES.

Quoi! monsieur! je serais repoussé pour avoir
Fait en homme d'honneur, et rempli mon devoir.

LE NOTAIRE.

C'est possible.

GEORGES.

Tandis qu'un père de famille,
Si j'étais un coquin, me confirait sa fille!

LE NOTAIRE.

Oh! le mot est trop dur, ce que permet la loi...

GEORGES.

Et que dirait de moi celle que j'aime. Et moi
De quel air l'aborder! De quel front intrépide
Soutiendrais-je le poids de son regard limpide?
Comment offrir un nom dont elle rougirait?
Quel amour demander à son mépris secret?

J'aime mieux mille fois, de mon devoir victime,
Perdre ma fiancée et garder son estime.

LE NOTAIRE.

Après l'avoir perdue, un pire ennui pour vous,
Ce sera de la voir au bras d'un autre époux.

GEORGES.

D'un autre époux?

LE NOTAIRE.

Mais oui. Quoi! cela vous étonne?
La voulez-vous contraindre à n'épouser personne?

GEORGES.

Je la connais, monsieur, et réponds de sa foi.

LE NOTAIRE.

Je le veux; mais le père imposera sa loi.

GEORGES.

Oh! que me dites-vous!

LE NOTAIRE.

La vérité.

GEORGES.

N'importe!
L'honneur parle, et sa voix doit être la plus forte.
— J'accepte.

LE NOTAIRE.

Est-ce vraiment votre dernier mot?

GEORGES.

Oui.

LE NOTAIRE, *s'approchant et lui prenant la main.*

Eh bien, c'est d'un cœur noble, et j'en suis réjoui;
J'ai dû vous signaler le péril où vous êtes;
Mais vous avez raison d'agir comme vous faites.
Quel que soit le destin qui vous est réservé,
Vous aurez droit d'aller partout, le front levé;
Et je fais peu de cas du fils qui délibère
Quand il faut acquitter les dettes de son père.

UN BAL CHEZ LE NOTAIRE

ACTE IV, SCÈNE VIII. — LUCILE, RODOLPHE.

RODOLPHE *à Lucile.*

Mademoiselle! Dieu sans doute vous envoie,
Et je n'ai vu personne avec autant de joie.
Je vous sais un bon cœur, et lis dans vos yeux doux
Que, s'il faut obliger, on peut compter sur vous.

LUCILE.

De quoi donc s'agit-il, monsieur?

RODOLPHE.

Je vous invoque
Pour mon ami, le vôtre avant certaine époque,
Georges.....

LUCILE.

Oh! nous l'avons bien vu. Moi, je lui faisais signe,
Mais il s'est évadé d'une façon indigne.

RODOLPHE.

Il est triste, inquiet, comme les malheureux.
.....
Il croit qu'en le voyant on rit de sa misère,
Et se dérobe à ceux qui l'ont connu naguère.

LUCILE.

Rire de lui, bon Dieu! mais nul n'est son égal;
Il domine de haut tout ce monde banal,
Et devant lui les fats, que je n'estime guères,
Me paraissent encor plus sots et plus vulgaires.
C'est plus qu'un grand artiste, et plus qu'un grand seigneur;
Plus qu'un homme opulent : c'est un homme d'honneur.
En le voyant passer, dans son costume sombre,
Entre tous ces habits chargés d'ordres sans nombre,
Il porte, me disais-je, il porte en son esprit
L'honneur que ses voisins portent sur leur habit!

RODOLPHE.

Si vous le lui disiez d'une façon si vraie,
Ce serait comme un baume épanché sur sa plaie.

LUCILE.

Je le lui dirai bien, si je peux le saisir.
.....

RODOLPHE.

Eh bien! alors, venez l'inviter à danser.

LUCILE.

De grand cœur!

Scène IX. — les mêmes, GEORGES.

LUCILE, *quittant sa sœur et barrant le passage à Georges.*

...Un instant, monsieur, on ne sort pas si vite.
Je suis contrariante, et cherche qui m'évite.

RODOLPHE *bas à Lucile.*

Très bien!

GEORGES *à Lucile.*

Mademoiselle.....

LUCILE.

Oh! je suis sans merci;
Fi, monsieur! que c'est laid de s'évader ainsi!

Mais, cette fois du moins, la retraite est coupée.
Ça, mon beau prisonnier, rendez-moi votre épée,
Votre bras.

Georges lui offre son bras, et revient avec elle sur le devant de la scène.

C'est fort bien.

Quittant le bras de Georges.

Ce n'est pas tout; j'entend
Qu'on m'invite à danser; oui, monsieur, à l'instant.

GEORGES.

C'est une douce loi que mon vainqueur m'impose.
Mais....

LUCILE.

Point de mais.

GEORGES.

Veuillez....

LUCILE.

Je ne veux qu'une chose :
Invitez-moi.

GEORGES.

Je suis confus de tant d'honneur;
Croyez que si j'osais prétendre à ce bonheur....

LUCILE.

Soyez heureux : je cède à votre vive instance,
Ce sera donc, monsieur, pour la première danse.

GEORGES.

Vous êtes charitable et bonne, je le sai;
Vous venez au secours du pauvre délaissé.
Merci!

LUCILE *vivement.*

Vous vous trompez! mon motif est tout autre :
Je suis fière, monsieur, que mon bras soit au vôtre.

Georges fait un signe d'incrédulité.

Oui, fière. Un honnête homme a droit à mon respect;
On sent que l'on devient meilleur à son aspect.
Quel que soit le chagrin de perdre ce qu'on aime,
N'est-ce pas qu'aujourd'hui vous agiriez de même?

GEORGES *embarrassé.*

Je mérite peu....

LUCILE.

Si.

GEORGES.

Non.

LUCILE.

Je vous dis que si.
Il me faut un héros, et je vous ai choisi.
Je ne vous permets pas de détruire mon rêve,

Et d'abdiquer le rang auquel je vous élève.
On entend la musique.
Vite! on se met en place; allons nous installer.
Venez!

ACTE V, SCÈNE II. — RODOLPHE, M. MERCIER, LE NOTAIRE.

RODOLPHE *à M. Mercier.*
Vous avez vu, monsieur, chose assez peu commune,
Comment un noble cœur sait perdre sa fortune,
Et vous n'apprendrez pas avec moins de plaisir
Comment un cœur vaillant a su la ressaisir.
Notre ami, possesseur d'une papeterie,
A fait, avec succès, appel à l'industrie;
Le voilà riche encor, moins qu'autrefois, mais mieux;
Car, il l'est par lui-même, et non par ses aïeux...
(Edit. Calmann Lévy.)

LE LION AMOUREUX

La marquise de Maupas, menacée de perdre son fiancé et ensuite son père, insurgés contre le gouvernement républicain, invoque la générosité d'un jeune membre de la Convention, qu'elle a connu dans son enfance. Humbert, sans trahir son opinion et son devoir, trouve le moyen de sauver ces deux têtes. Il en est récompensé, comme on l'est toujours au théâtre : le *lion devient amoureux*, mais la main bien-aimée se contente de lui émousser doucement les griffes.

L'ANCIEN RÉGIME

ACTE I, SCÈNE IV. — HUMBERT, MEMBRE DE LA CONVENTION, ÉPICTÈTE, SON OFFICIEUX, LA MARQUISE DE MAUPAS, ARISTIDE, AMI DE HUMBERT.

ÉPICTÈTE *rentrant, à Humbert.*
Une femme est là qui te demande.
HUMBERT, *avec impatience.*
Une femme!
ÉPICTÈTE.
Elle prie en grâce qu'on l'entende.
HUMBERT.
Quel air a-t-elle?

ÉPICTÈTE.

Un air... qu'on ne voit pas souvent,
Un certain air... enfin l'air d'une ci-devant.

HUMBERT.

Jeune ou vieille?

ÉPICTÈTE.

Très jeune et très jolie.

ARISTIDE.

Ah! diantre!
Sauvons-nous!

Il sort précipitamment par la porte à droite.

HUMBERT *à Épictète.*

Fais entrer.

Epictète sort.

SCÈNE V. — LA MARQUISE DE MAUPAS, *debout vers le seuil, sans parler.*

LA MARQUISE, *à part.*

Me voici devant l'antre!
Bah! du cœur!

Elle fait quelques pas en avant.

HUMBERT, *sans la regarder et tout en parcourant ses papiers.*

Que veux-tu, citoyenne?

LA MARQUISE.

Avant tout,
Je voudrais bien, monsieur, ne pas rester debout.
Veuillez être assez bon pour approcher un siège.

HUMBERT *la regarde un moment, étonné; puis il lui offre une des deux chaises qui sont près de la table.*

Le voici

LA MARQUISE *s'asseyant.*

C'est fort bien.

HUMBERT *debout.*

Et maintenant saurai-je...?

LA MARQUISE.

Maintenant, seyez-vous vous-même.

Humbert prend la seconde chaise et s'assoit.

Bon! je vois
Que je suis, grâce à Dieu, chez un hôte courtois.

HUMBERT.

Eh quoi! teniez-vous donc pour histoire certaine
Que tout républicain est un croquemitaine?

LA MARQUISE *souriant.*

Dame! on me l'avait dit, — et je tremblais d'abord;
Mais je crois à présent qu'on exagère fort.

HUMBERT.

Vous êtes bien bonne.

LA MARQUISE.

Oui, justice vous est due;
La vieille urbanité n'est pas encore perdue :
On peut être, il paraît, patriote accompli,
Démocrate sans tache, et se montrer poli,
Conserver les égards que mon sexe réclame,
Et sans la tutoyer accueillir une femme.

HUMBERT.

Si quelque chose encor manquait à nos façons,
Près de vous volontiers on prendrait des leçons.

LA MARQUISE.

Oui-da? — C'est un début qui permet que l'on cause;
Et je vais, s'il vous plaît, vous exposer ma cause.
J'invoque des liens, toujours puissants, dit-on,
Entre ceux qui sont nés dans le même canton.

HUMBERT.

Comment! vous êtes née....

LA MARQUISE.

Auprès de Villeneuve,
Nous habitions tous deux les bords du même fleuve.
— Ne vous souvient-il pas de l'antique château
Qui se dressait jadis sur le premier coteau?

HUMBERT *se levant.*

Oh! si, je m'en souviens, de la vieille tour sombre,
Et des droits féodaux embusqués dans son ombre;
Je m'en souviens. De là sur nos toits ruinés
S'abattaient, comme autant de corbeaux acharnés,
Dérobant la moisson au bras qui la cultive,
Et dîmes, et corvée, et mainmorte, et censive,
Tout ce qu'ont entassé d'humiliations,
De pillages, de vols, mille ans d'oppressions,
Tout ce qui dans un jour, jour de sainte colère,
Disparut, balayé par le vent populaire.

Il se rassied.

Des liens entre nous! Enfants des châtelains,
Qu'aviez-vous de commun avec ceux des vilains?
Quels rapports rapprochaient votre monde du nôtre?
Notre espèce grossière était-elle la vôtre?
Songiez-vous sans horreur que l'on pût marier
Le sang patricien et le sang roturier?
Nous, laboureurs rongés par les tailles, ilotes,
Soldats sans avenir, nous, les compatriotes
De possesseurs de fiefs, de seigneurs méprisants,
Exempts de tout impôt, colonels à quinze ans!
Non, non! Votre patrie à vous, ce sont vos castes;

Tous ceux dont le blason est inscrit dans vos fastes,
Anglais ou Prussiens, sont bien plus, à vos yeux,
Vos vrais concitoyens qu'un Français sans aïeux.

LA MARQUISE.

Si des abus, tombés devant votre victoire,
Laissent en vous, monsieur, cette longue mémoire,
N'en garderez-vous point pour vous ressouvenir
De quelques actions qui nous faisaient bénir?
Au fond de vos hameaux, jamais aucune veuve
De nos compassions ne fit-elle l'épreuve?
Au chevet d'un mourant n'a-t-on jamais pu voir
La fille du seigneur pieusement s'asseoir,
Ou dotant l'épousée, assistant l'indigence,
Et sur les braconniers appelant l'indulgence?

HUMBERT *la regardant fixement.*

J'ai connu, je l'avoue, un de ces nobles cœurs,
— Une enfant, dont la main a séché bien des pleurs,

LA MARQUISE.

Les enfants ont grandi; l'âge métamorphose
La figure indécise et pâlit le teint rose;
Mais mes yeux, en perdant leur rayon ingénu,
De leurs premiers regards n'ont-ils rien retenu?
— Cherchez : retrouvez-vous la petite compagne
A qui vous apportiez les fruits de la montagne?

HUMBERT *se levant.*

C'était vous?

LA MARQUISE *se levant aussi.*

C'était moi. — Déjà robuste et grand,
Vous m'aidiez d'un bras ferme à passer le torrent.

HUMBERT.

Fier de mon doux fardeau, sur les pierres humides,
De crainte de glisser, marchant à pas timides,
Je ne respirais pas qu'il ne fût déposé,
Sans que l'eau l'effleurât, sur le bord opposé.

LA MARQUISE.

Et vous rappelez-vous vos chasses à l'insecte?

HUMBERT.

Et nos moulins tournants, dont j'étais l'architecte?

LA MARQUISE.

Et les feux de broussaille?

HUMBERT.

Et vos livres si beaux,
Qui me faisaient envie entre tous vos joyaux?
J'avais soif de lecture, et vous aviez coutume
De me laisser chez nous emporter un volume.

LA MARQUISE.

Que de choses depuis!

HUMBERT.

Et pourtant je croirais
Ces souvenirs d'hier, tant ils sont vifs et frais.
Jeunes émotions, à travers les années
Comme vous remuez l'âme où vous êtes nées!

LA MARQUISE.

Je vous suivis des yeux quand vous fûtes parti.
Votre nom illustré chez nous a retenti;
Mon père s'irritait et froissait la gazette,
Mais moi qui ramassais le journal en cachette,
Comblant à votre insu votre plus cher souhait,
J'allais vers votre mère, assise à son rouet,
Lui lire le récit de vos premiers faits d'armes,
Qu'elle écoutait les mains jointes, l'œil plein de larmes.

HUMBERT *tremblant d'émotion.*

Vous avez fait cela?

LA MARQUISE.

J'ai donc bien fait?

HUMBERT.

Oh oui!

LA MARQUISE.

Quand votre père est mort, vous n'étiez plus chez lui;
La mainmorte frappait dès lors son héritage,
Que le seigneur du lieu recueillait sans partage;
J'obtins que ma maison abandonnât ce droit,
Et votre mère a pu s'endormir sous son toit.

HUMBERT.

Soyez remerciée et mille fois bénie,
Ange gardien, charmant et bienfaisant génie!

LA MARQUISE.

Ainsi la paix est faite, et vous reconnaîtrez
Qu'il est de bonnes gens dans nos rangs exécrés?

LE MONTAGNARD

ACTE II, SCÈNE II. — MADAME TALLIEN, LA MARQUISE, ÉLÉGAMMENT MAIS SIMPLEMENT VÊTUE.

Madame Tallien va vivement au-devant de la Marquise qui entre; elle la conduit dans le boudoir, vers le sofa.

MADAME TALLIEN.

Venez, marquise; ici l'on est moins dérangé;
Seyons-nous à l'abri des fâcheux.

Elles s'assoient.

Contez vite.
Comment a réussi l'effrayante visite.

LA MARQUISE.

Il viendra.

MADAME TALLIEN.

Pas possible!

LA MARQUISE.

Il viendra.

MADAME TALLIEN.

Quoi! vraiment?

LA MARQUISE.

Vous le verrez entrer ici dans un moment.

MADAME TALLIEN.

Oh! à votre science alors je rends les armes.
On a fort accusé mes philtres et mes charmes;
A la tribune, hier encore, un orateur
Déchaînait son courroux sur mon art séducteur.
Mais je ne saurais pas d'un souffle de ma bouche
Tourner du nord au sùd un montagnard farouche;
Il y faudrait le temps. Par vous on est conquis
En un coup d'œil : je vins, je fus vue, et vainquis.
— Dites-moi; c'est un ogre?

LA MARQUISE.

Eh! non.

MADAME TALLIEN.

Mais il est gauche,
Grossier, lourd, mal vêtu, comme ceux que j'embauche,
Elle montre du doigt quelques-uns de ses invités.
Et qui, groupés là-bas en un troupeau serré,
Forment comme un camp sombre auprès du camp doré.
C'est ma ménagerie, où j'ai double besogne :
Le paon y fait la roue, autour de l'ours qui grogne.
— Notre homme, n'est-ce pas, est dans les ours?

LA MARQUISE.

Un peu;
Et pourtant non, pas trop. Il s'exprime avec feu,
Et cette âme qu'il met dans sa façon de dire
Le sauve d'être gauche et de prêter à rire.
— Vous savez ma franchise et mes aversions
Pour les banalités des conversations;
Eh bien, née en un monde où les fadeurs d'usage,
Les faux empressements, le léger persiflage,
Composent cet esprit qu'on retrouve partout,
Ce me semble un régal piquant et de haut goût
D'entendre l'accent vrai, qui ne sent point l'étude,
Le mot parti du cœur, la sincérité rude,
Jusqu'au courroux qui prouve, en ses explosions,
Que dans un sang vivant bouillent des passions.
— Pour la première fois je me trouvais en face

D'un de ces destructeurs terribles de ma race :
Oppressée, en entrant, par une anxiété
Où l'effroi se mêlait de curiosité,
J'ai senti par degrés tomber l'horreur profonde
Qu'inspire un montagnard à ceux de notre monde.
Je me disais qu'il faut que ces hommes, au fond,
Soient convaincus et forts pour faire ce qu'ils font;
Qu'avoir bouleversé le passé dans sa base,
Des rangs, des lois, des mœurs, avoir fait table rase;
Sur le sol déblayé fonder leurs nouveaux droits,
Aborder toute idée et la tourner en lois;
Au milieu des clameurs, des complots, des tempêtes,
Tenir tête à l'Europe et marcher aux conquêtes,
C'est une œuvre inouïe, et que ces gens mal nés
Surpassent en vigueur nos amis blasonnés.
Non, m'en garde le ciel! que j'absolve leurs crimes,
Moi, leur victime, et fille et femme des victimes;
Mais il faut avouer qu'on les poussait à bout;
Nous les méprisions trop; et moi-même, après tout,
Je sens que si le ciel m'eût fait naître en roture,
J'aurais mal enduré l'injustice et l'injure;
J'aurais haï, comme eux, une inégalité
Contre qui tout cœur fier doit d'être révolté;
J'aurais, dans mon élan vers les nobles carrières,
Fût-ce à coup de tonnerre, écrasé les barrières,
Et me serais fait place en ce monde insolent
Ouvert au privilège et clos pour le talent.

LA VICTOIRE

Acte III, Scène VI. — LA MARQUISE, HUMBERT.

HUMBERT.

Ah! pardonnez! Mais quoi!
Sais-je ce que je dis? Je ne suis plus à moi.
Moi, soldat endurci par le métier des armes,
Peu s'en faut à vos pieds que je ne fonde en larmes.

LA MARQUISE, *émue, se lève et va vers lui.*

Allons! ne pleurez pas! Voyons! on vous défend
D'être si malheureux. Vous êtes un enfant.
Vous me serez un frère; est-ce pas quelque chose
Qu'une gentille sœur avec laquelle on cause;
Qui vous ouvre son âme, entre dans vos secrets,
Et vous gronde d'abord pour vous sourire après?
Si, m'étant enchaînée avant de vous connaître,
De se donner à vous mon cœur n'est plus le maître,

Tout autre sentiment doit-il s'évanouir? ··
Ne peut-on qu'épouser les femmes ou les fuir?
Elle lui prend la main et le fait asseoir à côté d'elle.
Du courage, ami. — Là, causons avec sagesse;
Éclaircissons un point où l'honneur s'intéresse.
On m'a dit — j'ai bien loin rejeté ce soupçon —
Que vous seul reteniez mon beau-frère en prison,
Et que le comité, tout d'abord favorable,
N'a trouvé que chez vous un vote inexorable.
Ce rapport, n'est-ce pas, vous a calomnié,
Et je n'ai pas besoin, vraiment, qu'il soit nié?

HUMBERT *se levant.*

Ce rapport est exact. . . . . .

LA MARQUISE *tressaillant.*

Comment!

HUMBERT.

Votre beau-frère
Aux Anglais, en Vendée, a servi d'émissaire.
J'en ai la preuve en main. J'aurais trahi l'État
Si, mandataire, j'eusse abusé du mandat,
Au point de dérober un crime à la justice,
Et de rendre aux Bourbons un dangereux complice.

LA MARQUISE.

Et ne craignez-vous pas qu'on ne puisse entrevoir
La vengeance assouvie à l'ombre du devoir?
Voulez-vous, dans un duel que le bourreau termine,
Combattre vos rivaux à coups de guillotine?

HUMBERT.

Armez-vous d'un poignard, de grâce, et tuez-moi:
Ce sera moins cruel que ces insultes. Quoi!
Je me vois accusé d'une vengeance lâche,
Si je ne trahis pas les devoirs de ma tâche,
Quoi! je dois les trahir, étrange dévouement!
Pour jeter dans vos bras, moi-même, votre amant!

LA MARQUISE.

Oui, l'effort que je veux n'est pas d'un cœur vulgaire:
Et tous ne feraient pas ce que vous devez faire;
Mais, vous mettant plus haut que le niveau commun,
J'attendais plus de vous qu'on n'attendrait d'aucun.
— Croyez-moi, croyez-en l'instinct sûr d'une femme,
N'écoutez en ceci que votre grandeur d'âme,
Et, par cette raison que vous êtes jaloux,
Délivrez le rival qui sera mon époux.
Inconnu, vous deviez l'abandonner au juge;
Ennemi, c'est chez vous qu'il doit trouver refuge.
Et je vous le demande en grâce, avec ferveur,
Pour son salut — et pour la gloire du sauveur.

HUMBERT.

Vous l'aimez?

LA MARQUISE.

Il se peut. Admettez que je l'aime.
Qu'importe! Sauvez-le, par respect pour vous-même.

HUMBERT.

Vous l'épouserez?

LA MARQUISE, *le regardant fixement.*

Oui. Mais de mon cœur exclus,
En le laissant périr vous me perdrez bien plus.
Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite
Dépendra mon estime augmentée ou détruite;
Que votre attachement, selon qu'il doit agir,
Va me glorifier ou me faire rougir,
Et qu'il peut être doux, ne m'ayant pas pour femme,
De me laisser du moins quelque regret dans l'âme.

HUMBERT

Eh bien, madame! eh bien! Vos vœux seront comblés
J'y consens : qu'il soit fait comme vous le voulez.
Membre du comité, de mon seing responsable,
Je ne puis pas signer la grâce d'un coupable,
Mais je puis déposer, et je vais, de ce pas,
Déposer le mandat que je n'enfreindrai pas.
Mes collègues alors, libres par ma retraite,
Pourront suivre la pente où seul je les arrête,
Et leur sceau complaisant délivrera demain
Le prisonnier qu'attend le don de votre main.

LA MARQUISE.

Vous le ferez?

HUMBERT.

C'est fait. — Adieu, soyez heureuse.
Vous revoir me serait chose trop douloureuse;
Adieu. Je m'en vais, seul, et d'ombre enveloppé,
Cacher le coup mortel dont vous m'avez frappé.

LA MARQUISE, *toujours assise.*

Restez encore un peu.

HUMBERT.

Non Je vous ai trop vue.
Pour Dieu! laissez-moi fuir votre aspect qui me tue!

LA MARQUISE.

Restez. — Je ne suis pas enchaînée à tel point
Peut-être que ma foi ne se dégage point.

HUMBERT.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Peut-être, en s'en donnant la peine,
Trouverait-on moyen de rompre cette chaîne

HUMBERT

Grand Dieu ! dites-vous vrai ? ne vous raillez-vous pas?

LA MARQUISE, *affectueusement, en se levant.*

Non. D'un œil anxieux, j'ai suivi vos combats,
Flottant entre l'espoir de vous voir magnanime,
Et la peur qu'il fallût vous ôter mon estime.
Vous sortez, Dieu merci, de la lutte en vainqueur,
Et ce trait, je l'avoue, est puissant sur mon cœur
Je crois que, si ma main est au comte ravie,
Je me rachète assez en lui sauvant la vie;
Et qu'à d'autres desseins je me pourrais plier,
Si je trouvais quelqu'un qui m'en voulût prier.

LE PÈRE

ACTE V, SCÈNE V. — HOCHE, HUMBERT, SUR LA PLACE PUBLIQUE D'AURAY; LA MARQUISE, SUR LA PORTE DE LA MAISON.

HOCHE *à Humbert.*

Je suis content de toi; c'est agir vaillamment;
Et voilà qui vaut mieux qu'un lâche abattement.
— N'est-ce pas, cher ami, que l'odeur du salpêtre
Guérit tout désespoir, si profond qu'il puisse être?

HUMBERT, *secouant la tête.*

Non.

HOCHE.

Tu l'aimes toujours?

HUMBERT.

Plus que jamais. — D'abord
Je ne cherchais au feu qu'une honorable mort.

HOCHE.

Allons donc!

HUMBERT.

Il est vrai que l'instinct militaire,
Le vieux patriotisme et l'orgueil de bien faire,
Se réveillant soudain pendant l'engagement,
Ont dominé chez moi tout autre sentiment.
Frappant sa poitrine.
Mais la blessure est là, toujours; elle est mortelle.

HOCHE.

Bah! nous t'enverrons prendre une autre citadelle.

HUMBERT, *apercevant la marquise.*

Dieu! que vois-je!

La marquise, se voyant reconnue, s'avance lentement vers Humbert.

HUMBERT.

Quoi! vous! vous ici! dans Auray!

Hoche s'éloigne un peu pour les laisser ensemble.

Scène VI. — LA MARQUISE, HUMBERT.

LA MARQUISE.

Savez-vous que mon père est captif?

HUMBERT.

Est-il vrai?
Eloignez-vous alors. Fuyez ces lieux sinistres
Où siégeront demain les lois et leurs ministres.

LA MARQUISE, *avec anxiété.*

Humbert, les prisonniers invoquent votre foi :
Ils ont capitulé devant vous.

HUMBERT.

Devant moi.
C'est faux.

LA MARQUISE, *avec désespoir.*

C'est faux!

Elle reste un moment accablée, puis avec force en revenant vers Humbert et en lui montrant l'église.

Mon père est là; sauvez sa tête.
Acceptez l'acte humain qu'un bruit public vous prête :
Votre bras en frappant s'est assez signalé:
Accordez aux vaincus d'avoir capitulé.

HUMBERT

Moi, mentir!

LA MARQUISE, *tombant à genoux.*

Grâce, Humbert.

HUMBERT, *la relevant.*

Que faites-vous, madame!

LA MARQUISE, *résistant.*

J'embrasse vos genoux!

HUMBERT, *la relevant de force.*

Vous me déchirez l'âme.

LA MARQUISE.

Dites que les captifs ont capitulé.

HUMBERT.

Moi,
Du code militaire avoir enfreint la loi!
Parlementer au lieu d'achever la victoire!
Ravir au général la moitié de sa gloire!
Indigne lieutenant, misérable soldat,
Désobéir au chef sur le champ du combat!
Je serais bafoué par tous mes frères d'armes,
Et c'est mon déshonneur que demandent vos larmes

LA MARQUISE, *avec emportement.*

Je veux mon père, moi; je ne sais pas quels sont
Tous ces faux points d'honneur que les soldats se font;

Je sais qu'un mot suffit pour sauver cent victimes,
Et que les plus humains sont les plus magnanimes.

Avec effusion.

Par tous les souvenirs qu'a si bien rajeunis
Le premier entretien qui nous a réunis,
Par votre mère, Humbert, qui, de mes pleurs touchée,
Vous implore pour moi, sur votre front penchée,
Par l'amour qu'exhalait votre parole en feu,
Par celui dont vous-même avez reçu l'aveu,
Dites le mot sauveur, le mot auquel j'aspire!

HUMBERT.

Vous me mépriseriez si je pouvais le dire.

LA MARQUISE.

Oh! grand Dieu! non. Oh! non. Pour vous prouver que non,
Je m'offre sur le champ à porter votre nom.

HUMBERT.

Vous le pouvez encor?

LA MARQUISE.

Je le peux. Sur mon âme,
Faites ce que je veux, et voici votre femme.

HUMBERT, *la main sur son cœur.*

Ah! si vous pouviez voir ce qui se passe là!
La force de souffrir ne va pas au delà.
Votre main, cette main que vous m'aviez promise,
Qui me fut aussitôt accordée et reprise,
Ce don du ciel que j'eusse à tout prix acheté,
Pour qui j'eusse tout fait, hors une lâcheté,
Cette cruelle main, vous venez me la rendre
A des conditions où je ne puis la prendre.
— Vous savez si jamais je vous refusai rien;
Fût-il un dévouement plus entier que le mien?
De mes transports jaloux domptant la frénésie,
Je vous sacrifiai jusqu'à ma jalousie;
Et plût au ciel encor que je pusse aujourd'hui
Racheter votre père en m'immolant pour lui!
Mais l'honneur du soldat ne souffre aucune atteinte;
On ne transige pas sur cette chose sainte.
Demandez à quiconque a tiré le canon!
Si j'ai pu composer; il vous répondra : « Non. »
Votre père, appelé lui-même en témoignage,
Ne tiendrait, j'en suis sûr, pas un autre langage;
A vos commandements lorsque j'aurais cédé,
Je ne vous offrirais qu'un mari dégradé,
Et, si c'est à ce prix que vous m'êtes rendue,
J'en mourrai de douleur, mais je vous ai perdue.

Hoche qui écoute, tout en paraissant lire ses dépêches, donne un ordre à un soldat. Le soldat se dirige vers l'église.

LA MARQUISE.

C'en est donc fait, et rien n'a su vous émouvoir!
Mes sanglots, mon amour, ma main, sont sans pouvoir.
— Allez! n'écoutez plus qu'un honneur sanguinaire,
Et donnez le signal aux bourreaux de mon père.
Tout couvert de son sang, vous ne présumez pas
Que je revoie en vous l'auteur de son trépas.
Un abîme éternel désormais nous sépare;
S'il me souvient de vous, c'est comme d'un barbare,
Et mes yeux, attachés sur mes habits de deuil,
Dans son œuvre y verront votre exécrable orgueil.
— Adieu.

Scène VII. — Les mêmes, HOCHE, venant vers eux.

HOCHE *à la Marquise.*

Veuillez ne pas vous éloigner, madame.
A Humbert, en lui tendant une lettre.
Ce billet est signé *De Sombreuil;* il réclame
Ta parole. — Tiens, lis.

HUMBERT.

Capitulation!

HOCHE.

Que faut-il que je mande à la Convention?
La Marquise regarde Humbert avec anxiété.

HUMBERT.

Qu'il se trompe.

HOCHE.

Fais bien appel à ta mémoire:
La parole donnée est chose obligatoire.

HUMBERT.

J'atteste sur l'honneur que, se voyant perdus,
C'est sans capituler que tous se sont rendus.

HOCHE, *frappant sur l'épaule d'Humbert.*

Assez.
A la Marquise.
Ne lui gardez nulle pensée amère,
Madame, il n'eût pu faire autrement sans forfaire;
En matière pareille ayant quelque crédit,
Je confirme ici, moi, tout ce qu'il vous a dit.

LA MARQUISE, *douloureusement.*

O mon père!

HOCHE.

Cessez de gémir. Je découvre
Montrant Humbert.
Un moyen de salut que lui-même nous ouvre;
— Monsieur d'Ars, grâce à lui, n'est plus un émigré.

HUMBERT.

C'est vrai !

LA MARQUISE.

C'est vrai ! Dieu bon ! quel jour inespéré !

HOCHE.

La loi ne doit donc plus le frapper à ce titre ;
C'est un simple vaincu dont je deviens l'arbitre,
J'ai fait grâce aux chouans ; qu'il soit libre comme eux.

LA MARQUISE, *lui baisant la main.*

O notre sauveur !

HUMBERT, *lui serrant l'autre main.*

Noble ami ! cœur généreux !

(Édit. Calmann Lévy.)

EMILE AUGIER

Victor-Émile Augier, petit-fils de Pigault-Lebrun, et de la famille du conventionnel Barbaroux, est né à Valence (Drôme) le 17 septembre 1820. Il étudia le droit à Paris, mais sa vocation l'entraîna vers le théâtre. La Comédie-Française, qui l'avait repoussé d'abord, mieux inspirée, l'accueillit ensuite avec faveur et bientôt le rechercha. Sa première pièce, la *Ciguë*, jouée en 1844 à l'Odéon, où retentissait encore le succès de la *Lucrèce* de Ponsard, fut un triomphe pour le jeune poète qui montrait déjà un savoir réel et de sérieuses études dans le domaine de l'antiquité.

M. Augier a fait preuve d'habileté dans le mouvement de la scène ; son style est vif et généralement correct ; il a l'énergie, le trait, la vigueur, d'heureux dénouements, et sa carrière au théâtre compte un grand nombre de succès durables. Le 28 janvier 1858 il a été élu à l'Académie française, en remplacement de Salvandy.

Outre un recueil de poésies, Paris, 1856, in-12, il a publié après la *Ciguë : l'Aventurière*, 1848 ; *Gabrielle*, 1849, à qui l'Académie décerna un prix Montyon ; *le Joueur de flûte*, 1850 ; *Diane*, 1851 ; *Un homme de bien*, 1857 ; *le Gendre de M. Poirier*, 1858 ; *le Mariage d'Olympe*, 1859 ; *les Effrontés*, 1861 ; *le Fils de Giboyer*, 1862 ; *la Question*

électorale, 1864; *Maître Guérin*, 1864; *la Contagion*, 1866; *Paul Forestier*; *le Post-Scriptum*, 1869; *Lions et Renards*, 1870; *Jean de Thommeray*, 1874; *Madame Caverlet*, 1876, brillant plaidoyer en faveur du divorce, qui commençait à occuper sérieusement l'attention publique.

Ses œuvres complètes ont été publiées 1877-1878, 6 vol. in-8, chez Calmann Lévy.

DIANE

Quelques jeunes seigneurs de la cour de Louis XIII ourdissent une conspiration contre Richelieu. Une jeune fille, Diane de Mirmande, dont le frère est sous le coup d'un arrêt de mort dicté par le terrible cardinal, est instruite de leur projet. Mais elle surprend une conversation entre le roi et son ministre; et, frappée d'admiration par les services que celui-ci rend à l'État et à la France, elle renonce à sa vengeance et sauve Richelieu du poignard des conjurés.

CONSPIRATION CONTRE RICHELIEU

ACTE II, SCÈNE III. — LA DUCHESSE DE ROHAN, LES CONJURÉS.

LA DUCHESSE.

Nous pouvons sans danger parler de notre affaire;
A l'endroit de Monsieur [1] qu'avez-vous décidé?

DE FARGIS.

Qu'envers lui le secret devait être gardé
Il ne peut nous servir en rien, soyez-en sûre,
Et l'affaire d'Amiens a donné sa mesure.
Les conjurés entre eux tenaient le cardinal;
Leurs poignards pour frapper n'attendaient qu'un signal,
Et ce mot qui devait sonner sa délivrance,
Qui lui mettait un pied sur le trône de France,
Monsieur n'osa le dire! — Un tel prince est jugé,
Et tout péril se double avec lui partagé.

DE BOISY.

C'est un homme qu'il faut servir sans qu'il le sache.

1. Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII.

GRANDIN.

Je ne sais pas mâcher les mots, moi, c'est un lâche.

LA DUCHESSE.

Mais il vous faut son nom.

DE PIENNE.

Eh! mon Dieu, doutez-vous,
Si nous réussissons, qu'il ne soit avec nous?
Et, fût-il engagé, si l'entreprise échoue,
Madame, doutez-vous qu'il ne nous désavoue?

DE BOISY.

Tuons le cardinal; une fois le coup fait,
Nous irons à Sedan en attendre l'effet.

LA DUCHESSE.

Ainsi vous le tûrez vous-mêmes?

DE BOISY.

Oui, nous-mêmes;
On ne lui doit pas moins que ces honneurs suprêmes.

LA DUCHESSE.

C'est un assassinat, messieurs, en vérité.

DE PIENNE.

Le cardinal s'est mis hors de l'humanité.
Qui montre, sinon lui, le grand chemin des crimes?
Avez-vous oublié le nom de ses victimes?
Boutteville, Chalais, le grand Montmorency,
Tant d'autres! Marillac, qui demandait merci,
D'Ornano, lâchement empoisonné! je nomme
Les plus fameux de ceux qu'a fait mourir cet homme.

LA DUCHESSE.

Avec des juges.

DE PIENNE.

Soit! juges intimidés,
Quand ils n'étaient pas pris parmi ses affidés,
Et quand même! d'ailleurs, n'est-ce pas lui qui forge
Au gré de ses fureurs la loi qui nous égorge?
Nos poignards et le sien diffèrent de fourreau,
Voilà tout! notre main vaut celle du bourreau

DE FARGIS.

Les scrupules seraient une absurde faiblesse :
Dans cette guerre à mort qu'il fait à la noblesse,
Où s'arrêtera-t-il si nous ne l'arrêtons?
Il attaquera l'arbre après les rejetons.
Il a su profiter de toutes nos défaites
Pour raser nos châteaux, à défaut de nos têtes;
Il fait arme de tout pour tuer un seigneur;
Il nous rend tout mortel, jusques à notre honneur!

DE BOISY.

Il punit le duel d'un ignoble supplice.

LA DUCHESSE.

Le jugement de Dieu déplaît à sa justice

DE PIENNE.

Ne vous y trompez pas, son plan est très profond :
Il veut raser l'honneur — notre dernier donjon —
Et, pour mieux assurer ses conquêtes infâmes,
Ainsi que nos châteaux, battre en brèche nos âmes.

DE BOISY.

Mort au tyran!

GRANDIN.

Plus bas!

DE BOISY.

Avez-vous peur?

GRANDIN.

Non pas.
Mort au tyran! — Mais quoi! l'on peut crier plus bas.

DE PIENNE.

Encore si c'était à force de génie
Qu'il fait peser sur nous sa sombre tyrannie!
Mais voyez tous ses plans au désastre aboutir,
Sur le peuple épuisé l'impôt s'appesantir,
Les coffres de l'État, que la guerre ruine,
Vidés par les revers, remplis par la famine;
Partout le paysan par la misère armé,
Effroyable révolte où le peuple affamé
Vers le pain qu'il a fait et qu'on lui prend se rue,
Brandissant comme un droit le fer de sa charrue;
Les maux intérieurs au dehors redoublés;
Nos envahissements contre nous refoulés,
Le territoire ouvert, l'ennemi dans Corbie,
Tant de sang répandu, tant de honte subie,
Voilà ce que l'on doit à cet homme fatal,
Voilà de quels malheurs est fait son piédestal [1]

LA DUCHESSE.

Pourquoi le secourir quand pâlissait son astre!

DE PIENNE.

Parce qu'il entraînait la France en son désastre;
Et que, malgré nos droits tour à tour envahis,
Nous nous croyons encor les gardiens du pays.

DE FARGIS, *se levant.*

Nous avons fait notre œuvre et délivré la France
Nous songeons maintenant à notre délivrance.

DE BOISY, *se levant.*

Je vous le dis, Madame, il n'est pas de milieu :
C'est nous qui périssons, si ce n'est Richelieu.

1. Revoir le discours de Cinna dans Corneille, t. Ier, p. 119.

Qui perd du temps perd tout contre un tel adversaire :
Sa mort est juste enfin, puisqu'elle est nécessaire.

GRANDIN, *à part.*

Hélas!

DE BOISY

Point de soupirs!

GRANDIN.

Je ne soupire point!
Ma haine des tyrans s'exhale dans un coin.
Qu'il me tarde, cordieu! de secouer ma chaîne.

DE BOISY.

L'occasion viendra.

GRANDIN.

La croyez-vous prochaine?

LA DUCHESSE, *allant à Grandin.*

On vient, mon bon Grandin, contenez votre ardeur

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur le baron Paul de Mirmande et sa sœur.

LA DUCHESSE.

C'est bien.

GRANDIN.

Je prends congé, madame, avant qu'on entre.

LA DUCHESSE.

Bonsoir.

Bas à Grandin qui lui baise la main.

Il vous tardait de sortir de cet antre.

VICTOIRE DE RICHELIEU

ACTE IV, SCÈNE III. — DIANE CACHÉE, LE ROI, RICHELIEU.

LE ROI

Je veux être le maître.
Oui, monsieur, et non plus seulement le paraître!

RICHELIEU.

Je vois avec douleur que mon maître et mon roi
Prête à mes ennemis plus de crédit qu'à moi.

LE ROI.

Je ne puis rien sentir ni penser par moi-même,
N'est-ce pas? — Grâce à vous, voilà les bruits qu'on sème,
— Non, monsieur, il n'est pas d'intrigue là-dessous;
Personne auprès de moi ne vous a nui.... que vous.
Je suis las d'obéir dans mon propre royaume,
Et de n'être d'un roi que l'ombre et le fantôme;
Je suis las de subir l'hypocrite hauteur

D'un tyran qui devrait être mon serviteur.
A ma sujétion lorsque je me résigne,
Tout le sang de mon père en mes veines s'indigne,
Et je ne sais vraiment par quelle lâcheté
Jusqu'à présent, monsieur, je vous ai supporté.

RICHELIEU.

C'est que vous me sentez salutaire à la France;
Voilà tout le secret de votre tolérance :
Car je n'ignore pas que Votre Majesté
Dans le fond de son cœur m'a toujours détesté.

LE ROI.

Vous êtes clairvoyant.

RICHELIEU.

C'est un triste salaire,
Sire, de tant d'efforts que j'ai faits pour vous plaire.

LE ROI.

Oui, je suis un ingrat! car, grâce à vous, j'ai pris
L'existence en dégoût et moi-même en mépris.
Quand mon front soucieux à la vitre s'appuie
J'entends autour de moi dire : « Le roi s'ennuie. »
Moi-même je le dis parfois. Mais, si tous ceux
Qui me voient contempler la rue en paresseux,
Pouvaient comprendre alors avec quel œil d'envie
Je regarde passer le travail et la vie,
Monarque enseveli dans mon oisiveté
Et condamné par vous à l'inutilité,
Certe, ils admireraient qu'en mon âme la haine
N'ait pas vaincu plus tôt la patience humaine!
Mais la mesure est comble enfin! L'homme et le roi
D'un égal désespoir se révoltent en moi.
Je veux me relever de cette modestie
Qui vous livrait mes dés pour jouer ma partie;
Je ne veux plus de vous service ni conseil,
Je vous veux, en un mot, chasser de mon soleil.

RICHELIEU.

Contre un pareil discours je ne puis que me taire,
Sire. Retirez-moi des mains le ministère.
Loin de vous opposer la moindre objection,
J'ai besoin de repos, comme vous d'action.
Car, si dans la langueur votre tête se penche,
La fièvre du travail a fait la mienne blanche.
Regardez ces yeux creux, ce visage blafard :
Je n'ai que cinquante ans et suis presque un vieillard;
Et mon médecin dit que si je continue
Ce métier dont l'ardeur me ronge et m'exténue,
J'y laisserai ma vie, et cela dans un temps
Qu'il prévoit et qu'il fixe environ à sept ans.

Je n'aurais pas rendu mon poste; mais j'embrasse
Comme faveur du ciel, sire, votre disgrâce.

LE ROI.

Tout est donc pour le mieux, monsieur, j'en suis ravi.

RICHELIEU.

Le roi reconnaît-il que je l'ai bien servi?

LE ROI.

Peut-être. — Vous aurez un grand compte à me rendre.

RICHELIEU.

Si Votre Majesté sur-le-champ veut l'entendre....

LE ROI.

Rien ne presse.

RICHELIEU.

Pardon, sire! il est très pressant
D'être juste.

LE ROI.

Monsieur!

RICHELIEU.

Juste et reconnaissant.
Je ne m'en irai pas sur ce cruel *peut-être*
Que ma loyauté laisse en l'esprit de mon maître;
Et dissiper chez lui le doute en cet endroit,
Ce n'est pas seulement mon devoir, c'est mon droit.

LE ROI.

Je retire le mot.

RICHELIEU.

Pour conserver le doute?

LE ROI.

Monsieur! — Puisqu'il le faut, parlez. Je vous écoute.

RICHELIEU.

Quand Votre Majesté m'admit dans son conseil,
Le royaume au mourant qu'on vole était pareil;
La France s'en allait en lambeaux, démembrée
Par deux usurpateurs ardents à la curée :
Le parti huguenot de plus en plus hardi,
Qui formait un État presque libre au midi,
La féodalité, de tout le sol maîtresse,
Qui mettait presque un roi dans chaque forteresse;
Si bien que la révolte à Votre Majesté,
Au lieu d'un châtiment, arrachait un traité.

LE ROI.

Je m'en souviens, monsieur.

RICHELIEU.

Pour comble de misère,
Ceux mêmes qui devaient guérir le double ulcère,
Pareils à des laquais plus qu'à des médecins,

Autour du moribond ne songeaient qu'aux larcins.
Des maux intérieurs c'était la conséquence,
Que la France au dehors changeât de contenance.
L'honneur national, si cher au grand Henri,
Mourait avec le reste aux mains du favori,
Et, l'Etat n'étant plus assez puissant ni riche
Pour mettre une barrière à la maison d'Autriche,
On ne consomma point notre honte à demi;
On attela la France au char de l'ennemi!
Ah! sire, vous parliez du sang de votre père
Qu'en vos veines le joug d'un ministre exaspère :
C'est là qu'il aurait dû s'indigner et bouillir,
Avant que de laisser l'opprobre s'accomplir!

LE ROI.

Doutez-vous que l'honneur de la France m'émeuve!

RICHELIEU.

Comment en douterais-je? En suis-je pas la preuve?
Si vous ne l'aimiez pas, la France, avec ferveur,
Auriez-vous supporté le joug de son sauveur?
Parlons à cœur ouvert en rompant notre chaîne :
Si vous me haïssez, je comprends votre haine;
Car Richelieu peut-être, à votre place, eût eu
Plus de haine que vous, sire, et moins de vertu.

LE ROI.

Mais peut-être Louis avec votre génie
Aurait à votre place eu moins de tyrannie.

RICHELIEU.

Si je ne vous avais toujours forcé la main,
Notre œuvre à moitié faite avortait en chemin.
Dans les temps d'anarchie et de lutte où nous sommes,
Il faut violenter les choses et les hommes;
Le despotisme seul féconde le chaos :
Je veux! — L'enfantement du monde est dans ces mots,
— Et d'ailleurs, le succès a passé la souffrance!
Voyez la royauté, c'est-à-dire la France,
Assise fortement, les deux pieds appuyés
Sur les débris fumants des partis foudroyés!
Elle a pu, réduisant chez elle les divorces,
Sur l'impie étranger lancer toutes ses forces.
Ses revers au début ne m'inquiètent pas :
Elle est comme un cheval qui choppe aux premiers pas,
Mais dont l'emportement, croissant dans la carrière,
Ne connaît bientôt plus ni fossé ni barrière;
Qu'on ne détourne pas sa course, et je prétends
Qu'elle prenne la tête avant qu'il soit longtemps!
Sire, je vous le dis, un grand siècle commence,
De tous côtés il s'ouvre un horizon immense,
Le monde ancien expire, et c'est de nos travaux,

Sire, que datera l'ère des temps nouveaux:
Quelle gloire à cueillir! et quelle grande chose
Fera mon successeur, s'il comprend et s'il ose!
Mais je le cherche en vain, cet esprit ferme et sûr
Qui pourra de mes plans récolter le fruit mûr,
Et j'aurai la douleur de voir tomber mon œuvre
Entre les mains d'un traître ou celles d'un manœuvre!

LE ROI.

C'est un orgueil que rien ne saurait surpasser
De ne vous croire pas possible à remplacer.

RICHELIEU.

Sire, si je l'étais, pourquoi donc votre haine
S'est-elle, en me gardant, imposé tant de gêne?

LE ROI.

Si vous ne l'étiez pas, vous l'êtes aujourd'hui :
Vos solides travaux forment un point d'appui
Sur lequel l'ouvrier, même le plus novice,
Pourra d'après vos plans achever l'édifice.

RICHELIEU.

Pour moi, je ne connais propre à me succéder
Que le père Joseph.

LE ROI, *se levant.*

Mieux vaudrait vous garder!
Non, non, le successeur que mon choix vous destine
Assiste à vos travaux depuis leur origine;
Je puis entièrement m'assurer sur sa foi,
Car, en un mot, monsieur, ce successeur c'est moi.

RICHELIEU.

Vous, sire?

LE ROI.

Moi, monsieur. Qu'en pensez-vous?

RICHELIEU.

Rien, sire.

LE ROI.

Vous me blâmez au fond, et n'osez pas le dire.

RICHELIEU.

Quand mon maître résout, je ne sais qu'approuver;
Seulement je prévois ce qui peut arriver :
Que Votre Majesté tout d'abord s'évertue
Et soutienne un moment le fardeau qui me tue,
Je le crois. Mais bientôt, sous la charge accablé,
Peut-être même aussi par des revers troublé,
Vous rouvrirez la porte aux avis d'une mère
Que vous rappellerez d'un exil nécessaire.

LE ROI.

Peut-être!

RICHELIEU.

C'est certain . vous êtes trop bon fils
Pour la traiter aussi durement que je fis.
Une fois revenue, au conseil avec elle
Rentreront votre frère et toute sa.... séquelle;
Parmi cet entourage à l'Espagne gagné
Fléchissez un instant, et tout est ruiné
La féodalité triomphe avec l'Autriche,
Et le sol labouré par moi retourne en friche.

LE ROI.

J'admire pour combien votre sagacité
Compte dans ses calculs mon imbécillité.
Que votre inquiétude en ce point se rassure!
Je ne suis pas un roi fainéant, je vous jure,
Et j'ai pu supporter un maire du palais,
Sans être maniable à mes autres valets.

RICHELIEU.

Personne autant que moi, sire, ne le souhaite.
Je vois, à la façon dont mon maître me traite,
Qu'il faut me retirer.

LE ROI.

Adieu, monsieur, adieu.

RICHELIEU *fait quelques pas vers la porte, puis revient au roi.*

Ne faites pas cela, non, sire! au nom de Dieu!

LE ROI

Monsieur!

RICHELIEU.

Permettez-moi l'orgueilleuse assurance
De dire que je suis nécessaire à la France!
Moi seul peux jusqu'au bout soutenir le fardeau;
Laissez-moi ce pouvoir qui me mène au tombeau.

LE ROI.

Vos dédains des grandeurs, monsieur, ne durent guère.

RICHELIEU.

Ah! sire, il s'agit bien d'ambition vulgaire!
Pouvez-vous soupçonner d'intérêt personnel
L'homme qui veut rester dans un poste mortel?
Mais ne m'arrachez pas mon œuvre inachevée.
Sire, mon existence à ma tâche est rivée!
C'est le seul rêve humain dont je sois convaincu,
Et je dois en mourir puisque j'en ai vécu.

LE ROI.

Quand donc permettrez-vous à mon tour que je vive?

RICHELIEU.

Que la vérité, sire, une fois vous arrive!
Ne vous abusez pas sur votre mission :
C'est la vertu des rois que l'abnégation,

Et n'appréhendez pas qu'elle vous rapetisse.
Sire, un homme est bien grand par un grand sacrifice.

LE ROI.

A vous toute la gloire, à moi l'obscurité!
Votre orgueil a besoin de mon humilité.

RICHELIEU.

S'il faut que cet orgueil devant vous s'humilie,
Voyez : mon front blanchi s'incline, et je supplie.
Sire, daignez sauver la France par mes mains,
Et, dépouillant tous deux les intérêts humains,
Sachons sacrifier à l'auguste patrie,
Le monarque sa haine, et le sujet sa vie!

LE ROI.

Je ne peux plus!

RICHELIEU.

Eh bien, je vous en avertis,
Vous répondrez à Dieu des malheurs du pays;
Car, je l'affirme ici sur mon âme immortelle,
La France périra si je m'éloigne d'elle.

LE ROI, *après un silence.*

A défaut de génie, ô divin créateur!
Donnez la patience à votre serviteur!
Il se lève.
Régnez, si le salut de mon État l'ordonne;
Je vous laisse le sceptre et garde la couronne.
Mais soyez assez grand, juste et victorieux,
Pour que mon sacrifice ait raison à mes yeux;
Et qu'à mes successeurs l'éclat de votre gloire,
Expliquant ma conduite, absolve ma mémoire.

RICHELIEU.

Oh! sire....

LE ROI.

Pas un mot, pas un remerciement
Les dépêches sont là : lisez tranquillement.
Pour moi, que les destins de la France rejettent,
Je retourne à mes chiens — seuls amis qui me fêtent.
Il sort lentement la tête baissée.

SCÈNE IV. — DIANE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Il suit des yeux le roi, et quand il est sorti :
Dans son abaissement il est plus grand que moi.
— Le royaume est sauvé! Dieu protège le roi!

DIANE, *sortant de l'embrasure où elle était cachée.*

Monseigneur, n'allez pas chez Monsieur!

RICHELIEU.

Je demande
Qui vous êtes?

DIANE.

Je suis Diane de Mirmande.

RICHELIEU.

La sœur du condamné par contumace?

DIANE.

Hélas!
N'allez pas chez Monsieur!

RICHELIEU.

Pourquoi n'irai-je pas?

DIANE.

On doit vous y tuer.

RICHELIEU, *après un silence.*

Que ne laissez-vous faire?
Mon trépas tiendrait lieu de grâce à votre frère.

DIANE.

J'étais sous ce rideau pendant votre entretien
Avec Sa Majesté le roi de France.

RICHELIEU.

Eh bien?

DIANE.

Eh bien! quand Louis XIII à l'État sacrifie
Sa gloire et son orgueil — c'est-à-dire sa vie, —
Puis-je commettre, moi, le public attentat
De préférer mon frère au salut de l'État?

PHILIBERTE

Être laide et deux fois millionnaire; avec cela être aimée d'un amour désintéressé par un homme jeune et pauvre, ce paradoxe est la destinée de Philiberte. Elle-même, d'abord n'y peut croire; pour l'en convaincre, pour la conduire doucement au bonheur, il ne faut pas moins de trois actes d'une intrigue très fine, et d'un dialogue étincelant d'esprit.

LA LAIDE CHARMANTE

ACTE I, SCÈNE I. — PHILIBERTE, JULIE (*deux sœurs*). PHILIBERTE EST EN TRAIN DE BRODER, JULIE ARRANGE SES CHEVEUX DEVANT UNE GLACE.

JULIE.

Une fois le contrat signé par les témoins,
Le mariage est fait?

PHILIBERTE.

Mais à peu près, du moins.

JULIE.

Je serai mariée.... à peu près, dans une heure :
Quand j'y songe! Faut-il que je rie ou je pleure,
A ton avis?

PHILIBERTE.

Ne prends conseil que de ton cœur.

JULIE.

Mais à ma place enfin, que ferais-tu, ma sœur?
Mon futur te plaît-il?

PHILIBERTE.

C'est à toi qu'il doit plaire.

JULIE.

Il est vrai. Mais du moins te plaît-il pour beau-frère?

PHILIBERTE.

Pour beau-frère, assez.

JULIE.

Bien : pour mari, pas du tout?
Je m'en doutais.

PHILIBERTE.

Pourquoi me demander mon goût?
Que t'importe? Tu sais, ma sœur, que nos idées
Sur ce point-là jamais ne se sont accordées.
Je ne te blâme pas, d'ailleurs : à mon avis,
Il en est de nos goûts comme de nos habits :
Ils se font sur mesure, et je trouve fort sage
D'ajuster son roman à l'air de son visage.
Toi, dont la beauté fraîche épand comme un parfum,
Qui lis ta bienvenue aux regards de chacun,
Tu n'as pas tort d'aimer la joie extérieure
Qui s'empresse au-devant de tes pas à toute heure;
Faite pour le triomphe et pour la royauté,
Il faut un appareil de cour à ta beauté;
Car celle qui se cache, en se cachant abdique.
Tu n'as à demander au foyer domestique
Que de n'attrister pas par de fâcheux discords
L'épanouissement de ta vie au dehors.
Le comte d'Olliron est donc fait pour te plaire :
Jeune, élégant et froid jusque dans sa colère,
S'il en avait jamais; esclave du bon ton;
Un peu trop à cheval sur le *qu'en-dira-t-on*,
Peut-être, mais d'humeur à la tienne commode;
C'est l'époux idéal d'une femme à la mode,
Et je ne lui sais pas vraiment d'autre défaut
Que d'être avec excès le mari qu'il te faut.

JULIE.

Ajoute qu'il est bien en cour, et que la reine
De son premier enfant veut être la marraine.

PHILIBERTE.

Ce baptême charmant que je ne comptais pas!

JULIE.

Que te faut-il de plus quand tu te marieras?

PHILIBERTE.

Oh! moi, tu sais, ma sœur : je suis une sauvage.
Je voudrais un bonheur fait comme un esclavage,
Et je l'emporterais, pour le rendre plus sûr,
Ainsi que la lionne, au fond d'un antre obscur.
Là, seule à posséder celui qui me possède.....

JULIE.

Achève...

PHILIBERTE.

J'oubliais déjà que je suis laide,
Et qu'un homme ne peut désirer mon hymen
Que pour le million que j'ai dans chaque main.

JULIE.

Te voilà triste, et c'est par ma faute peut-être!

PHILIBERTE.

C'est la mienne. Un captif doit fermer sa fenêtre
Et tâcher d'oublier, par folie ou raison,
Que l'univers existe autour de sa prison.

JULIE.

Et bien! tu peux laisser cette fenêtre ouverte;
Je t'apporte la clef des champs, ma Philiberte.

PHILIBERTE.

Comment?

JULIE.

J'ai découvert deux choses, chère sœur,
Que tu n'apprendras pas, j'espère sans douceur :
Et la première, c'est que vous êtes charmante,
Mademoiselle.

PHILIBERTE.

Moi?

JULIE.

Nouvelle surprenante,
N'est-ce pas? Tu l'entends pour la première fois,
Et je me sais bon gré que ce soit par ma voix.

PHILIBERTE.

Si c'est un badinage, il est cruel, Julie.

JULIE.

Très sérieusement, je te trouve... jolie!
Non, ce n'est pas le mot; j'avais mieux dit d'abord;
Je te trouve charmante, et c'est bien plus encor.

Il semble à travers toi que ton âme transpire :
Ton accent est plus doux que ta voix; ton sourire
Plus joli que ta bouche, et ton regard plus beau
Que tes yeux : la lumière efface le flambeau.
Eh bien, te voilà rouge et tout embarrassée!...

PHILIBERTE.

Je démêle mon fil.

JULIE.

Le fil de ta pensée!
Ces premiers compliments l'emmêlent en effet;
Mais, en très peu de temps, tu verras, on s'y fait.

PHILIBERTE.

Tu veux me consoler : je ne prends pas le change,
Je reconnais bien là ta chère amitié d'ange.
Mais si c'était réel, ce que tu prétends voir,
Tu ne serais pas seule à t'en apercevoir.

JULIE.

Bah! l'on te trouve laide ici de confiance;
Tu l'étais, en effet, dans ta première enfance,
Et personne depuis ne t'observant que moi,
Ta laideur est passée en article de foi.
De plus, je suis la seule encor dont la présence
Laisse à tes mouvements leur charme et leur aisance;
Trop de timidité près des autres te nuit,
Car ta grâce ressemble à ces belles-de-nuit
Que le brillant éclat du soleil importune,
Et qui n'osent s'ouvrir qu'aux douceurs de la lune.
Mais sois un peu toi-même à la barbe des gens,
Et tu plairas bientôt même aux moins indulgents.

LA DEMANDE EN MARIAGE

ACTE I, SCÈNE IV. — LE DUC DE CHAMARAULE, LA MARQUISE.

LE DUC.

J'arrive le premier pour parler d'une affaire.

LA MARQUISE.

J'écoute.

LE DUC.

Vous avez peut-être soupçonné
Pourquoi je me promène au fond du Dauphiné?

LA MARQUISE.

Par raison de santé?

LE DUC.

Pour guérir le malaise
Que causait ma présence au jeune Louis seize.

LA MARQUISE.

Bah !

LE DUC.

Voilà le fin mot. Des ennemis à moi
M'ont noirci dans l'esprit de notre nouveau roi.
Ne m'a-t-on pas donné pour la vivante enseigne,
Pour le représentant des mœurs du dernier règne !
. . . . . .
Enfin le roi, croyant, pour une cause ou l'autre,
Que le vice trouvait en moi son vieil apôtre,
Et voulant mettre fin à mon apostolat
Par une apostasie importante et d'éclat,
Me dit un jour avec ses grâces débonnaires :
« Monsieur le duc, allez faire un tour dans vos terres,
« N'y restez pas longtemps ; mais, à votre retour,
« Ayez à présenter une duchesse en cour. »
Je partis, faisant vœu de tenir tête au maître ;
Mais, après quinze jours d'existence champêtre,
L'ennui me prit : je fis arriver mon neveu
Pour qu'il m'encourageât à soutenir mon vœu ;
Le choix semblait heureux, marquise ; car le drôle
Prétend bien être un jour le duc de Chamaraule ;
Mais, après un bon mois de neveu quotidien,
Mon ennui me revint enjolivé du sien.
C'est très contagieux, le bâillement, marquise,
Lorsque le bâilleur peut bâiller avec franchise.
Un jour, mon héritier bâillait, et par dedans
Me montrait le palais de ses trente-deux dents ;
Ah ! me dis-je en bâillant moi-même... à claire-voie,
Ces trente-deux dents-là laissent tomber leur proie.
J'étais vaincu, marquise, et me mis à chercher
A quelle blanche main je pourrais m'accrocher.

LA MARQUISE.

Vous avez pris, cher duc, le parti raisonnable :
Je vous en félicite, et d'un cœur véritable.

LE DUC.

Oui, mais je ne suis pas facile à marier :
Le plus sûr, à mon âge, est de s'apparier :
Mais je me sens si vieux, si laid, que ma pareille
Me semblerait aussi par trop laide et trop vieille.
Les visages ridés me sont très déplaisants :
Je veux de la jeunesse autour de mes vieux ans.

LA MARQUISE.

Il ne faut pourtant pas tenter Dieu.

LE DUC.

Ni le diable...,
Peste ! de l'œil-de-bœuf je deviendrais la fable.

Non! si vous me voyez de jeunesse entêté,
C'est pour sa bonne humeur, et non pour sa beauté.
Au contraire, je veux que ma femme au visage
Porte tous les garants d'une conduite sage;
Je veux qu'elle soit faite, en un mot, de façon
A ne pas attirer aisément l'hameçon.
Je la prétends, en outre, aussi noble que riche,
Non que la qualité ni que l'argent m'entiche,
Mais pour n'avoir pas l'air, aux yeux des gens, d'un sot
Qui prend un laideron sans naissance et sans dot.
Or j'aurais pu longtemps chercher en pure perte,
Si vous n'aviez pas mis au monde Philiberte,
Et, comme en mes projets j'aime à marcher bon train,
Je viens résolument vous demander sa main.

LA MARQUISE, *se levant.*

Monsieur, je vous l'accorde avec reconnaissance;
Et mettrai moi-même ordre à son obéissance.

LE DUC.

Non pas! Je ne veux pas être pris forcément,
Par ordonnance, enfin, comme un médicament.

. . . . . .

LA MARQUISE.

Enfin que voulez-vous de moi?

LE DUC.

Votre silence :
Voilà tout.

LA MARQUISE.

Il suffit. Vous avez mon aveu.

LA POLITESSE MONDAINE

ACTE II, SCÈNE V. — D'OLLIVON, PHILIBERTE, JULIE.

D'OLLIVON.

Il est certains devoirs pourtant envers le monde,
Qu'on ne peut négliger sans que tout se confonde.
Je crois que les laisser tout à fait de côté,
C'est faire banqueroute à la société.
Le monde....

PHILIBERTE.

On ne lui doit que ce qu'on en exige :
Je consens de bon cœur, pour moi, qu'il me néglige,
Et je serais fâchée en cette occasion
Qu'il ne m'appliquât pas la loi du talion.

D'OLLIVON.

Si chacun raisonnait ainsi, mademoiselle,
La politesse enfin, où se trouverait-elle?

PHILIBERTE.

A parler franchement, je n'en fais pas grand cas :
C'est l'amitié qu'on montre aux gens qu'on n'aime pas.
C'est l'esprit seul qui bat cette fausse monnaie,
Je le sais; mais la fausse altère enfin la vraie,
Et l'esprit, empruntant au cœur son noble coin,
Le lui rend émoussé quand il en a besoin.

D'OLLIVON.

Mon Dieu ! le cœur sans doute est une belle chose,
Mais il ne peut servir tous les jours, je suppose...

PHILIBERTE.

Et pourquoi donc? qui peut l'obliger à chômer?
Quelles solennités lui faut-il pour aimer?
La source de tendresse est-elle en nos entrailles
Comme les grandes eaux des jardins de Versailles,
Pour jouer seulement dans les jours d'apparat?
Ne peut-elle pas être un ruisseau sans éclat
Qui coule incessamment sur ses pentes fleuries,
Versant autour de lui la fraîcheur aux prairies?
Le cœur ne peut servir tous les jours, dites-vous?
N'a-t-on pas tous les jours sa mère, son époux,
Sa sœur, le Dieu clément qui nous fit la nature,
Le ciel bleu, le soleil, et l'ombre, et la verdure?
Que vous faut-il de plus? La patrie en danger,
Pour que votre grand cœur daigne se déranger?

D'OLLIVON.

Il me faut épouser votre sœur.

JULIE.

Philiberte,

La réponse est galante.

PHILIBERTE.

Elle me déconcerte.

JULIE.

Il n'importe, cher comte; avouez-vous vaincu.

D'OLLIVON.

Vaincu, je le veux bien; mais non pas convaincu.
Ma défaite, au surplus, n'a rien de bien étrange,
Car c'était le combat de Jacob avec l'ange.

PHILIBERTE.

Devant ce dernier mot, je sens que je faiblis,
Et me rends au parti charmant des gens polis.

CEINTURE DORÉE

LE CHOIX D'UN MARI

Acte I, Scène III. — CALISTE, AMÉLIE.

CALISTE.

Est-ce que tu me crois romanesque?

AMÉLIE.

Je ne dis pas cela.

CALISTE.

Eh bien! ma chère, je le suis horriblement, je m'en aperçois de jour en jour. Je croyais être la demoiselle la plus facile du monde à marier; mon idéal me semblait des plus modestes. — Pas du tout; je suis forcée de reconnaître qu'il est presque irréalisable; je dis *presque* par un dernier égard envers le genre humain.

AMÉLIE.

Te moques-tu de moi?

CALISTE

Nullement. Ne me suis-je pas mis en tête de n'épouser qu'un honnête homme?

AMÉLIE.

Oh! oh! nous sommes dans nos jours de misanthropie, à ce qu'il paraît.

CALISTE.

Non; je constate un fait . il est évident que l'honnêteté a sa maladie comme la vigne.

AMÉLIE.

Bah! il y a plus d'honnêtes gens qu'on ne pense, et sans aller bien loin, mon mari....

CALISTE.

C'est juste, oui; tu as rencontré un homme pour qui le mariage n'était pas une spéculation. Il cherchait une compagne, et non une bailleuse de fonds; il s'est inquiété de te connaître, il a étudié ton caractère, et il t'a fait la cour un an avant de se déclarer. Mes prétendus, à moi, se déclarent tout de suite.

AMÉLIE.

C'est que tu leur plais tout de suite.

CALISTE.

Moi ou ma dot. Ah! maudit million! Sans lui on prendrait peut-être la peine de faire attention à ma personne. Quel malheur pour une statue d'être en or, et non en marbre! Tu es un objet d'art, toi! Moi, je suis une pièce d'orfèvrerie; je ne vaux pas ma dot; la matière surpasse le travail; et mes petites perfections, qui m'auraient peut-être valu une place dans la maison d'un homme de goût, ne m'empêcheront pas d'aller à l'hôtel des monnaies. Soyez donc une

honnête fille, rendez-vous digne d'un galant homme, pour vous voir estimée au poids de l'or comme un lingot!

AMÉLIE.

Que tu es singulière! si tu étais pauvre, ne trouverais-tu pas tout simple et tout charmant qu'on s'amourachât de toi à première vue?

CALISTE.

Sans doute, parce que je serais bien obligée de croire à la sincérité de mon admirateur.

AMÉLIE

Eh bien, es-tu moins jolie pour être riche? moins bonne? moins spirituelle? et ton idéal d'honnête homme doit-il te faire un crime de ta fortune?

CALISTE.

Non, je consens même qu'il m'en fasse une vertu; je suis raisonnable, comme tu vois. Mais je ne veux pas qu'à ses yeux cette vertu-là me dispense des autres.

AMÉLIE.

Mais n'as-tu pas les autres?

CALISTE.

Que je les aie ou non, ces messieurs n'en savent rien; et s'ils ne daignent pas s'en informer, ils ne me méritent pas; je suis fière et ne veux pas être prise au hasard. Quoi donc! vous demandez des renseignements sur un domestique que vous pouvez chasser dans huit jours, et vous n'en demandez pas sur votre femme? Quelle place lui réservez-vous dans votre cœur et dans votre maison, que la première venue la puisse remplir? Ce qui doit faire toute ma vie, à moi, ne compte donc pas dans la vôtre? Et puis, si vous confiez votre honneur à une inconnue, parce qu'elle est riche, de quoi n'êtes-vous pas capable pour de l'argent?... Est-ce vrai, ce que je dis là?

AMÉLIE.

Tu resteras donc fille?

CALISTE.

A moins d'un miracle, oui.

AMÉLIE.

C'est triste de vieillir sans enfants.

CALISTE.

Tu m'en prêteras un, que j'adopterai.

AMÉLIE.

Je n'en ai pas à revendre.

CALISTE.

Tu en auras.... Aies-en, ma petite Amélie! je t'en demande un pour moi..... un joli poupon frisé, avec des yeux bleus; je te laisse carte blanche pour le reste.

AMÉLIE

Tu ne tiens pas au sexe.

CALISTE.

Si fait! je veux un garçon. Les filles sont trop malheureuses. Et puis, je l'élèverai moi-même; il nous fera honneur, tu verras, il sera très beau, très brave, et surtout il ne saura pas l'arithmétique. Est-ce convenu?

AMÉLIE.

Tope là!

CALISTE.

Tu t'en vas?

AMÉLIE.

Certainement.

CALISTE.

Veux-tu être bien gentille? reviens dîner ici. Nous avons M. Gandard; ce sera très ennuyeux.

AMÉLIE.

C'est engageant.

CALISTE.

Autrement, tu n'aurais pas de mérite.

AMÉLIE.

C'est vrai. Je reviendrai.

CALISTE.

Alors, ce n'est pas la peine de t'en aller.

AMÉLIE.

Il faut pourtant que j'avertisse mon mari.

CALISTE.

Écris-lui un mot, qu'on lui portera.

(Édit. Calmann Lévy.)

DE BORNIER

Henri vicomte de Bornier, poète, et surtout connu comme poète dramatique, est né à Lunel (Hérault) le 25 décembre 1825. Il vint à Paris suivre les cours de la Faculté de droit et publia en 1845 un volume de vers, *les Premières Feuilles*, qui donnèrent à son nom quelque notoriété et le firent attacher par le ministre M. de Salvandy à la bibliothèque de l'Arsenal, dont il est aujourd'hui conservateur. Son œuvre capitale est *la Fille de Roland*, 1875, où brillent de véritables beautés de conception dramatique, d'élan et de patriotisme. La grandeur de plusieurs scènes enthousiasma les spectateurs, et le succès de l'œuvre fut complet

et durable. La même année, l'Académie française décerna à ce drame en vers un de ses grands prix.

M. de Bornier a publié :

Poésies : *les Premières Feuilles*, 1845, in-18; *la Guerre d'Orient*, 1858; *la Sœur de charité*, 1859.

Théâtre : *le Monde renversé*, 1853, in-8; *Dante et Béatrix*, 1853; *la Muse de Corneille*, 1854; *la Muse de Molière*, 1860; *Agamemnon*, 1868; *la Fille de Roland*, 1875; *Un Cousin de passage*, 1865.

Ouvrages divers : *Eloge de Chateaubriand*, discours, 1864, in-8; *le Fils de la terre*, roman, 1864, in-8.

LA FILLE DE ROLAND

Roland, neveu de Charlemagne, est mort à Roncevaux, accablé par la foule des Sarrasins et victime de la jalousie du traître Ganelon. L'empereur a recueilli à sa cour Berthe, la fille de Roland, qu'il traite comme sa propre fille; mais il n'a pu recueillir également l'autre trésor du héros, son épée, la glorieuse Durandal. C'est un Sarrasin, Noéthold, qui la possède, et vient insolemment à Aix-la-Chapelle l'offrir comme prix d'un combat singulier à quiconque pourra le vaincre. Chaque jour un paladin français tente la chance du combat et succombe; l'orgueilleux infidèle va repartir et remporter l'épée non reconquise, quand la cloche d'argent résonne : un jeune chevalier se présente au combat; c'est Gérald, le fils du comte Amaury, le fiancé de Berthe. Il lutte, il est vainqueur, il va recueillir le double prix de sa vaillance, la main de Berthe et l'épée glorieuse. Mais son père, inconnu depuis longtemps à la cour, s'y montre enfin sur l'invitation, sur l'ordre de l'empereur. L'œil perçant de Charlemagne ne s'y trompe point. Amaury n'est autre que le traître Ganelon. Dès qu'il apprend ce terrible secret, Gérald renonce à toutes ses espérances, quitte la cour de Charlemagne et va ensevelir dans de nouveaux dangers la honte de sa naissance, la gloire de ses exploits et la douleur d'un impossible amour.

LA CHANSON DES DEUX ÉPÉE

Acte II, Scène V. — GÉRALD

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées;
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier;
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air.
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger, frémissant de rage,
Sarrasins, Saxons ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombait dans la rouge poussière
De ces formidables tournois.
Durandal a conquis l'Espagne :
Joyeuse a dompté le Lombard;
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : Voici ma part!
Toutes les deux ont par le monde
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu,
Après mille et mille batailles;
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu!

Hélas! la même fin ne leur est pas donnée :
Joyeuse est fière et libre après tant de combats;
Et, quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas.

Elle est captive encore, et la France la pleure,
Mais le sort différent laisse l'honneur égal;
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal!

LE SARRASIN

LA CLOCHE D'ARGENT

Acte III, Scène I. — GEOFFROY, HARDRÉ, RAGENHARD.

GEOFFROY

Autrefois, dans ces jours que tu regrettes tant,
Quand un de ces héros dont sans cesse tu parles
Venait dans ce palais trouver l'empereur Charles,
S'il avait accompli quelques hauts faits nouveaux,
Sûr d'obtenir ainsi le prix de ses travaux,
Il sonnait cette cloche, et puis faisait connaître
La première faveur qu'il réclamait du maître;
Seulement une loi terrible, on le conçoit,
Aurait puni quiconque eût réclamé sans droit.
Eh bien! depuis dix ans peut-être, cette cloche,
Richard, est immobile.

. . . . . .

HARDRÉ.

Comment, seigneur saxon! Ce Sarrasin.....

RAGENHARD.

Sans doute;
Ce combat, seigneurs francs, pour vous je le redoute.

HARDRÉ.

Eh quoi! nous serions tous vaincus dans ce duel?
Par un païen? par un Sarrasin? c'est cruel!

RAGENHARD.

Oui! mais je le connais pour l'avoir vu combattre,
Près de Narbonne, l'an dernier, seul contre quatre.
C'est terrible! — On se sent subitement frappé,
Comme si l'on était d'éclairs enveloppé!
A de certains moments, qu'il prépare et médite,
Le fer semble jaillir de cette main maudite.
C'est sa manière, à lui. Je vous plains.

HARDRÉ, *à part.*

Ce Saxon
Encourage les gens d'une étrange façon!

RAGENHARD.

Dites-moi cependant, — car c'est ce qui m'appelle
A visiter ce grand palais d'Aix-la-Chapelle, —
Comment dans ce duel on put vous engager,
Et depuis quand.

HARDRÉ.

Depuis un mois, sire étranger;
Mais Geoffroy mieux que nous, ici, peut vous le dire,
Car il était présent.

GEOFFROY.

Oui.

RAGENHARD.

Parlez donc, messire.

GEOFFROY, *quittant la table où il lisait.*

Seigneur saxon, voilà trente jours... hélas oui!
Nous achevions le jeu d'armes comme aujourd'hui;
Un Sarrasin, suivi d'une nombreuse escorte,
Charlemagne étant là, parut à cette porte.
« Sire Empereur, dit-il, je pris, étant enfant,
« Le jour de Roncevaux, sous le corps de Roland,
« Durandal, son épée, et je viens vous la rendre,
« Mais je ne la rendrai qu'à qui pourra la prendre! »
Dieu nous châtie, hélas! dans ces affreux tournois,
Trente barons français sont morts depuis un mois;
Et bientôt l'on verra peut-être l'infidèle,
Remportant Durandal, quitter Aix-la-Chapelle.
Cependant, chaque jour, à l'heure du combat,
Levant avec effort son front que l'âge abat,
L'Empereur vient ici. Près de cette fenêtre,
On le voit du dehors, grave et calme paraître.
Son regard attentif, mais déjà résigné,
Cherche son champion pour la mort désigné.
La fille de Roland, qui seule l'accompagne,
Dame Berthe, soutient le bras de Charlemagne;
Quoique sans espérance, immobile et debout,
Il veut être témoin du combat jusqu'au bout;
Penché sur ce champ clos qui n'est plus qu'une tombe,
Il bénit de la main le chevalier qui tombe.
Puis on le voit rentrer, plus pâle et plus tremblant,
En murmurant toujours ce nom : Roland! Roland!

RAGENHARD.

Je comprends : en effet c'est un cruel martyre
Que le sien!

RICHARD.

L'Empereur! que chacun se retire.

Tous sortent. Charlemagne descend par l'escalier du fond, appuyé sur le bras de Berthe.

Scène II. — CHARLEMAGNE, BERTHE.

BERTHE.

Cher sire, ce spectacle est trop terrible à voir!
Renoncez aujourd'hui....

CHARLEMAGNE.

Non, non! C'est mon devoir.
— Jadis, et bien souvent, devant ce palais même,

Des ennemis, jetant au Christ leur vil blasphème,
Des seigneurs sarrasins, prince, émir, tour à tour,
Venaient me défier en face de ma cour;
C'étaient Balant, Jonas, Ferragus, et tant d'autres.
« Francs chevaliers! disais-je en regardant les nôtres,
« Le ciel de Mahomet réclame ses élus,
« Tâchez qu'avant ce soir il en ait un de plus! »
Ils me répondaient tous par un seul cri : Montjoie!
Et l'un d'eux, souriant, tranquille, plein de joie,
Olivier ou Renaud ou Roland, descendait
Dans l'arène où le noir Sarrasin attendait.
Dur combat! Le païen, s'élançant de la terre,
Horrible, rugissant comme fait la panthère,
Surprenait, terrassait parfois le paladin;
Mais le bon chevalier se relevait soudain,
Et, quand il revenait vainqueur sous l'oriflamme,
Je ne sais quel orgueil royal m'entrait dans l'âme.
Ah! ces jours de fierté jamais ne reviendront;
A la gloire j'étais, je dois être à l'affront!
O Roland! ô Roland! quelle honte est la mienne
De voir ta Durandal dans cette main païenne!

Il s'assied sur un fauteuil à gauche.

BERTHE.

Sire, espérons encor.

CHARLEMAGNE.

Le ciel l'a donc permis;
La force maintenant passe à nos ennemis!
Parmi mes chevaliers, il faut le reconnaître,
Pas un seul ne vaincra ce Sarrasin!

BERTHE.

Peut-être!

CHARLEMAGNE.

Lequel? . . . . . .

BERTHE.

Gérald.

CHARLEMAGNE.

Gérald! Tu ne sais même pas,
Ma fille, en quel pays il a porté ses pas;
A son père pourtant par un pressant message,
J'ordonnai de venir ici me rendre hommage
Pour le fief de Montblois. Nous espérions ainsi
Que le sort de Gérald serait mieux éclairci;
Mais le comte Amaury n'a fait nulle réponse
Depuis deux mois! Le sort contre nous se prononce!

BERTHE.

Sire, Gérald viendra pourtant avant ce soir;
C'est un pressentiment, sire; mieux qu'un espoir.

CHARLEMAGNE.

J'eus longtemps, comme toi, cette espérance, Berthe.
Parfois, l'œil attaché sur cette cour déserte,
Il me semblait, l'espoir cherche à se prendre à tout,
Que la cloche d'argent résonnait tout à coup,
Et que c'était Gérald qui venait... Ah! mensonge!
La cloche est bien muette, et nul que moi n'y songe.

BERTHE.

Elle ne sera pas muette plus longtemps :
Le vengeur va venir, je le sais, je l'attends!

CHARLEMAGNE.

Comme à ce fier langage on reconnaît ta fille,
Roland! Oui, dans ses yeux c'est ton regard qui brille!
— Berthe, sois donc bénie, enfant à qui je dois
Ce vivant souvenir des gloires d'autrefois!
Toi qui comprends si bien mes deuils et mes alarmes,
Le seul front sur lequel puissent tomber mes larmes,
Toi le seul cœur à qui le mien ose s'ouvrir,
Toi qui me chéris mieux en me voyant souffrir!
Eh bien, fasse le ciel que ton Gérald revienne!
Dans cette noble main je veux placer la tienne;
Je veux qu'avant ma mort Gérald soit ton époux :
Mais la mort n'attend pas.....

BERTHE.

Sire, que dites-vous?

CHARLEMAGNE.

Non, la mort n'attend pas, et tout me la présage :
C'est bien le vent du soir qui me souffle au visage!

BERTHE.

Sire,... mon père,.....

. . . . . .

On entend au dehors une fanfare de clairons.

Écoutez!

CHARLEMAGNE.

Le voici! le païen! le vainqueur!
L'étranger! Cesse donc de battre, mon vieux cœur!
Finir ainsi! vaincu.... par ce More d'Espagne!
Moi, Charles! moi qui suis, moi qui fus Charlemagne!
Non, je ne le suis plus! Courbe la tête, ô roi,
Puisque Dieu pour toujours s'est retiré de toi!

Charlemagne va lentement se placer sur le trône.
Le Sarrasin entre et se place en face de lui.

LE DÉFI

SCÈNE III. — LES MÊMES, NOÉTHOLD ET SA SUITE DE SARRASINS; SEIGNEURS FRANÇAIS.

NOÉTHOLD.

Moi, Noéthold, émir, et prince de Valence,
Je vous défie encore, à l'épée, à la lance,
A l'arc, au javelot; la lice va s'ouvrir;
Barons français, lequel d'entre vous vient mourir?

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS.

Moi! moi!

CHARLEMAGNE.

Non, arrêtez! lutter serait folie :
Je sens depuis un mois que Dieu nous humilie;
Trop de sang a coulé déjà, barons chrétiens;
Toi, mécréant, tu peux retourner chez les tiens!

NOÉTHOLD.

C'est bien, noble empereur! Mais j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de ta gloire :
L'Espagne presque entière alors était à toi;
Saragosse tenait seule pour notre roi.
Les dix ambassadeurs de notre roi Marsille
Partirent pour Cordoue, et devant cette ville
Rejoignirent ton camp. Dans un vaste jardin
Ton fauteuil d'or était dressé sous un grand pin;
A tes côtés, Roland, Olivier, le duc Sanche;
Toi, calme et fier, avec ta barbe déjà blanche,
Tu nous vis approcher, souriant à demi
De voir nos fronts courbés devant notre ennemi.
Alors, l'ambassadeur, s'inclinant davantage,
Te demanda la paix et m'offrit pour otage;
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains.
— Roi, le temps a changé la face des destins;
Nous avons reconquis notre Espagne; à cette heure
Le mécréant triomphe, et le roi chrétien pleure! ·
Je m'en retourne donc, ainsi que tu l'as dit;
Mon triomphe est complet, puisque tu l'as maudit.
Nul ne m'accusera d'une gloire usurpée :
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal!.... Je l'ai bien conquise, tu le vois;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois!

CHARLEMAGNE.

Attends! — Du sang des miens je pouvais être avare,
Puisque pour toi contre eux le destin se déclare.
La force en moi décroît : je n'ai plus soixante ans!
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps;

C'est moi qui combattrai contre toi tout à l'heure,
Et s'il faut sous tes coups que Charlemagne meure,
Il suffira, païen qui crois nous avilir,
De mon dernier regard pour te faire pâlir!
Viens donc!

TOUS LES SEIGNEURS.

Sire empereur! Non, par grâce!

BERTHE.

Mon père!
C'est chercher le trépas!

CHARLEMAGNE.

Non, mes enfants! j'espère!
Puis à survivre ainsi j'aurais trop de remord;
Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort.
— Ennemi de mon Dieu, comme de mon empire,
Viens mourir ou tuer!

On entend le son d'une cloche au dehors.

BERTHE.

La cloche d'argent, sire!

LE CHAMPION CHRÉTIEN

Scène IV. — Les mêmes, GÉRALD, paraissant au fond.

CHARLEMAGNE.

Gérald!

BERTHE.

Gérald. Oui, sire! Oh! je le savais bien!
C'est lui.

GÉRALD.

Sire empereur, d'après le droit ancien
Accordé par vous-même aux guerriers sans reproche,
J'ai fait, en cet instant, résonner cette cloche,
Si j'eus tort, que je sois puni selon la loi.

CHARLEMAGNE.

Non, chevalier! Je sais tout ce que je te dois,
Ta main pouvait toucher à la cloche muette,
Et, quel que soit le prix que ta valeur souhaite,
Tu peux le réclamer.

GÉRALD.

Ce droit étant le mien,
Je demande à combattre à l'instant le païen.
Sire, j'arrive tard; mais le temps qui me reste,
Je compte en bien user, par la grâce céleste.
Je vous demande donc, sire, par grand merci,
De vaincre en votre nom ou de mourir ici.

CHARLEMAGNE.

Approche, chevalier. — J'aime ce fier visage;
Fils du comte Amaury, je connais ton courage :
Ma nièce a dû la vie à ta jeune valeur;
Mais celui que tu viens combattre est, par malheur,
Vaillant autant que fort et rude à la bataille;
Tu peux juger déjà de sa force à sa taille.

GÉRALD.

Sa taille... Mieux encor je la mesurerai,
Sur le champ du combat où je le coucherai.

CHARLEMAGNE.

Roland n'eût pas mieux dit, certes! je le proclame.
Mais, le péril venu, le bras peut trahir l'âme.

GÉRALD.

Sire, depuis un an je vis dans cet espoir
Qui rend la force aussi grande que le devoir!
A peine de retour d'une course lointaine,
Après d'heureux combats sur la terre africaine,
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble Empereur! Mon père
L'a permis, m'a suivi. J'attends donc, et j'espère.

CHARLEMAGNE.

Oui, cet œil intrépide et ce langage ardent
M'invitent à l'espoir.... J'hésite cependant.
Sais-tu d'une main ferme, agile, toujours prête,
Lancer le javelot et tendre l'arbalète?
Les Sarrasins nous ont surpassés en cela
Trop souvent, tu le sais!

GÉRALD.

Sire, ces armes-là,
Je les laisse aux vassaux, aux ribauds, aux esclaves,
Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves!
Maudit soit le premier soldat qui fut archer,
C'était un lâche au fond : il n'osait approcher.

CHARLEMAGNE.

Tu parles noblement par Saint Pol de Tudèle,
Va donc venger nos deuils, va punir l'infidèle.
Reprends-lui Durandal, le glaive de Roland
Que brandit ce païen à son bras insolent;
Et puisque ta valeur ne se plaît qu'à l'épée,
Prends la mienne, ta main n'en sera point trompée.
Voici *Joyeuse!* Elle est noble et digne d'un roi;
Je ne l'ai confiée à personne avant toi.

GÉRALD.

Oui, sire, de vos mains j'ai l'orgueil de la prendre,
Mais, à vous seul aussi, je jure de la rendre.

GEOFFROY.

De l'honneur qui t'est fait jaloux au fond du cœur,
Nous te disons pourtant : Gérald, reviens vainqueur!

GÉRALD.

Vainqueur!... si je le suis, la louange que j'aime,
Vous me la donnerez en agissant de même,
En marchant avec moi vers des périls plus grands,
Pour chasser l'étranger de la terre des Francs;
Ou, dressant jusqu'aux cieux la nouvelle hécatombe,
Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe!
Nous vivrons pour cela, pour cela nous mourrons,
Ici je vous le jure!

GEOFFROY *et les autres jeunes seigneurs.*

Ici nous le jurons!

BERTHE, *allant vers lui.*

Regardez-moi, Gérald. Puis, ma main dans la vôtre...
Elles ne tremblent pas, voyez! l'une ni l'autre!
Allez, mon chevalier! Va, mon Gérald!

NOÉTHOLD.

Chrétien,
Ton courage me plaît, étant digne du mien;
Mais le sort va bientôt tromper ton espérance :
Suis-moi! — Pour Mahomet!

GÉRALD.

Pour le Christ et la France!

Noéthold et Gérald sortent, suivis de la foule.
Charlemagne et Berthe restent seuls.

LE COMBAT

Scène V. — CHARLEMAGNE, BERTHE.

CHARLEMAGNE.

Viens, Berthe! Cette fois Dieu sera-t-il pour nous?
Prions-le donc ensemble; oui, ma fille, à genoux!
Prions : j'ai vu toujours, dans ma rude carrière,
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

Berthe s'agenouille; Charlemagne debout, près d'elle, lève les mains au ciel.

BERTHE.

O Dieu, notre vrai père, assis au haut du ciel,
Dieu de Joseph, d'Agar, de Judith, de Daniel,
Devant qui le méchant frissonne comme l'herbe,
Qui livras à David le Philistin superbe,
Livre, ô toi par qui seul toute justice vit,
L'ennemi de ton nom à cet autre David!

CHARLEMAGNE, *allant vers la fenêtre, à Berthe qui veut le suivre.*
Reste ; je te dirai de ce combat suprême
Les divers mouvements.

BERTHE.
Non ! — je veux voir moi-même !

CHARLEMAGNE.
Viens !
Ils se placent ensemble à la fenêtre. On entend une fanfare de clairons.
Le signal... Gérald dans l'arène descend....
On lui lace son heaume.

BERTHE.
Oh ! j'ai peur à présent !
Mon Dieu, sauvez Gérald, notre cause est la vôtre !

CHARLEMAGNE.
Les voilà face à face. Ils marchent l'un vers l'autre.

BERTHE.
Ils s'abordent déjà... Le fer heurte le fer ;
Joyeuse et Durandal jettent un double éclair ;
L'infidèle s'élance !

CHARLEMAGNE.
Il recule.... Montjoie !

BERTHE.
Non ; il revient, levant Durandal qui tournoie....
Sur le front de Gérald elle brille et s'abat ;
Je le vois chanceler... Oh ! l'horrible combat !
Son heaume est fracassé, sa tête est découverte,
Le sang de son front coule et rougit l'herbe verte...

CHARLEMAGNE.
Oh ! le bon chevalier !... il ne recule point,
Joyeuse frémissante étincelle à son poing.

BERTHE.
Durandal de nouveau sur sa tête se dresse !

CHARLEMAGNE.
Cette fois il l'évite, il bondit, il se baisse,
Passe sous Durandal, se relève... C'est bien !
Au défaut du haubert, il frappe le païen....

BERTHE.
L'infidèle éperdu se rejette en arrière,
Il chancelle....

CHARLEMAGNE.
Son corps roule dans la poussière.....

BERTHE.
Ah ! Gérald est vainqueur !

CHARLEMAGNE, *se penchant au dehors.*
Gloire au Christ triomphant !

Gloire aux barons français! — Sonnez de l'oliphant!
O France! douce France! ô ma France bénie!
Rien n'épuisera donc ta force et ton génie!
Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
Puisque, malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire.

LE VAINQUEUR

Scène VI. — Les mêmes, GÉRALD, AMAURY, la foule; un page qui porte les deux épées.

GÉRALD.

Sire, voici Joyeuse et voici Durandal.

CHARLEMAGNE.

Viens dans mes bras, mon fils, preux fidèle et loyal!
Au page qui porte les deux épées.
Donnez-moi Durandal....
Il prend l'épée.
Te voilà délivrée,
Durandal! — C'est bien toi! C'est ta lame sacrée!
Je reconnais l'acier, et, dans ta garde d'or,
Les reliques... Voyez, elles y sont encor!
Oh! laisse-moi presser mes lèvres sur ta lame,
Épée illustre et sainte où Roland mit son âme!
Que tu devais souffrir, captive des païens!
Console-toi : c'est moi, moi le roi, qui te tiens!
— Mon Roland t'attendait dans sa demeure sombre :
Nous irons t'y placer pour réjouir son ombre.
Il va placer Durandal sur le trône, puis revient vers Gérald.
Repose jusque-là sur le trône royal,
Sous les plis du drapeau de France, ô Durandal!
— Gérald, voici le prix que ta valeur réclame :
La fille de Roland demain sera ta femme;
Viens maintenant, au pied des autels prosterné,
Offrir ce grand triomphe à qui nous l'a donné!
Tout le monde sort, excepté Amaury, qui est resté jusque-là perdu dans la foule.

LE PÈRE DU HÉROS

Scène VIII. — CHARLEMAGNE, AMAURY.

CHARLEMAGNE.

Ganelon!

AMAURY, *reculant sous le regard de l'Empereur.*

Grand Dieu!

CHARLEMAGNE.

C'est le malheur des rois de reconnaître,
Et trop tard bien souvent, le visage d'un traître!
Oui, c'est lui, Ganelon! l'homme de Roncevaux!
Il sort donc de l'enfer pour des crimes nouveaux!

AMAURY.

Sire...

CHARLEMAGNE, *s'éloignant de lui.*

Pas un seul mot!

AMAURY.

Sire.....

CHARLEMAGNE.

Tais-toi, te dis-je!
Quoi! cet homme sauvé par quelque noir prodige,
Quand nos gloires semblaient refleurir aujourd'hui,
Quoi! cet homme revient! C'est bien lui! c'est bien lui!
— Tant mieux! Puisque autrefois il trompa ma colère,
Le second châtiment sera plus exemplaire :
Roland méritait bien d'être vengé deux fois!
Oui, dans ce même lieu qu'épouvante ta voix,
Ganelon, où jadis ma noble sœur, ta femme,
Mourut de honte après ta trahison infâme,
Où la belle Aude apprit la fin de son époux,
De Roland, et tomba morte, là, devant nous,
Sous ces murs indignés, traître qui fus mon frère,
Tu vas périr enfin!

Scène IX. — Les mêmes, GÉRALD.

GÉRALD.

Je vous cherchais, mon père.

CHARLEMAGNE.

Son père? lui!

AMAURY.

Gérald, je demandais au roi
Une faveur nouvelle, une grâce pour moi.
Je crains que ta présence, en ce que je dois dire,
Ne trouble mon esprit, mon fils....

GÉRALD.

Je me retire.

AMAURY.

Mais ne t'éloigne pas; je te rappellerai
Quand il en sera temps.

GÉRALD.

Mon père, j'attendrai.

Scène X. — AMAURY, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.

Et Gérald est son fils! Le sauveur de ma nièce,
Le vengeur de Roland, l'orgueil de ma vieillesse,
Ce héros, ce Gérald, dont je bénis le nom,
C'est le fils de ma sœur, le fils de Ganelon!

AMAURY, *tombant à genoux.*

Oui, sire, c'est mon fils! Et je demande grâce
Pour lui, mais pour lui seul, à vos pieds que j'embrasse.
S'il apprend mon vrai nom, il mourra sous vos yeux.

L'EXIL

Acte VI, Scène III. — CHARLEMAGNE, GÉRALD, BERTHE, les seigneurs.

CHARLEMAGNE.

Viens, Gérald, et reçois
La main que t'offre Berthe une seconde fois.

GÉRALD.

Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
Mais, ce dernier bienfait, sire, je le refuse.

BERTHE.

Dieu! Gérald!

GÉRALD.

Laissez-moi m'expliquer devant vous,
Devant l'Empereur, Berthe, ainsi que devant tous.
Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
C'est en les refusant que j'en puis être digne.
J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
Je suis le fils du crime, et non du repentir!
Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
Je veux que le malheur soit plus grand que la faute;
Et le père sera d'autant mieux pardonné
Que le fils innocent se sera condamné!
Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
Que l'expiation ne fut point assez ample;
Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment
Que d'être un jour témoin de votre étonnement!
Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
Peut-être cet élan de vos cœurs généreux
S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux!
Mon père s'exilait : nous partirons ensemble;

Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon,
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison.
Songez à vos enfants! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas!

BERTHE.

Tu veux partir, Gérald.

GÉRALD.

Oui, Berthe.

BERTHE.

Ah! si tu m'aimes,
Ne sois pas seul, Gérald, si cruel pour nous-mêmes!

GÉRALD.

Je n'ose plus t'aimer.

BERTHE.

Et moi, Gérald, et moi!
Pour me frapper ainsi, que t'ai-je fait? Pourquoi?

GÉRALD.

Le sort nous frappe seul!

BERTHE.

N'en sois donc pas complice!
Ne perds pas le bonheur....

GÉRALD.

Veux-tu que j'en rougisse?

BERTHE.

Regarde l'avenir.

GÉRALD.

Je vois trop le passé!

BERTHE.

Eh bien, si pour toi seul il n'est pas effacé,
S'il ne te suffit pas que l'Empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien, Gérald, au nom de mon père....

GÉRALD.

Plus bas :
Le mien pourrait entendre!

BERTHE, *tombant dans les bras de ses suivantes.*

Ah! plus d'espoir, hélas!

GÉRALD, *allant vers Charlemagne.*

Sire, devant ces pleurs, venez à ma défense!
Je ne peux rien céder contre ma conscience,
Tout espoir me rendrait à moi-même odieux :
La fille de Roland au fils de..... Justes Dieux!
Non, jamais! Sa pitié ne voit que mon martyre,
Aujourd'hui... Mais demain! Vous m'avez compris, sire.

CHARLEMAGNE.

C'est vrai, Gérald! Ton roi, ton juge et ton seigneur,
Ne te saurait blâmer pour cet excès d'honneur;
Mais, comme roi, voici ma sentence dernière :
Hier, pour délivrer Durandal prisonnière,
Je t'ai prêté Joyeuse. — Aujourd'hui, je fais mieux :
Il faut à ton courage un prix plus glorieux :
Je veux que Durandal désormais t'appartienne,
Car la main de Roland la mettrait dans la tienne!
La noble épée a soif du sang de l'étranger :
Toi, son libérateur, mène-la se venger;
Et quand vous aurez fait ce qu'il faut faire encore,
Quand vous aurez chassé du couchant à l'aurore
Nos derniers ennemis, comme un troupeau tremblant,
Tu la rapporteras au tombeau de Roland!

GÉRALD.

Oui, sire, à son tombeau, là-bas! en Aquitaine!
Et puis, j'irai chercher une mort plus lointaine!

BERTHE.

Et si la mort te fuit, Gérald?

GÉRALD.

Je marcherai
Si loin et d'un tel pas, que je la trouverai!

BERTHE, *après un long silence.*

Eh bien... je me soumets : qui t'aime te ressemble.
Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble!
— Adieu, Gérald!

CHARLEMAGNE.

Barons, princes, inclinez-vous
Devant celui qui part : il est plus grand que nous!

(Édit. Dentu.)

DE LAPRADE

Né à Montbrison le 13 janvier 1812, mort en 1883, Victor-Richard de Laprade, professeur pendant quelques années à la Faculté des lettres de Lyon, membre de l'Académie française en 1858 en remplacement d'Alfred de Musset, représentant du Rhône à l'Assemblée nationale de 1871, est le poète des idées élevées et des nobles inspirations. Son talent rappelle celui d'Alfred de Vigny. Calme et froid dans

sa grandeur, il arriva à la gloire sans passer par la popularité. Religieux et mystique, chrétien avec un souffle de panthéisme, il se rapprocha dans ses dernières productions de la simplicité des affections naturelles et du style familier qui en est l'expression la plus touchante.

Les principales œuvres de M. de Laprade sont : *Psyché* (1841) ; *Odes et Poèmes* (1844) ; *Poèmes évangéliques* (1852) ; *Symphonies* (1855) ; *Idylles héroïques* (1858) ; *Pernette* (1868) ; *le Livre d'un père* (1876).

L'IDÉAL

Il est une vallée où l'harmonie habite ;
Un dieu veille à sa porte, à nos pas interdite :
L'esprit seul dans son vol, emporté loin du temps,
Aux clartés de l'amour l'entrevoit par instants :
Quel que soit le doux nom dont chaque âge la nomme,
Sa pensée est vivante au fond du cœur de l'homme ;
Mais à la contempler nul ne peut définir
Si c'est une espérance ou bien un souvenir,
Tant l'âme balancée en sa plainte secrète
Flotte entre ces deux mots : J'attends, et je regrette.
Chaque peuple a rêvé ce merveilleux jardin,
Soit qu'avec Jéhovah il ait connu l'Éden,
Soit qu'aux pieds de l'Olympe une lyre sacrée
Lui chante l'âge d'or de Saturne et de Rhée ;
Ou qu'enfant, sous la tente, il aime à s'endormir
Bercé par les Péris des songes de Kashmir.

Là, dans son unité, sur l'arbre de science
Du bien, du vrai, du beau fleurit la triple essence,
Et dans l'or du feuillage, aux Grâces réunis,
Là des blanches vertus les essaims font leurs nids,
Avant d'aller chanter leur mélodie auguste
Sur le front de la vierge et dans l'âme du juste.
C'est là qu'avant le jour de leurs aveux charmants
S'étaient choisis déjà les couples des amants ;
C'est de là qu'à la voix du poète ou du sage
Descendent dans nos nuits la pensée et l'image ;
Là que tout chant sublime a résonné d'abord
Avant qu'un luth mortel en répétât l'accord.

Les graines de nos fleurs ont mûri dans ce monde ;
L'art est un rameau né de sa sève féconde.
Là-haut furent cueillis, sur les prés en émail,

Le mystique rosier qui flamboie au vitrail,
L'acanthe et le lotus, qu'en légères couronnes
L'Ionie a tressés aux faîtes des colonnes.
Avant qu'un ciseau grec et qu'un pinceau romain
Les fixât pour toujours sous l'œil du genre humain,
Les vierges au long voile et les nymphes rivales
Là-haut menaient en chœur les danses idéales,
Et, suspendant leurs jeux, là, ces filles du ciel,
Ont posé devant vous, Phidias, Raphaël!
Là, sur ton aile d'or, vers l'infini guidée,
Tu montais, ô Platon! au séjour de l'Idée :
C'est là qu'à son amant Béatrice a souri,
Et là son regard d'aigle, ô Dante Alighieri,
T'emportant dans sa flamme à travers les dix sphères,
T'a du monde divin révélé les mystères.

C'est là qu'enfin Psyché vécut son premier jour,
Tant qu'avec l'innocence elle garda l'amour;
Comme en un lit joyeux de fleurs et de rosée
Par le souffle divin l'âme y fut déposée,
Et près d'elle éveillés dans l'herbe de ce sol,
Du bord de son berceau mes chants prendront leur vol.

Mais au seuil de ton œuvre inscris donc la prière,
Et dis en commençant d'où te vient la lumière,
O poète! malheur aux hymnes qui naîtront,
Sans que le nom de Dieu soit gravé sur leur front!

Je sais trois sœurs au ciel, qui, les mains enlacées,
Font jaillir sous leurs pas l'or des bonnes pensées;
La Grèce en adora les corps chastes et nus,
Beaux vases qui cachaient des parfums inconnus.
C'est vous, entre vos bras je m'abandonne, ô Grâces!
C'est vous qui vers le but portez les âmes lasses;
Vous par qui les présents de Dieu nous sont comptés;
Vous qu'on appelle mieux du nom de charités.
Par vous de l'homme au ciel et du ciel à la terre,
Se fait du double amour l'échange salutaire,
Le cœur vous doit son aile, et l'esprit son flambeau;
Sans vous tout homme reste incapable du beau.
La sagesse avec vous n'a jamais le front triste;
L'œuvre abonde et sourit sous les doigts de l'artiste :
Grâces, en qui j'ai foi, saintes filles de Dieu,
Touchez, touchez mon front de vos lèvres de feu!

Ah! l'inspiration n'appartient à personne;
Pas plus qu'à ce rameau dont la feuille résonne,
Le vent qui le caresse et qui le fait chanter,
Et le Dieu qui la donne est libre de l'ôter.

Nul ne peut devancer l'heure par vous choisie,
O Grâces! pour verser en lui la poésie.
Mais l'artiste pieux, au cœur pur et sans fiel,
Peut, à force d'amour, vous arracher au ciel.
Venez donc, vous savez si l'art m'est chose sainte,
Si j'ai touché jamais à la lyre sans crainte,
Si j'attends rien de moi, si l'orgueil me nourrit,
Et dans quel tremblement j'invoque ici l'esprit.
O Grâces! descendez, belles vierges antiques,
Formez autour de moi vos cadences mystiques,
Et qu'en un même accord sur trois modes divers,
La douceur de vos voix coule à flots dans mes vers.

(*Psyché*, édit. Michel Lévy.)

ANTÉE

Premier né de la terre, hôte des bois antiques,
Où l'aigle parle avec les chênes prophétiques;
Toi qu'entre ses lions et ses sphinx aux grands yeux
Cybèle a de son lait nourri sur les hauts lieux,
O poète! ô géant à l'étroit dans les villes,
Coursier impatient des entraves civiles,
Contre l'homme et ses dieux ta vie est un combat,
Et l'Hercule vulgaire est fier quant il t'abat;
Car de son corps stupide, animé par la rage,
Souvent la pesanteur prévaut sur ton courage;
Et toi, par la douleur et la honte affaibli,
Tu roules sous ses pieds, dans l'herbe enseveli,
Pouvant à peine, hélas! jusqu'aux forêts obscures
Ramper pour y mourir, en cachant tes blessures.
L'homme alors, t'infligeant son rire âpre et moqueur,
Dit qu'un monstre est dompté par Hercule vainqueur.

Mais sitôt que, touchant la terre maternelle,
Ta poitrine meurtrie a palpité contre elle,
Que ta bouche, appliquée à son sein toujours vert,
A bu dans une fleur la sève du désert;
Sitôt que la nature, avec toi seul à seule,
Baise ton front saignant de ses lèvres d'aïeule,
O prodige, ton corps se dresse, et, rajeuni,
Dans tes veines tu sens circuler l'infini;
Des fluides divins, cachés dans la rosée,
Ton âme s'est nourrie et s'est cicatrisée;
Et tu vas fièrement à des combats nouveaux,
O sublime vaincu! défier tes rivaux.

Ta mère t'a vêtu d'une armure céleste;
Rapide, tu brandis tes poings couverts du ceste;

Tes bras sur le vainqueur, dans sa gloire troublé,
Frappent comme un fléau sur la gerbe de blé;
Et le monde, étonné de ta métamorphose,
Voit fléchir sur ses reins le lutteur de la prose.

Puisque ainsi, créatrice à chaque embrassement,
La nature te fait revivre en un moment,
Puisqu'elle t'a livré le secret de ta force,
D'un ennemi rusé, poète, fuis l'amorce.
Quand tu veux résister à notre âge d'airain,
Combats dans le désert; c'est là ton vrai terrain;
Car du sol immortel où tu puises ta sève
Si le hasard t'écarte, et si l'homme t'enlève,
Si l'homme est assez fort pour t'attirer un peu
Hors du sein maternel où tu respires Dieu,
Poète, c'en est fait, tu n'auras plus d'haleine,
Et l'Hercule au front bas t'étouffera sans peine;
Comme un enfant romprait ta flûte de roseaux,
Sur son genou de pierre il brisera tes os.

Donc, reste, pour livrer ces batailles si rudes,
Plongé dans la nature, ô fils des solitudes!
Suis ses divins conseils, qu'ici nous oublions;
Va dans l'aire de l'aigle et l'antre des lions,
Dans les grottes des sphinx, qui pour l'homme sont closes,
Te nourrir, ô géant, de la moelle des choses!

(*Odes et Poèmes*, édit. Calmann Lévy).

A UN GRAND ARBRE

L'esprit calme des dieux habite dans les plantes.
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais :
Dans son corps large et sain la sève coule en paix,
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

A la croupe du mont tu sièges comme un roi;
Sur ce trône abrité, je t'aime et je t'envie,
Je voudrais échanger ton être avec ma vie,
Et me dresser tranquille et sage comme toi.

Le vent n'effleure pas le sol où tu m'accueilles;
L'orage y descendrait sans pouvoir t'ébranler;
Sur tes plus hauts rameaux, que seuls on voit trembler,
Comme une eau lente à peine il fait gémir tes feuilles.

L'aube un instant les touche avec son doigt vermeil;
Sur tes obscurs réseaux semant sa lueur blanche,
La lune aux pieds d'argent descend de branche en branche,
Et midi baigne en plein ton front dans le soleil.

L'éternelle Cybèle embrasse tes pieds fermes;
Les secrets de son sein, tu les sens, tu les vois;
Au commun réservoir en silence tu bois,
Enlacé dans ces flancs où dorment tous les germes.

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré!
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile, a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

Ah! moi, je sens qu'une âme est là sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un Dieu;
Ton immobilité repose sur ta force.

Salut! un charme agit et s'échange entre nous;
Arbre, je suis peu fier de l'humaine nature;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble aussi puissant que le nôtre et plus doux.

Verse à flots sur mon front ton ombre qui m'apaise;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaisser;
Que j'existe un moment sans vouloir ni penser :
La volonté me trouble, et la raison me pèse.

Je souffre du désir, orage intérieur;
Mais tu ne connais, toi, ni l'espoir, ni le doute,
Et tu n'as su jamais ce que le plaisir coûte,
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

Quand un beau jour commence et quand le mal fait trêve,
Les promesses du ciel ne valent pas l'oubli;
Dieu même ne peut rien sur le temps accompli;
Nul songe n'est si doux qu'un long sommeil sans rêve.

Le chêne a le repos, l'homme a la liberté...
Que ne puis-je en ce lieu prendre avec toi racines!
Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être bien soi-même, et c'est ta volupté.

Verse, ah! verse dans moi tes fraîcheurs printanières,
Les bruits mélodieux des essaims et des nids,
Et le frissonnement des songes infinis;
Pour ta sérénité je t'aime entre nos frères.

Si j'avais comme toi tout un mont pour soutien,
Si mes deux pieds trempaient dans la source des choses,
Si l'aurore humectait mes cheveux de ses roses,
Si mon cœur recélait toute la paix du tien;

Si j'étais un grand chêne avec ta sève pure,
Pour tous, ainsi que toi, bon, riche, hospitalier,
J'abriterais l'abeille et l'oiseau familier
Qui sur ton front touffu répandent le murmure;

Mes feuilles verseraient l'oubli sacré du mal,
Le sommeil à mes pieds monterait de la mousse,
Et là viendraient tous ceux que la cité repousse
Écouter ce silence où parle l'idéal.

Nourri par la nature, au destin résignée,
Des esprits qu'elle aspire et qui la font rêver
Sans trembler devant lui, comme sans le braver,
Du bûcheron divin j'attendrais la cognée.

(*Odes et Poèmes*, édit. Calmann Lévy.)

LECONTE DE LISLE

Charles Leconte de Lisle est né à Saint-Paul, île de la Réunion, le 23 octobre 1818. Vers 1847, il voulut se fixer à Paris pour se vouer exclusivement au culte désintéressé des lettres et de la poésie. Écrivain patient, en même temps qu'inspiré, amoureux de la forme parce que la forme est la beauté, il sculpte sa versification avec un art infini et ne laisse paraître que des travaux longuement mûris. Il est arrivé ainsi à une pureté superbe et à une ampleur d'expression qui séduit l'oreille et donne à l'âme la sensation d'une solennelle grandeur.

M. Leconte de Lisle a publié : *Poèmes antiques* (1852), *Poèmes et Poésies* (1855), *Poésies complètes* (1858), *Poésies barbares* (1862), *Kaïn* (1869).

Il a traduit en prose : Théocrite et Anacréon (1861), l'*Iliade* (1866), l'*Odyssée* (1867), Hésiode, *Hymnes orphiques* (1869), Eschyle (1872), Horace (1873), Sophocle (1877).

LA VÉRANDA

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux;

Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la véranda close,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la véranda close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,
Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du hûka rôde, comme un reptile,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse;
Et parce que l'effluve invincible l'oppresse,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres;
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

(*Poèmes barbares.*)

LE CŒUR DE HIALMAR

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame,
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine,
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes!
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Krals boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire-d'aile vole, ô rôdeur de bruyère!
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles,
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messager, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême,
Et la fille d'Ylmer, corbeau, te sourira!

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil!

(*Poèmes barbares*.)

LE SOMMEIL DU CONDOR

Par delà l'escalier des raides Cordillères,
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
Où bout le flux sanglant des laves familières,
L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin;
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,

Et la mer Pacifique et l'horizon divin;
Du continent muet elle s'est emparée :
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond la croix australe allume
Sur les côtes du ciel, son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.
(*Poèmes barbares*, édit. Lemerre.)

MANUEL

M. Eugène Manuel, d'origine israélite, est né à Paris le 13 juillet 1823. L'école normale le conduisit au professorat; il occupa avec distinction plusieurs chaires, et parvint aux premières dignités de l'enseignement. Mais c'est surtout comme poète qu'il s'est fait connaître. Il n'est pas seulement un versificateur habile, mais il est le poète des nobles pensées, des sentiments délicats et profonds, c'est-à-dire de la vertu résignée, du devoir accompli, des bonheurs modestes, obscurs, ignorés.

L'Académie française a couronné son recueil de poésies : *Pages intimes* (1866) et décerné un prix de 6000 francs à son drame social, en un acte, en vers, *les Ouvriers* (17 janvier 1870), qui obtint un succès complet.

Cette pièce est écrite avec une grande élévation, et plusieurs scènes, notamment la septième, à laquelle l'acteur Coquelin savait donner tant de relief, excitèrent longtemps d'unanimes applaudissements.

M. Manuel a publié ensuite : *Poèmes populaires* (1871) et *Pendant la guerre* (1872), que l'Académie française a aussi

couronnés; *Pour les blessés*, poésies (1870); *Henri Regnault; les Pigeons de la République*, poésies (1871); *l'Absent*, drame (1873); *le Dernier Délai* (1874); *En voyage* (1882).

LA NATURE

La nature a pour moi le charme de l'enfance :
Elle en a la fraîcheur et la sérénité.
Ainsi que l'être jeune, elle n'est que bonté,
Ainsi que l'être faible, elle a Dieu pour défense!
Le plus méchant lui doit des retours d'innocence,
Et le plus malheureux des réveils de gaîté.
Elle apporte le calme à mon cœur irrité;
Et même, sans la voir, il suffit que j'y pense!
— Songe à l'enfant, disait le poète païen :
De tes mœurs en péril respecte le gardien;
Rougis en contemplant la chaste créature!
Et moi, quand l'oiseau chante au faîte du buisson,
Quand murmure la source, ou jaunit la moisson,
Je dis : Sois pur, mon cœur! respecte la nature!

LE ROSIER

Il a vécu sur un tombeau,
Le rosier fleuri que j'arrose :
Le mystère du froid caveau
S'épanouit dans chaque rose!

Sur le tombeau d'un pauvre enfant,
D'un pauvre enfant qui fut mon frère
Il avait ses fleurs à tout vent,
Et ses racines dans la bière.

Un simple marbre a tout couvert;
Le buis n'y vient plus en bordure;
Le thuya, l'arbre toujours vert,
N'ombrage plus la sépulture;

Le deuil a parfois son dédain :
On a proscrit tout ce qui tombe,
Et j'ai planté dans mon jardin
L'humble rosier, fils de la tombe!

Parmi les autres confondu,
Nul regard ne peut le connaître;
Dans la corbeille il est perdu :
Seul, je le vois de ma fenêtre;

Et j'hésite en le comparant :
Mêmes parfums et même tige;
Sur sa corolle, indifférent,
Le papillon plane et voltige.

Son feuillage est aussi léger,
Sa fleur n'est pas plus tôt flétrie;
Rien ne trahit, pour l'étranger,
La première et sombre patrie!

Mais souvent, au déclin du jour,
Quand la foi rêve, ou bien le doute,
Seul, je m'approche avec amour,
Je l'interroge et je l'écoute.

Alors, je le vois frissonner
Au souvenir que je réveille;
Chaque rameau semble incliner
Vers ma lèvre sa fleur vermeille.

Il me parle du cher blondin
Endormi dans la paix profonde;
Et fait passer dans mon jardin
Comme un souffle de l'autre monde!

LE REPOS DU PAYSAN

L'office a commencé : l'église est large ouverte;
La grosse voix du chantre éclate jusqu'à nous.
On aperçoit du seuil les femmes à genoux;
Les hommes sont dehors, la tête découverte.

Tandis que le serpent fait ses rauques accords,
Debout, libres du poids des bêches et des pioches,
Ils devisent entre eux, les deux mains dans leurs poches,
Sous leurs habits de fête étirant leurs grands corps.

C'est la loi du repos : ils ont, pour la journée,
Quitté l'arpent de terre, à peine ensemencé;
Sur les longs coteaux bruns le soc gît enfoncé,
Dans les chaumes déserts la herse est retournée.

Ils ont laissé les bœufs à l'étable accroupis.
Et, comme eux absorbés dans un oubli paisible,
Ils tournent par instants vers l'autel invisible
Leur front, dont la sueur est sur tous nos épis!

Les bras ont travaillé, l'âme prend sa revanche :
Car, redressant l'échine aux premiers carillons,
Le rude paysan, le fils des noirs sillons,
Courbé durant six jours, n'est droit que le dimanche.

LE PREMIER SOURIRE

Dans le lit de l'hospice une petite fille,
Pâle, ouvrait ses grands yeux. Son unique famille
C'étaient les sœurs venant chaque jour l'embrasser,
Faire un signe amical en passant, redresser
L'oreiller dérobé sous sa tête penchée,
Renouer au menton la coiffe détachée,
Ramener le drap blanc sur ses poumons étroits,
Tenir la potion qui tremble entre ses doigts,
Ou le mets qu'un instant sa lèvre à peine effleure,
Et lui dire : « Allons! dors, mon enfant! tout à l'heure
Nous reviendrons. Il faut du sommeil pour guérir. »
Elles savent pourtant que l'enfant doit mourir
Ces longs dortoirs, bâtis par des mains secourables,
N'ont pour hôtes sacrés qu'orphelins incurables,
Qui devinent de loin tout un monde enchanté,
Où l'on a, pour agir, la force et la santé,
Où la fille a quelqu'un qu'elle appelle son père,
Où l'on sourit, où l'on travaille, où l'on espère,
Où, belle, on peut aimer un homme qui soit beau,
Où tout ne donne pas l'avant-goût du tombeau,
Où l'on peut, le matin, rouvrir l'œil par mégarde,
Sans voir un médecin debout, qui vous regarde!

Celle-ci, que le mal sourdement affaiblit,
Ne se souvenait pas d'avoir quitté son lit,
Et pouvait, à sept ans, supposer, le pauvre ange,
Que les enfants sont nés pour cette vie étrange!
Elle disait : « Quand donc marcherai-je, ma sœur?... »

Lorsqu'on lui présentait parfois quelque douceur,
Elle demeurait morne et secouait la tête.
On lui cherchait des fruits, voulant lui faire fête :
Pour obéir, du bout des dents elle y goûtait,
Puis elle les laissait tomber, ou les jetait.
On apportait, l'été, des fleurs pour la distraire :
Les fleurs, par un effet bizarre et tout contraire,
Assombrissaient encor son visage charmant;
Elle les regardait, les flairait tristement,
Puis les rendait, avec des larmes sur la joue.
Les sœurs lui découpaient des chiffons : « Allons! joue! »
Disaient-elles. L'enfant les froissait sans plaisir;
Personne sur ses traits n'eût pu lire un désir!
On lui contait, pensant l'égayer, une histoire :
Elle écoutait d'un air résigné, sans y croire;
Ne souriait jamais aux contes les plus gais,
Et ses yeux se fermaient bien vite, fatigués.

Un jour, vous avez vu cette enfant, noble femme
Qui livrez aux souffrants les trésors de votre âme,
Et consolez un deuil saintement supporté,
En visitant l'infirme et le déshérité.
Vous qui ne comptez plus tout le bien que vous faites,
Vous aimez à venir dans ces graves retraites,
A faire, à ces chevets, des rêves infinis,
A mesurer aux maux vos remèdes bénis!

Vous avez observé longtemps, près de la couche,
Le souffle qui sortait de la petite bouche,
Et suivi ce regard déjà terne et voilé :
« Eh quoi! pas un jouet devant elle étalé?
Disiez-vous. Est-il donc un bien qu'on lui refuse? »
Et les sœurs répondaient toujours : « Rien ne l'amuse! »

Or vous aviez chez vous, conservée avec soin
Dans un meuble, d'où vous la tiriez sans témoin,
Et d'un crêpe funèbre encore enveloppée,
De votre fille morte une belle poupée,
Comme les riches seuls en ont pour leurs enfants.
Relevés sur la tempe en deux bandeaux bouffants,
Des cheveux blonds dorés couronnaient son visage;
Un réseau plein chargeait la nuque, — c'est l'usage!
Blanche, rose, mignonne, à tromper le regard,
La tête, en pâte fine, était peinte avec art;
Les yeux bleus, grands ouverts, faits d'émail translucide,
Gardaient, sans jamais voir, leur fixité placide;
La robe de velours avait des plis savants;
On sentait sous l'étoffe, assouplis et mouvants,
Vivre les bras; la main grasse qui les termine
Glissait des doigts gantés dans un manchon d'hermine,
Telle elle était restée avec les vêtements
Qu'avait aimés la morte en ses derniers moments.
Quelle mère n'a pas, d'un deuil pareil frappée,
Dans le fond d'un tiroir l'invisible poupée?
Charité sainte, où Dieu reconnaît ses élus!
Vous prîtes sans pleurer, — les pleurs ne coulaient plus! —
Le naïf souvenir des heureuses années,
Et, retournant auprès des sœurs tout étonnées :
« Venez! » On approcha, sans bruit et pas à pas.
La malade, les yeux mi-clos, ne dormait pas.
Devant elle, debout, dans sa coquette pose,
On plaça doucement la dame au teint de rose,
Qu'un rayon de soleil embellissait encor.
Une sœur, se penchant, dit : « Je crois qu'elle dort. »
Mais l'enfant aussitôt regarda. La surprise
D'abord parut troubler sa pauvre âme indécise;

Elle n'osait parler, sans trop savoir pourquoi.
Elle entendit alors : « Ma fille, c'est pour toi! »

Un cri profond sortit de sa lèvre entr'ouverte;
La fièvre du désir dressa son corps inerte;
Et, quand elle frôla les plis du vêtement,
Elle éprouva ce doux et long frémissement
Qui décèle la femme et présage la mère.
On eût dit qu'elle avait entrevu sa chimère!
Un regard ineffable, éthéré, radieux,
Se levant sur le vôtre, illumina ses yeux;
Un sang vif afflua vers ses pâles pommettes :
Pour la première fois, devant les sœurs muettes,
L'enfant goûta sur terre un bonheur ignoré,
Et se mit à sourire — et vous avez pleuré!

(*Poèmes populaires.*)

LA VISITE AU FORT

Décembre 1870

Avec son grand panier, qui lui battait la hanche,
La bonne femme allait au fort chaque dimanche,
Et cheminait alerte à travers le faubourg :
Car jamais une mère a-t-elle trouvé lourd,
Fût-elle encor plus vieille, et fût-elle moins forte,
Quand il est pour son fils, le fardeau qu'elle porte?
Que d'ingénus soucis pour l'enfant qu'elle aimait!

Que d'objets chaque fois l'humble osier renfermait,
Depuis les gros souliers faits pour braver la neige,
Jusqu'aux vivres que peut fournir la fin d'un siège!
Et lorsqu'elle voyait, de loin, les yeux ravis,
Son brave enfant debout contre le pont-levis,
Elle pressait le pas, lui faisant mille signes
Pour l'attirer dehors, en dépit des consignes.
Et des cris, des baisers, et des récits sans fin!
Et puis, les questions : « As-tu froid? as-tu faim?
As-tu gardé pour toi, pour toi seul, en cachette,
Quand je veux te gâter, les douceurs que j'achète?
J'entendais le canon des forts : s'est-on battu?
Et les précautions que tu sais, les prends-tu?
Quel rude hiver! as-tu bien chaud sous ta vareuse?
En travaillant pour toi, je suis moins malheureuse;
J'ajoute tous les jours quelque chose au panier;
Je me dis : c'est pour lui! c'est pour mon prisonnier!
Et l'on a beau compter sept jours à la semaine,
Moi, je n'en connais qu'un, celui qui me ramène! »

Elle continuait ainsi, l'interrogeant;
Et le soldat d'hier jouait au vieux sergent :
« Tout va bien. L'on s'y fait. Tiens-toi tranquille. En somme,
Il faut beaucoup de plomb pour vous abattre un homme!
Il me semble que j'ai toujours fait ce métier;
Et l'on te le rendra vivant, ton héritier! »

Ce jour-là, — l'on était en décembre — la brume
Rendait le temps plus sombre encor que de coutume,
Et les chemins boueux qui s'en vont vers les forts
Étaient tristes, comme est, l'hiver, le champ des morts!
Longeant les deux côtés des profondes ornières,
Des soldats en désordre, avec leurs cantinières,
Sordides, harassés, mornes, à moitié gris,
Et l'arme à volonté, retournaient dans Paris.
Un clairon sonnant faux, un fourgon d'ambulance
Lourdement cahoté, rompaient seuls le silence.
Les yeux vers le talus qui s'estompait là-bas,
La femme, sans rien voir ailleurs, hâtait le pas.

Aux approches du fort, où rentraient quelques troupes,
Un mouvement confus la surprit : dans des groupes
Des soldats effarés, se plaignant sans raison,
Semaient dans les cerveaux ces bruits de trahison,
Les seuls qui font, chez nous, accepter les défaites!
Sur la route, passaient au trot des estafettes;
Et, près du pont-levis, que nul ne franchissait,
Plongeant l'œil dans les cours, la foule se pressait,
Anxieuse, farouche, avide de nouvelles.

La pauvre femme, en proie à des transes mortelles,
Courait : un coup soudain venait de l'émouvoir :
Car il avait suffi d'un seul regard pour voir
Que son fils n'était point à sa place ordinaire.
Elle se dirigea vers le factionnaire,
Brusque, poussant les gens, et n'ayant qu'un souci.
Il l'arrêta : « La mère, on n'entre pas ici. »
Cependant, autour d'elle on parlait à voix haute :
— « On les a mitraillés, et ce n'est pas leur faute!
— De ceux qui sont sortis avant le point du jour,
On ne saura jamais combien sont de retour!
— Ces enfants, le canon n'en fait qu'une bouchée! »

Elle écoutait stupide et la langue séchée.
Puis, tout à coup : « Il faut que je passe!.. — Non! non!
— Je veux... Je viens pour voir mon fils. — Quel est son nom? »
Elle le dit, tremblante, et prononçant à peine;
Ajouta qu'il était mobile de la Seine,
Dans telle compagnie et dans tel bataillon,

Du doigt, elle indiquait de loin le pavillon
Qu'il occupait, citant jusqu'à des camarades
Qu'elle lui connaissait, par leurs noms et leurs grades.

Quand le planton revint, disant : « Il est absent! »
Elle redit ce mot avec un tel accent,
Que l'autre, un vieux marin qui n'avait pas l'air tendre,
Se sentit un frisson au cœur, rien qu'à l'entendre.
Elle voulut parler : les sons ne venaient point.
Ainsi qu'une idiote adossée à son coin
Tout le jour on la vit debout près de la porte.
Ses yeux disaient : « j'attends qu'il revienne, ou qu'il sorte! »
Rien : ni bruits du dehors, ni rumeurs dans les cours,
Ni la voix des clairons, ni celle des tambours,
Ni le flux et reflux des foules dispersées,
Ne la pouvaient tirer de ses vagues pensées.

La sentinelle vint tout à coup la troubler :
« Allons! la mère, au large! il faut vous en aller!
Vous n'avez rien à faire ici : c'est inutile!
Allons! n'attendez pas qu'il pleuve un projectile!
— J'étais là pour mon fils... — Vous reviendrez demain. »
Elle prit son panier, et se mit en chemin.
« Absent! » Elle n'osait sonder cette nouvelle.
Mille rêves confus dans sa faible cervelle
Passaient : l'espoir déçu, l'étonnement, l'effroi,
Même un regret naïf des présents sans emploi!
On devinait l'effort d'une secrète lutte :
Elle se retournait de minute en minute,
Pensant voir tout à coup la porte se rouvrir,
Et son fils, derrière elle, en grondant, accourir!
Lentement, elle fit deux cents pas sur la route,
Puis s'assit près du bord, prise d'un dernier doute :
Et l'âpre jour d'hiver était à son déclin,
Qu'on l'y voyait encore, avec son panier plein.

(*Pendant la guerre*, édit. Calmann Lévy.)

SULLY PRUDHOMME

M. Sully Prudhomme, né à Paris le 16 mars 1839, appartient au groupe de jeunes poètes qu'on a appelé « les Parnassiens ». Richesse de la rime, affectation des formes antiques, dédain des procédés de l'école dite romantique, voilà leur caractère, leur prétention, leur but. Ils ont le sentiment délicat de la poésie, et leur style est d'une pureté exquise.

M. Sully Prudhomme a publié : *Stances et Poèmes* (1865) ; *les Épreuves* (1866) ; *les Solitudes* (1869) ; *les Destins* (1872) ; *les Vaines tendresses* (1875), et tout récemment un livre d'esthétique : *De l'Expression dans les Beaux-Arts* (1883, Lemerre, in-8).

Une édition complète de ses œuvres, où les poésies sont rangées par ordre chronologique, est en cours de publication chez Lemerre (1883-1884, gr. in-8).

A L'HIRONDELLE

Toi qui peux monter solitaire
Au ciel, sans gravir les sommets,
Et dans les vallons de la terre
Descendre sans tomber jamais ;

Toi qui, sans te pencher au fleuve
Où nous ne puisons qu'à genoux,
Peux aller boire avant qu'il pleuve
Au nuage trop haut pour nous ;

Toi qui pars au déclin des roses
Et reviens au nid printanier,
Fidèle aux deux meilleures choses :
L'indépendance et le foyer ;

Comme toi, mon âme s'élève
Et tout à coup rase le sol,
Et suit avec l'aile du rêve
Les beaux méandres de ton vol ;

S'il lui faut aussi des voyages,
Il lui faut son nid chaque jour ;
Elle a tes deux besoins sauvages :
Libre vie, immuable amour.

UN SONGE

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus ; gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et, seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle.
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et, depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé,
Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte;
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute.
N'y touchez pas, il est brisé!..

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit!
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt!

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde...
Il est brisé!.. N'y touchez pas!..

(*Stances et Poèmes.*)

LE CYGNE

Sans bruit sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil,
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire
Sa grande aile l'entraîne; ainsi qu'un lent navire,
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sous les eaux,
Le courbe, gracieux comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.

Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent; il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

(*Les Solitudes*, édit. Alph. Lemerre.)

COPPÉE

François Coppée, né le 12 janvier 1842, a publié en 1866 un recueil de poésies, *le Reliquaire*. Une cantate sur l'Exposition, couronnée en 1867, le fit connaître, et une pièce de vers, *la Grève des forgerons*, donna à son nom un certain retentissement. Son petit drame *le Passant*, joué en 1869, eut beaucoup de succès; il donna en 1877 *le Luthier de Crémone;* en 1881, *Madame de Maintenon*, et en 1883, *Severo Torelli*.

En 1871 et 1872, ses deux pièces de vers *la Lettre d'un mobile breton* et *les Bijoux de la délivrance*, où respiraient l'amour éloquent de la patrie et un souffle énergique de poésie et de liberté, furent lues avec enthousiasme d'un bout de la France à l'autre.

M. Coppée a publié d'autres recueils de poésie : *les Humbles* (1872); *le Cahier rouge* (1874); *Olivier* (1875); *l'Exilée*

(1876). En 1878, M. Coppée a été nommé archiviste de la Comédie-Française.

Ses *Poésies* de 1864 à 1869 ont été publiées chez Lemerre, 1870, in-16; de 1869 à 1874, 1875, in-16.

Son théâtre de 1869 à 1872 a été édité en 1 vol. in-16, chez Lemerre, 1872.

LES AÏEULES

A la fin de juillet, les villages sont vides;
Depuis longtemps déjà les nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc, voici la moisson et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil en branlant le menton,
Calmes, et leurs deux mains jointes sur leur bâton;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être, sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.
Ah! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles.
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort; et, quand on est très vieux, on est tout seul
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne:
On vous laisse; et pourtant encore on se résigne
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants :
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement, et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui; ces oiseaux
Ont pris leur vol; ils n'ont plus besoin de défense;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas! ce suprême jouet.
Elles pourraient encor bien tourner le rouet;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis un voile;

Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille,
Avec ce même lin filé par leur quenouille.
Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils chéri tombant au sort,
Ni la famine après la mauvaise récolte,
Ni les travaux subis sans cris et sans révolte,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas;
Ni les mille tourments qui font rêver tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé,
Dans l'étroit cimetière à l'Église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre, au soleil attiédi,
Pour regarder, d'un œil plein de sereine extase,
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase;
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

(*Premières poésies*, édit. Alph. Lemerre.)

VILLEMAIN

Pendant les dernières années de la Restauration, l'enseignement de la Sorbonne brilla du plus vif éclat, et acquit presque l'importance d'une institution politique, grâce au talent supérieur de trois professeurs, MM. Guizot, Cousin

et Villemain, grâce surtout à l'élévation généreuse de leurs doctrines.

Villemain, né le 11 juin 1790 à Paris, où il est mort le 8 mai 1870, se distinguait dans ce triumvirat par le charme de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister à cette improvisation hardie, à cet enfantement toujours heureux de l'idée ; d'entendre un homme plein de savoir, qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux, tantôt inspiré et éloquent; enfin de voir cette figure, peu régulière, se transformer tout à coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. Les écrits de Villemain présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison, parée des ornements les plus délicats du style : cependant on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons, sans avoir eu le plaisir de les entendre, risquent de n'admirer que la moitié de ce beau talent. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence.

La collection des Œuvres de Villemain a été publiée par le libraire Didier en 14 vol. in-8.

Elle comprend : le *Tableau de la littérature au* XVIII^e^ *siècle*, le *Tableau de la littérature au moyen âge*, les *Discours et Mélanges littéraires*, le *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IV^e^ *siècle*, les *Nouveaux Mélanges*, les *Études de littérature ancienne et étrangère*, et les *Études d'histoire moderne*. — Ont été publiés depuis : les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, 1856, 2 vol. in-8 ; les *Études sur la littérature contemporaine*, 1857, in-8 ; l'*Étude sur Chateaubriand*, 1858, in-8 (1^er^ volume de la *Tribune moderne*, dont le second volume n'a paru qu'en 1882) ; *l'Essai sur le génie de Pindare*, 1859, in-8 ; l'*Histoire de Grégoire VII*, 1873, 2 vol. in-8.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE AU XVIIIe SIÈCLE

EXTRAIT DE LA XXIIe LEÇON — BUFFON

Bacon a dit quelque part :

« Il y a dans le monde trois sortes d'ambition : la première, c'est de régir un peuple, de le dominer par son ascendant et d'en faire l'instrument de ses desseins; la deuxième, c'est d'élever son pays et de le rendre dominant parmi tous les autres; la troisième enfin, et la plus grande, c'est d'élever l'espèce humaine tout entière, et d'accroître le trésor de ses connaissances. »

Quand je lis ces belles paroles, je crois reconnaître la source de cette ardeur paisible et patiente qui anima Buffon, qui le soutint, pendant une longue vie, au même degré de zèle pour l'étude et d'indifférence pour le reste. Là se trouve, avec son secret, celui de quelques âmes privilégiées, et faibles cependant. Une seule chose leur paraissant digne d'effort, une chose abstraite et spéculative, le progrès des connaissances, elles ne portent dans la vie réelle rien du sentiment élevé que suppose la vérité philosophique. Sublimes par un côté, elles sont timides et terrestres par l'autre. Elles traversent la vie sans y trouver matière à d'autres sacrifices que ceux qu'elles font à l'étude, et sans éprouver d'autre enthousiasme que celui de la science.

A ce caractère qui ne heurtait aucune opinion dominante, et se ménageait les faveurs du pouvoir, Buffon joignit l'éloquence, c'est-à-dire une expression égale à la hauteur de ses études et de ses pensées. Par là il donna tout à coup une face nouvelle au spectacle de la nature, et dut frapper vivement l'imagination des contemporains.

Dans les sciences positives, il y a toujours un côté difficile, étranger à la foule même intelligente, et un côté plus ou moins connu et populaire. Seulement, la proportion à cet égard change avec le temps. Ce qui était réservé d'abord au domaine de la science, cent ans plus tard entre dans le domaine public. Les découvertes montent; une sommité nouvelle est atteinte par la science, et reste inaccessible aux notions vulgaires. Ainsi, quoique la foule s'éclaire, la supériorité scientifique se maintient et s'élève. Viendra-t-il un moment où toute science sera populaire? toute vérité dérogera-t-elle jusqu'à être comprise par tout le monde? Ce qu'il nous importe de considérer, c'est le nombre de vérités que l'éloquence de Buffon enlevait à l'observation, pour les mettre dans le commerce courant de la pensée. Par là, tout à la fois, il a enrichi l'intelligence commune, et hâté les progrès de la science. Ainsi, lorsqu'il publiait, avec les commencements de son *Histoire des animaux*, sa *Théorie de la terre*, brillante ébauche d'une science qui n'était pas faite, non seulement il popularisait une foule d'observations négligées jusque-là, non seulement il devinait de génie ce que la science démontre aujourd'hui ; par exemple, la combustion centrale du

globe; mais, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, il agitait les esprits, il appelait de loin les découvertes, il créait ce qu'il ne savait pas encore.

On a détaché de l'ouvrage de Buffon quelques descriptions brillantes, qu'on admire à part. C'est lui faire tort : le mérite même de ses *Vies* des animaux, c'est l'ensemble, c'est la manière dont la tradition, l'observation, le récit, la critique, sont réunis et mêlés. A l'élégance trop pompeuse de quelques débuts vient se joindre la précision des détails et la simple netteté du récit; et c'est là surtout qu'il est excellent écrivain.

La peinture vraie ou conjecturale des *mœurs* des animaux, la description des lieux qu'ils habitent, et ce contraste, ce mélange de la nature vivante et de la nature inanimée, offraient de vives couleurs. Pline les a quelquefois saisies dans leurs plus grandes diversités. Qu'il décrive le lion ou le rossignol, il est tour à tour énergique et brillant. Avec le même éclat, Buffon est plus égal, plus élevé, plus pur. Pline appartenait à cette école d'imagination plutôt que de goût, qui produisit dans Tacite un peintre incomparable, mais qui partout ailleurs est empreinte de déclamation et de subtilité. Homme de lettres, bien plus que de science, Pline jette souvent sur des fables ou des idées fausses un style recherché. Buffon, éclairé des lumières de la science moderne, est sévère et précis dans ses descriptions même les plus ornées. Sa diction, plus irréprochable que celle de Rousseau, n'a pas les affectations qui se mêlent parfois au style si français de Montesquieu. Par un autre privilège bien rare, pendant quarante années on n'aperçoit pas de déclin ni de fatigue dans son talent; et si l'on excepte quelques circonlocutions inutiles, quelques phrases pompeuses, tout dans ses écrits semble également jeune et mûr, vigoureux et poli. Souvent, avec une préoccupation savante qui n'est pas moins expressive que la naïveté du fabuliste, il transporte à la peinture morale des animaux plus d'un trait emprunté à la nôtre; et il décrit leurs forêts, leurs déserts, par la force de l'imagination, comme s'il les avait parcourus. Quoi qu'en ait dit un illustre écrivain, la bonté de cœur n'est pas étrangère à ses écrits. S'il a oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité, il n'est aucun bon sentiment qu'il ne cultive et ne rappelle, l'amour de la paix, du travail, de la vertu, de la gloire.

Heureux de ses études, de sa fortune, de sa grande renommée, s'accommodant doucement des mœurs de son temps, il n'a ni cette misanthropie, ni cette verve amère de quelques philosophes; mais il n'en est pas moins ami de l'humanité, sans déclamation; et, quoiqu'il fût seigneur un peu fastueux dans sa terre de Montbard, il exprime souvent des idées touchantes et praticables pour le soulagement du pauvre et l'amélioration du sort des peuples. Par là, Buffon, malgré sa réserve, figure dans cette mission philosophique du XVIII^e^ siècle, mission qui eut ses erreurs de zèle, ses imprudents

apôtres et ses faux prosélytes, mais qui n'en fut pas moins grande dans l'intention comme dans les effets, et dont l'influence a transformé la société française, et s'est étendue même sur les gouvernements absolus, qui la contestent ou l'accusent. Au milieu du mouvement intellectuel de son siècle, le pouvoir de Buffon fut dans son éloquence; et cette éloquence, exempte de passions et de querelles, tenait en grande partie à l'élévation même de ses études et au calme de sa vie.

Marmontel, dans ses *Mémoires*, reproche à Buffon d'avoir quitté, par orgueil, les salons philosophiques de Paris, où, dit-il, on ne lui accordait, avec raison, que le mince éloge d'élégant écrivain et de grand *coloriste*. Permis à Marmontel de compter pour peu cet éloge; mais, en vérité, si le mot de grand *coloriste*, inconnu dans la langue de Bossuet et de Racine, signifie quelque chose, on concevra difficilement plus grande louange pour un écrivain qui veut peindre la nature. Le langage métaphysique de Buffon a manqué parfois de précision, parce que sa pensée sur ce point n'était pas complètement nette et libre. Mais lorsque, saisi par les objets mêmes, tirant ses idées de ses perceptions, et les réalisant par la parole, il a peint les formes extérieures et les grâces sauvages, les instincts et les habitudes des êtres divers; lorsque, en les étudiant, il a pris tour à tour pour eux des sentiments d'intérêt, d'affection, d'horreur, alors son style est inimitable; et le *grand coloriste* est le grand écrivain, l'homme de génie qui peint avec force la réalité.

Buffon, à cet égard, n'est pas seulement un écrivain à part, mais le créateur d'un genre nouveau, de cette éloquence descriptive qui doit succéder à l'épuisement des grands sujets religieux, moraux, politiques. Dans cette voie, Buffon, arrivant le premier, avec une imagination juste et un esprit élevé, et trouvant sous ses yeux une nature encore nouvelle pour le peintre philosophe, n'a point exagéré les couleurs. Mais bientôt sont venus les imitateurs, les élèves que Buffon, malgré son orgueil, ou peut-être au nom de cet orgueil même, croyait assez inspirés par son génie, assez créés par sa présence pour pouvoir achever ses tableaux : mais lui seul était peintre. Ses plus ingénieux continuateurs n'étaient que des rhéteurs descriptifs; non peut-être qu'il ne soit rigoureux de désigner ainsi, Guéneau de Montbéliard, mort trop jeune, et dont les pages brillantes furent confondues par le public avec celles de son modèle. Mais il est vrai cependant que, sous sa plume et plus tard sous celle de M. de Lacépède, l'histoire naturelle prend un luxe d'images, un éclat de couleurs que ne soutient plus la correction du dessin, la pureté du trait; on a dérobé le *gros rouge* dont se servait quelquefois le maître; on l'a prodigué sans mesure, et on a laissé sur sa palette tant d'autres nuances que seul il savait distribuer avec art et admirablement ménager.

Cet art était pour Buffon l'étude de sa vie entière, et, s'il définissait le génie, comme nous l'avons dit, *une longue patience*, c'était au travail de son style, plus encore qu'à la conception de ses sys-

tèmes, qu'il appliquait cette expression. Son hypothèse de l'origine du monde, en effet, il la conçut assez légèrement sur quelques vraisemblances, et jamais avec cette conviction d'inventeur que Newton avait acquise sur d'autres matières, en y pensant toujours : mais son style, l'ordonnance, la forme, l'expression de sa pensée, l'occupaient sans cesse.

Ses contemporains ont dit comment il travaillait, retiré dans ses châteaux de Montbard ou de Buffon; ils ont décrit cette tour solitaire de Saint-Louis, environnée de jardins, où il s'enfermait dès le point du jour, ce cabinet sans livres, et sans autre ornement qu'une gravure de Newton, cette table verte où il écrivait : c'est là que Buffon méditait profondément, et composait avec une lente inspiration ses belles périodes, écrivant, effaçant, récitant à haute voix, et ne pouvant se satisfaire lui-même que par le plus haut degré d'élégance et d'harmonie. Après trente ans de ce labeur, il disait encore dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours à écrire »; et il ajoutait avec un naïf orgueil : « Il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. » Et ce témoignage est vrai, au moins pour les *Époques de la nature*, qu'il écrivait à soixante-dix ans, et qu'il avait dix-huit fois recopiées.

Longtemps auparavant il avait, vous le savez, donné, dans une occasion solennelle, la théorie de ce grand art qu'il cultivait avec un soin si religieux. Reçu à l'Académie française après la publication de ses premiers volumes, il ne laissa pas languir sa parole dans un remercîment ou dans le panégyrique exagéré d'un obscur prédécesseur; et il saisit tout d'abord son auditoire du sujet même que sa présence rappelait, l'éloquence, la perfection du style.

En général, un grand écrivain, dans les questions de goût, a pour type involontaire son propre talent. Les grands écrivains n'en sont pas moins les meilleurs critiques à étudier. Chacun d'eux ne donne qu'un point de vue de l'art; mais ces points de vue divers sont supérieurs, et, en les comparant, vous avez l'art tout entier.

Ainsi, sur l'éloquence, après Aristote, Platon, Cicéron, Tacite, Bossuet, Fénelon, il y avait quelque chose à dire encore pour un homme de génie qui ne leur ressemble pas : ce sera le discours de Buffon *Sur le style*. Fort admiré de son temps, ce discours parut surpasser tout ce qu'on avait conçu jamais sur un tel sujet; et on le cite encore aujourd'hui comme une règle universelle de goût. Ce n'est cependant que la confidence un peu apprêtée d'un grand artiste, et non la théorie de l'art dans sa belle et inépuisable variété.

Dès le commencement, Buffon, par une singulière préoccupation de lui-même et de son siècle, met, pour ainsi dire, la puissance oratoire en dehors de l'éloquence; ou du moins l'éloquence qu'il conçoit lui paraît bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée, dit-il, à ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte.

« Ces hommes, ajoute-t-il, sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement

mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. »

Est-ce donc si peu de chose de sentir et transmettre l'enthousiasme! Ainsi l'entendait Démosthène, ce sublime et véhément logicien. Buffon veut que l'éloquence ne s'adresse qu'au petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui « comme vous, dit-il à l'Académie, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots. Il leur faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner. Il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. » Mais cela même rentre dans les règles de cette éloquence communicative et populaire que Buffon dédaignait tout à l'heure, et dont Cicéron disait si bien : *Res verba rapiunt :* « Les choses emportent les paroles. » Il disait encore : *Quid est eloquentia, nisi continuus animæ motus?* Définition d'orateur, à laquelle l'écrivain solitaire a dû substituer celle-ci : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. »

Buffon donne ensuite d'excellents et de vieux préceptes sur la nécessité de la composition et du plan. Oui, sans doute, pour bien écrire, il faut avant tout posséder pleinement son sujet : *Nisi res subest percepta et cognita, inanis et irridenda verborum volubilitas.* Mais si Buffon ajoute : « Il faut former dans son esprit une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir, » je l'avoue, ce conseil rigoureux et cette image exactement compassée me paraissent mal convenir à la verve de travail qui suit la méditation. Je doute que l'auteur lui-même, qui donne un semblable précepte, ait pu le suivre toujours; et s'il a réussi du moins à s'y conformer, on y trouvera peut-être la cause de la raideur monotone mêlée parfois à son beau langage. Exprimer sa pensée, c'est la produire, c'est la rendre vivante au dehors; et par cela même, c'est souvent la transformer, l'agrandir, et non pas seulement colorer d'une teinte visible des caractères rangés dans un ordre immobile.

A cette règle, que Buffon prétend dictée par le génie, il en joint une autre, dont il offre surtout le modèle; c'est le scrupule sur le choix des expressions, l'attention à « ne nommer les choses que par les termes les plus généraux ». Grand sujet de débat, messieurs! c'est le précepte qu'on reproche à l'école classique, et qu'on a trop méconnu depuis elle. Mais il ne faut donner ni dans un excès ni dans l'autre. Notre XVII^e^ siècle, si bienséant et si magnifique dans son langage, n'avait, vous le savez, nulle crainte de la propriété des termes : témoin Pascal, Corneille, Bossuet, Boileau lui-même, qui sans cesse ont usé du mot expressif et simple, du mot de la chose. *Verba quibus deberent loqui*, et n'ont cherché les termes les plus

généraux que lorsque l'imagination ou la pudeur s'en accommodait mieux. D'autre part, si le précepte de Buffon, appuyé sur son propre exemple, est trop exclusif, il faut avouer aussi qu'une crudité basse qui se sert du mot propre pour indiquer des objets ou des images indignes d'être offerts à la pensée, n'est pas une richesse pour la langue et pour le talent. Changeons, s'il le faut, quelque chose à la catégorie des termes nobles ou bas. Le progrès de l'état social et des mœurs a déjà fait beaucoup pour cela. Il y avait une fausse roture de langage, comme des hommes ; il y avait des choses moralement fort nobles, qui n'avaient point place dans le style noble. C'était un mauvais scrupule qui devait disparaître. Mais que ce qui rappelle des objets immondes, ou des idées obscènes, soit retranché de l'idiome des arts; qu'on n'imite point par raffinement le cynisme des temps grossiers; c'est un bon préjugé auquel le goût et la vérité gagneront. « Le style est la physionomie de l'âme, disait heureusement un philosophe antique, *oratio vultus animi est.* » N'est-ce pas un motif de conserver toujours à l'expression cette décence qui fait la dignité avec les autres et avec nous-mêmes? Dans ce mot, du reste, messieurs, vous retrouvez l'axiome tant cité et souvent mal cité de Buffon : « Le style est l'homme même » ; résumé naturel de son discours à l'Académie et de son génie tout entier.

Oui, messieurs, en effet, si vous voulez retrouver l'image de cet homme à part dans le XVIII^e^ siècle, grave et même un peu fastueux, épris de la gloire avec circonspection, philosophe respectant tous les pouvoirs et presque tous les préjugés, gentilhomme cher à ses vassaux, comme dit Saint-Lambert, et paraissant devant eux le dimanche en habit doré, ayant plus de dignité dans les manières que de délicatesse dans les goûts, plus de bonté que d'émotion, toutes ces nuances morales peuvent se démêler dans le caractère même de son style, si soigné, si noble, si paré. Le mot est plus vrai encore dans un sens plus littéral, et pour exprimer la personnalité même de l'auteur. L'ensemble des connaissances, des sentiments, des idées, des erreurs de Buffon, forme, avec ses expressions, un tout indestructible qui appartient à l'avenir. Sans le style, ses découvertes partielles, et à plus forte raison ses erreurs, ne vivraient plus que dispersées dans vingt ouvrages. Par le génie de l'expression, il s'est fait une place durable dans l'instabilité progressive de la science; et ses ouvrages ont pu cesser d'être utiles, sans cesser d'être admirés.

EXTRAIT DE LA LVIII^e^ LEÇON — LES DEUX CHÉNIER

La destinée de ces deux frères offre un tragique intérêt. En repoussant avec horreur les traditions de la calomnie, on voit en eux un lamentable exemple du malheur des révolutions. L'un d'eux se dévoue lentement à l'étude de l'art . sa gloire est obscure; son imagination est la fois studieuse et passionnée, et quand ce grand renouvellement de 1789 arrive, il en est saisi vivement. Les premiers

vers connus d'André Chénier sont un hymne d'enthousiasme et de joie sur la fameuse séance du Jeu de Paume; c'est l'inauguration pindarique de la révolution sociale. Les premières tragédies célèbres de Marie-Joseph Chénier sont des tragédies partiales, comme il le dit lui-même, tout empreintes de la véhémence des passions nouvelles : c'est *Charles IX*, *Henri III;* ce sont des pièces qui, flétrissant d'un légitime opprobre les vieux forfaits de la souveraineté absolue, étaient, surtout à l'époque où elles parurent, de menaçantes allusions pour une souveraineté affaiblie et tombante. Cette voie commune d'enthousiasme et d'ardeur pour la réformation sociale, où s'étaient précipités les deux frères, ils ne la suivirent pas longtemps du même pas ni avec le même cœur. André Chénier était de la race de ces hommes généreux, que l'on voit paraître au commencement des révolutions, qui se passionnent avec une courageuse candeur pour toutes les nobles idées de liberté, de réparation, de justice; qui les réclament au péril de tous leurs intérêts, et puis qui, lorsque les révolutions s'avancent ou s'égarent, lorsque les réformes demandées par des âmes généreuses, et souvent repoussées par d'imprudentes résistances, sont tombées dans des mains brutales et violentes, s'indignent, se séparent, deviennent transfuges du plus fort, et désertent vers le parti des vaincus et des opprimés.

Ainsi, quand la Révolution fut souillée, quand des meurtres ensanglantèrent des théories, alors son âme fut saisie d'indignation. Cependant cette émotion de sa pitié ne devint pas une réaction de sa raison; il ne rejeta pas les principes généreux et libres qu'il avait d'abord embrassés; il les retint avec la même énergie; il les professa avec la même éloquence; mais il sépara les assassins des réformateurs. Et ainsi, se dévouant presque à une double haine, il continuait de proclamer toutes les théories de liberté, et d'attaquer avec une vertueuse colère tous les promoteurs d'anarchie. C'est une voie d'honneur et de courage; ce n'est pas celle d'une longue vie dans les temps de révolution.

Son frère était-il, au fond de l'âme, plus timide ou plus violent? Ce qu'il fit bien au delà pour le parti républicain, était-ce un emportement de sa passion ou un sacrifice de sa faiblesse? Je ne veux pas le juger sévèrement. Je regretterais d'insulter une de ces ombres au profit de l'autre; elle m'en désavouerait. Ce n'est que la leçon morale que nous cherchons ici. Nous ne dirons que ce qui tient au développement du génie qui s'élève, quand l'âme s'épure.

Tandis que, par des écrits polémiques, André Chénier signalait sa haine contre des tyrans démocrates, et qu'en silence son imagination toute grecque se répandait dans des poésies d'une grâce ravissante, son frère obtenait la célébrité bruyante du théâtre, devenu le tumultueux écho des passions politiques. Les lettres le conduisirent à la tribune. Poète tragique et patriotique au milieu de ce drame épouvantable d'une révolution, il devint orateur. Il survécut à des temps affreux qui le menaçaient lui-même. Il vit plus tard sa gloire littéraire s'accroître. Son frère fut plus heureux : il ne fut que vic-

time; il porta jeune sa tête sur l'échafaud, où il n'avait fait monter personne.

Cependant, messieurs, il ne faut pas que ce parallèle, dont la vérité seule est assez sévère, devienne injuste pour multiplier des contrastes.

Celui des deux Chénier qui avait pour lui la célébrité de la tribune, les applaudissements du théâtre, et qui semblait emporté, égaré par les passions violentes du temps, qui même fut associé à l'acte le plus coupable de cette époque, son âme cependant conservait et manifesta plus d'une fois des sentiments généreux. Lorsque l'auteur applaudi de *Caïus Gracchus* faisait entendre ces paroles : *Des lois, et non du sang*, ce peu de mots prononcés était un effort de courage. A une époque moins menaçante, lorsqu'une sorte de controverse publique s'établit entre les deux frères sur le club trop fameux qui fit trembler les assemblées comme les trônes, on doit remarquer l'extrême modération de Marie-Joseph Chénier. On s'aperçoit qu'il craint le danger du débat, et qu'il voudrait émousser la vivacité des coups qui lui sont portés à lui-même, pour ne pas exposer la main qui les porte. Enfin, dans ces jours atroces, où les premiers héros de la réformation civile étaient depuis longtemps poursuivis, où les premiers persécuteurs même étaient déjà victimes, lorsque André Chénier fut jeté dans les cachots, son frère s'intéressa vivement pour lui.

C'était trop peu sans doute; mais lui-même alors, dans son rapport pour exclure les restes de Mirabeau du Panthéon, ayant osé ne pas nommer l'idole immonde qu'on substituait au grand orateur, se trouvait, pour ce courage de réticence, exposé au supplice; loin de pouvoir protéger, il avait à peine le crédit de vivre encore quelques jours. Le Tibère de l'anarchie l'avait désigné, du haut de la tribune, par une de ces allusions présage de mort. Il ne paraissait plus dans l'assemblée décimée. Cependant, poète encore, il chantait les glorieuses victoires que la Révolution opposait aux crimes de ses chefs, et qui servaient à leur puissance; et ce n'était pas de sa part un calcul de crainte, mais un effort de zèle pour son frère. On le vit souvent, auprès de Méhul, le célèbre musicien, méditant avec lui les paroles et l'air de ce *Chant du départ* qui fut entendu à la journée de Fleurus. Il espérait que cette offrande poétique, tout animée de passions républicaines, plairait à l'impitoyable orgueil des décemvirs, et rachèterait la vie de son frère. Il espérait obtenir à ce prix la grâce d'une si chère victime. Il ne l'obtint pas...

Après plusieurs mois de captivité, André Chénier, avec trente-huit coupables comme lui (il y avait dans le nombre un autre poète, Roucher, auteur des *Mois*), André Chénier fut traduit devant le tribunal de mort. Il était accusé d'un crime bien étrange, d'avoir conspiré son évasion de prison et le renversement de la république. Ramené dans son cachot jusqu'au supplice, ses dernières pensées furent toutes de poésie et d'enthousiasme. Il faisait encore des vers à l'instant où l'échafaud l'appelait. Il y a peu de vers inspirés si

près de la mort. La voix du poète, dans cette horrible attente, resta ferme et sonore :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa course est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . . . .

Il était huit heures du matin; on appela André Chénier, et la pièce n'a pas été achevée. Monté sur le tombereau fatal, il se trouva près de Roucher, esprit généreux, cœur droit, enthousiaste partisan des premières réformes politiques de la France. Moins jeune que son compagnon de supplice, Roucher tenait plus à la vie cependant : il était heureux époux, heureux père. La veille de ce jour, il avait, pour dernier souvenir, envoyé son portrait à sa femme et à sa fille, avec ces vers touchants :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque ombre funeste obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon dessina cette image,
L'échafaud m'attendait, et je pensais à vous.

Quand les deux poètes furent près l'un de l'autre, Roucher s'arma du même courage; ils s'entretinrent de leurs travaux, de leurs anciennes espérances. André Chénier avait beaucoup de pensées de gloire; il se frappa plusieurs fois sur le front, en disant : « Et pourtant, il y avait là quelque chose! » Puis les deux amis récitèrent entre eux la première scène d'*Andromaque :*

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle..

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'échafaud. Ce meurtre de plus fut consommé trois jours avant le 9 thermidor.

Maintenant, a-t-il fallu que la partialité politique empoisonnât la douleur du frère qui survivait, en lui reprochant le crime de la *Terreur?* Depuis cette fatale époque, souvent la haine de parti, sou-

vent la polémique jeta sur Chénier ce calomnieux souvenir. Écoutez sa défense. Aujourd'hui je ne dirai que cela de son talent.

. . . . . On m'ose accuser!
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris *du sang, et non des lois!*
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié!
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui, deux jours plus tard, périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier, avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs [1].

Cependant une fatalité déplorable donnait un prétexte, un argument à la calomnie. Vers le temps même où la cruauté des inquisiteurs populaires allait atteindre André Chénier, son frère venait d'achever une tragédie de *Timoléon*, et dans cette tragédie le sauvage et faux héroïsme d'un frère immolant son frère à la liberté de son pays était exalté par le poète : bien plus, un démenti était donné à l'histoire.

Dans le beau et pathétique récit de Plutarque [1], au milieu de l'hé-

1. M.-J. Chénier, *Discours sur la Calomnie* (1797). — 2. Plutarque, *Vie de Timoléon*

sitation que lui-même éprouve à condamner Timoléon, vous voyez cependant la nature satisfaite et vengée par la peinture éloquente de cette mère qui ne pardonne point au frère assassin de son frère et libérateur de son pays; qui le repousse, qui le maudit, et le fait douter de son prétendu héroïsme, en lui opposant les anathèmes d'une mère.

Chénier avait effacé ce trait de caractère authentique, selon l'histoire et selon la nature. Dans sa fable tragique, Timoléon, s'éloignant de Corinthe, après son horrible victoire, était embrassé et presque félicité par sa mère. N'abusons pas cependant de ces apparences : elles sont fausses et trompeuses. A l'époque où Chénier achevait *Timoléon*, il prodiguait à son frère les soins de la plus inquiète amitié. Il lui ménageait un asile qui semblait assuré.

Enfin cette tragédie de *Timoléon*, loin d'être une flatterie ou une excuse pour les assassins démagogues, était pleine des mêmes cris de justice et de pitié qui les avaient offensés dans *Caïus Gracchus*. Aussi fut-elle frappée d'interdiction, et le manuscrit même saisi. Elle n'était pas une apologie des proscriptions politiques; elle était censurée par les proscripteurs.

Dans cet ouvrage, Chénier s'était trompé comme poète, il avait fait mentir, par une fausse exaltation tragique, le cœur de cette mère qu'il mettait sur la scène. Mais il trouva dans le cœur de la sienne une justification invincible à mes yeux. Cette femme, qui avait élevé l'enfance de ses deux fils, qui leur avait communiqué l'amour des arts, et dont l'âme fut déchirée par la mort cruelle de l'un d'eux, elle garda, pour celui qui survivait, l'affection la plus tendre. Elle resta constamment près de lui, bénissant avec amour ses soins et son respect filial. Elle savait donc bien qu'il n'était pas la cause de son malheur, puisqu'elle n'en voulait être consolée que par lui. Chénier s'est trompé comme poète ; mais il est irréprochable comme fils et comme frère : j'en suis sûr; j'en jure par le cœur de cette mère.

COUSIN

Victor Cousin, né à Paris le 28 novembre 1792, mort à Cannes le 13 janvier 1867, suppléant de Royer-Collard en 1818, alla à deux reprises, en 1817 et en 1824, étudier à sa source la philosophie allemande et particulièrement le système de Hegel. De retour en France, il sut traduire les théories de ce puissant esprit dans un beau et noble langage ; il rendit français, c'est-à-dire européen, universel,

ce qui risquait fort de rester toujours allemand, et il excita un enthousiasme incroyable.

En littérature même, l'influence de Victor Cousin a été grande : ses livres contenaient les principes les plus élevés de l'art. Le titre seul de son premier ouvrage, *Sur le fondement des idées absolues du Vrai, du Beau et du Bien* [1], renfermait plus de véritable enseignement littéraire que tous les traités de littérature du siècle précédent. L'auteur enlevait le principe du beau au caprice individuel et à la sensibilité, pour le placer à côté du bien et du vrai, dans la sphère des idées absolues. C'était poser la base de l'esthétique : car, « pour qu'une théorie des beaux-arts soit possible, il faut qu'il y ait quelque chose d'absolu dans la beauté; comme il faut quelque chose d'absolu dans l'idée du bien pour qu'il y ait une science morale ».

Philosophie : *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, 1846-1847, 8 vol.; *Fragments philosophiques*, 1845-1847-1848, 5 vol.; *Du Vrai, du Beau et du Bien*, 1853; *Histoire générale de la Philosophie*, 1863.

Littérature : *Des Pensées de Pascal*, 1842; *Jacqueline Pascal*, 1844; *Fragments littéraires*, 1849, 3 vol.; *Madame de Longueville*, 1853, 2 vol.; *Madame de Sablé*, 1854; *Madame de Hautefort*, 1856; *Madame de Chevreuse*, 1856; *la Société Française au* XVII^e *siècle d'après le Grand Cyrus*, 1858, 2 vol.; *la Jeunesse de Mazarin*, 1853.

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN

EXTRAIT DE LA VIII^e ET DE LA IX^e LEÇON — SUR L'ART

L'homme n'est pas fait seulement pour connaître et aimer le beau dans les œuvres de la nature, il est doué du pouvoir de le reproduire. A la vue d'une beauté naturelle, quelle qu'elle soit, physique ou morale, son premier besoin est de sentir et d'admirer. Il est pénétré, ravi, et quelquefois aussi accablé du sentiment de la beauté. Mais quand le sentiment est énergique, il n'est pas longtemps stérile. Nous voulons revoir, nous voulons sentir encore ce qui nous a causé

1. Cours professé en 1818, publié seulement en 1836, d'après les rédactions de ses élèves, par Adolphe Garnier, livré enfin au public par l'auteur lui-même en 1853 (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, Paris, Didier).

un plaisir si vif, et pour cela nous tentons de faire revivre la beauté qui nous a charmés, non pas telle qu'elle était, mais telle que notre imagination nous la représente. De là une œuvre originale et propre à l'homme, une œuvre d'art. L'art est la reproduction libre de la beauté, et le pouvoir en nous capable de la reproduire s'appelle le génie

Quelles sont les facultés qui servent à cette libre reproduction du beau ? Les mêmes qui servent à le reconnaître et à le sentir. Le goût porté au degré suprême, c'est le génie, si vous y joignez toutefois un élément de plus. Quel est cet élément?

Trois facultés entrent dans cette faculté complexe qui se nomme le goût : l'imagination, le sentiment, la raison.

Ces trois facultés sont assurément nécessaires au génie, mais elles ne lui suffisent pas. Ce qui distingue essentiellement le génie du goût, c'est l'attribut de puissance créatrice. Le goût sent, il juge, il discute, il analyse, mais il n'invente pas. Le génie est avant tout inventeur et créateur. L'homme de génie n'est pas le maître de la force qui est en lui; c'est par le besoin ardent, irrésistible, d'exprimer ce qu'il éprouve qu'il est homme de génie. Il souffre de contenir les sentiments ou les images ou les pensées qui s'agitent dans son sein. On a dit qu'il n'y a point d'homme supérieur sans quelque grain de folie; mais cette folie-là, comme celle de la croix, est la partie divine de la raison. Cette puissance mystérieuse, Socrate l'appelait son démon. Voltaire l'appelait le diable au corps; il l'exigeait même d'une comédienne pour être une comédienne de génie. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, il est certain qu'il y a un je ne sais quoi qui inspire le génie, et qui le tourmente aussi jusqu'à ce qu'il ait épanché ce qui le consume, jusqu'à ce qu'il ait soulagé en les exprimant ses peines et ses joies, ses émotions, ses idées, et que ses rêveries soient devenues des œuvres vivantes. Ainsi deux choses caractérisent le génie; d'abord la vivacité du besoin qu'il a de produire, ensuite la puissance de produire; car le besoin sans la puissance n'est qu'une maladie qui simule le génie, mais qui n'est pas lui. Le génie, c'est surtout, c'est essentiellement la puissance de faire, d'inventer, de créer. Le goût se contente d'observer et d'admirer. Le faux génie, l'imagination ardente et impuissante, se consume en rêves stériles et ne produit rien ou rien de grand. Le génie seul a la vertu de convertir ses conceptions en créations.

Si le génie crée, il n'imite pas.

Mais le génie, va-t-on dire, est donc supérieur à la nature, puisqu'il ne l'imite point. La nature est l'œuvre de Dieu; l'homme est donc le rival de Dieu.

La réponse est très simple. Non, le génie n'est point le rival de Dieu; mais, lui aussi, il en est l'interprète. La nature l'exprime à sa manière, le génie humain l'exprime à la sienne.

Arrêtons-nous un moment à cette question tant de fois agitée, si l'art n'est autre chose que l'imitation de la nature.

Sans doute, en un sens, l'art est une imitation; car la création

absolue n'appartient qu'à Dieu. Où le génie peut-il prendre les éléments sur lesquels il travaille; sinon dans la nature dont il fait partie? Mais se borne-t-il à les reproduire tels que la nature les lui fournit, sans y rien ajouter qui lui appartienne? N'est-il que le copiste de la réalité? Son seul mérite alors est celui de la fidélité de la copie. Et quel travail plus stérile que de calquer des œuvres essentiellement inimitables par la vie dont elles sont douées, pour en tirer un simulacre médiocre? Si l'art est un écolier servile, il est condamné à n'être jamais qu'un écolier impuissant.

Le véritable artiste sent et admire profondément la nature; mais tout dans la nature n'est pas également admirable. Ainsi que nous venons de le dire, elle a quelque chose par quoi elle surpasse infiniment l'art, c'est la vie. Hors de là, l'art peut, à son tour, surpasser la nature, à la condition de ne pas vouloir l'imiter trop scrupuleusement Tout objet naturel, si beau qu'il soit, est défectueux par quelque côté. Tout ce qui est réel est imparfait. Ici, l'horrible et le hideux s'unissent au sublime; là, l'élégance et la grâce sont séparées de la grandeur et de la force. Les traits de la beauté sont épars et divisés. Les réunir arbitrairement, emprunter à tel visage une bouche, à tel autre des yeux, sans une règle qui préside à ce choix et dirige ces emprunts, c'est composer des monstres; admettre une règle, c'est admettre déjà un idéal différent de tous les individus. C'est cet idéal que le véritable artiste se forme en étudiant la nature. Sans elle, il ne l'eût jamais conçu; mais avec cet idéal il la juge elle-même, il la rectifie, et il ose entreprendre de se mesurer avec elle.

L'idéal est l'objet de la contemplation passionnée de l'artiste. Assidûment et silencieusement médité, sans cesse épuré par la réflexion et vivifié par le sentiment, il échauffe le génie et lui inspire l'irrésistible besoin de le voir réalisé et vivant. Pour cela, le génie prend dans la nature tous les matériaux qui le peuvent servir, et, leur appliquant sa main puissante, comme Michel-Ange imprimait son ciseau sur le marbre docile, il en tire des œuvres qui n'ont pas de modèle dans la nature, qui n'imitent pas autre chose que l'idéal rêvé ou conçu, qui sont, en quelque sorte, une seconde création inférieure à la première par l'individualité et la vie, mais qui lui est bien supérieure, ne craignons pas de le dire, par la beauté intellectuelle et morale dont elle est empreinte.

La beauté morale est le fond de toute vraie beauté. Ce fond est un peu couvert et voilé dans la nature. L'art le dégage et lui donne des formes plus transparentes. C'est par cet endroit que l'art, quand il connaît bien sa puissance et ses ressources, institue avec la nature une lutte où il peut avoir l'avantage.

Établissons bien la fin de l'art : elle est là précisément où est sa puissance. La fin de l'art est l'expression de la beauté morale à l'aide de la beauté physique. Celle-ci n'est pour lui qu'un symbole de celle-là. Dans la nature, ce symbole est souvent obscur . l'art en l'éclaircissant atteint des effets que la nature ne produit pas toujours

La nature peut plaire davantage, car, encore une fois, elle possède en un degré incomparable ce qui fait le plus grand charme de l'imagination et des yeux, la vie, l'art touche plus, parce qu'en exprimant surtout la beauté morale il s'adresse plus directement à la source des émotions profondes. L'art peut être plus pathétique que la nature, et le pathétique, c'est le signe et la mesure de la grande beauté.

Deux extrémités également dangereuses : un idéal mort, ou l'absence d'idéal. Ou bien on copie le modèle, et l'on manque la vraie beauté; ou bien on travaille de tête, et l'on tombe dans une idéalité sans caractère. Le génie est une perception prompte et sûre de la juste proportion dans laquelle l'idéal et le naturel, la forme et la pensée se doivent unir. Cette union est la perfection de l'art : les chefs-d'œuvre sont à ce prix.

Il importe, à mon sens, de suivre ce principe dans l'enseignement des arts. On demande si les élèves doivent commencer par l'étude de l'idéal ou du réel. Je n'hésite point à répondre : par l'un et par l'autre. La nature elle-même n'offre jamais le général sans l'individuel, ni l'individuel sans le général. Toute figure est composée de traits individuels qui la distinguent de toutes les autres et font sa physionomie propre, et en même temps elle a des traits généraux qui constituent ce qu'on appelle la figure humaine. Ce sont ces linéaments constitutifs, c'est ce type qu'on donne à retracer à l'élève qui débute dans l'art du dessin. Il serait bon aussi, je crois, pour le préserver du sec et de l'abstrait, de l'exercer de bonne heure à la copie de quelque objet naturel, surtout d'une figure vivante. Ce serait mettre les élèves à la vraie école de la nature. Ils s'accoutumeraient ainsi à ne jamais sacrifier aucun des deux éléments essentiels du beau, aucune des deux conditions impérieuses de l'art.

Mais, en réunissant ces deux éléments, ces deux conditions, il les faut distinguer et savoir les mettre à leur place. Il n'y a pas d'idéal vrai sans forme déterminée, il n'y a pas d'unité sans variété, de genre sans individus; mais enfin le fond du beau, c'est l'idée, ce qui fait l'art, c'est, avant tout, la réalisation de l'idée, et non pas l'imitation de telle ou telle forme particulière.

Il est encore une théorie qui revient par un détour à l'imitation : c'est celle qui fait de l'illusion le but de l'art. A ce compte, le beau idéal de la peinture est un trompe-l'œil, et son chef-d'œuvre sont ces raisins de Zeuxis que les oiseaux venaient becqueter. Le comble de l'art pour une pièce de théâtre serait de vous persuader que vous êtes en présence de la réalité. Ce qu'il y a de vrai dans cette opinion, c'est qu'une œuvre d'art n'est belle qu'à la condition d'être vivante, et par exemple la loi de l'art dramatique est de ne point mettre sur la scène de pâles fantômes du passé, mais des personnages empruntés à l'imagination ou à l'histoire, comme on voudra, mais animés, mais passionnés, mais parlant et agissant comme il appartient à des hommes et non à des ombres. C'est la nature humaine qu'il s'agit de représenter à elle-même sous un jour magique qui ne

la défigure point et qui l'agrandisse. Cette magie, c'est le génie même de l'art. Il nous enlève aux misères qui nous assiègent, et nous transporte en des régions où nous nous retrouvons encore, car nous ne voulons jamais nous perdre de vue, mais où nous nous retrouvons transformés à notre avantage, où toutes les imperfections de la réalité ont fait place à une certaine perfection, où le langage que l'on parle est plus égal et plus relevé, où les personnages sont plus beaux, où même la laideur n'est point admise, et tout cela en respectant l'histoire dans une juste mesure, surtout sans sortir jamais des conditions impérieuses de la nature humaine. L'art a-t-il trop oublié l'humanité? il a dépassé son but, il ne l'a pas atteint; il n'a enfanté que des chimères sans intérêt pour notre âme. A-t-il été trop humain, trop réel, trop nu? il est resté en deçà de son but; il ne l'a donc pas atteint davantage.

L'illusion est si peu le but de l'art, qu'elle peut être complète et n'avoir aucun charme. Ainsi, dans l'intérêt de l'illusion, on a mis au théâtre un grand soin dans ces derniers temps à la vérité historique du costume. A la bonne heure; mais ce n'est pas là ce qui importe. Quand vous auriez retrouvé et prêté à l'acteur qui joue le rôle de Brutus le costume que porta jadis le héros romain, le poignard même dont il frappa César, cela toucherait assez médiocrement les vrais connaisseurs. Il y a plus : lorsque l'illusion va trop loin, le sentiment de l'art disparaît pour faire place à un sentiment purement naturel, quelquefois insupportable. Si je croyais qu'Iphigénie est en effet sur le point d'être immolée par son père à vingt pas de moi, je sortirais de la salle en frémissant d'horreur. Si l'Ariane que je vois et que j'entends était la vraie Ariane qui va être trahie par sa sœur, à cette scène pathétique où la pauvre femme, qui déjà se sent moins aimée, demande qui donc lui ravit le cœur jadis si tendre de Thésée, je ferais comme ce jeune Anglais qui s'écriait en sanglotant et en s'efforçant de s'élancer sur le théâtre: « C'est Phèdre, c'est Phèdre, » comme s'il eût voulu avertir et sauver Ariane!

Mais, dit-on, le but du poète n'est-il pas d'exciter la pitié et la terreur? Oui, mais d'abord en une certaine mesure; ensuite il doit y mêler quelque autre sentiment qui tempère ceux-là ou les fasse servir à une autre fin. Si celle de l'art dramatique était seulement d'exciter au plus haut degré la pitié et la terreur, l'art serait le rival impuissant de la nature. Tous les malheurs représentés à la scène sont bien languissants devant ceux dont nous pouvons tous les jours nous donner le triste spectacle. Le premier hôpital est plus rempli de pitié et de terreur que tous les théâtres du monde. Que doit faire le poète dans la théorie que nous combattons? Transporter à la scène la réalité le plus possible, et nous émouvoir fortement en ébranlant nos sens par la vue de douleurs affreuses? Le grand ressort du pathétique serait alors la représentation de la mort, surtout celle du dernier supplice. Tout au contraire, c'en est fait de l'art dès que la sensibilité est trop excitée. Pour reprendre un exemple que nous avons déjà employé, qui constitue la beauté d'une tempête, d'un

naufrage? qui nous attache à ces grandes scènes de la nature? Ce n'est certes pas la pitié et la terreur : ces sentiments poignants et déchirants nous éloigneraient bien plutôt. Il faut une émotion toute différente de celles-là, et qui en triomphe, pour nous retenir sur le rivage; cette émotion, c'est le pur sentiment du beau et du sublime, excité et entretenu par la grandeur du spectacle, par la vaste étendue de la mer, le roulis des vagues écumantes, le bruit imposant du tonnerre. Mais songeons-nous un seul instant qu'il y a là des malheureux qui souffrent et qui peut-être vont périr : dès là ce spectacle nous devient insupportable. Il en est ainsi de l'art : quelques sentiments qu'il se propose d'exciter en nous, ils doivent toujours être tempérés et dominés par celui du beau. Produit-il seulement la pitié ou la terreur physique, il révolte, il ne charme plus; il manque l'effet qui lui appartient pour un effet étranger et vulgaire.

Par ce même motif, je ne puis accepter sans réserve une autre théorie qui, confondant le sentiment du beau avec le sentiment moral et religieux, met l'art au service de la religion et de la morale, et lui donne pour but de nous rendre meilleurs et de nous élever à Dieu. Il y a ici une distinction essentielle à faire. Si toute beauté couvre une beauté morale, si l'idéal monte sans cesse vers l'infini, l'art, qui exprime la beauté idéale, épure l'âme en l'élevant vers l'infini, c'est-à-dire vers Dieu. L'art produit donc le perfectionnement de l'âme, mais il le produit indirectement. Le philosophe qui recherche les effets et les causes sait quel est le dernier principe du beau, et ses effets certains, bien qu'éloignés. Mais l'artiste est avant tout un artiste; ce qui l'anime est le sentiment du beau; ce qu'il veut faire passer dans l'âme du spectateur, c'est le même sentiment qui remplit la sienne. Il se confie à la vertu de la beauté; il la fortifie de toute la puissance, de tout le charme de l'idéal; c'est à elle ensuite de faire son œuvre; l'artiste a fait la sienne quand il a procuré à quelques âmes d'élite le sentiment exquis de la beauté. Ce sentiment pur et désintéressé est un noble allié du sentiment moral et du sentiment religieux; il les réveille, les entretient, les développe, mais c'est un sentiment distinct et spécial. De même, l'art, fondé sur ce sentiment, qui s'en inspire et qui le répand, est à son tour un pouvoir indépendant. Il s'associe naturellement à tout ce qui grandit l'âme, à la morale et à la religion; mais il ne relève que de lui-même.

Par leur objet, tous les arts sont égaux; tous ne sont arts que parce qu'ils expriment l'invisible. On ne peut trop le répéter, l'expression est la loi suprême de l'art. La chose à exprimer est toujours la même : c'est l'idée, c'est l'esprit, c'est l'âme, c'est l'invisible, c'est l'infini. Mais, comme il s'agit d'exprimer cette seule et même chose en s'adressant aux sens qui sont divers, la différence des sens divise l'art en des arts différents.

Semblables par leur but commun, tous les arts diffèrent par les effets particuliers qu'ils produisent, et par les procédés qu'ils emploient. Ils ne gagnent rien à échanger leurs moyens et à ôter les

limites qui les séparent. Je m'incline devant l'autorité de l'antiquité; mais, peut-être faute d'habitude et par un reste de préjugé, j'ai quelque peine à me représenter avec plaisir des statues composées de plusieurs métaux, surtout des statues peintes. Sans prétendre que la sculpture n'ait pas jusqu'à un certain point son coloris, celui d'une matière parfaitement pure, celui surtout que la main du temps lui imprime, malgré toutes les séductions d'un grand talent contemporain, je goûte peu, je l'avoue, cet artifice qui s'efforce de donner au marbre la morbidezza de la peinture. La sculpture est une Muse austère; elle a ses grâces à elle, mais qui ne sont celles d'aucun autre art. La vie de la couleur lui doit demeurer étrangère : il ne resterait plus qu'à vouloir lui communiquer le mouvement de la poésie et le vague de la musique! Et celle-ci que gagnera-t-elle à viser au pittoresque, quand son domaine propre est le pathétique? Donnez au plus savant symphoniste une tempête à rendre. Rien de plus facile à imiter que le sifflement des vents et le bruit du tonnerre. Mais par quelles combinaisons d'harmonie fera-t-il paraître aux yeux la lueur des éclairs déchirant tout à coup le voile de la nuit, et ce qu'il y a de plus formidable dans la tempête, le mouvement des flots qui tantôt s'élèvent comme une montagne, tantôt s'abaissent et semblent se précipiter dans des abîmes sans fond? Si l'auditeur n'est pas averti du sujet, il ne le soupçonnera jamais, et je défie qu'il distingue une tempête d'une bataille. En dépit de la science et du génie, des sons ne peuvent peindre des formes. La musique bien conseillée se gardera de lutter contre l'impossible; elle n'entreprendra pas d'exprimer le soulèvement et la chute des vagues, et d'autres phénomènes semblables; elle fera mieux : avec des sons elle fera passer dans notre âme les sentiments qui se succèdent en nous pendant les scènes diverses de la tempête. C'est ainsi qu'Haydn deviendra le rival, le vainqueur même du peintre, parce qu'il a été donné à la musique de remuer et d'ébranler l'âme plus profondément encore que la peinture.

Depuis le *Laocoon* de Lessing, il n'est plus permis de répéter, sans de grandes réserves, l'axiome fameux : *Ut pictura poesis*, ou du moins il est bien certain que la peinture ne peut pas tout ce que peut la poésie. Tout le monde admire le portrait de la Renommée tracé par Virgile; mais qu'un peintre s'avise de réaliser cette figure symbolique; qu'il nous représente un monstre énorme avec cent yeux, cent bouches et cent oreilles, qui des pieds touche la terre et cache sa tête dans les cieux, une pareille figure pourra bien être ridicule.

Ainsi les arts ont un but commun et des moyens entièrement différents. De là les règles générales communes à tous, et les règles particulières à chacun d'eux. Nous n'avons ni le temps ni le droit d'entrer à cet égard dans aucun détail. Nous nous bornons à rappeler que la grande loi qui domine toutes les autres est celle de l'expression. Toute œuvre d'art qui n'exprime pas une idée ne signifie rien; il faut qu'en s'adressant à tel ou tel sens, elle pénètre

jusqu'à l'esprit, jusqu'à l'âme, et y porte une pensée, un sentiment capable de la toucher ou de l'élever. De cette règle fondamentale dérivent toutes les autres, par exemple celle que l'on recommande sans cesse et avec tant de raison, la composition. C'est là que s'applique particulièrement le précepte de l'unité et de la variété. Mais, en disant cela, on n'a rien dit tant qu'on n'a pas déterminé la nature de l'unité dont on veut parler. La vraie unité, c'est l'unité d'expression, et la variété n'est faite que pour répandre sur l'œuvre entière l'idée ou le sentiment unique qu'elle doit exprimer. Il est inutile de faire remarquer qu'entre la composition ainsi entendue, et ce qu'on nomme souvent ainsi, comme la symétrie et l'arrangement des parties selon des règles artificielles, il y a un abîme. La vraie composition est le moyen le plus puissant d'expression.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'âme un rapport merveilleux. Il semble que l'âme est un écho où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui aussi quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il vous plonge dans d'ineffables rêveries. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limites, de se prêter, avec une souplesse étonnante, à toutes les dispositions de chacun, d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentiments accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival : elle n'est pourtant pas le premier des arts.

La musique paye la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné; elle éveille, plus que tout autre art, le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini, parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique; elle exprime tout et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur, car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur, une fois ému, ébranle tout le reste; c'est ainsi que la musique peut indirectement et jusqu'à un certain point susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative ni sur l'intelligence; elle est sur le cœur : c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment; mais là même son

pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentiments avec une force incomparable, elle n'en exprime qu'un fort petit nombre. Par voie d'association, elle peut les réveiller tous, mais directement elle en produit très peu, et encore les plus simples et les plus élémentaires, la tristesse et la joie avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer la magnanimité, la résolution vertueuse, et d'autres sentiments de ce genre, elle en est aussi incapable que de peindre un lac ou une montagne. Elle s'y prend comme elle peut; elle emploie le large, le rapide, le fort, le doux, etc., mais c'est à l'imagination à faire le reste, et l'imagination ne fait que ce qui lui plaît. Sous la même mesure celui-ci met une montagne et celui-là l'océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques, le solitaire des inspirations religieuses. Sans doute les paroles déterminent l'expression musicale, mais le mérite alors est à la parole, non à la musique; et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres, le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'infinitude. Je n'admets nullement cette fameuse définition du chant : une déclamation notée. Une simple déclamation bien accentuée est assurément préférable à des accompagnements étourdissants; mais il faut laisser à la musique son caractère, et ne lui enlever ni ses défauts ni ses avantages. Il ne faut pas surtout la détourner de son objet et lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Elle n'est pas faite pour exprimer des sentiments compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'âme vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'âme tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui, à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Leo, de Durante, de Pergolèse sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel, et leur âme a pu y monter sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés pour ainsi dire de tous les sentiments simples, naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde!

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, mais en y ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre? Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher de soleil, l'océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de

l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève, selon nous, au-dessus de toutes deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'âme humaine dans toute la richesse et la variété de ses sentiments.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres, parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise pour lui faire exprimer la beauté idéale. Elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis, comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman, qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique, avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide que ne peut suivre la peinture, aussi arrêtée et immobile que la sculpture; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée, entièrement séparée des sens et même du sentiment, la pensée qui n'a pas de formes, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée.

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'âme! Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour la mesure de la beauté de leurs œuvres; ils les estiment à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes : Quelle poésie! s'écrie-t-on, à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire, c'est un jugement naturel qui fait de la poésie le type de la perfection de tout les arts, l'art par excellence, qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Et cela ne veut pas dire que les arts doivent imiter servilement la poésie, et copier ses chefs-d'œuvre; loin de là, quand ils le tentent, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie,

sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais et des temples comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer, avec la justesse la plus exquise, Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère, et, dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie, mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accents. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, plus d'un vers de Virgile, des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte*, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Dans le chant célèbre de Pergolèse, *Stabat mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus de la musique ou des paroles. Le *Dies iræ, dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent, pour ainsi dire; chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale; et elle est lumineuse autant que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable, unique, qu'elle rassemble en elle tous les extrêmes et tous les contraires, dans une harmonie qui redouble leur effet, et où tour à tour paraissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles!

MADAME DE LONGUEVILLE

PORTRAIT DU GRAND CONDÉ

La France ne compte pas dans son histoire d'années plus glorieuses que les premières années de la régence d'Anne d'Autriche et du gouvernement de Mazarin, tranquille au dedans, après la défaite du parti des importants, triomphante sur tous les champs de bataille, de 1643 à 1648, depuis la victoire de Rocroy jusqu'à celle de Lens, liées entre elles par tant d'autres victoires et couronnées par le traité de Westphalie. C'est la maison de Condé qui remplit cette mémorable époque presque tout entière, ou y joue du moins le premier rôle, par elle-même ou par ses alliances. Dans le conseil M. le Prince seconde Mazarin, comme il avait secondé Richelieu. Armand de Brézé, ouvrant la liste des grands amiraux du XVII^e^ siècle, tient en échec ou disperse dans la Méditerranée les flottes de l'Espagne;

M. de Longueville, chargé de la plus grande ambassade du temps, met dans la balance diplomatique le poids de son nom, de sa modération et de sa magnificence. Pour le jeune Condé, qui n'a lu au moins dans Bossuet ses campagnes en Flandre et sur le Rhin?

Depuis quelque temps, il est presque reçu de parler de Condé comme d'un jeune héros qui doit tous ses succès à l'ascendant d'un irrésistible courage. Prenons garde de faire un paladin du moyen âge ou un brillant grenadier, comme tel ou tel maréchal de l'Empire, d'un capitaine de la famille d'Alexandre, de César et de Gustave-Adolphe. Condé avait reçu comme eux le génie de la guerre, et, ainsi qu'Alexandre, il excellait surtout dans l'exécution et payait avec ardeur de sa personne : mais il semble que l'éclat de sa bravoure ait mis un voile sur la grandeur et l'originalité de ses conceptions, comme son extrême jeunesse à Rocroy a fait oublier que, depuis des années, il étudiait la guerre avec passion et avait déjà fait trois campagnes sous les maîtres les plus renommés. Si c'était ici le lieu, et si nous osions braver le ridicule de nous ériger en militaire, nous aimerions à comparer les campagnes de Condé en Flandre et sur le Rhin avec celles du général Bonaparte en Italie. Elles ont d'admirables rapports : la jeunesse des deux généraux, celle de leurs principaux lieutenants, la grandeur politique des résultats, la nouveauté des manœuvres, le même coup d'œil stratégique, la même audace, la même opiniâtreté. C'est dégrader l'art de la guerre que de mesurer les succès militaires sur la quantité des combattants, car à ce compte Tamerlan et Gengis-Khan seraient les deux plus grands capitaines du monde. Le général de l'armée d'Italie n'a guère eu, ainsi que Condé, plus de vingt à vingt-cinq mille hommes en ligne dans ses plus grandes batailles. Disons, à l'honneur de Condé, qu'il a toujours eu devant lui les meilleures troupes et les meilleurs généraux de son temps, et qu'il n'a presque jamais choisi ni ses lieutenants ni son armée. Une fois il n'eut dans sa main que des troupes et des officiers de différentes nations, dont les jalousies et même les défections trahirent son plus grand dessein. Une autre fois il commandait à des soldats fatigués et découragés dont toute la force était dans sa seule personne. Il possédait toutes les parties de l'homme de guerre. Il ne savait pas seulement enlever la victoire par la hardiesse de ses manœuvres, il savait aussi la préparer, et, comme l'a dit Bossuet d'un tout autre personnage, ne rien laisser à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance. Il a excellé dans l'art des campements et des sièges comme dans celui des combats : il a devancé et peut-être formé Vauban. Tour à tour il avait cette audace qui confondit Mercy à Fribourg et à Nortlingen et Guillaume à Senef, avec la forte prudence qui lui fit lever, en 1647, le siège de Lérida, et qui, en 1675, après la mort de Turenne, lassa Montecuculli. Il joignait aux plus heureux instincts des études profondes, et il tenait école de guerre. En Catalogne, il marchait un *César* à la main et l'expliquait à ses lieutenants. Il a laissé à la France plusieurs grands généraux formés à ses leçons,

dressés de ses mains, et qui, loin de lui et après lui, ont gagné des batailles, à commencer par Turenne, qui servit sous ses ordres pendant deux campagnes, et à finir par ce Luxembourg, qui aurait besoin d'être jugé de nouveau et qui peut-être ne serait pas trouvé trop inférieur à Turenne lui-même. N'oubliez pas ce dernier trait si frappant : Condé est le seul capitaine moderne qui n'a jamais essuyé de défaite et qui a toujours été victorieux quand il a commandé en chef. Turenne a été battu deux fois en bataille rangée, à Rethel et à Mariendal; Frédéric a débuté par des revers; Napoléon a terminé son éblouissante carrière par deux effroyables déroutes, Leipsig et Waterloo; Condé seul n'a connu que la victoire. Il a eu affaire aux trois plus illustres généraux de l'Europe, Mercy, Guillaume et Montecuculli : aucun des trois n'a pu lui arracher l'ombre même d'un avantage. Joignez à tout cela cette magnanimité de l'homme bien né et bien élevé qui, au lieu de s'attribuer à lui seul l'honneur du succès, le répand sur tous ceux qui ont bien servi, et se complaît à célébrer Gassion et Sirot après Rocroy, Turenne après Fribourg et Nortlingen et Châtillon après Lens, et Luxembourg après Senef.

(Édit. Didier.)

JOUFFROY

Théodore Jouffroy, né le 7 juillet 1796 aux Pontets (Doubs), mort à Paris le 1er mars 1842, maître de conférences à l'École normale en 1817, professeur à la Faculté des Lettres de Paris en 1828 et au Collège de France en 1832, se signala dans l'enseignement de la philosophie par l'originalité de ses recherches et par la noble éloquence de sa parole, habituée à la clarté par l'étude des philosophes écossais.

On doit à Jouffroy la traduction des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald-Stewart (1826) et des *Œuvres complètes* de Reid (1828-1836); un *Cours de droit naturel* (1841-1842), un *Cours d'esthétique* (1843), des *Mélanges philosophiques* (1833) et un volume de *Nouveaux Mélanges* publiés après sa mort par Damiron (1842).

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES

DU PROBLÈME DE LA DESTINÉE HUMAINE

Tous les êtres ont leur destination spéciale qui leur est imposée par leur nature, et parce qu'elle leur est imposée par leur nature,

tous y tendent avec énergie. Voilà ce que tous les êtres ont de commun. Mais, cette destination, la plupart l'ignorent en l'accomplissant, et il n'a été donné qu'à un bien petit nombre de savoir qu'ils en ont une. Ce privilège éminent a été réservé aux natures raisonnables, et le seul être doué de raison que nous connaissions, c'est l'homme.

Si vous considérez le minéral, vous voyez qu'il y a en lui deux éléments : les molécules agrégées, et la force qui les tient agrégées. La force est l'élément constitutif, car c'est elle qui fait l'agrégation, et le minéral est cette agrégation même. Voilà donc un principe qui, en vertu de sa nature, accomplit une certaine mission, qui est sa fin. Mais, ce principe étant dépourvu de sensibilité et d'intelligence, cette fin s'accomplit en lui sans qu'il le sente et sans qu'il le sache. Quand son action s'exerce sans obstacle, il ne jouit pas; quand elle est contrariée ou vaincue par une force extérieure, il ne souffre pas; et non seulement il ne jouit ni ne souffre dans ces deux cas parce qu'il est insensible, mais parce qu'il est inintelligent, il n'est point informé que dans l'un il accomplit sa destination, et que dans l'autre il en est empêché; il ne sait pas même qu'il en a une, encore moins quelle elle est. C'est un acteur aveugle, qui joue son rôle sans le connaître, sans le vouloir, sans savoir qu'il en a un et qu'il le remplit.

Dans la plante, la force a un développement plus varié, plus riche, plus puissant. Son rôle ne se borne point à maintenir dans une agrégation immobile un certain nombre de molécules matérielles. Elle s'empare du germe, et, appelant à elle tous les éléments propices que la nature a mis à sa portée, comme une ouvrière habile, elle compose, elle organise un être, qui se couvre de feuilles et de fruits, qui vit de sa vie, et qui abandonne aux vents et à la terre, aux ondes et à la nature, des semences qui contiennent le plus noble de la plante, ou du principe qui la constitue. Mais elle aussi fait tout cela sans le savoir; elle aussi ne s'inquiète pas de sa destinée, parce qu'elle est inintelligente. Sent-elle du moins la hache qui la frappe, le vent qui froisse ses rameaux, le brûlant soleil qui dessèche ses racines? Nous l'ignorons. Quelques faits sembleraient annoncer dans la plante je ne sais quelle sourde sensibilité, qui tressaillirait obscurément quand elle est blessée dans ses organes les plus délicats; mais ces indications ne sont point des preuves, et nous devons d'autant plus nous en défier, que nous sommes plus portés à prêter notre vie à toutes choses, et à soumettre à l'unité des lois de notre nature l'immense variété des êtres créés.

Dans l'animal, le doute n'est plus permis : le principe qui le constitue n'est plus une force étrangère à elle-même et à ses actes, qui, par le jeu combiné de certaines opérations qu'elle exécute sans le sentir, sans le savoir et sans le vouloir, accomplit mécaniquement la fin qui lui a été assignée dans la création. Par cela seul qu'il existe et qu'il existe d'une certaine manière, le principe animal, comme tout principe possible, se développe et aspire à sa fin; mais,

parce qu'il est sensible, il a la conscience de ces tendances instinctives, il les sent, elles sont pour lui des besoins; et, parce qu'il les sent, quand elles sont satisfaites, il jouit: quand elles sont contrariées, il souffre. Ce n'est pas tout : il a reçu de Dieu une intelligence suffisante pour reconnaître l'objet de ces besoins, et assez d'empire sur lui-même pour mettre volontairement ce qu'il a de puissance au service de ces besoins. L'animal ne reste donc point, comme la plante, étranger à ce qui se fait en lui : en vertu de cette triple faculté qu'il a, et dont elle est privée, il lui est donné de participer à l'accomplissement de sa propre destination. Mais il ne lui est point donné de comprendre qu'il en a une, ni quelle elle est : il lui manque pour cela ce degré supérieur d'intelligence qu'on appelle *raison*, et sans lequel l'entendement est réduit à connaître sans comprendre, et à servir en esclave au lieu de gouverner en maître. En cédant à ses besoins, en démêlant ce qui leur est propre, en agissant pour les apaiser, l'animal ne sait pas ce qu'il fait; il ne sait pas qu'il accomplit sa destination, encore moins comprend-il qu'en accomplissant cette destination il joue un rôle dans l'univers. Jamais l'idée d'une destination ne se présente à lui, jamais il ne se pose le problème de savoir quelle est la sienne, quelle est celle du monde. Le noble mais triste privilège de ces hautes pensées lui a été refusé : sa nature en est incapable.

Il en est tout autrement de l'homme. L'homme est aussi, par sa constitution, prédestiné à une certaine fin. Cette destination s'explique primitivement en lui, comme dans les animaux, par des besoins, des désirs, des mouvements instinctifs. Comme eux, il a une sorte d'intelligence, qui sert à reconnaître et l'existence de ces désirs et de ces besoins, et les objets qui peuvent les satisfaire. Il a aussi, comme eux, cette sensibilité qui fait souffrir tout être créé quand les inclinations de sa nature sont contrariées, qui le font jouir quand elles ne le sont pas. Comme eux, enfin, il possède cette faculté de disposer de lui-même, qui permet à une cause d'employer volontairement sa puissance à la poursuite des objets que ses besoins, ses inclinations, son intelligence, lui ont indiqués. Mais là ne s'arrêtent point les facultés que le ciel a départies à l'homme. Il a reçu de plus cette intelligence supérieure qu'on appelle *raison*, par laquelle il se comprend lui-même, et avec lui les choses qui l'entourent et les rapports qui existent entre leur nature et la sienne. Non seulement l'homme a le pouvoir et de sentir et de connaître les choses qui lui sont bonnes ou mauvaises, mais il a celui de comprendre à quel titre et comment les choses portent pour lui ces caractères opposés, à quel titre et comment toutes ne lui sont pas également indifférentes, à quel titre et comment il y a, il peut y avoir, et pour lui et pour tous les êtres, du bien et du mal. L'homme, en un mot, en accomplissant la destinée que lui impose sa nature, a la faculté de comprendre qu'il en a une, que toute chose, et la création elle-même, a la sienne, et que celle de chaque être créé n'est qu'un fragment de celle de la création tout entière.

Si nous résumons ce que nous venons de dire, vous voyez, messieurs, qu'il suffit qu'une chose soit, et soit d'une certaine manière, pour être, par là même, déterminée à un certain développement. Ce développement, c'est la destination même de l'être, destination qui dérive de sa nature. Chez les êtres insensibles et inintelligents, la nature se développe et va à sa fin sans qu'ils le sentent et sans qu'ils le sachent. Chez les êtres purement sensibles, s'il en existe, la destination s'accomplit comme chez les autres; mais quand elle s'accomplit facilement, ils jouissent; quand elle s'accomplit difficilement, ils souffrent. Elle s'accomplit également chez les êtres doués d'intelligence et privés de raison, mais avec cette circonstance, que l'intelligence et la volonté interviennent comme instruments. Enfin, chez les êtres raisonnables un nouveau phénomène se produit : non seulement ils jouissent ou ils souffrent, selon que leur destination s'accomplit facilement ou difficilement; non seulement ils interviennent, par leur intelligence et leur volonté, dans l'accomplissement de cette destination, mais encore ils comprennent qu'ils en ont une, et qu'elle est le mot de cette énigme qu'on appelle la vie. Telle est la gradation que présentent, à ce point de vue, les différentes espèces d'êtres qui composent la création.

Maintenant, messieurs, il ne faut pas croire que l'homme s'élève de bonne heure ni à la conception de cette grande pensée, ni à celle des nombreux problèmes qu'elle engendre nécessairement, et qui en sont comme les émanations inévitables. Non, messieurs; l'homme n'est pendant longtemps qu'un animal, à la vérité plus parfait que tous les autres, mais dont l'intelligence ne s'élève pourtant à aucun des problèmes qui sont véritablement humains, et qu'il a été à jamais interdit à tout animal de concevoir et de poser. Pendant toute la première partie de sa courte durée, la vie de l'homme est un sommeil dont il n'a pas conscience, une nuit où la lumière n'a pas pénétré. Des besoins se développent en lui, des facultés s'y montrent et s'y développent aussi. Il est porté, par ces besoins et par ces facultés, vers certains objets; son intelligence lui apprend, à l'aide de l'expérience, à reconnaître ces objets, à satisfaire ces besoins, à exercer et à développer ces facultés. Il parvient même, ce qui n'arrive qu'à un bien moindre degré chez l'animal, à combiner tous les moyens possibles qui sont à sa disposition pour parvenir à la plus complète satisfaction de ses besoins et au plus grand développement de ses facultés. Mais pendant très longtemps il fait cela sans savoir, sans se demander pourquoi il le fait. Le phénomène de la raison concevant l'idée de destination, concevant que toute chose en a une, concevant que l'homme a la sienne, et que cette destination a un rapport nécessaire avec celle de l'univers, ce phénomène-là tarde très longtemps à se produire dans l'homme. Le jour où il s'y produit enfin est un grand jour, un jour que l'on n'oublie jamais; mais ce jour tarde longtemps à luire, et, tant qu'il n'est pas venu, on peut dire que la vie de l'homme n'est que la vie animale à son plus haut degré.

Il semble d'abord que cette première vie, qui est bien évidemment celle de l'enfant, se prolonge extraordinairement chez le commun des hommes, et que, même chez un grand nombre, elle remplisse à elle seule toute la durée de l'existence. En effet, en jetant les yeux sur la société qui nous entoure, qu'y voyons-nous? où sont les hommes préoccupés du grand problème de la destinée humaine, les hommes que ce problème tourmente, les hommes que ce problème agite et élève, les hommes à qui ce problème prenne une de leurs pensées et dérobe une des minutes de leur temps Assurément, si chacun de nous connaît quelques-uns de ces hommes, chacun de nous sait aussi qu'ils sont en petit nombre, et que ce n'est point de pareils éléments qu'est composée cette foule qui nous environne. A voir le spectacle qu'elle nous présente, et ces milliers d'êtres qui vivent au jour le jour, poursuivant les objets divers de leurs passions, très contents quand ils les ont atteints, très désappointés quand il leur ont échappé, mais heureux ou trompés, se prenant le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de désirs toujours renaissants, et poursuivant intrépidement leur rôle sans songer jamais à se demander le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal, et dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi; à voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine, on croirait que le privilège de comprendre que nous avons une destinée appartient bien moins à l'humanité qu'à la philosophie, et que, si c'est là le fait qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il prend le rang supérieur qui lui a été assigné.

Sans doute, messieurs, il est vrai de le dire, l'homme n'arrive que tard à ces grandes questions, et, alors même qu'il se les est posées, les intérêts et les passions de tous les jours reprennent bientôt le dessus, et tendent incessamment à les lui faire oublier. Ce n'est que dans quelques cas extraordinaires, que dans quelques circonstances rares, que son esprit s'élève à ces hautes pensées. Cela est vrai pour le commun des hommes, cela est vrai aussi pour les esprits distingués, qui sont emportés comme les autres par le flux et le reflux des circonstances, et qui passent ainsi une grande partie de leur vie à obéir à leur nature, sans considérer où elle les pousse. Oui, le fait est exact, et je ne le conteste point; et cependant, j'ose le dire, il n'est pas un homme, si pauvre que sa naissance l'ait fait, si peu éclairé que la société l'ait laissé, si maltraité, en un mot, qu'il puisse être par la nature, la fortune et ses semblables, à qui, un jour au moins dans le courant de sa vie, sous l'influence d'une circonstance grave, il ne soit arrivé de se poser cette terrible question qui pèse sur nos têtes à tous comme un sombre nuage, cette question décisive : Pourquoi l'homme est-il ici-bas, et quel est le sens du rôle qu'il y joue? Vous êtes là, messieurs, pour témoigner de la vérité de cette assertion : car pour aucun de vous la question que je pose n'est une question inconnue; elle ne l'est à aucun homme qui ait un peu vécu, qui ait un peu souffert. Il reste donc à savoir quelles sont ces circonstances qui viennent

nous tirer du rang de l'animal, pour nous élever à une pensée, qui est la pensée morale, la pensée humaine par excellence.

Il est bien évident d'abord que, si l'homme ne portait pas en lui-même les deux principes que j'ai signalés en commençant, jamais l'homme ne concevrait la question morale et ne se la poserait. C'est uniquement parce que l'homme est capable de comprendre que toute chose a été créée pour une fin, et que, dans l'ensemble de cet univers, la fin de chaque chose doit importer à la fin du tout, que l'homme s'inquiète de sa propre destinée et de ses rapports avec celle du monde. Supprimez dans l'homme la raison, ne lui laissez que l'intelligence, et placez-le sous l'influence d'une circonstance quelconque, jamais un pareil souci ne l'occupera. Or la raison de l'homme est née avec lui, mais elle sommeille pendant longtemps, et il faut des excitations puissantes pour la réveiller, et lui faire mettre dehors, si je puis m'exprimer ainsi, les principes qu'elle contient. Jusque-là, ils sont en elle comme s'ils n'étaient pas. Tout homme porte en soi, dès son enfance, les principes générateurs de la question morale, et pourtant la question morale ne se pose que tard, et semble même ne se poser qu'à peine dans un grand nombre d'esprits. Nous devons donc chercher quelles circonstances parviennent à éveiller la raison humaine sur ce point, et nous forcent à ouvrir les yeux sur l'énigme de la vie.

Jamais peut-être, messieurs, l'homme ne se demanderait pourquoi il a été mis dans ce monde, si les tendances de sa nature y étaient continuellement et complètement satisfaites. Une parfaite, une invariable harmonie entre la pente de ses désirs et le cours des choses laisserait peut-être sa raison éternellement endormie. Ce qui éveille la raison, messieurs, ce qui l'oblige à s'inquiéter de la destinée de l'homme, c'est le mal : le mal, qui est partout dans la condition humaine, jusque dans ces jouissances passagères qu'on appelle le bonheur.

Au début de la vie, notre nature, s'éveillant avec tous les besoins et toutes les facultés dont elle est pourvue, rencontre un monde qui semble offrir un champ illimité à la satisfaction des uns et au développement des autres. A la vue de ce monde qui paraît renfermer pour elle le bonheur, notre nature s'élance, pleine d'espérances et d'illusions. Mais il est dans la condition humaine qu'aucune de ces espérances ne soit remplie, qu'aucune de ces illusions ne soit justifiée. De tant de passions que Dieu a mises en nous, de tant de facultés dont il nous a doués, examinez, et voyez laquelle ici-bas a son but, et parvient à sa fin. Il semble que le monde qui nous entoure ait été constitué de manière à rendre impossible un pareil résultat. Et cependant, ces désirs et ces facultés résultent de notre nature; ce qu'ils veulent, c'est ce qu'elle veut; ce qu'elle veut, c'est la fin pour laquelle elle a été faite, c'est son bonheur, c'est son bien. Elle souffre donc, messieurs, et non seulement elle souffre, mais elle s'étonne et s'indigne : car, comme elle ne s'est point faite, il n'a point dépendu d'elle d'avoir ou de n'avoir

pas ces tendances; la satisfaction de ces tendances lui semble donc non seulement naturelle, mais encore légitime; elle trouve donc que les lois de la nature et celles de la justice sont blessées dans ce qui lui arrive; et de là cette longue incrédulité d'abord, puis ensuite cette sourde protestation que nous opposons aux misères de la vie. Tant que dure notre jeunesse, le malheur nous étonne plus qu'il ne nous effraye; il nous semble que ce qui nous arrive est une anomalie, et notre confiance n'en est point ébranlée. Cette anomalie a beau se répéter, nous ne sommes point désabusés; nous aimons mieux nous accuser que de mettre en doute la justice de la Providence; nous croyons que, si nous éprouvons des mécomptes, la faute en est à nous, et nous nous encourageons à être plus habiles; et, alors même que notre habileté a échoué mille fois, nous nous obstinons encore à le croire. Mais, à la fin, soit que quelque grand coup, venant à nous frapper, nous ouvre subitement les yeux, soit que, la vie s'écoulant, une expérience si longtemps prolongée l'emporte, la triste vérité nous apparaît : alors s'évanouissent les espérances qui nous avaient adouci le malheur; alors leur succède cette amère indignation qui le rend plus pénible; alors du fond de notre cœur oppressé de douleur, du fond de notre raison blessée dans ses croyances les plus intimes, s'élève inévitablement cette mélancolique question : Pourquoi donc l'homme a-t-il été mis en ce monde?

Et ne croyez pas, messieurs, que les misères de la vie aient seules le privilège de tourner notre esprit vers ce problème : il sort de nos félicités comme de nos infortunes, parce que notre nature n'est pas moins trompée dans les unes que dans les autres. Dans le premier moment de la satisfaction de nos désirs, nous avons la présomption, ou, pour mieux dire, l'innocence de nous croire heureux; mais, si ce bonheur dure, bientôt ce qu'il avait d'abord de charmant se flétrit; et là où vous aviez cru sentir une satisfaction complète, vous n'éprouvez plus qu'une satisfaction moindre, à laquelle succède une satisfaction moindre encore, qui s'épuise peu à peu, et vient s'éteindre dans l'ennui et le dégoût. Tel est le dénoûment inévitable de tout bonheur humain; telle est la loi fatale à laquelle aucun d'eux ne saurait se dérober. Que si, dans le moment du triomphe d'une passion, vous avez la bonne fortune d'être saisi par une autre, alors, emporté par cette passion nouvelle, vous échappez, il est vrai, au désenchantement de la première, et c'est ainsi que, dans une existence très remplie et très agitée, vous pouvez vivre assez longtemps avec le bonheur de ce monde avant d'en connaître la vanité. Mais cette étourdissement ne peut durer toujours : le moment vient où cette impétueuse inconstance dans la poursuite du bonheur, qui naît de la variété et de l'indécision de nos désirs, se fixe enfin, et où notre nature, ramassant, pour ainsi dire, et concentrant dans une seule passion tout le besoin de bonheur qui est en elle, voit ce bonheur, l'aime, le désire dans une seule chose qui est là, et à laquelle elle aspire de toutes les forces qui sont en elle.

Alors, quelle que soit cette passion, alors arrive inévitablement l'amère expérience que le hasard avait différée : car, à peine obtenu, ce bonheur si ardemment, si uniquement désiré, effraye l'âme de son insuffisance; en vain elle s'épuise à y chercher ce qu'elle y avait rêvé; cette recherche même le flétrit et le décolore : ce qu'il paraissait, il ne l'est point; ce qu'il promettait, il ne le tient pas; tout le bonheur que la vie pouvait donner est venu, et le désir du bonheur n'est point éteint. Le bonheur est donc une ombre, la vie une déception, nos désirs un piège trompeur. Il n'y a rien à répondre à une pareille démonstration; elle est plus décisive que celle du malheur même; car, dans le malheur, vous pouvez encore vous faire illusion, et, en accusant votre mauvaise fortune, absoudre la nature des choses; tandis qu'ici c'est la nature même des choses qui est convaincue de méchanceté : le cœur de l'homme et toutes les félicités de la vie mis en présence, le cœur de l'homme n'est point satisfait. Aussi, ce retour mélancolique sur lui-même, qui élève l'homme mûr à la pensée de sa destinée, qui le conduit à s'enquiéter et à se demander ce qu'elle est, naît-il plus ordinairement encore de l'expérience des bonheurs de la vie que de celle de ses misères. Ce sont là deux cas où la question se pose; ce ne sont pas les seuls.

Dans le sein des villes, l'homme semble être la grande affaire de la création; c'est là qu'éclate toute son apparente supériorité, c'est là qu'il semble dominer la scène du monde, ou, pour mieux dire, l'occuper à lui seul. Mais, lorsque cet être si fort, si fier, si plein de lui-même, si exclusivement préoccupé de ses intérêts dans l'enceinte des cités et parmi la foule de ses semblables, se trouve par hasard jeté au milieu d'une immense nature, qu'il se trouve seul en face de ce ciel sans fin, en face de cet horizon qui s'étend au loin et au delà duquel il y a d'autres horizons encore, au milieu de ces grandes productions de la nature qui l'écrasent, sinon par leur intelligence, du moins par leur masse; mais, lorsque, voyant à ses pieds, du haut d'une montagne et sous la lumière des astres, de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective, il songe que ces villages sont peuplés d'êtres infimes comme lui, qu'il compare ces êtres et leurs misérables habitations avec la nature qui les environne, cette nature elle-même avec notre monde sur la surface duquel elle n'est qu'un point, et ce monde, à son tour, avec les mille autres mondes qui flottent dans les airs, et auprès desquels il n'est rien : à la vue de ce spectacle, l'homme prend aussi en pitié ses misérables passions toujours contrariées, ses misérables bonheurs qui aboutissent invariablement au dégoût; et alors aussi la question de savoir ce qu'il est et ce qu'il fait ici-bas lui vient; et alors aussi il se pose le problème de sa destination.

Ce n'est pas tout. Non seulement le bonheur, le malheur, la comparaison de notre infirmité avec la grandeur de la nature, mais encore les regards jetés soit sur l'histoire de notre espèce, soit sur

celle de cette terre que nous habitons, évoquent dans l'âme la plus préoccupée, la plus exclusivement renfermée dans la satisfaction de ses besoins et de ses passions, le problème de la destination.

Vous qui savez l'histoire, voyez un peu comment l'humanité a marché.

Dans les grandes plaines de l'Asie, vous voyez arriver des races qui descendent des montagnes centrales de ce vaste continent, des races qui ont peut-être des ancêtres, mais qui n'ont pas d'histoire. Elles s'en viennent sauvages, presque nues, à peine armées; elles s'en viennent sans dire d'où elles sortent, ni à qui elles appartiennent; elles arrivent là un jour, elles s'emparent de ces plaines. D'un autre côté, et des déserts de l'Arabie, arrivent d'autres races, qui n'ont pas le même crâne, les mêmes idées, mais qui sont dans la même ignorance de leur origine et de leurs ancêtres. En se rencontrant, elles se trouvent hostiles les unes aux autres : de longues luttes s'engagent, qui fondent de grands empires aussitôt renversés qu'établis; une race surnage enfin, qui demeure en possession de ces terres et y domine seule, tenant les autres sous ses pieds. Cet empire, à peine créé, entre en contact avec l'Europe. Là aussi des hommes sans histoire, qui ont encore d'autres crânes, d'autres idées, une autre manière de vivre. Et ces deux races, l'une asiatique et l'autre grecque, se disputent la prépondérance : les Grecs l'emportent, et l'Asie est soumise. Mais bientôt un nouveau peuple, habitant l'occident, s'élève, grandit rapidement, et dans les cadres immenses de son empire engloutit la race grecque et ses conquêtes. Cet autre peuple est lui-même entouré de races inconnues à elles-mêmes et aux autres, qui vivent, depuis des époques ignorées, dans l'occident et le nord de l'Europe. Ces hommes, qui ne ressemblent ni aux Romains, ni aux Grecs, ni aux Orientaux, qui ont d'autres croyances, d'autres idées, d'autres langues, ont aussi leur vocation qui les agite au sein de leurs forêts, et qui les appelle à leur tour sur la scène du monde. Ils y paraissent quand l'heure est venue, et Rome s'écroule sous leur souffle. Et puis, plus tard, on pénètre dans des pays ignorés, on découvre le nord de l'Asie, le midi de l'Afrique, l'Amérique, les innombrables îles semées comme de la poussière sur la surface de l'océan, et partout de nouveaux peuples, des peuples de toutes les couleurs, blancs, noirs, rouges, cuivrés, à crânes de toutes les formes, à civilisation de tous les degrés, à idées de toutes les espèces : et de ces peuples, aucun ne sait d'où il vient, ce qu'il fait sur la terre, où il va; aucun ne sait par quel lien il se rattache à la commune humanité!

Quand on réfléchit à cette histoire de l'espèce humaine, à cette nuit profonde qui couvre en tous lieux son berceau, à ces races qui se trouvent partout en même temps et partout dans la même ignorance de leur origine, aux diversités de toute espèce qui les séparent encore plus que les distances, les montagnes et les mers, à l'étonnement dont elles sont saisies quand elles se rencontrent, à la constante hostilité qui se déclare entre elles dès qu'elles se con-

naissent; quand on songe à cette obscure prédestination qui les appelle tour à tour sur la scène du monde, qui les y fait briller un moment, et qui les replonge bientôt dans l'obscurité, un sentiment d'effroi s'empare de l'âme, et l'individu se sent accablé de la mystérieuse fatalité qui semble peser sur l'espèce. Qu'est-ce donc que cette humanité dont nous faisons partie? d'où vient-elle? où va-t-elle? En est-il d'elle comme des herbes des champs et des arbres des forêts? comme eux, est-elle sortie de terre, en tous lieux, au jour marqué par les lois générales de l'univers, pour y rentrer un autre jour avec eux? ou bien, comme l'a rêvé son orgueil, la création n'est-elle qu'un théâtre sur lequel elle vient jouer un acte de ses destinées immortelles? Encore, si la lumière qui ne luit pas sur son berceau éclairait son développement? Mais qui sait où elle va, comment elle va? La civilisation orientale est tombée sous la civilisation grecque; la civilisation grecque est tombée sous la civilisation romaine; une nouvelle civilisation, sortie des forêts de la Germanie, a détruit la civilisation romaine : que deviendra cette nouvelle civilisation? Conquerra-t-elle le monde, ou bien est-il dans la destinée de toute civilisation de s'accroître et de tomber? En un mot, l'humanité ne fait-elle que tourner éternellement dans le même cercle, ou bien avance-t-elle? ou bien encore, comme quelques-uns le prétendent, recule-t-elle? Car on a supposé aussi que toute lumière était au commencement, que, de traditions en traditions, de transmissions en transmissions, cette lumière allait s'éteignant, et que, sans nous en douter, nous marchions à la barbarie par le chemin de la civilisation. L'homme, messieurs, demeure éperdu en face de ces problèmes : anéanti qu'il est dans l'espèce, l'anéantissement de l'espèce elle-même au milieu d'une mer de ténèbres glace son cœur et confond son imagination. Il se demande quelle est cette loi sous laquelle marche le troupeau des hommes sans la connaître, et qui l'emporte avec eux d'une origine ignorée à une fin ignorée : et de cette manière encore se pose pour lui la question de sa destinée.

Enfin, un motif de se la poser, plus formidable encore, si je puis me servir de cette expression, c'est celui dont la science nous a récemment mis en possession. Vous savez qu'en sondant les entrailles de la terre, on y a trouvé des témoignages, des monuments authentiques, de l'histoire de ce petit globe que nous habitons. On s'est convaincu qu'il fut un temps où la nature n'avait su produire à sa surface que des végétaux, végétaux immenses, auprès desquels les nôtres ne sont que des pygmées, et qui ne couvraient de leur ombre aucun être animé. Vous savez qu'on a constaté qu'une grande révolution vint détruire cette création, comme si elle n'eût pas été digne de la main qui l'avait formée. Vous savez qu'à la seconde création, parmi ces grandes herbes et sous le dôme de ces forêts gigantesques qui avaient distingué la première, on vit se dérouler de monstrueux reptiles, premiers essais d'organisation animale, premiers propriétaires de cette terre, dont ils étaient les seuls habitants. La nature brisa cette création, et, dans la suivante, elle

jeta sur la terre des quadrupèdes dont les espèces n'existent plus, animaux informes, grossièrement organisés, qui ne pouvaient vivre et se reproduire qu'avec peine, et qui ne semblaient que la première ébauche d'un ouvrier malhabile. La nature brisa encore cette création, comme elle avait fait des autres, et d'essai en essai, allant du plus imparfait au plus parfait, elle arriva à cette dernière création qui mit pour la première fois l'homme sur la terre. Ainsi, l'homme ne semble être qu'un essai de la part du Créateur, un essai, après beaucoup d'autres qu'il s'est donné le plaisir de faire et de briser. Ces immenses reptiles, ces animaux informes, qui ont disparu de la face de la terre, y ont vécu autrefois comme nous y vivons maintenant. Pourquoi le jour ne viendrait-il pas où notre race sera effacée, et où nos ossements déterrés ne sembleront aux espèces vivantes que des ébauches grossières d'une nature qui s'essaye? et si nous ne sommes ainsi qu'un anneau dans cette chaîne de créations de moins en moins imparfaites, qu'une méchante épreuve d'un type inconnu, tiré à son tour pour être déchirée à son tour, que sommes-nous donc, et où sont nos titres pour nous livrer à l'espérance et à l'orgueil?

Telles sont, messieurs, quelques-unes des circonstances qui, au milieu même de la vie la plus insouciante, viennent subitement provoquer dans l'esprit de l'homme l'apparition du problème de la destinée. Vous voyez qu'on peut résumer toutes ces circonstances sous une même formule; car ce qui leur est commun à toutes et ce qui fait qu'elles conduisent également l'âme à ce mélancolique retour sur elle-même, c'est qu'elles mettent en évidence la contradiction qui existe entre sa grandeur naturelle et la misère de sa condition présente; c'est qu'elles la désabusent de la profonde confiance qu'elle avait en elle-même; c'est qu'en lui montrant partout ses instincts trompés, ses espérances déçues, ses croyances contredites, partout des bornes, partout des ténèbres, partout de l'impuissance, elles la mettent en alarmes sur elle-même et la forcent de remarquer que sa destinée est une énigme dont elle n'a pas le mot. Telle est la vertu commune cachée au fond de toutes ces circonstances, et qui leur donne, ainsi qu'à toutes celles qui la partagent, le même effet. Or ces circonstances sont si nombreuses, l'enseignement qui en sort si immédiat et si simple, qu'il est impossible qu'aucun homme, si irréfléchi qu'on le suppose et dans quelque condition qu'on l'imagine, échappe, pendant le cours d'une longue vie, à la conception du problème de la destinée. Car ne croyez pas, messieurs, qu'il faille être savant pour s'élever jusque-là : le pâtre, sur le sommet de la montagne, est aussi en face de la nature; il songe aussi, dans ses longs loisirs, à ce qu'il est, et à ce que sont ces êtres qui habitent à ses pieds, il a aussi des ancêtres descendus au tombeau les uns après les autres, et il se demande aussi pourquoi ils sont nés, et pourquoi, après avoir traîné leur vie sur cette terre pendant quelques années, ils sont morts pour céder la place à d'autres, qui ont disparu à leur tour, et toujours ainsi sans fin ni

raison. Le pâtre rêve comme nous à cette infinie création dont il n'est qu'un fragment; il se sent comme nous perdu dans cette chaine d'êtres dont les extrémités lui échappent: entre lui et les animaux qu'il garde, il lui arrive aussi de chercher le rapport; il lui arrive de se demander si, de même qu'il est supérieur à eux, il n'y aurait pas d'autres êtres supérieurs à lui; et quand il sent sa misère, il conçoit facilement des créatures plus parfaites, plus capables de bonheur, entourées d'une nature plus propre à le donner; et, de son propre droit, de l'autorité de son intelligence qu'on qualifie d'infirme et de bornée, il a l'audace de poser au Créateur cette haute et mélancolique question : « Pourquoi m'as-tu fait, et que signifie le rôle que je joue ici-bas? »

Or, lorsque, sous l'influence de l'une ou l'autre de ses circonstances, l'homme est enfin arrivé, à une époque quelconque de sa vie, à se poser cette grande question, oh! alors, les doutes qu'elle provoque, s'il n'en trouve pas immédiatement la solution dans des croyances établies, les doutes qu'elle provoque sont terribles. Je sais que bien des hommes, après avoir conçu le problème, semblent le perdre de vue et ne plus guère s'en inquiéter; mais ne vous y trompez pas, messieurs : une fois cette idée venue, elle ne peut plus périr; on peut s'en distraire, il est vrai; mais s'en défaire, jamais; et voici pourquoi : c'est que les mêmes causes vous les rappellent sans cesse et avec beaucoup plus de facilité qu'elles ne vous l'ont suggérée; c'est que la vie et la mort, les penchants et la misère de notre nature, la grandeur de la création et les ténèbres de l'histoire, sont toujours là qui parlent à l'esprit, au cœur, à l'âme de l'homme de ce qui le touche le plus, sont toujours là qui l'assiègent, qui le tourmentent, qui ne permettent pas qu'une fois éveillé il se rendorme. Alors, messieurs, l'homme n'est plus ce qu'il était; alors l'homme est changé; il est sorti de l'état d'innocence, il est arrivé à l'état raisonnable et réfléchi, à l'état humain proprement dit. Cette question est comme le flambeau dans la fable de Psyché : avant cette formidable révélation, l'homme obéissait à ses instincts, et, sans prévisions, sans inquiétude, arrivait ou n'arrivait pas au but où ils le poussaient; quand il l'atteignait, il était heureux; quand il ne l'atteignait pas, il souffrait; mais ces malheurs passagers, bientôt effacés par l'apparition de passions nouvelles, ne ressemblaient en rien à cette tristesse profonde, à cette incurable mélancolie, qui s'empare de celui qui a conçu la question de la destinée humaine et entrevu les ténèbres qui l'enveloppent; alors une nouvelle corde est ébranlée au fond de l'âme, et toutes les distractions du monde n'empêchent pas que cette corde ne soit là et que le moindre événement ne la fasse vibrer.

RÉNOVATION DES ÉTUDES HISTORIQUES

Le même esprit qui renouvela la poésie rendit aussi la vie à l'histoire. La vérité, qui fait la beauté de l'une, donne

à l'autre sa valeur et son intérêt. Chateaubriand, avec son imagination de poète, sentit que, derrière les pâles formules de nos historiens, il y avait eu des hommes, des nations. Dans ses *Martyrs*, il peignit sous les plus vives couleurs la dissolution du monde ancien et la naissance du nouveau. Ce fut une révélation pour la jeunesse studieuse qui grandissait alors. Les romans historiques de Walter Scott produisirent un effet semblable. On comprit que le passé avait eu sa vie profondément différente de la nôtre, et l'on attendit des historiens qu'ils en reproduisissent l'image.

Un autre besoin se faisait encore sentir. L'histoire n'est pas seulement un spectacle, elle est aussi une leçon. Après les grands événements qui venaient de bouleverser l'Europe, on demandait tristement à la science si l'humanité n'est que le jouet du hasard, ou s'il est, dans le monde moral, des lois auxquelles les nations peuvent désobéir, mais non pas se soustraire.

Cette double disposition de l'époque, ces deux besoins, tant de l'imagination que de l'intelligence, firent naître, sous la Restauration, deux classes d'historiens, l'école descriptive et l'école philosophique, l'une s'abstenant avec scrupule de toute considération et s'attachant exclusivement à la vérité du récit, à la couleur locale et contemporaine des événements, l'autre ne cherchant dans les faits que l'enchaînement des effets et des causes, que la matière de ses réflexions.

AUGUSTIN THIERRY

Augustin Thierry, né le 10 mai 1795 à Blois, est mort à Paris le 22 mai 1856. Il raconte, avec tout le charme d'un souvenir d'enfance, l'impression que produisit sur lui la lecture d'une page du poème des *Martyrs*, nouvellement publié. Accoutumé à ne lire dans les abrégés classiques qu'une vague et trompeuse phraséologie, à voir Clovis, *fils du roi Chilpéric, monter sur le trône et affermir par ses*

victoires les fondements de la monarchie française, il se trouva transporté dans un monde nouveau quand il aperçut ces terribles Francs de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. Dans son enthousiasme, l'enfant marchait à grands pas dans la salle d'étude, répétant avec le poète le chant de guerre des soldats barbares : « Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée. » Ainsi fut éveillé chez lui le goût de l'histoire pittoresque auquel il resta toujours fidèle. Il ne se contente pourtant pas, comme certains historiens, ses contemporains, de raconter et de peindre sans juger, et de renouveler au dix-neuvième siècle la manière charmante mais frivole des vieux chroniqueurs. Sans fondre encore en lui les deux écoles, il les suit alternativement et presque avec un égal bonheur. Ses excellentes *Lettres sur l'histoire de France* (1820), qui ont exercé une si grande influence sur les historiens venus après lui, renferment une partie critique et une partie narrative. Son *Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands* (1821) est rédigée dans le système de l'école descriptive. « Je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible, dit-il dans son introduction, du langage des anciens historiens soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. » Il ne s'abstient cependant pas de manifester son opinion personnelle sur les événements qu'il raconte, seulement il sait donner à ses réflexions une forme dramatique qui n'interrompt point le récit.

Frappé de cécité par suite de travaux trop assidus, Augustin Thierry n'interrompit pas ses études, et fit paraître plusieurs nouveaux ouvrages : *Dix ans d'études historiques* (1834), recueil d'articles publiés dans divers journaux; *Récits mérovingiens* (1840); *Monuments de l'histoire du Tiers État* (1849-1856); *Histoire de la formation et des progrès du Tiers État* (1853).

Le premier ouvrage d'Augustin Thierry a été une *Vue des Révolutions d'Angleterre* (1817).

Principaux ouvrages historiques : *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, 1825, 3 vol.; *Lettres sur l'histoire de France*, 1827; *Dix ans d'études historiques*, 1834; *Récits des Temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France*, 1840, 2 vol.; *Histoire municipale d'Amiens*, 1849-1856, 3 vol. in-4 (*Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*); *Essai sur la formation et les progrès du Tiers État*, 1853.

LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

Extraits des lettres VI, IX, XI

SUR LE CARACTÈRE DES FRANCS — LETTRE VI

Les Francs n'étaient point un peuple, mais une confédération de peuplades anciennement distinctes, différant même d'origine, bien que toutes appartinssent à la race tudesque ou germanique. En effet, les unes se rattachaient à la branche occidentale et septentrionale de cette grande race, à celle dont l'idiome originel a produit les dialectes et les patois du bas-allemand; les autres étaient issues de la branche centrale, dont l'idiome primitif, adouci et un peu mélangé, est aujourd'hui la langue littéraire de l'Allemagne. Formée, comme les ligues germaniques les plus anciennement connues, de tribus dominantes ou sujettes, la ligue des Francs, au moment où elle entra en lutte avec la puissance romaine, étendait son empire sur les côtes de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Rhin, et sur la rive droite de ce dernier fleuve, à peu près jusqu'à l'endroit où le Mein s'y jette. A l'est et au sud, l'association franke confinait avec les associations rivales des Saxons et des Alamans. Mais il est impossible de fixer la limite de leur territoire respectif. D'ailleurs, ces limites variaient souvent au gré des chances de la guerre ou de l'inconstance naturelle aux Barbares; et des populations entières, soit de bon gré, soit par contrainte, passaient alternativement d'une confédération dans l'autre.

Les écrivains modernes s'accordent à donner au nom des *Franks* la signification d'*hommes libres;* mais aucun témoignage ancien, aucune preuve tirée des racines de l'idiome germanique ne les y autorisent. Cette opinion, née du défaut de critique, et propagée par la vanité nationale, tombe dès qu'on examine historiquement les différentes significations du nom dont le nôtre est dérivé, et qui, dans notre langue actuelle, exprime tant de qualités diverses. C'est depuis la conquête de la Gaule, et par suite de la haute position sociale acquise dans ce pays par les hommes de race franke, que leur vieille dénomination prit un sens correspondant à toutes les qualités que possédait ou prétendait posséder la noblesse du moyen âge, comme la liberté, la résolution, la loyauté, la véra-

cité, etc. Au XIIIe siècle, le mot *franc* exprimait tout ensemble la richesse, le pouvoir et l'importance politique: on l'opposait à *chetif*, c'est-à-dire pauvre et de basse condition. Mais cette idée de supériorité, non plus que celle d'indépendance, transportée de la langue française dans les autres langues de l'Europe, n'a rien de commun avec la signification primitive du mot tudesque.

Soit qu'on l'écrivit avec ou sans l'*n* euphonique, *frak* ou *frank*, comme le latin *ferox*, voulait dire *fier, intrépide, féroce* [1]. L'on sait que la férocité n'était point regardée comme une tache dans le caractère des guerriers germains; et cette remarque peut s'appliquer aux Francs d'une manière spéciale; car il paraît que, dès la formation de leur ligue, affiliés au culte d'Odin, ils partageaient la frénésie belliqueuse des sectateurs de cette religion. Dans son principe, leur confédération dérivait, non de l'affranchissement d'un grand nombre de tribus, mais de la prépondérance, et probablement de la tyrannie de quelques-unes. Il n'y avait donc pas lieu pour la communauté de se proclamer indépendante; mais elle pouvait annoncer, et c'est ce qu'à mon avis elle se proposa en adoptant un nom collectif, qu'elle était une société de braves résolus à se montrer devant l'ennemi sans peur et sans miséricorde.

Les guerres des Francs contre les Romains, depuis le milieu du IIIe siècle, ne furent point des guerres défensives. Dans ses entreprises militaires, la confédération avait un double but, celui de gagner du terrain aux dépens de l'empire, et celui de s'enrichir par le pillage des provinces limitrophes. Sa première conquête fut celle de la grande île du Rhin qu'on nommait l'île des Bataves. Il est évident qu'elle nourrissait le projet de s'emparer de la rive gauche du fleuve, et de conquérir le nord de la Gaule. Animés par de petits succès et par les relations de leurs espions ou de leurs coureurs, à la poursuite de ce dessein gigantesque, les Francs suppléaient à la faiblesse de leurs moyens d'attaque par une activité infatigable. Chaque année ils lançaient de l'autre côté du Rhin des bandes de jeunes fanatiques dont l'imagination s'était enflammée au récit des exploits d'Odin et des plaisirs qui attendaient les braves dans les salles du palais des morts. Peu de ces enfants perdus repassaient le fleuve. Souvent leurs incursions, qu'elles fussent avouées ou désavouées par les chefs de leurs tribus, étaient cruellement punies, et les légions romaines venaient mettre à feu et à sang la rive germanique du Rhin; mais, dès que le fleuve était gelé, les passages et l'agression recommençaient. S'il arrivait que les postes militaires fussent dégarnis par les mouvements de troupes qui avaient lieu d'une frontière de l'empire à l'autre, toute la confédération, chefs, hommes faits et jeunes gens, se levait en armes pour faire une trouée et détruire les forteresses qui protégeaient la rive romaine

1. On trouve dans de très anciens glossaires : *Franci a ferita dicti. Frech*, en allemand moderne, signifie *hardi, téméraire; vrang*, en hollandais, veut dire *âpre, rude*. (Augustin Thierry.)

C'est à l'aide de pareilles tentatives, bien des fois réitérées, que s'accomplit enfin, dans la dernière moitié du ve siècle, la conquête du nord de la Gaule par une portion de la ligue des Franks.

Parmi les tribus dont se composait la confédération franke, un certain nombre se trouvaient placées plus avantageusement que les autres pour l'invasion du territoire gaulois. C'étaient les plus occidentales, celles qui habitaient les dunes voisines de l'embouchure du Rhin. De ce côté, la frontière romaine n'était garantie par aucun obstacle naturel; les forteresses étaient bien moins nombreuses que vers le cours du haut Rhin; et le pays, coupé de marécages et de vastes forêts, offrait un terrain aussi peu propre aux manœuvres des troupes régulières qu'il était favorable aux courses aventureuses des bandes germaniques. C'est en effet près de l'embouchure du Rhin que sa rive gauche fut la première envahie d'une manière durable, et que les incursions des Franks eurent un résultat fixe, celui d'un établissement territorial qui s'agrandit de proche en proche. Le nouveau rôle que jouèrent dès lors, comme conquérants territoriaux, les Franks de la contrée maritime, leur fit prendre un ascendant marqué sur le reste de la confédération. Soit par influence, soit par force, ils devinrent population dominante, et leur principale tribu, celle qui habitait, vers les bouches de l'Yssel, le territoire appelé *Salitland*, ou pays de Sale, devint la tête de toutes les autres. Les *Saliskes*, ou Saliens, furent regardés comme les plus nobles d'entre les Franks; et ce fut dans une famille salienne, celle des *Merowings*, ou enfants de Merowig, que la confédération prit ses rois lorsqu'elle eut le besoin d'en créer [1].

Le premier de ces rois, dont l'histoire constate l'existence par des faits positifs, est Chlodio; car Faramond, fils de Marcomir, quoique son nom soit bien germanique et son règne possible, ne figure pas dans les histoires le plus dignes de foi. C'est au nom de Chlodio que se rattachèrent, dans les temps postérieurs, tous les souvenirs de la conquête. On lui attribuait à la fois l'honneur d'être entré le premier sur le territoire des Gaules et celui d'avoir porté jusqu'au bord de la Somme la domination des Franks. Ainsi l'on personnifiait en quelque sorte les victoires obtenues par une succession de chefs dont les noms demeuraient dans l'oubli, et l'on concentrait sur quelques années des progrès qui avaient dû être fort lents, et mêlés de beaucoup de traverses. Voici de quelle manière ces événements sont présentés par un historien très posté-

1. Il est probable que le nom de *Merowings* ou Mérovingiens est d'une date antérieure à l'existence de *Merowig* ou Mérovée, successeur de Clodion. Ce nom paraît avoir appartenu à une ancienne famille extrêmement nombreuse, et dont les membres étaient répandus sur tout le territoire des Franks saliens. On trouve même, dans les documents du vie siècle, des passages où il paraît désigner la masse entière des tribus saliennes. (Augustin Thierry.)

rieur, il est vrai, plein de fables, mais qui paraît être l'écho fidèle d'anciennes traditions populaires.

« Les éclaireurs revinrent et rapportèrent que la Gaule était la plus noble des régions, remplie de toute espèce de biens, plantée de forêts d'arbres fruitiers; que c'était une terre fertile, propre à tout ce qui peut subvenir aux besoins des hommes. Animés par un tel récit, les Francs prennent les armes et s'encouragent, et, pour se venger des injures qu'ils avaient eu à souffrir des Romains, ils aiguisent leurs épées et leurs cœurs; ils s'excitent les uns les autres par des défis et des moqueries à ne plus fuir devant les Romains, mais à les exterminer. En ces jours-là les Romains habitaient depuis le fleuve du Rhin jusqu'au fleuve de la Loire; et depuis le fleuve de la Loire jusque vers l'Espagne dominaient les Goths; les Burgondes, qui étaient ariens comme eux, habitaient de l'autre côté du Rhône. Le roi Chlodio ayant donc envoyé ses coureurs jusqu'à la ville de Cambrai, lui-même passa bientôt après le Rhin avec une grande armée. Entré dans la forêt Charbonnière, il prit la cité de Tournai et de là s'avança jusqu'à Cambrai. Il y résida quelque temps et donna ordre que tous les Romains qui s'y trouvaient fussent mis à mort par l'épée. Gardant cette ville, il s'avança plus loin et s'empara du pays jusqu'à la rivière de Somme [1]... »

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette narration, c'est qu'elle retrace d'une manière assez vive le caractère de barbarie empreint dans cette guerre, où les envahisseurs joignaient à l'ardeur du pillage la haine nationale et une sorte de haine religieuse. Tout ne se passa pas avec une continuité de progrès si régulière; et le terrain de la seconde province belgique fut plus d'une fois pris et repris avant de rester au pouvoir des Francs. Clodion lui-même fut battu par les légions romaines et obligé de ramener ses troupes en désordre vers le Rhin. Le souvenir de ce combat nous a été conservé par un poète latin du v[e] siècle [2]. Les Francs étaient arrivés jusqu'à un bourg appelé Helena, qu'on croit être la ville de Lens. Ils avaient placé leur camp, fermé par des chariots, sur des collines près d'une petite rivière, et se gardaient négligemment à la manière des Barbares, lorsqu'ils furent surpris par les Romains sous les ordres d'Aétius. Au moment de l'attaque ils étaient en fêtes et en danses pour le mariage d'un de leurs chefs. On entendait au loin le bruit de leurs chants, et l'on voyait la fumée du feu où cuisaient les viandes du banquet. Tout à coup les légions débouchèrent, en files serrées et au pas de course, par une chaussée étroite et un pont de bois qui traversait la rivière. Les Barbares eurent à peine le temps de prendre leurs armes et de former leurs lignes. Enfoncés et obligés à la retraite, ils entassèrent pêle-mêle, sur leurs chariots, tous les apprêts de leur festin, des mets de toute espèce et de

1. *Gesta Francorum*, per Roriconem monachum (*Scriptores rerum gallicarum et francicarum*, t. III, p. 4.) — 2. Sidoine Apollinaire, *Panégyrique de Majorien*.

grandes marmites parées de guirlandes. Mais les voitures, avec ce qu'elles contenaient, dit le poète, et l'épousée elle-même, *blonde comme son mari*, tombèrent entre les mains des vainqueurs.

La peinture que les écrivains du temps tracent des guerriers francs à cette époque, et jusque dans le VIe siècle, a quelque chose de singulièrement sauvage. Ils relevaient et rattachaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux, qui formaient une espèce d'aigrette et retombaient par derrière en queue de cheval. Leur visage était entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits de toile serrés au corps et sur les membres avec un large ceinturon auquel pendait l'épée. Leur arme favorite était une hache à un ou deux tranchants, dont le fer était épais et acéré et le manche très court. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi, et rarement ils manquaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper.

Outre la hache, qui, de leur nom, s'appelait *francisque*, ils avaient une arme de trait qui leur était particulière, et que, dans leur langue, ils nommaient *hang*, c'est-à-dire hameçon. C'était une pique de médiocre longueur et capable de servir également de près et de loin. La pointe, longue et forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants et recourbés. Le bois était couvert de lames de fer dans presque toute sa longueur, de manière à ne pouvoir être brisé ni entamé à coup d'épée. Lorsque le hang s'était fiché au travers d'un bouclier, les crocs dont il était garni, en rendant l'extraction impossible, il restait suspendu, balayant la terre par son extrémité : alors le Frank qui l'avait jeté s'élançait et, posant un pied sur le javelot, appuyait de tout le poids de son corps et forçait l'adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. Quelquefois le hang attaché au bout d'une corde servait en guise de harpon à amener tout ce qu'il atteignait. Pendant qu'un des Francs lançait le trait, son compagnon tenait la corde, puis tous deux joignaient leurs efforts, soit pour désarmer leur ennemi, soit pour l'attirer lui-même par son vêtement ou son armure.

Les soldats francs conservaient encore cette physionomie et cette manière de combattre un demi-siècle après la conquête, lorsque le roi Théodebert passa les Alpes et alla faire la guerre en Italie. La garde du roi avait seule des chevaux et portait des lances du modèle romain ; le reste des troupes était à pied, et leur armure paraissait misérable. Ils n'avaient ni cuirasses, ni bottines garnies de fer; un petit nombre portait des casques, les autres combattaient nu-tête. Pour être moins incommodés par la chaleur, ils avaient quitté leur justaucorps de toile et gardaient seulement des culottes d'étoffe ou de cuir, qui leur descendaient jusqu'au bas des jambes. Ils n'avaient ni arc, ni fronde, ni autres armes de trait, si ce n'est

le hang et la francisque [1]. C'est dans cet état qu'ils se mesurèrent avec plus de courage que de succès contre les troupes de l'empereur Justinien.

Quant au caractère moral qui distinguait les Franks à leur entrée en Gaule, c'était, comme je l'ai dit plus haut, celui de tous les croyants à la divinité d'Odin et aux joies sensuelles du Walhalla. Ils aimaient la guerre avec passion, comme le moyen de devenir riches dans ce monde, et, dans l'autre, convives des dieux. Les plus jeunes et les plus violents d'entre eux éprouvaient quelquefois dans le combat des accès d'extase frénétique, pendant lesquels ils paraissaient insensibles à la douleur et doués d'une puissance de vie tout à fait extraordinaire. Ils restaient debout et combattaient encore, atteints de plusieurs blessures dont la moindre eût suffi pour terrasser d'autres hommes. Une conquête exécutée par de pareilles gens dut être sanglante et accompagnée de cruautés gratuites : malheureusement les détails manquent pour en marquer les circonstances et les progrès. Cette pauvreté de documents est due en partie à la conversion des Franks au catholicisme : conversion très populaire dans toute la Gaule et qui effaça la trace du sang versé par les nouveaux chrétiens orthodoxes. Leur nom fut rayé des légendes destinées à maudire la mémoire des meurtriers des serviteurs de Dieu; et les martyrs qu'ils avaient faits dans leur invasion furent attribués à d'autres peuples, comme les Huns ou les Vandales : mais quelques traits épars, rapprochés par la critique et complétés par l'induction, peuvent mettre en évidence ce qu'ont voilé soit la flatterie des chroniqueurs, soit la sympathie religieuse.

SUR LA VÉRITABLE ÉPOQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE. — LETTRE IX

L'un des mots répétés le plus souvent et avec le plus d'emphase, dans les écrits et les discours politiques, c'est que la monarchie française avait, en 1789, quatorze siècles d'existence. Voilà encore une de ces formules qui, avec un air de vérité, faussent de tous points notre histoire. Si l'on veut simplement dire que la série des rois de France, jointe à celle des Franks, depuis l'établissement de ces derniers en Gaule, remonte à près de quatorze siècles en arrière de nous, rien de plus vrai; mais si, confondant les époques de ces différents règnes, on reporte de siècle en siècle jusqu'au 6e tout ce que l'idée de monarchie renfermait pour nous vers 1789, on se trompe grossièrement. Il faut se garantir du prestige qu'exerce, par la vue du présent, non seulement le mot de *France*, mais encore celui de *royauté*. Il faut que l'imagination dépouille les anciens rois

1. *Francisca*, ce mot, qui suppose le sous-entendu *securis*, n'est autre que la transcription latine de l'adjectif teutonique *frankisk*. (Augustin Thierry.)

des attributs de puissance dont se sont entourés leurs successeurs, et quand on écrit, comme l'abbé Dubos, sur l'établissement de la monarchie française, ne pas laisser croire qu'il s'agit d'un gouvernement semblable à celui qui portait ce nom au XVII[e] et au XVIII[e] siècle.

Nos historiens ont coutume de distinguer trois périodes principales dans la longue durée qu'ils accordent à l'existence de la nation française. D'abord ils posent la monarchie qui, étendue selon eux, jusqu'aux limites de la France actuelle, est dissoute vers le X[e] siècle par la révolte des gouverneurs des provinces, qu'ils appellent grands feudataires; ensuite, ils montrent la féodalité produite par cette révolte que le temps a légitimée; enfin ils présentent la monarchie renaissant, comme ils le disent, reprenant tous ses anciens droits et devenant aussi absolue qu'au premier jour de son établissement. Le petit nombre de faits épars dans les Lettres précédentes suffit pour renverser l'absurde hypothèse qui attribue à Chlodowig, ou même à Karl le Grand la royauté de Louis XIV; et quant à la féodalité, loin qu'elle soit venue morceler un empire embrassant régulièrement toute la Gaule, c'est le système féodal qui a fourni le principe sur lequel s'est établie l'unité de territoire, élément essentiel de la monarchie dans le sens moderne de ce mot.

Il est certain que ni la conquête des Franks, ni même cette seconde conquête, opérée sous une couleur politique par les fondateurs de la dynastie Carolingienne [1], ne purent opérer, entre les différentes parties de la Gaule, surtout entre le nord et le midi, une véritable réunion. Elles n'eurent d'autre effet que celui de rapprocher, malgré elles, des populations étrangères l'une à l'autre, et qui bientôt se séparèrent violemment. Avant le XII[e] siècle, les rois établis au nord de la Loire ne parvinrent jamais à faire reconnaître, seulement pour cinquante années, leur autorité au sud de ce fleuve [2]. Ainsi, quand bien même on supposerait que, dès la première invasion des Franks, une monarchie à la façon moderne s'établit dans la partie de la Gaule où ils fixèrent leur habitation, ce serait encore une chose absurde que d'étendre cette monarchie à tous les pays qu'elle embrassa dans les siècles postérieurs, et à la suite d'une nouvelle conquête, plus lente et plus durable que les autres.

1. Le nom de *Carlovingien*, forgé pour obtenir la plus grande ressemblance possible avec celui de *Mérovingien*, est un barbarisme absurde. On l'a construit comme si le nom propre dont il dérive était *Karlov* et non pas *Karl*. En latin, *Carolingi* et *Merovingi* sont exactement conformes à l'étymologie teutonique; le premier de ces mots n'aurait pas dû subir en français plus de changement que l'autre. (Augustin Thierry.) — 2. Dans le XI[e] siècle, l'abbé d'un monastère français, voyageant dans le comté de Toulouse, disait en plaisantant : « Maintenant je suis aussi puissant que mon seigneur le roi de France; car personne ici ne fait plus de cas de ses ordres que des miens. » (Augustin Thierry.)

Cette conquête, à laquelle on pourrait donner le nom d'administrative, s'effectua dans l'intervalle du douzième siècle au dix-septième, époque où elle parut accomplie, où il n'y eut plus, dans toute l'étendue de la Gaule, qu'un roi et des magistrats révocables à sa volonté. Au temps des rois francs de la race de Clovis ou de celle de Charlemagne, lorsque ces rois envoyaient des gouverneurs de leur nation dans les provinces, surtout dans les provinces méridionales, il n'était pas rare de voir ces chefs étrangers aider, contre leur propre gouvernement, la rébellion des indigènes. La présence d'un intérêt national, toujours hostile envers l'autorité qu'ils avaient juré de servir, excitait leur ambition, et quelquefois exerçait sur eux un entraînement irrésistible. Ils entraient dans le parti des *serfs romains* contre la noble race des Franks, *Edil Frankono liudi*, comme elle se qualifiait dans sa langue; et, devenant les chefs de ce parti, ils lui prêtaient l'autorité de leur nom et de leur expérience militaire. Ces révoltes, qui offraient le double caractère d'une insurrection nationale et d'une trahison de vassaux, se terminèrent, après des fluctuations, par le complet affranchissement de la Gaule méridionale. De là naquit cette foule d'États indépendants qu'on vit s'élever, dans l'intervalle du neuvième au onzième siècle, entre la Loire, les Pyrénées, les Alpes et les deux mers.

Mais, lorsque ces petits États se formèrent du démembrement de la conquête franke, une opinion contraire à la plénitude et à la durée de leur indépendance, celle du vasselage territorial, régnait d'un bout à l'autre de la Gaule. Fille des anciennes mœurs germaniques appliquées à un état nouveau, à la possession, par droit de conquête, d'une immense quantité de domaines, de villages, de villes entières, cette opinion avait, par une fiction bizarre, transporté à la terre elle-même toutes les obligations du guerrier qui l'avait reçue en partage. Les terres étaient, en quelque sorte, suivant la condition de leur possesseur primitif, vassales et sujettes les unes des autres. Ce système, étendu aux provinces régies souverainement, comme aux simples domaines privés, établissait, entre toutes les parties du territoire, un lien d'une nature indécise, il est vrai, mais capable d'acquérir une grande force, quand la prépondérance politique viendrait s'ajouter chez le suzerain à la suprématie féodale. Or, dans la hiérarchie des souverainetés, celle qui avait le titre de royaume, quelque faible qu'elle fût, devait prendre rang avant toutes les autres, et se trouvait la mieux placée pour faire valoir, dans la suite, à leur détriment, un droit effectif de supériorité. Telle fut la source de la fortune des petits souverains de l'Ile-de-France, que nous appelons rois de la troisième race. L'opinion qui, au temps de leur plus grande faiblesse, les faisait regarder comme supérieurs à leurs puissants voisins, les ducs et les comtes de Bretagne, d'Aquitaine, de Provence, de Bourgogne, conduisait également à l'idée d'une subordination universelle de tous les royaumes à l'empire d'Allemagne, comme décoré d'un titre anciennement supérieur au titre de roi. Cette idée, il est vrai, ne fut point

réalisée politiquement par les empereurs; mais les rois de France s'en prévalurent avec succès; pour eux, les prétentions de suzeraineté préparèrent les voies à la conquête, favorisées qu'elles étaient d'ailleurs par tous les avantages d'une position centrale et par le caractère belliqueux des habitants du nord de la Gaule.

C'est ainsi que le royaume de France, considéré comme supérieur aux autres États gaulois, comme seul régi en toute puissance et en pleine liberté, devint le centre d'un système politique embrassant toutes les fractions de l'ancienne Gaule. Les conquêtes réitérées de la nation franke n'avaient pu opérer, à l'égard de ces fractions diverses, qu'un rapprochement passager : elles furent ralliées alors d'une manière uniforme et stable. La terre romaine s'unit à la terre franke par les liens de l'obligation féodale : les ducs ou comtes, d'abord indépendants, s'avouèrent successivement vassaux et hommes liges des successeurs des rois francs. Aussitôt qu'ils se reconnurent astreints d'une manière générale, quoique en termes vagues et mal définis, aux devoirs de la *féauté*, de ce moment naquit le germe encore informe de la France moderne et de la monarchie française.

Le lien d'obligation personnelle entre le vassal et le seigneur, entre le duc ou le comte et le roi, fut d'abord considéré comme réciproque. Les rois avaient envers leurs *hommes liges* des devoirs stricts et déterminés. Mais peu à peu ils s'en affranchirent et exigèrent gratuitement la fidélité et la sujétion féodale. C'était de leur part une véritable usurpation : ils y réussirent cependant, parce que l'habitude du vasselage, enracinée de plus en plus, effaça par degré l'ancien esprit d'indépendance locale, ou, pour mieux dire, nationale, qui, durant cinq siècles, avait maintenu les deux tiers méridionaux de la Gaule isolés de la domination franque. De cette rupture du contrat féodal résulta, dans tout son complément, la monarchie absolue.

Si l'unité monarchique en France dérive de la féodalité, de ce même système provient la succession héréditaire par droit de primogéniture. C'est la féodalité qui, transformant toutes les existences en des modes de possession territoriale, tous les offices en des *tenures*, introduisit d'une manière fixe, dans l'ordre politique, l'hérédité, règle naturelle des successions privées, à la place de l'élection, règle naturelle de la transmission des offices publics. Le chef suprême des anciens Francs, *Koning* (en latin *Rex*), était un magistrat; comme un magistrat il était élu, quoique toujours dans la même famille. Les chefs inférieurs, *Heri-Zoghe*, *Graven*, *Rakhen-Burgh*[1] (en latin *Duces*, *Comites*, *Judices*), étaient aussi élus. Mais

1. *Heri-Zoghe* signifie proprement *conducteur d'armée*, du mot *Here*, armée, et du verbe *Zichen*, conduire. *Grave*, *graf*, *gheref*, expriment, dans tous les dialectes germaniques, l'autorité d'un magistrat secondaire. *Rakhen-Burgh* signifie *gens importants* ou *notables* : la communauté les choisissait pour faire l'office de juges et veiller à l'ordre public. (Augustin Thierry.)

quand la féodalité fut complète, quand ce ne furent plus les hommes qui régirent les hommes, mais les terres qui régirent les terres, et par celles-ci les hommes eux-mêmes, chaque terre exerçant toujours ses droits par son représentant légitime, c'est-à-dire par le successeur légitime de son propriétaire antérieur, il n'y eut plus rien d'électif. Un domaine fit le roi, comme un autre faisait le duc, le comte, le vicomte; et ainsi, fils de comte fut comte, fils de duc fut duc, fils de roi fut roi.

SUR LE DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE DE KARL LE GRAND [1]

LETTRE XI

Si vous voulez comprendre le véritable sens des troubles qui suivirent la mort du premier empereur de race franke, oubliez un instant vos lectures et reportez votre attention sur un événement récent, la chute de l'empire français. Lorsque vous avez vu la moitié de l'Europe gouvernée par les membres d'une seule famille, et les villes de Rome, d'Amsterdam et de Hambourg devenir des chefs-lieux de département, avez-vous cru que cela pût durer? Quand ensuite la guerre a détruit ce que la guerre avait créé, quand les Italiens, les Illyriens, les Suisses, les Allemands, les Hollandais ont cessé d'être sujets du même empereur, cette séparation vous a-t-elle frappé comme un bouleversement de la société? Enfin, n'est-ce pas dans la nature même de la puissance impériale que vous avez reconnu les causes de sa ruine? Cette catastrophe, arrivée sous nos yeux, du vivant même du fondateur de l'empire, fait un singulier contraste avec nos conjectures historiques sur la durée de la domination franke, si Charlemagne eût vécu plus longtemps, ou si son fils lui eût ressemblé.

Peut-être, avant la grande et triste expérience que nous avons faite il y a treize ans [2], et à l'aide des seules idées fournies par la vue de l'Europe sous l'ancien régime, était-il impossible de discerner la véritable raison des mouvements politiques où fut entraînée la famille de Charlemagne. Le maintien de l'empire frank ne dépendait pas, comme tant d'historiens l'ont dit, en copiant Montesquieu, *du sage tempérament mis entre les Ordres de l'État, de l'occupation donnée à la noblesse pour l'empêcher de former des desseins, et de la soumission filiale des enfants du prince.* Il ne s'agissait ni d'Ordres

1. A propos de ce nom, je dois dire que je ne prétends pas supprimer celui de Charlemagne, mais seulement l'interpréter, laissant chacun libre de se conformer à l'usage. Les noms célèbres qui, par l'histoire, sont entrés dans la langue nationale font partie de cette langue, je le reconnais, et j'accorde qu'on écrive Charlemagne, Charles Martel, et même Clovis, pourvu qu'on sache bien ce qu'on fait, et qu'on ait l'attention, une fois au moins, de le faire savoir au lecteur. (Augustin Thierry.) — 2. Écrit en 1827.

de l'État, ni de noblesse, ni des autres classifications sociales de la monarchie moderne; il s'agissait de retenir sous une sujétion féroce plusieurs peuples étrangers l'un à l'autre, et dont quelques-uns surpassaient de beaucoup le peuple conquérant en civilisation et en habileté pour les affaires. Nous savons aujourd'hui quels phénomènes moraux résultent nécessairement de toute domination établie par conquête. A l'enivrement de gloire militaire qu'éprouve, sous les drapeaux du conquérant, une armée composée d'hommes de races diverses, se joint une haine profonde de la domination étrangère, passion plus durable que l'autre, qui s'accroît en silence et finit par tout entraîner. Le moment fatal pour les grands empires n'arrive, le plus ordinairement, qu'à la mort de leur fondateur, parce que, en général, les peuples hésitent à s'aventurer, et attendent qu'un dérangement quelconque leur fournisse soit une occasion, soit un prétexte de révolte. Cette loi, source de tant de jugements défavorables prononcés par l'histoire contre les fils des monarques les plus admirés, n'est cependant point absolue. Nous en avons eu la preuve dans la destinée d'un homme de génie, dont l'immense domination fut démembrée de son vivant, lorsqu'il n'avait rien perdu de ses talents militaires et de son énergie politique. Sans doute, il ne suit pas de cet exemple que les enfants de Charlemagne doivent être absous du jugement d'incapacité qui pèse sur eux; mais c'est un avertissement pour les historiens d'aller chercher les causes des révolutions de ce monde ailleurs que dans le plus ou le moins de mérite des têtes couronnées.

C'est aussi une erreur de croire que toujours la chute d'une grande puissance produise l'anarchie sociale. Souvent le renversement du pouvoir n'est autre chose que la restauration de l'ordre et de l'indépendance naturelle des peuples, restauration laborieuse, à laquelle on n'arrive qu'après de longs essais, et lorsque plusieurs générations ont péri au milieu des troubles. Si, dans la réaction des puissances européennes contre la domination française, tout s'est terminé en peu de temps, si une paix générale a promptement suivi l'explosion, c'est que les nations détachées de l'empire n'ont fait que rentrer, pour ainsi dire, dans leurs anciens cadres et sous un régime auquel, pour la plupart, elles s'étaient habituées de longue main. Or l'état des choses n'était pas le même, lorsque, vers le milieu du neuvième siècle, la Gaule et l'Italie commencèrent à réagir comme puissances politiques contre l'empire des *Teutskes* ou Teutons. Les indigènes de ces deux pays démembrés depuis quatre siècles de l'empire romain, et depuis ce temps exploités plutôt que gouvernés par des conquérants de race étrangère, avaient perdu leurs traditions nationales. Ils ne voyaient dans le passé aucune situation politique à laquelle ils pussent revenir; ils avaient tout à créer : et voilà pourquoi la lutte fut longue, pourquoi il fallut plus de cinquante ans de guerre avant que s'accomplît le démembrement définitif du nouvel empire en neuf États, séparés l'un de l'autre soit par des limites naturelles et le souvenir non encore éteint d'une

antique nationalité, soit par des différences de race, de langue ou de dialecte [1].

Une chose digne de remarque, c'est l'espèce d'ordre avec lequel, au milieu d'une confusion apparente, les événements marchèrent vers ce grand but, comme s'il eût été aperçu d'avance. Il semble qu'à travers toutes les fluctuations causées par les chances de la guerre, un instinct de bon sens ramenait toujours les peuples au mode de démembrement le plus conforme à leur division naturelle. Dès le commencement des guerres civiles entre l'empereur Lodewig ou Louis et ses enfants, guerre où le père et les fils étaient poussés à leur insu par des mouvements nationaux, une grande divergence d'opinion politique se laisse apercevoir entre les Franks vivant au milieu de la population gauloise, et ceux qui sont demeurés sur l'ancien territoire germanique. Les premiers, ralliés, malgré leur descendance, à l'intérêt du peuple vaincu par leurs ancêtres, prirent en général parti contre l'empereur, c'est-à-dire contre l'empire, qui était, pour les Gaulois indigènes, un gouvernement de conquête. Les autres s'unirent, dans le parti contraire, avec toutes les peuplades tudesques, même anciennement ennemies des Franks. Ainsi tous les peuples teutons, ligués en apparence pour les droits d'un homme, défendaient leur cause nationale en soutenant, contre les Gallo-Franks et les *Welskes* [2], une puissance qui était le résultat des victoires germaniques. Selon le témoignage d'un contemporain, l'empereur Lodewig se défiait des Gallo-Franks, et n'avait de confiance que dans les Germains. Lorsqu'en l'année 830 les partisans de la réconciliation entre le père et les fils proposèrent, comme moyen d'y parvenir, une assemblée générale, les malintentionnés travaillèrent pour que cette assemblée eût lieu dans une ville de la France romane : « Mais l'empereur, dit le même historien, n'était pas de cet avis; et il obtint, selon ses désirs, que le peuple fût convoqué à Nimègue : toute la Germanie s'y rendit en grande affluence afin de lui prêter secours [3]. »

Peu de temps après, la Germanie elle-même, jusqu'alors si fidèle à l'empire, sépara sa cause nationale de celle des nouveaux césars. Lorsque Lodewig Ier, en mourant, eut laissé la domination franke partagée entre ses trois fils, Lother, Lodewig et Karl, quoique le premier eût le titre d'empereur, les nations teutoniques s'attachè-

1. La Germanie, la Lorraine, la France, la Bretagne, l'Italie, la Bourgogne transjurane, la Bourgogne cisjurane, l'Aquitaine et la Marche d'Espagne. (Augustin Thierry.) — 2. *Welske* ou *Welsche* était le nom que les peuples germains donnaient à tous les Occidentaux, Bretons, Gaulois ou Italiens. Ils appelaient langue *welsche* la langue latine, et population *welsche*, les indigènes de la Gaule, au milieu desquels vivaient les Franks. On a tort d'employer aujourd'hui ce mot dans le sens de *barbare;* car, dans la langue d'où il provient, il servait à désigner des peuples dont la civilisation était fort avancée. (Augustin Thierry.) — 3. *Vie de Louis le Pieux,* dans le recueil des Histoires des Gaules et de la France.

rent davantage au second, qui n'était que roi. Bientôt la question de la prééminence de l'empire sur les royaumes se débattit à main armée entre les frères; et, dès le commencement de la guerre, les Franks orientaux, les Alamans, les Saxons et les Thuringiens prirent parti contre le *Keisar* [1].

Réduit, en fait, au gouvernement de l'Italie, de l'Helvétie, de la Provence et d'une petite portion de la Gaule-Belgique, l'empereur Lother eut aussi peu de partisans sur les bords du Rhin et de l'Elbe que sur ceux de la Seine et de la Loire. « Sachez, mandait-il à ses frères qui le priaient de les laisser en paix chacun dans son royaume, sachez que le titre d'empereur m'a été donné par une autorité supérieure, et considérez quelle étendue de pouvoir et quelle magnificence doivent accompagner un pareil titre [2]. » Cette réponse altière était, à proprement parler, un manifeste contre l'indépendance nationale dont les peuples sentaient le besoin; ils y répondirent d'une manière terrible par cette fameuse bataille de Fontanet, près d'Auxerre, où les fils des *Welskes* et des *Teutskes* combattirent sous les mêmes drapeaux, pour le renversement u système politique fondé par Karl le Grand. L'espèce de recueillement religieux avec lequel l'armée des confédérés se prépara à ce combat, comme au jugement de Dieu, prouve que, dans la conviction des contemporains, il devait s'y décider autre chose qu'une querelle domestique.

« Tout espoir de justice et de paix paraissant enlevé, Lodewig et Karl firent dire à Lother que, s'il ne trouvait rien de mieux, il eût à recevoir leurs propositions, sinon qu'il sût que le lendemain même, à la deuxième heure du jour, ils en viendraient au jugement de Dieu tout-puissant. Lother, selon sa coutume, traita insolemment les envoyés, et répondit qu'on verrait bien ce qu'il savait faire. Au point du jour, Lodewig et Karl levèrent leur camp, et occupèrent, avec le tiers de leur armée, le sommet d'une hauteur voisine du camp de Lother : ils attendirent son arrivée à la deuxième heure du jour, comme les envoyés l'avaient juré. A cette heure, en effet, un grand et rude combat s'engagea sur les bords d'une petite rivière .. Lother vaincu tourna le dos avec tous les siens... Après l'action, Lodewig et Karl délibérèrent, sur le champ de bataille même, sur ce qu'on devait faire des fuyards. Les uns, remplis de colère, conseillaient de poursuivre l'ennemi; les autres, et en particulier les deux rois, prenant pitié de leur frère et de son peuple... étaient d'avis de leur témoigner en cette occasion la miséricorde de Dieu. Le reste de l'armée y ayant consenti, tous cessèrent de combattre et de faire du butin, et rentrèrent dans leur camp vers le milieu du jour. Ils résolurent de passer le lendemain,

1. C'est ainsi que les Franks orthographiaient le nom de *César*, qu'ils employaient pour *empereur*. En allemand moderne, on dit *Keiser*. (Augustin Thierry.) — 2. Nithard, *Histoire des divisions entre les fils de Louis le Débonnaire*, liv. II, ch. x.

qui était un dimanche, en cet endroit. Et ce jour-là, après la célébration de la messe, ils enterrèrent également amis et ennemis, fidèles et traîtres, et soignèrent également tous les blessés selon leur pouvoir. Ils envoyèrent après ceux qui s'étaient enfuis leur dire que, s'ils voulaient retourner à leur foi, toute offense leur serait pardonnée. Ensuite les rois et l'armée, affligés d'en être venus aux mains avec un frère et avec des chrétiens, interrogèrent les évêques sur ce qu'ils devaient faire à cause de cela. Tous les évêques se réunirent en concile; et il fut déclaré dans cette assemblée qu'on avait combattu pour la seule justice, que le jugement de Dieu l'avait prouvé manifestement, et qu'ainsi quiconque avait pris part à l'affaire, soit par conseil, soit en action, comme instrument de la volonté de Dieu, était exempt de tout reproche; mais que si quelqu'un, au témoignage de sa propre conscience, avait conseillé ou agi dans cette guerre par colère, ou haine, ou vaine gloire, ou quelque autre vice, il devait avouer sa faute en confession, et faire la pénitence qui lui serait imposée [1]... »

Cette alliance formée entre deux grandes masses d'hommes, qui, par une circonstance bizarre, ne s'unissaient momentanément qu'afin d'être à l'avenir séparés d'une manière plus complète, fut confirmée l'année suivante (842) par des serments publics. Louis et Charles se réunirent à Strasbourg avec leurs armées, dont l'une était composée d'hommes de toutes les tribus teutoniques, l'autre de Gaulois septentrionaux, commandés par des seigneurs francs, et de méridionaux, sous des chefs indigènes. Afin de prouver au peuple que la guerre où ils étaient engagés de nouveau ne serait pas un jeu politique, les deux rois se jurèrent mutuellement de maintenir, contre l'empereur, la séparation nationale, et de ne point faire de paix avec lui, au détriment l'un de l'autre [2].

Après la conclusion de ce traité d'alliance, il y eut des réjouissances et des fêtes militaires. On se plut surtout à mettre aux prises, dans un combat simulé, des guerriers qui appartenaient aux différentes nations que Charlemagne avait le plus souvent fait combattre les unes contre les autres, comme les Francs orientaux et les Bretons, les habitants des bords du Weser et ceux du pied des Pyrénées. En dépit des ressentiments nationaux, produits d'un côté par les invasions et de l'autre par les révoltes, la volonté de maintenir ce bon accord, qui devait leur procurer l'indépendance, était si forte dans l'esprit des peuples, qu'on n'apercevait pas la moindre trace de leur ancienne hostilité. Ils paraissaient bien mieux unis par leur intérêt mutuel qu'ils ne l'avaient été durant leur soumission au même pouvoir. « C'était un spectacle digne d'être vu, dit un contemporain, à cause de sa magnificence, et du bon ordre qui y régnait. Car, dans une si grande foule et parmi tant de gens de diverse origine, il n'y eut personne de blessé ou d'insulté, comme

1. Nithard, *Histoire*, liv. II et III. — 2. Voir le texte des serments dans le premier volume des *Textes classiques*, page 3.

il arrive si souvent dans des réunions de gens de guerre peu nombreux et qui se connaissent [1]. »

Pendant ce temps, l'empereur Lother était à Aix-la-Chapelle, où il tenait sa cour en grande pompe, à la manière de Karl le Grand, pour essayer si l'appareil et l'ancien prestige de cette puissance ne lui gagneraient pas des partisans en Gaule et en Germanie. Il avait posté des corps de troupes pour arrêter les confédérés au passage de la Moselle; mais, à l'approche de l'armée ennemie, tous ses soldats prirent la fuite; et, lui-même apprenant que ses deux frères marchaient sur la capitale de l'empire, il l'abandonna en grande hâte, après avoir enlevé le trésor et les ornements impériaux. Suivi de peu de monde, il se rendit à Troyes, et de là à Lyon, pour se mettre en sûreté derrière le Rhône, et faire de nouvelles recrues d'Italiens et de Provençaux. Il ne tarda pas à sentir qu'aucune nation n'était disposée à se dévouer pour la cause de la prééminence impériale; et, résolu de ne point courir les chances d'une nouvelle bataille, il envoya vers ses deux frères des messagers pour traiter de la paix.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

BATAILLE D'HASTINGS

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes. Ceux-ci, après ce premier soin, employèrent le temps qui leur restait à faire la confession de leurs péchés, soit à un homme d'église s'ils en trouvaient quelqu'un, soit entre compagnons sous la tente. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière bien différente; tout entiers à l'exaltation patriotique et pleins d'une confiance en eux-mêmes que l'événement devait démentir, les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. L'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une

1. Nithard, *Histoire*, liv. III, ch. VI.

solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Mes vrais et loyaux amis, vous avez passé la mer pour l'amour de moi et vous vous êtes mis en aventure de mort, ce dont je me tiens grandement obligé envers vous. Or sachez que c'est pour une bonne querelle que nous allons combattre, et que ce n'est pas seulement pour conquérir ce royaume que je suis venu ici d'outre-mer. Les gens de ce pays, vous ne l'ignorez pas, sont faux et doubles, parjures et traîtres. Ils ont tué sans cause les Danois, hommes, femmes et enfants, dans la nuit de Saint-Brice; ils ont décimé les compagnons d'Alfred, frère d'Édouard mon parent, et l'ont aveuglé et mis à mort. Ils ont fait encore d'autres cruautés et trahisons contre les Normands; vous vengerez aujourd'hui ces méfaits, s'il plaît à Dieu. Pensez à bien combattre et mettez tout à mort, car, si nous pouvons les vaincre, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Pensez aussi au grand honneur que vous aurez aujourd'hui si la victoire est à nous, et songez bien que si vous êtes vaincus, vous êtes morts sans remède, car vous n'avez aucune voie de retraite. Vous trouverez devant vous, d'un côté des armes et un pays inconnu, de l'autre la mer et des armes. Qui fuira sera mort, qui se battra bien sera sauvé. Pour Dieu! que chacun fasse bien son devoir, et la journée sera pour nous! »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : « Dieu aide! Dieu aide! »

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches et les arbalétriers leurs carreaux [1], mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins

1. Flèches courtes, épaisses et de forme carrée. (Augustin Thierry.)

armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des retranchements, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume.

Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de : « Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! » Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance, puis, se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lance et d'épée dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts, au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

RÉCITS MÉROVINGIENS

FRAGMENT DU DEUXIÈME RÉCIT — MORT DE SIGHEBERT

Sighebert envoya d'abord une partie de ses troupes investir la place de Tournai et en commencer le siège; lui-même fit ses préparatifs pour se rendre au lieu où il devait être inauguré comme roi des Francs occidentaux. Paris, ni toute autre ville, ne pouvait convenir pour cette cérémonie qui devait s'accomplir en plein air au milieu d'un camp. On choisit pour lieu d'assemblée l'un des domaines fiscaux du royaume de Neustrie, celui de Vitry sur la Scarpe, soit parce qu'il était peu éloigné de Tournai, soit parce que sa position septentrionale en faisait un rendez-vous commode pour la population franke, moins clairsemée en Gaule à mesure qu'on remontait vers le nord. Au moment du départ, lorsque le roi se mit en route escorté de ses cavaliers d'élite, tous régulièrement armés de lances et de boucliers peints, un homme pâle, en habits sacerdotaux, parut au-devant de lui; c'était l'évêque Germain, qui venait de s'arracher à son lit de souffrances pour faire une dernière et solennelle tentative : « Roi Sighebert, dit-il, si tu pars sans intention de mettre à mort ton frère, tu reviendras vivant et victorieux; mais si tu as une autre pensée, tu mourras; car le Seigneur a dit par la bouche de Salomon : La fosse que tu prépares afin que ton frère y tombe, te fera tomber toi-même [1]. » Le roi ne fut nullement troublé de cette allocution inattendue; son parti était pris et il se croyait sûr de la victoire. Sans répondre un seul mot, il passa outre, et bientôt il perdit de vue les portes de la ville où sa femme et ses trois enfants restaient pour attendre son retour.

Le passage de Sighebert à travers le royaume qui allait lui appartenir par élection, fut comme un triomphe anticipé. Les habitants gaulois et le clergé des villes venaient processionnellement à sa rencontre; les Francs montaient à cheval pour se joindre à son cortège. Partout les acclamations retentissaient en langue tudesque et en langue romaine. Des bords de la Seine à ceux de la Somme, les Gallo-Romains étaient, quant au nombre, la population dominante; mais, à partir de ce dernier fleuve vers le nord, une teinte germanique de plus en plus forte commençait à se montrer. Plus on avançait, plus les hommes de race franke devenaient nombreux parmi les masses indigènes; ils ne formaient pas simplement, comme dans les provinces centrales de la Gaule, de petites bandes de guerriers oisifs, cantonnés de loin en loin; ils vivaient à l'état de tribu et en colonies agricoles, au bord des marécages et des forêts de la province belgique. Vitry, près de Douai, se trouvait, pour ainsi dire, sur la limite de ces deux régions; les Francs du nord, cultivateurs et fermiers, et les Francs du sud, vassaux militaires, purent aisément s'y réunir pour l'inauguration du nouveau roi.

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, liv. IV.

Parmi les grands propriétaires et les chefs du royaume de Neustrie, un seul, nommé Ansowald, ne se trouva pas au rendez-vous; son absence fut remarquée, et lui fit dans la suite un grand renom de fidélité au malheur.

La cérémonie eut lieu dans une plaine bordée par les tentes et les baraques de ceux qui, n'ayant pu se loger dans les bâtiments du domaine de Vitry, étaient contraints de bivouaquer en plein champ. Les Franks, en armes, formèrent un vaste cercle au milieu duquel se plaça le roi Sighebert, entouré de ses officiers et des seigneurs de haut rang. Quatre soldats robustes s'avancèrent, tenant un bouclier sur lequel ils firent asseoir le roi, et qu'ils soulevèrent ensuite à la hauteur de leurs épaules. Sur cette espèce de trône ambulant, Sighebert fit trois fois le tour du cercle, escorté par les seigneurs et salué par la multitude qui, pour rendre ses acclamations plus bruyantes, applaudissait en frappant du plat de l'épée sur les boucliers garnis de fer. Après le troisième tour, selon les anciens rites germaniques, l'inauguration royale était complète, et de ce moment Sighebert eut le droit de s'intituler roi des Franks, tant de l'*Oster* que du *Neoster-Rike*. Le reste du jour et plusieurs des jours suivants se passèrent en réjouissances, en combats simulés et en festins somptueux, dans lesquels le roi, épuisant les provisions de la ferme de Vitry, faisait à tout venant les honneurs de son nouveau domaine.

A quelques milles de là, Tournai, bloqué par les troupes austrasiennes, était le théâtre de scènes bien différentes. Autant que sa grossière organisation le rendait capable de souffrance morale, Hilpérik ressentait les chagrins d'un roi trahi et dépossédé; Frédégonde, dans ses accès de terreur et de désespoir, avait des emportements de bête sauvage. A son arrivée dans les murs de Tournai, elle se trouvait enceinte et presque à terme; bientôt elle accoucha d'un fils au milieu du tumulte d'un siège et de la crainte de la mort qui l'obsédait jour et nuit. Son premier mouvement fut d'abandonner et de laisser périr, faute de soins et de nourriture, l'enfant qu'elle regardait comme une nouvelle cause de danger; mais ce ne fut qu'une mauvaise pensée, et l'instinct maternel reprit le dessus. Le nouveau-né, présenté au baptême et tenu sur les fonts par l'évêque de Tournai, reçut, contre la coutume des Franks, un nom étranger à la langue germanique, celui de Samson, que ses parents, dans leur détresse, choisirent comme un présage de délivrance.

Jugeant sa position presque désespérée, le roi attendait l'événement dans une sorte d'impassibilité; mais la reine, moins lente d'esprit, s'ingéniait de mille manières, faisait des projets d'évasion, et observait autour d'elle pour épier la moindre lueur d'espérance. Parmi les hommes qui étaient venus à Tournai partager la fortune de leur prince, elle en remarqua deux dont le visage ou les discours indiquaient un sentiment profond de sympathie et de dévouement: c'étaient deux jeunes gens nés au pays de Térouanne,

Franks d'origine, et disposés par caractère à ce fanatisme de loyauté qui fut le point d'honneur des vassaux du moyen âge. Frédégonde mit en usage, pour gagner l'esprit de ces hommes, toute son adresse et tous les prestiges de son rang : elle les fit venir auprès d'elle, leur parla de ses malheurs et de son peu d'espoir, joignit à ses propos gracieux des boissons enivrantes; et, quand elle crut les avoir en quelque sorte fascinés, elle leur proposa d'aller à Vitry assassiner le roi Sighebert. Les jeunes soldats promirent de faire tout ce que la reine leur commanderait : et alors elle donna de sa propre main à chacun d'eux un long couteau à gaine, ou, comme disaient les Franks, un *Skramasax* [1], dont elle avait, par surcroît de précautions, empoisonné la lame. « Allez, leur dit-elle, et si vous revenez vivants, je vous comblerai d'honneurs, vous et votre postérité; si vous succombez, je distribuerai pour vous des aumônes à tous les lieux saints. »

Les deux jeunes gens sortirent de Tournai, et, se donnant pour déserteurs, ils traversèrent les lignes des Austrasiens et prirent la route qui conduisait au domaine royal de Vitry. Quand ils y arrivèrent, toutes les salles retentissaient encore de la joie des fêtes et des banquets. Ils dirent qu'ils étaient du royaume de Neustrie, qu'ils venaient pour saluer le roi Sighebert et pour lui parler. Dans ces jours de royauté nouvelle, Sighebert était tenu de se montrer affable et de donner audience à quiconque venait réclamer de lui protection ou justice. Les Neustriens sollicitèrent un moment d'entretien à l'écart, ce qui leur fut accordé sans peine; le couteau que chacun d'eux portait à la ceinture n'excita pas le moindre soupçon, c'était une partie du costume germanique. Pendant que le roi les écoutait avec bienveillance, ayant l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, ils tirèrent à la fois leur skramasax, et lui en portèrent en même temps deux coups à travers les côtes. Sighebert poussa un cri et tomba mort. A ce cri, le camérier du roi, Haregisel, et un Goth nommé Sighilia, accoururent l'épée à la main; le premier fut tué et le second blessé par les assassins, qui se défendirent avec une sorte de rage extatique. Mais d'autres hommes armés survinrent aussitôt, la chambre se remplit de monde, et les deux Neustriens, assaillis de toutes parts, succombèrent dans une lutte inégale.

A la nouvelle de ces événements, les Austrasiens qui faisaient le siège de Tournai se hâtèrent de plier bagage et de reprendre le chemin de leur pays. Chacun d'eux était pressé d'aller voir ce qui se passait chez lui; car la mort imprévue du roi devait amener en Austrasie le signal d'une foule de désordres, de violences et de brigandages. Cette nombreuse et redoutable armée s'écoula ainsi vers le Rhin, laissant Hilpérik sans ennemi et libre de se transporter où il voudrait. Échappé à une mort presque infaillible, il quitta les murs de Tournai pour aller reprendre possession de son royaume.

1. *Skrama-sax* veut dire couteau de défense. (Augustin Thierry.)

Le domaine de Vitry, témoin de tant d'événements, fut le lieu où il se rendit d'abord Il n'y retrouva plus la brillante assemblée des Neustriens, tous étaient retournés à leurs affaires, mais seulement quelques serviteurs austrasiens qui gardaient le corps de Sighebert. Hilpérik vit ce cadavre sans remords et sans haine, et il voulut que son frère eût des funérailles dignes d'un roi. Par son ordre, Sighebert fut revêtu, selon la coutume germanique, d'habits et d'armes d'un grand prix, et enseveli avec pompe dans le village de Lambres sur la Scarpe [1].

COMMENT FUT COMPOSÉE L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS

J'avais l'ambition de faire de l'art en même temps que de la science, d'être dramatique à l'aide de matériaux fournis par une érudition sincère et scrupuleuse. Je me mis à l'œuvre avec un zèle proportionné aux difficultés de l'entreprise.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à près de cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontraient ni les épines ni les découragements de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que plus tard il saura bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement.

En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient, pour ainsi dire à nu, les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves.

A force de dévorer les longues pages in-folio pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, mes yeux acquirent une faculté qui m'étonna, et dont il m'est impossible de me rendre compte, celle de lire en quelque sorte par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui devait m'intéresser. La force vitale semblait se porter tout entière sur un seul point. Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume et prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, liv. IV.

assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque et les curieux allaient et venaient par la salle, je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent, et depuis cette époque de premier travail il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par tête les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant la forêt pour y vivre comme vivent les loups : de rapine, de meurtre et d'indépendance.

Comme on l'a souvent remarqué, toute passion véritable a besoin d'un confident intime... Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, dont je regrette chaque jour davantage d'être séparé par l'absence, c'était le savant, l'ingénieux M. Fauriel, en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce de langage semblent s'être personnifiées. Ses jugements pleins de finesse et de mesure étaient ma règle dans le doute, et la sympathie avec laquelle il suivait mes travaux me stimulait à marcher en avant. Rarement je sortais de nos longs entretiens sans que ma pensée eût fait un pas, sans qu'elle eût gagné quelque chose en netteté et en décision. Je me rappelle encore, après treize ans, nos promenades du soir, qui se prolongeaient en été sur une grande partie des boulevards extérieurs, et durant lesquelles je racontais avec une abondance intarissable les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, tout ce qui rendait vivants pour moi mes vainqueurs et mes vaincus du xr^e^ siècle; toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles de la population anglo-saxonne, et jusqu'aux simples avanies éprouvées par ces hommes morts depuis sept cents ans, et que j'aimais comme si j'eusse été l'un d'entre eux. Tantôt c'était un évêque saxon chassé de son siège parce qu'il ne savait pas le français; tantôt des moines dont on lacérait les chartes comme de nulle valeur parce qu'elles étaient en langue saxonne; tantôt un accusé que les juges normands condamnaient sans l'entendre parce qu'il ne parlait qu'anglais; tantôt une famille dépouillée par les conquérants et recevant d'eux, à titre d'aumône, une parcelle de son propre héritage : faits de bien peu d'importance, à ne les considérer qu'en eux-mêmes, mais où je puisais la forte teinte de réalité qui devait, si la puissance d'exécution ne me manquait pas, colorer l'ensemble du tableau.

Le succès que j'obtins passa mes espérances, mais il y eut à cette joie, quelque grande qu'elle fût, une bien triste compensation : mes yeux s'étaient usés au travail; j'avais en partie perdu la vue...

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu; je voudrais qu'il servit à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière, à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée, on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore : si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(Préface à *Dix ans d'études*, édit. Furne-Jouvet.)

GUIZOT

Guizot, né à Nîmes le 4 octobre 1787, mort près de Lisieux le 12 octobre 1874, fut en histoire le chef de l'école philosophique. Ce genre d'histoire n'était point inconnu à la France, Bossuet et Voltaire l'avaient adopté; la seule innovation de M. Guizot consistait dans l'étendue de ses connaissances et dans la solidité de ses conclusions. Il éclaircit, corrige, restreint les assertions des historiens ses devanciers. Le champ de ses observations surtout s'est élargi. Au dix-huitième siècle, on ne considérait guère que le côté politique de l'histoire; Guizot sait que la politique n'est pas toute la vie des nations, que les problèmes historiques ne trouvent leur solution complète que dans la connaissance

des lois, des sciences, des arts, de la philosophie, de la religion d'une époque. De là, plus d'étendue dans ses études, plus de grandeur dans ses aperçus, et, par conséquent, plus de certitude dans les résultats qu'il obtient.

La méthode de Guizot, admirable comme procédé d'enseignement, ne remplit pas et ne prétend pas même remplir dans toute son étendue le rôle de l'histoire. Elle en néglige une partie essentielle, le récit. Elle ne veut ni raconter ni peindre; elle se contente d'expliquer : ce sont de savantes et précieuses dissertations, ce n'est pas une histoire morale et vivante : c'est une œuvre didactique, mais non pas un drame. L'histoire, comme l'art, se compose de deux choses, l'idée et le fait, l'âme et le corps, unis d'une manière organique. L'école philosophique brise volontairement ce lien : elle ne demande au fait que l'idée qu'il renferme. C'est une chimie savante et exacte, mais qui n'analyse les corps qu'en les détruisant.

Disons bien vite que, malgré sa tendance abstraite, l'école philosophique s'est heureusement permis d'assez nombreuses exceptions. Ainsi le second volume de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* ne laisse rien à désirer, même sous le rapport de la peinture des événements et de la vivacité du récit.

Œuvres principales de Guizot. — Ouvrages d'histoire : *Histoire du gouvernement représentatif*, 1821-1822, 2 vol. in-8; *Essai sur l'histoire de France*, 1822, in-8; *Histoire de la Révolution d'Angleterre depuis l'avènement de Charles Ier jusqu'à l'avènement de Charles II*, 1827-1828; *Cours d'histoire moderne*, 1828-1830, 6 vol. in-8; *Washington*, 1841, in-18; *Histoire générale de la civilisation en Europe*, 1845; *Histoire de la civilisation en France*, 1845; *Mélanges politiques et historiques*, 1869, in-8; *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, 1870-1875, 5 vol. gr. in-8; continuée par Madame de Witt.

Ouvrages divers : *De l'état des beaux-arts en France, et du salon de* 1810, 1811, in-8; *Vies des poètes français du siècle de Louis XIV*, 1813, in-8; *De la Démocratie en France*, 1842; *Méditations et études morales*, 1851; *l'Amour dans le mariage*, 1855; *Discours académiques*, 1861; *Mémoires*,

1858-1868, 9 vol. ; *Méditations sur l'essence et sur l'état actuel de la religion chrétienne*, 1864 et 1865, 2 vol. in-8 ; *Mélanges biographiques et littéraires*, 1868, in-8 ; *les Vies des quatre grands chrétiens français*, 1873, t. I (*Saint-Louis et Calvin*), seul paru ; etc.

COURS D'HISTOIRE MODERNE

CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

Messieurs, les conditions de la légitimité sont les mêmes pour le gouvernement de la société religieuse que pour tout autre ; elles peuvent être ramenées à deux : la première, que le pouvoir parvienne et demeure constamment, dans les limites du moins de l'imperfection des choses humaines, aux mains des meilleurs, des plus capables ; que les supériorités légitimes qui existent dispersées dans la société y soient cherchées, mises au jour et appelées à découvrir la loi sociale, à exercer le pouvoir ; la seconde, que le pouvoir, légitimement constitué, respecte les libertés légitimes de ceux sur qui il s'exerce. Un bon système de formation et d'organisation du pouvoir, un bon système de garanties pour la liberté, dans ces deux conditions réside la bonté du gouvernement en général, religieux ou civil. Ils doivent tous être jugés d'après ce *criterium*.

Au lieu donc de reprocher à l'Église, au gouvernement du monde chrétien, son existence, il faut rechercher comment il était constitué, et si ses principes correspondaient aux deux conditions essentielles de tout bon gouvernement. Examinons l'Église sous ce double rapport.

Quant au mode de formation et de transmission du pouvoir dans l'Église, il y a un mot dont on s'est souvent servi en parlant du clergé chrétien, et que j'ai besoin d'écarter : c'est celui de *caste*. On a souvent appelé le corps des magistrats ecclésiastiques une caste. Cette expression n'est pas juste : l'idée d'hérédité est inhérente à l'idée de caste. Parcourez le monde ; prenez tous les pays dans lesquels le régime des castes s'est produit, dans l'Inde, en Égypte : vous verrez partout la caste essentiellement héréditaire ; c'est la transmission de la même situation, du même pouvoir de père en fils. Là où il n'y a pas d'hérédité, il n'y a pas de caste, il y a corporation ; l'esprit de corps a ses inconvénients ; mais est très différent de l'esprit de caste. On ne peut appliquer le mot de caste à l'Église chrétienne. Le célibat des prêtres a empêché que le clergé chrétien ne devînt une caste.

Vous entrevoyez déjà les conséquences de cette différence. Au système de caste, au fait de l'hérédité, est attaché inévitablement le privilège ; cela découle de la définition même de la caste. Quand les mêmes fonctions, les mêmes pouvoirs deviennent héréditaires dans le sein des mêmes familles, il est clair que le privilège s'y

attache, que personne ne peut les acquérir indépendamment de son origine. C'est en effet ce qui est arrivé : là où le gouvernement religieux est tombé aux mains d'une caste, il est devenu matière de privilège ; personne n'y est entré que ceux qui appartenaient aux familles de la caste. Rien de semblable ne s'est rencontré dans l'Église chrétienne ; et non seulement rien de semblable ne s'y est rencontré, mais l'Église a constamment maintenu le principe de l'égale admissibilité de tous les hommes, quelle que fût leur origine, à toutes ses charges, à toutes ses dignités. La carrière ecclésiastique, particulièrement du ve au xne siècle, était ouverte à tous. L'Église se recrutait dans tous les rangs, dans les inférieurs comme dans les supérieurs. Tout tombait autour d'elle sous le régime du privilège ; elle maintenait seule le principe de l'égalité, de la concurrence ; elle appelait seule toutes les supériorités légitimes à la possession du pouvoir. C'est la première grande conséquence qui ait découlé naturellement de ce qu'elle était un corps et non pas une caste.

En voici une seconde : il y a un esprit inhérent aux castes, c'est l'esprit d'immobilité. L'assertion n'a pas besoin de preuve. Ouvrez toutes les histoires, vous verrez l'esprit d'immobilité s'emparer de toutes les sociétés, politiques ou religieuses, où le régime des castes domine. La crainte du progrès s'est bien introduite, à une certaine époque et jusqu'à un certain point, dans l'Église chrétienne. On ne peut dire qu'elle y ait dominé ; on ne peut dire que l'Église chrétienne soit restée immobile et stationnaire ; pendant de longs siècles, elle a été en mouvement, en progrès, tantôt provoquée par les attaques d'une opposition extérieure, tantôt déterminée, dans son propre sein, par des besoins de réforme, de développement intérieur. A tout prendre, c'est une société qui a constamment changé, marché, qui a une histoire variée et progressive. Nul doute que l'égale admission de tous les hommes aux charges ecclésiastiques, que le continuel recrutement de l'Église par un principe d'égalité, n'aient puissamment concouru à y entretenir, à y ranimer sans cesse le mouvement et la vie, à prévenir le triomphe de l'esprit d'immobilité

Comment l'Église, qui admettait tous les hommes au pouvoir, s'assurait-elle qu'ils y avaient droit? Comment découvrait-on et allait-on puiser, dans le sein de la société, les supériorités légitimes qui devaient prendre part au gouvernement?

Deux principes étaient en vigueur dans l'Église : 1° l'élection de l'inférieur par le supérieur, le choix, la nomination ; 2° l'élection du supérieur par les subordonnés, ou l'élection proprement dite, telle que nous la concevons aujourd'hui.

L'ordination des prêtres, par exemple, la faculté de faire un homme prêtre, appartenait au supérieur seul ; le choix se faisait du supérieur à l'inférieur. De même, dans la collation de certains bénéfices ecclésiastiques, entre autres des bénéfices attachés à des concessions féodales, c'était le supérieur, roi, pape ou seigneur, qui

nommait le bénéficier. Dans d'autres cas, le principe de l'élection proprement dite agissait. Les évêques ont été longtemps et étaient souvent encore, à l'époque qui nous occupe, élus par le corps du clergé; les fidèles y intervenaient même quelquefois. Dans l'intérieur des monastères, l'abbé était élu par les moines. A Rome, les papes étaient élus par le collège des cardinaux, et même auparavant tout le clergé romain y prenait part. Vous trouvez donc les deux principes, le choix de l'inférieur par le supérieur, et l'élection du supérieur par les subordonnés, reconnus et en action dans l'Église, particulièrement à l'époque qui nous occupe; c'était par l'un ou l'autre de ces moyens qu'elle désignait les hommes appelés à exercer une portion du pouvoir ecclésiastique.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

Aujourd'hui, messieurs, quand l'idée d'un gouvernement se présente à nous, quel qu'il soit, nous savons qu'il n'a guère la prétention de gouverner autre chose que les actions extérieures de l'homme, les rapports civils des hommes entre eux : les gouvernements font profession de ne s'appliquer qu'à cela. Quant à la pensée humaine, à la conscience humaine, à la moralité proprement dite, quant aux opinions individuelles et aux mœurs privées, ils ne s'en mêlent pas; cela tombe dans le domaine de la liberté.

Messieurs, l'Église chrétienne faisait, voulait faire directement le contraire : ce qu'elle entreprenait de gouverner, c'était la pensée humaine, la liberté humaine, les mœurs privées, les opinions individuelles. Elle ne faisait pas un code, comme les nôtres, pour n'y définir que les actions à la fois moralement coupables et socialement dangereuses, et ne les punir que sous la condition qu'elles porteraient ce double caractère; elle dressait un catalogue de toutes les actions moralement coupables, et, sous le nom de péchés, elle les punissait toutes, elle avait l'intention de les réprimer toutes; en un mot, le gouvernement de l'Église ne s'adressait pas, comme les gouvernements modernes, à l'homme extérieur, aux rapports purement civils des hommes entre eux; il s'adressait à l'homme intérieur, à la pensée, à la conscience, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus intime, de plus libre, de plus rebelle à la contrainte. L'Église était donc, par la nature même de son entreprise, combinée avec celle de quelques-uns des principes sur lesquels se fondait son gouvernement, mise en péril de tyrannie, d'un emploi illégitime de la force. Mais, en même temps, la force rencontrait là une résistance qu'elle ne pouvait vaincre. Pour peu qu'on leur laisse de mouvement et d'espace, la pensée et la liberté humaine réagissent énergiquement contre toute tentative de les assujettir, et contraignent le despotisme même qu'elles subissent, à s'abdiquer lui-même à chaque instant. C'est ce qui arrivait au sein de l'Église chrétienne. Vous avez vu la proscription de l'hérésie, la condamnation du droit

d'examen, le mépris de la raison individuelle, le principe de la transmission impérative des doctrines par la voie de l'autorité. Eh bien! trouvez une société où la raison individuelle se soit plus hardiment développée que dans l'Église! Que sont donc les sectes, les hérésies, sinon le fruit des opinions individuelles? Les sectes, messieurs, les hérésies, tout ce parti de l'opposition dans l'Église chrétienne, sont la preuve incontestable de la vie, de l'activité morale qui y régnait; vie orageuse, douloureuse, semée de périls, d'erreurs, de crimes, mais noble et puissante, et qui a donné lieu aux plus beaux développements d'intelligence et de volonté. Sortez de l'opposition, entrez dans le gouvernement ecclésiastique lui-même; vous le trouverez constitué, agissant d'une tout autre manière que ne semblent l'indiquer quelques-uns de ses principes. Il nie le droit d'examen, il veut retirer à la raison individuelle sa liberté; et c'est à la raison qu'il en appelle sans cesse; c'est le fait de la liberté qui y domine. Quelles sont ses institutions, ses moyens d'action? les conciles provinciaux, les conciles nationaux, les conciles généraux, une correspondance continuelle, la publication continuelle de lettres, d'admonitions, d'écrits. Jamais gouvernement n'a procédé à ce point par la discussion, par la délibération commune. Vous vous croiriez dans le sein des écoles de la philosophie grecque; et pourtant ce n'est pas d'une pure discussion, de la pure recherche de la vérité qu'il s'agit; il s'agit d'autorité, de mesures à prendre, de décrets à rendre, d'un gouvernement enfin. Mais tel est, dans le sein de ce gouvernement, l'énergie de la vie intellectuelle, qu'elle devient le fait dominant, universel, auquel cèdent tous les autres, et que ce qui éclate de toutes parts, c'est l'exercice de la raison et de la liberté.

(Ve leçon)

HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN FRANCE

RÔLE DES GRANDS HOMMES

Messieurs, nous entrons dans la seconde grande époque de l'histoire de la civilisation française, et en y entrant, au premier pas, nous rencontrons un grand homme. Charlemagne n'a été ni le premier de sa race, ni l'auteur de son élévation. Il reçut de Pépin, son père, un pouvoir tout fondé. J'ai essayé de vous faire connaître les causes de cette révolution et son vrai caractère. Quand Charlemagne devint roi des Francs, elle était accomplie; il n'eut pas même besoin de la défendre. C'est lui cependant qui a donné son nom à la seconde dynastie; et dès qu'on en parle, dès qu'on y pense, c'est Charlemagne qui se présente à l'esprit comme son fondateur et son chef. Glorieux privilège d'un grand homme! Nul ne s'en étonne, nul ne conteste à Charlemagne le droit de nommer sa race et son siècle. On lui rend même souvent des hommages aveugles; on lui prodigue, pour ainsi dire au hasard, le génie et la gloire et en même temps on répète qu'il n'a rien fait, rien fondé,

que son empire, ses lois, toutes ses œuvres ont péri avec lui. Et ce lieu commun historique amène une foule de lieux communs moraux sur l'impuissance des grands hommes, leur inutilité, la vanité de leurs desseins, et le peu de traces réelles qu'ils laissent dans le monde, après l'avoir sillonné en tous sens.

Tout cela serait-il vrai, messieurs? La destinée des grands hommes ne serait-elle, en effet, que de peser sur le genre humain et de l'étonner? Leur activité, si forte, si brillante, n'aurait-elle aucun résultat durable? Il en coûte fort cher d'assister à ce spectacle; la toile baissée, n'en resterait-il rien? Faudra-t-il ne regarder ces chefs puissants et glorieux d'un siècle et d'un peuple que comme un fléau stérile, tout au moins comme un luxe onéreux? Charlemagne, en particulier, ne serait-il rien de plus?

Au premier aspect, il semble qu'il en soit ainsi, et que le lieu commun ait raison. Ces victoires, ces conquêtes, ces institutions, ces réformes, ces desseins, toute cette grandeur, toute cette gloire de Charlemagne se sont évanouis avec lui; on dirait un météore sorti tout à coup des ténèbres de la barbarie, pour s'aller perdre et éteindre aussitôt dans les ténèbres de la féodalité. Et l'exemple n'est pas unique dans l'histoire; le monde a vu plus d'une fois, nous avons vu nous-mêmes un empire semblable, un empire qui prenait plaisir à se comparer à celui de Charlemagne, et en avait le droit, nous l'avons vu tomber également avec un homme.

Gardez-vous cependant, messieurs, d'en croire ici les apparences : pour comprendre le sens des grands événements et mesurer l'action des grands hommes, il faut pénétrer plus avant.

Il y a dans l'activité d'un grand homme deux parts, il joue deux rôles; on peut marquer deux époques dans sa carrière. Il comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, les besoins réels, actuels, ce qu'il faut à la société contemporaine pour vivre et se développer régulièrement. Il le comprend, dis-je, mieux que tout autre, et il sait aussi mieux que tout autre s'emparer de toutes les forces sociales et les diriger vers ce but. De là son pouvoir et sa gloire : c'est là ce qui fait que, dès qu'il paraît, il est compris, accepté, suivi, que tous se prêtent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous.

Il ne s'en tient point là : les besoins réels et généraux de son temps à peu près satisfaits, la pensée et la volonté du grand homme vont plus loin. Il s'élance hors des faits actuels; il se livre à des vues qui lui sont personnelles, il se complaît à des combinaisons plus ou moins vastes, plus ou moins spécieuses, mais qui ne se fondent point, comme ses premiers travaux, sur l'état positif, les instincts communs, les vœux déterminés de la société; il s'épuise en combinaisons lointaines et arbitraires; il veut, en un mot, étendre indéfiniment son action, posséder l'avenir comme il a possédé le présent.

Ici commencent l'égoïsme et le rêve : pendant quelque temps, et sur la foi de ce qu'il a déjà fait, on suit le grand homme dans cette

nouvelle carrière; on croit en lui, on lui obéit; on se prête, pour ainsi dire, à ses fantaisies, que ses flatteurs et ses dupes admirent même et vantent comme ses plus sublimes conceptions. Cependant le public, qui ne saurait demeurer longtemps hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraîne où il n'a nulle envie d'aller, qu'on l'abuse et qu'on abuse de lui. Tout à l'heure le grand homme avait mis sa haute intelligence, sa puissante volonté au service de la pensée générale, du vœu commun; maintenant il veut employer la force publique au service de sa propre pensée, de son propre désir; lui seul sait et veut ce qu'il fait. On s'en inquiète d'abord; bientôt on s'en lasse; on le suit quelque temps mollement, à contre-cœur; puis on se récrie, on se plaint; puis enfin on se sépare; et le grand homme reste seul, et il tombe; et tout ce qu'il avait pensé et voulu seul, toute la partie purement personnelle et arbitraire de ses œuvres tombe avec lui.

(XXe leçon.)

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

PROCÈS DE STRAFFORD [1]

...La Chambre des Communes tout entière y voulut assister, pour soutenir l'accusation de sa présence. Avec les Communes d'Angleterre siégeaient les commissaires d'Écosse et d'Irlande, également accusateurs. Quatre-vingts pairs étaient présents comme juges; les évêques, d'après le vœu violemment exprimé des Communes, s'étaient récusés, comme dans tout procès de vie et de mort. Au-dessus des pairs, dans une tribune fermée, prirent place le roi et la reine, avides de tout voir, mais cachant, l'un son angoisse, l'autre sa curiosité. Dans des galeries et sur des gradins plus élevés se pressaient une foule de spectateurs, hommes, femmes, presque tous de haut rang, émus d'avance par la pompe du spectacle, la grandeur de la cause et l'attente qu'excitait le caractère connu de l'accusé.

Conduit par eau de la Tour à Westminster, il traversa, sans trouble ni insulte, la multitude assemblée aux portes : en dépit de la haine, sa grandeur si récente, son maintien, la terreur même naguère attachée à son nom, commandaient encore le respect. A mesure qu'il passait, le corps un peu courbé avant l'âge par la maladie, mais le regard brillant et fier comme dans la jeunesse, la foule s'écartait, tous ôtaient leur chapeau, et il saluait avec courtoisie, regardant cette attitude du peuple comme de bon augure. L'espérance ne lui manquait point : il dédaignait ses adversaires, avait bien étudié les charges, et ne doutait pas qu'il ne réussît à se laver du crime de haute trahison. L'accusation des Irlandais l'avait seule étonné un moment : il ne pouvait comprendre qu'un royaume,

1. Commencé le 22 mars 1641.

jusque-là si soumis, si empressé même à le flatter et le servir, eût ainsi changé tout à coup.

Dès le second jour, un incident lui fit voir qu'il avait mal jugé de sa situation, et quelles seraient les difficultés de sa défense : « J'espère, dit-il, que je repousserai sans peine les imputations de mes malicieux ennemis. » A ces mots Pym, qui dirigeait la poursuite, se récria avec emportement : « C'était, dit-il, aux Communes que s'adressait cette injure, et il y avait crime à les taxer ainsi de malicieuse inimitié. » Strafford troublé tomba à genoux, s'excusa, et dès ce moment, parfaitement calme et maître de lui-même, il ne laissa échapper aucun signe de colère ou seulement d'impatience, aucune parole qu'on pût tourner contre lui.

Pendant dix-sept jours, il discuta seul, contre treize accusateurs qui se relevaient tour à tour, les faits qui lui étaient imputés. Un grand nombre furent prouvés invinciblement pleins d'iniquité et de tyrannie. Mais d'autres, follement exagérés ou aveuglément accueillis par la haine, furent faciles à repousser, et aucun ne rentrait, à vrai dire, dans la définition légale de la haute trahison. Strafford mit tous ses soins à les dépouiller de ce caractère, parlant noblement de ses imperfections, de ses faiblesses, opposant à la violence de ses adversaires une dignité modeste, faisant ressortir, sans injure, l'illégalité passionnée de leurs procédés. D'odieuses entraves gênaient sa défense; ses conseils, obtenus à grand'peine et malgré les Communes, n'étaient point admis à parler sur les faits ni à interroger les témoins; la permission de citer des témoins à décharge ne lui avait été accordée que trois jours avant l'ouverture des débats, et la plupart étaient en Irlande. Dans chaque occasion, il réclamait son droit, remerciait ses juges s'ils consentaient à le reconnaître, ne se plaignait point de leurs refus, et répondait simplement à ses ennemis qui se courrouçaient des lenteurs suscitées par son habile résistance : « Il m'appartient, je crois, de défendre ma vie, aussi bien qu'à tout autre de l'attaquer. »

Tant d'énergie embarrassait et humiliait les accusateurs. Deux fois les Communes sommèrent les Lords de mener plus vite un procès qui leur faisait perdre, disaient-elles, un temps précieux pour le pays [1]. Les Lords refusèrent; le succès de l'accusé leur rendait quelque énergie. Le débat des faits terminé, avant que les conseils de Strafford eussent ouvert la bouche et qu'il eût lui-même résumé sa défense, le comité d'accusation se sentit vaincu, du moins quant à la preuve de la haute trahison. L'agitation des Communes devint extrême; à la faveur du texte de la loi et de son fatal génie, un grand coupable allait donc échapper, et la réforme, à peine commencée, retrouverait son plus dangereux ennemi. Un coup d'État fut résolu. Sir Arthur Haslerig, homme dur et grossièrement passionné, proposa de déclarer Strafford coupable et de le condamner par acte du Parlement [2]. Ce procédé, qui affranchissait les juges de

1. Les 25 mars et 7 avril 1641. — 2. Le 10 avril 1641.

toute loi, n'était pas sans exemple, quoique toujours dans des temps de tyrannie et toujours qualifié bientôt après d'iniquité. Quelques notes trouvées dans les papiers du secrétaire d'État Vane, et livrées à Pym par son fils, furent produites comme supplément de preuve suffisant pour démontrer la haute trahison. Elles imputaient à Strafford d'avoir donné au roi, en plein Conseil, l'avis d'employer l'armée d'Irlande à dompter l'Angleterre. Les paroles qu'elles lui attribuaient, bien que démenties par le témoignage de plusieurs conseillers, et susceptibles d'un sens moins odieux, étaient trop conformes à sa conduite et aux maximes qu'il avait souvent professées, pour ne pas produire une vive impression sur les esprits. Le bill obtint sur-le-champ une première lecture. Les uns crurent sacrifier la loi à la justice, d'autres la justice à la nécessité.

En même temps le procès continuait, car on ne voulait perdre, contre l'accusé, aucune chance, ni que le péril du coup d'État l'affranchît de celui du jugement légal. Avant que ses conseils prissent la parole pour traiter la question de droit, Strafford résuma sa défense; il parla longtemps et avec une merveilleuse éloquence, toujours appliqué à prouver que, par aucune loi, aucun de ses actes n'était qualifié de haute trahison. La conviction grandissait de moment en moment dans l'âme de ses juges, et il en suivait habilement les progrès, adaptant ses paroles aux impressions qu'il voyait naître, profondément ému, mais sans que l'émotion l'empêchât d'observer et d'apercevoir ce qui se passait autour de lui : « Milords, dit-il en finissant, ces messieurs disent qu'ils parlent pour le salut de la république contre ma tyrannie arbitraire. Nous vivons à l'ombre des lois; faudra-t-il que nous mourions par des lois qui n'existent point? Vos ancêtres ont soigneusement enchaîné, dans les liens de nos statuts, ces terribles accusations de haute trahison, ne recherchez pas l'honneur d'être plus savants et plus habiles dans l'art de tuer. Ne vous armez pas de quelques sanglants exemples; n'allez pas, en fouillant de vieux registres rongés des vers et oubliés le long des murs, réveiller ces lions endormis, car ils pourraient un jour vous mettre aussi en pièces, vous et vos enfants. Quant à moi, pauvre créature que je suis, n'était l'intérêt de vos seigneuries, et aussi celui de ces gages sacrés que m'a laissés une sainte maintenant au ciel... (à ces mots il s'arrêta, fondit en larmes, et relevant aussitôt la tête...) je ne prendrais pas tant de peine pour défendre ce corps qui tombe en ruine, et déjà chargé de tant d'infirmités qu'en vérité j'ai peu de plaisir à en porter le poids plus longtemps. » Il s'arrêta de nouveau comme à la recherche d'une idée : « Milords, reprit-il, il me semble que j'avais encore quelque chose à vous dire, mais ma force et ma voix défaillent; je remets humblement mon sort en vos mains; quel que soit votre arrêt, qu'il m'apporte la vie ou la mort, je l'accepte d'avance librement : *Te Deum laudamus.* »

L'auditoire demeura saisi d'attendrissement et d'admiration. Pym voulut répondre; Strafford le regarda; la menace éclatait dans l'im-

mobilité de son maintien; sa lèvre pâle et avancée portait l'expression d'un dédain passionné; Pym troublé s'arrêta; ses mains tremblaient, et il cherchait, sans le trouver, un papier placé devant ses yeux. C'était sa réponse qu'il avait préparée, et qu'il lut sans que personne l'écoutât, se hâtant lui-même de finir un discours étranger aux sentiments de l'assemblée, et qu'il avait peine à prononcer.

Le trouble passé, la colère demeure; celle de Pym et de ses amis fut au comble; ils pressèrent la seconde lecture du bill *d'attainder* [1]. En vain Selden, le plus ancien et le plus illustre des défenseurs de la liberté, Holborne, l'un des avocats de Hampden dans l'affaire de la taxe des vaisseaux, et plusieurs autres, le combattirent. C'était maintenant l'unique ressource du parti, car il voyait bien que les Lords ne condamneraient point Strafford comme juges et au nom de la loi. Il eût voulu même que le procès fût tout à coup suspendu, qu'on n'entendît point les conseils de Strafford, et tel était l'emportement, qu'il fut question de mander à la barre et de punir « ces avocats insolents qui osaient défendre un homme que la Chambre déclarait coupable de haute trahison ». Les Lords repoussèrent ces propositions furieuses; les conseils de Strafford furent entendus; mais les Communes ne leur répondirent point, n'assistèrent même pas à la séance, disant qu'il était au-dessous de leur dignité de lutter contre des avocats; et quatre jours après, malgré la vive opposition de lord Digby, jusque-là l'un des plus acharnés accusateurs de Strafford, le bill *d'attainder* fut définitivement adopté [2].

A cette nouvelle, le roi, désolé, ne songea plus qu'à sauver le comte, n'importe à quel prix : « Soyez sûr, lui écrivit-il, sur ma parole de roi, que vous ne souffrirez ni dans votre vie, ni dans votre fortune, ni dans votre honneur. » Tout fut tenté à la fois, avec l'aveugle empressement de la crainte et de la douleur. On essayait, par des concessions et des promesses, d'adoucir les chefs des Communes, on conspirait pour faire évader le prisonnier. Mais les complots nuisaient aux négociations, les négociations aux complots. Le comte de Bedford, qui semblait disposé à quelque complaisance, mourut subitement. Le comte d'Essex répondit à Hyde, qui lui parlait de la résistance insurmontable qu'opposerait au bill la conscience du roi : « Le roi est obligé de se conformer, lui et sa conscience, à l'avis et à la conscience du Parlement. » On fit offrir à sir William Balfour, gouverneur de la Tour, 20 000 livres sterling et une fille de Strafford pour son fils, s'il voulait se prêter à l'évasion : il s'y refusa. On lui ordonna de recevoir dans la prison, à titre de gardes, cent hommes choisis, commandés par le capitaine Billingsley, officier mécontent; il en informa les Communes. Chaque jour voyait naître et échouer, pour le salut du comte, quelque nouveau dessein. Enfin le roi, contre l'avis de Strafford lui-même, fit appeler les deux Chambres, et, reconnaissant les fautes du comte,

1. Le 14 avril. — 2. Le 21 avril.

promettant que jamais il ne l'emploierait, fût-ce comme constable, il leur déclara que jamais aucune raison, aucune crainte ne le ferait consentir à sa mort [1].

Mais la haine des Communes était inflexible et plus hardie que la douleur du roi; elles avaient prévu sa résistance et préparé les moyens de la vaincre. Depuis que le bill d'*attainder* avait été porté à la Chambre haute, la multitude s'assemblait chaque jour autour de Westminster, armée d'épées, de couteaux, de bâtons, criant : *Justice! justice!* et menaçant les Lords qui tardaient à prononcer. Lord Arundel fut contraint de descendre de voiture, et, chapeau bas, il pria le peuple de se retirer, s'engageant à presser l'accomplissement de ses vœux. Cinquante-neuf membres des Communes avaient voté contre le bill; leurs noms furent placardés dans les rues avec ces mots : *Voici les Straffordiens, traîtres à leur pays!* La chaire retentissait des mêmes menaces; on prêchait, on priait pour le supplice d'un grand délinquant. Les Lords, provoqués par un message du roi, se plaignirent aux Communes de ces désordres; les Communes ne répondirent point [2]. Cependant le bill demeurait toujours en suspens. Un coup décisif, jusque-là tenu en réserve, fut résolu : Pym, appelant la peur à l'aide de la vengeance, vint dénoncer le complot de la cour et des officiers pour soulever l'armée contre le Parlement [3]. Quelques-uns des prévenus prirent soudain la fuite, ce qui confirma tous les soupçons. Une terreur furieuse s'empara de la Chambre et du peuple. On décréta que les ports seraient fermés, qu'on ouvrirait toutes les lettres venues du dehors [4]. D'absurdes alarmes révélèrent et accrurent encore le trouble des esprits. Le bruit se répandit dans la Cité [5] que la salle des Communes était minée et près de sauter; la milice prit les armes, une foule immense se précipita vers Westminster. Sir Walter Earl accourut en toute hâte pour en informer la Chambre; comme il parlait, MM. Middleton et Moyle, remarquables par leur corpulence, se levèrent brusquement pour l'écouter; le plancher craqua : « La Chambre saute! » s'écrièrent plusieurs membres en s'élançant hors de la salle, qui fut aussitôt inondée du peuple; et des scènes de même nature se renouvelèrent deux fois en huit jours. Au milieu de tant d'agitations, des mesures savamment combinées assuraient l'empire des Communes et le succès de leurs desseins. A l'imitation du covenant écossais, un serment d'union, pour la défense de la religion protestante et des libertés publiques, fut adopté par les deux Chambres; les Communes voulurent même l'imposer à tous les citoyens, et, sur le refus des Lords, elles déclarèrent quiconque s'y refuserait incapable de toute fonction dans l'Église et dans l'État. Enfin, pour mettre l'avenir à l'abri de tout péril, un bill fut proposé, portant que ce Parlement ne pourrait être dissous sans son propre aveu [6]. A peine une mesure si hardie excita-t-elle quelque

1. Le 1er mai. — 2. Le 3 mai. — 3. Le 3 mai. — 4. Le 11 mai. — 5. Le 5 mai. — 6. Le 7 mai.

surprise; la nécessité de donner une garantie aux emprunts devenus, dit-on, plus difficiles, servit de prétexte; l'emportement universel étouffa toute objection. Les Lords essayèrent d'amender le bill, mais en vain : la Chambre haute était vaincue; les juges offrirent à sa faiblesse la sanction de leur lâcheté; ils déclarèrent qu'aux termes des lois les crimes de Strafford constituaient vraiment la haute trahison. Le bill d'*attainder* fut soumis à un dernier débat; trente-quatre des Lords qui avaient assisté au procès s'abstentèrent de la Chambre; parmi les présents, vingt-six votèrent pour le bill, dix-neuf contre [1]; il n'y manquait plus que l'adhésion du roi.

Charles se débattait encore, se croyant incapable d'accepter un tel déshonneur. Il fit venir Hollis, beau-frère de Strafford, et qui, à ce titre, était demeuré étranger à l'accusation. « Que peut-on faire pour le sauver? » lui demanda-t-il avec angoisse. Hollis fut d'avis que Strafford sollicitât du roi un sursis, et que le roi allât en personne présenter sa pétition aux Chambres, en leur adressant un discours qu'il rédigea lui-même sur-le-champ; en même temps, il promit de tout faire pour décider ses amis à se contenter du bannissement du comte : tout ainsi convenu, ils se séparèrent. Déjà, dit-on, les démarches de Hollis dans la Chambre avaient obtenu quelque succès; mais la reine, épouvantée des émeutes chaque jour plus vives, de tout temps ennemie de Strafford, et craignant même, dit-on, d'après les rapports de quelques affidés, qu'il ne se fût engagé, pour sauver sa vie, à révéler tout ce qu'il savait de ses intrigues, vint assiéger son mari de ses soupçons et de ses terreurs; son effroi était si grand, qu'elle voulait s'enfuir, s'embarquer, retourner en France, et faisait déjà ses préparatifs de départ. Troublé des pleurs de sa femme, hors d'état de se résoudre seul, Charles convoqua d'abord un conseil privé, puis les évêques. Le seul évêque de Londres, Juxon, lui conseilla de suivre sa conscience; tous les autres, l'évêque de Lincoln surtout, prélat intrigant, longtemps opposé à la cour, le pressèrent de sacrifier un individu au trône, sa conscience d'homme à sa conscience de roi. Il sortait à peine de cette conférence, qu'une lettre de Strafford lui fut remise [2] : « Sire, lui écrivait le comte, après un long et rude combat, j'ai pris la seule résolution qui me convienne; tout intérêt privé doit céder au bonheur de votre personne sacrée et de l'État; je vous supplie d'écarter, en acceptant ce bill, l'obstacle qui s'oppose à un accord entre vous et vos sujets. Mon consentement, sire, vous acquittera plus devant Dieu que tout ce que pourraient faire les hommes; nul traitement n'est injuste envers qui veut le subir. Mon âme, près de s'échapper, pardonne tout et à tous avec la douceur d'une joie infinie. Je vous demande seulement d'accorder à mon pauvre fils et à ses trois sœurs autant de bienveillance, ni plus ni moins, qu'en méritera leur malheureux père, selon qu'il paraîtra un jour coupable ou innocent. »

1. Le 7 mai. — 2. Le 9 mai.

Le lendemain, le secrétaire d'État Carlton vint, de la part du roi, annoncer à Strafford qu'il avait consenti au bill fatal [1]. Quelque surprise parut dans les regards du comte, et pour toute réponse il leva les mains au ciel, en disant : « *Nolite confidere in principibus et filiis hominum, in quibus non est salus.* »

Au lieu d'aller en personne, comme il l'avait promis à Hollis, demander aux Chambres un sursis, le roi se contenta de leur envoyer [2], par le prince de Galles, une lettre qui finissait par ce *post-scriptum* : « S'il doit mourir, ce serait une charité de lui laisser jusqu'à samedi. » Les Chambres la relurent deux fois, et, sans tenir compte de cette froide prière, fixèrent l'exécution au lendemain.

Le gouverneur de la Tour, chargé d'accompagner Strafford [3], l'engagea à prendre une voiture pour échapper aux violences du peuple : « Non, monsieur, lui dit le comte; je sais regarder la mort en face, et le peuple aussi. Que je n'échappe point, cela vous suffit; quant à moi, que je meure par la main du bourreau ou par la furie de ces gens-là, si cela peut leur plaire, rien ne m'est plus indifférent. » Et il sortit à pied, précédant les gardes et promenant de tous côtés ses regards, comme s'il eût marché à la tête de ses soldats. En passant devant la prison de Laud, il s'arrêta; la veille il l'avait fait prier de se trouver à la fenêtre et de le bénir au moment de son passage : « Milord, dit-il en élevant la tête, votre bénédiction et vos prières? » L'archevêque étendit les bras vers lui; mais d'un cœur moins ferme, et, affaibli par l'âge, il tomba évanoui. « Adieu, milord, dit Strafford en s'éloignant, que Dieu protège votre innocence! » Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta sur-le-champ, suivi de son frère, des ministres de l'Église et de plusieurs de ses amis, s'agenouilla un moment, puis, se relevant pour parler au peuple : « Je souhaite, dit-il, à ce royaume toutes les prospérités de la terre : vivant, je l'ai toujours fait; mourant, c'est mon seul vœu. Mais je supplie chacun de ceux qui m'écoutent d'examiner sérieusement, et la main sur le cœur, si le début de la réformation d'un royaume doit être écrit en caractères de sang; pensez-y bien en rentrant chez vous. A Dieu ne plaise que la moindre goutte de mon sang retombe sur aucun de vous! Mais je crains que vous ne soyez dans une mauvaise voie. » Il s'agenouilla de nouveau et pria un quart d'heure; puis, se tournant vers ses amis, il prit congé de tous, serrant à chacun la main et leur donnant quelques conseils : « J'ai presque fini, leur dit-il; un seul coup va rendre ma femme veuve, mes chers enfants orphelins, mes pauvres serviteurs sans maître; que Dieu soit avec vous et avec eux tous! Grâce à lui, ajouta-t-il en se déshabillant, j'ôte mon habit, le cœur aussi tranquille qu'en le quittant pour dormir. » Il appela le bourreau, lui pardonna, pria encore un moment, posa sa tête sur le billot et donna lui-même le signal. Sa tête tomba; le bourreau la montra au peuple en criant : « Dieu sauve le roi! » De violentes acclamations

1. Le 10 mai. — 2. Le 11 mai. — 3. Le 12 mai.

éclatèrent; plusieurs bandes se répandirent dans la Cité, célébrant à grands cris leur victoire; d'autres se retirèrent silencieusement, pleins de doute et d'inquiétude sur la justice du vœu qu'ils venaient de voir accompli.

MORT DE CHARLES Ier

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit . « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement »; et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : « Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire, quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules; je veux être paré aujourd'hui comme un marié. » En s'habillant, il demanda une chemise de plus : « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur : je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux, comme il lisait, dans le XXVIIe chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, le récit de la Passion de Jésus-Christ : « Milord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation? — Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'Évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre. Herbert demeurait immobile : un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore : « Allez voir qui est là, » dit le roi : c'était le colonel Hacker. « Faites-le entrer, dit-il. — Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall : Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. — Je pars dans l'instant, répondit Charles; laissez-moi. » Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes; puis, prenant l'évêque par la main : « Venez, dit-il, partons. Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois; » et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque; à la gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu duc de,

Buckingham, à la mort du roi son père : « Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon » Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque, qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Godwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services : « Le roi est en prières, » leur répondit Juxon; ils insistèrent : « Eh bien! dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant. » Ils se retirèrent : le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et se relevant avec vivacité : « Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent; je leur ai pardonné du fond du cœur, je suis prêt à tout ce qui va m'arriver. » On avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre : « Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeun depuis longtemps, il fait froid; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse... — Vous avez raison, » dit le roi; et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure : Hacker frappa à la porte. Juxon et Herbert tombèrent à genoux : « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte : « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait : les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes se tenaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher : il se tourna vers Juxon et Tomlinson : « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles »; et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement, qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se tourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal. » Et, son discours terminé, quelqu'un s'en approcha encore : « Prenez garde à la hache! prenez garde à la

hache! » répétait-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait : il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque : « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — Juxon. Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. — Le Roi. Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble; » et se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien? » Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant : « Souvenez-vous »; ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot : « Placez-le de manière qu'il soit bien ferme, dit-il à l'exécuteur. — Il est ferme, sire. — Le Roi. Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet, le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, lui dit-il. — Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi étendit les mains, l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup : « Voilà la tête d'un traître! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall; beaucoup de gens se précipitaient autour de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps : il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

THIERS

Ad. Thiers, né le 16 avril 1797 à Marseille, mort à Saint-Germain-en-Laye le 3 septembre 1877, nature vive et spirituelle, mais avant tout positive et pratique, fait prédominer dans ses travaux historiques l'homme d'affaires sur l'artiste, Polybe sur Hérodote. Doué d'un admirable bon sens, d'une merveilleuse facilité à tout voir, à tout com-

prendre, à tout expliquer, il semble porter la clarté avec lui ; la lumière l'accompagne jusque dans les questions les plus difficiles : lois, commerce, finances, tactique militaire, tout devient aisé, intéressant pour le lecteur dès que M. Thiers y a touché. On se sent heureux et presque fier de comprendre sans effort ce qu'on jugeait inabordable. Le don particulier de cet esprit facile, c'est de s'approprier par une méditation rapide ce qu'il emprunte à tout le monde.

On a accusé dans l'auteur cette impartialité de l'intelligence : on a prétendu qu'indifférent au crime et à la vertu, l'historien n'avait d'admiration que pour le succès, et ne commençait à blâmer ses idoles successives qu'à l'instant de leur chute. Il y a exagération dans cette critique ; mais peut-être faut-il avouer que, dans le premier ouvrage de M. Thiers, le plaisir de comprendre empiète un peu sur le devoir de juger.

Outre les deux grands ouvrages historiques de M. Thiers qui ont assuré sa gloire, l'*Histoire de la Révolution française*, 1823-1827, 10 vol. in-8, et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1845-1862, 20 vol. in-8, M. Thiers a publié encore : *le Salon de* 1822, in-8 ; *De la Monarchie française*, 1822 ; *Law et son système*, 1826 ; *la Monarchie de* 1830, 1831 ; *Du droit de propriété*, 1848 ; *le Congrès de Vienne*, 1853 ; *Discours parlementaires*, 1867-1879.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

PASSAGE DU SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE

(Mai 1800)

Les divisions étaient échelonnées depuis le Jura jusqu'au pied du Saint-Bernard, pour éviter l'encombrement. Le Premier Consul était à Martigny, dans un couvent de Bernardins. De là il ordonnait tout, et ne cessait de correspondre avec Paris et avec les autres armées de la République. Il avait des nouvelles de la Ligurie, qui lui apprenait que M. de Mélas, toujours sous l'empire des plus grandes illusions, mettait tout son zèle à prendre Gênes et à forcer le pont du Var. Rassuré sur cet objet important, il fit donner enfin l'ordre du passage. Quant à lui, il resta de ce côté-ci du Saint-Bernard, pour correspondre le plus longtemps possible avec le

gouvernement, et pour tout expédier lui-même au delà des monts. Berthier, au contraire, devait se transporter de l'autre côté du Saint-Bernard pour recevoir les divisions et le matériel que le Premier Consul allait lui envoyer.

Lannes passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai (24-25 floréal). Il commandait six régiments de troupes d'élite parfaitement armés, et qui, sous ce chef bouillant, quelquefois insubordonné, mais toujours si habile et si vaillant, allaient tenter gaiement cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipite les montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engagent dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. On avait donc le temps de passer avant le moment du grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride. C'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva en effet quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là une surprise ménagée par le Premier Consul ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, munis d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos, on se remit en route, et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux. Lannes s'établit immédiatement sur le revers de la montagne, et fit toutes les dispositions nécessaires pour recevoir les autres divisions, et particulièrement le matériel.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel, qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. Elle ne consista que dans l'insuffisance des moyens de transport, car, malgré

l'argent prodigué à pleines mains, on n'avait pas autant de mulets qu'il en aurait fallu pour l'énorme poids qu'on avait à transporter de l'autre côté du Saint-Bernard. Cependant, les vivres et les munitions ayant passé à la suite des divisions de l'armée et avec le secours des soldats, on s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, comme nous l'avons dit, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes, dont on ne pouvait pas réduire le poids par la division du fardeau. Pour les pièces de douze surtout, et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit : ce fut de partager par le milieu des troncs de sapins, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et en courant des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce, et l'empêcher en la retenant de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer. Les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent, et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et, malgré les officiers envoyés à leur recherche, et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer, et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner; mais ils refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard, on prenait quelque repos, pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie, et, l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heu-

reusement le ciel était serein, et l'on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

Pendant les journées des 16, 17, 18, 19, 20 mai, les divisions continuèrent à passer avec les vivres, les munitions et l'artillerie. Le Premier Consul, toujours placé à Martigny, pressait l'expédition du matériel; Berthier, de l'autre côté du Saint-Bernard, le recevait et le faisait réparer par les ouvriers. Le Premier Consul, dont la prévoyance ne s'arrêtait jamais, songea tout de suite à pousser sur le débouché des montagnes, pour s'en emparer, Lannes, qui avait déjà sa division réunie, et quelques pièces de quatre prêtes à rouler. Il lui ordonna de s'avancer jusqu'à Ivrée et d'enlever cette ville, afin de s'assurer ainsi l'entrée de la plaine du Piémont. Lannes marcha le 16 et le 17 mai sur Aoste, où se trouvaient quelques Croates, qui furent jetés dans le bas de la vallée; puis il s'achemina vers le bourg de Châtillon, où il arriva le 18. Un bataillon ennemi qui se trouvait là fut culbuté, et perdit bon nombre de prisonniers. Lannes s'engagea ensuite dans la vallée, qui, à mesure qu'on descendait, s'élargissait sensiblement, et montrait aux yeux charmés de nos soldats des habitations, des arbres, des champs cultivés, tous les avant-coureurs, en un mot, de la fertilité italienne. Ces braves gens marchaient tout joyeux, lorsque la vallée, se resserrant de nouveau, leur présenta une gorge étroite, fermée par un fort hérissé de canons. C'était le fort de Bard, déjà désigné comme un obstacle par plusieurs officiers italiens, mais comme un obstacle qu'on pouvait vaincre. Les officiers du génie attachés à l'avant-garde s'avancèrent, et, après une prompte reconnaissance, déclarèrent que le fort obstruait complètement le chemin de la vallée, et qu'on ne pouvait passer sans forcer cette barrière, qui, au premier aspect, semblait à peu près insurmontable. Cette nouvelle, répandue dans la division, y causa la plus pénible surprise. Voici quelle était la nature de cet obstacle imprévu.

La vallée d'Aoste est parcourue par une rivière qui reçoit toutes les eaux du Saint-Bernard, et qui, sous le nom de Doria-Baltea, va les jeter dans le Pô. En approchant de Bard, la vallée se resserre; la route, courant entre le pied des montagnes et le lit de la rivière, devient successivement plus étroite; et enfin un rocher qui semble tombé des hauteurs voisines au milieu de la vallée la ferme presque entièrement. La rivière coule alors d'un côté du rocher, la route passe de l'autre. Cette route, bordée de maisons, compose tout la ville de Bard. Sur le sommet du rocher, un fort, imprenable par sa position, quoique mal construit, embrasse de ses feux, à droite le cours de la Doria-Baltea, à gauche la rue allongée qui forme la très petite ville de Bard. Des ponts-levis fermaient l'entrée et la sortie de cette unique rue. Une garnison peu nombreuse, mais bien commandée, occupait le fort.

Lannes, qui n'était pas homme à s'arrêter, lança sur-le-champ quelques compagnies de grenadiers qui abattirent les ponts-levis, et entrèrent dans Bard, malgré un feu très vif. Le commandant du

fort fit vomir une multitude de boulets, et surtout d'obus, sur ce malheureux bourg; mais enfin il s'arrêta, par égard pour les habitants. La division Lannes stationna en dehors. Il était évident qu'on ne pouvait pas, sous le feu du fort, qui atteignait la route dans tous les sens, faire passer le matériel d'une armée. Lannes fit sur-le-champ son rapport à Berthier, qui se hâta d'arriver, et reconnut avec effroi combien était difficile à vaincre l'obstacle qui venait de se révéler tout à coup. Le général Marescot fut mandé. Il examina le fort et le déclara presque imprenable, non à cause de sa construction, qui était médiocre, mais de sa position, qui était entièrement isolée. L'escarpement du rocher ne permettait guère l'escalade; quant aux murs, bien qu'ils ne fussent pas couverts par un terrassement, ils ne pouvaient être battus en brèche, parce qu'il n'y avait pas moyen d'établir une batterie convenablement placée pour les atteindre. Cependant il était possible, à force de bras, de hisser sur les hauteurs voisines quelques pièces de faible calibre. Berthier donna des ordres en conséquence. Les soldats, qui étaient faits aux entreprises les plus difficiles, travaillèrent à monter deux pièces de quatre, et même deux pièces de huit. Ils réussirent en effet à les hisser sur la montagne d'Albaredo, qui domine le rocher et le fort de Bard, et un feu plongeant, ouvert tout à coup, causa quelque surprise à la garnison. Néanmoins elle ne se découragea pas; elle riposta, et démonta une de nos pièces qui était d'un calibre trop faible.

Marescot déclara qu'il n'y avait pas d'espoir de prendre le fort, et qu'il fallait songer à un autre moyen de franchir l'obstacle. On fit des reconnaissances sur la gauche, le long des sinuosités de la montagne d'Albaredo, et l'on trouva enfin un sentier qui, à travers beaucoup de dangers, beaucoup plus que n'en avait présenté le Saint-Bernard lui-même, venait rejoindre la grande route de la vallée au-dessous du fort, à Saint-Donaz. Ce sentier, quoique traversant une montagne du second ordre, était au moins aussi difficile à franchir que le Saint-Bernard, parce qu'il n'était fréquenté que par des pâtres et des troupeaux. S'il fallait tenter une seconde opération comme celle qu'on venait d'exécuter, passer ce nouveau col en démontant et remontant encore une fois l'artillerie, et en la traînant avec des efforts semblables, les bras de l'armée pouvaient bien n'y pas suffire, et ce matériel tant de fois remanié pouvait bien aussi n'être plus en état de servir. Berthier, effrayé, donna contre-ordre sur-le-champ aux colonnes qui arrivaient successivement, fit suspendre partout la marche des hommes et du matériel pour ne pas engager l'armée davantage, si elle devait finir par rétrograder. En un instant, l'alarme se répandit sur les derrières, et l'on se crut arrêté dans cette glorieuse entreprise. Berthier envoya plusieurs courriers au Premier Consul, afin de l'avertir de ce contretemps inattendu.

Celui-ci était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Cette annonce d'un obstacle jugé in-

surmontable lui causa d'abord une espèce de saisissement; mais il se remit bientôt, et se refusa obstinément à la supposition d'un mouvement rétrograde. Rien au monde ne pouvait lui faire subir une telle extrémité. Il pensait que si l'une des plus hautes montagnes du globe ne l'avait pas arrêté, un rocher secondaire ne serait pas capable de vaincre son courage et son génie. On prendrait, se disait-il, le fort avec de l'audace; si on ne le prenait pas, on le tournerait. D'ailleurs, pourvu que l'infanterie et la cavalerie pussent passer avec quelques pièces de quatre, elles se porteraient à Ivrée, à l'entrée de la plaine, et attendraient là que la grosse artillerie pût les suivre. Si cette grosse artillerie ne pouvait franchir l'obstacle qui venait de se présenter, et si pour en avoir il fallait prendre celle de l'ennemi, l'infanterie française était assez nombreuse et assez brave pour se jeter sur les Autrichiens et leur enlever leurs canons. Au surplus, il étudia de nouveau ses cartes, interrogea une multitude d'officiers italiens, et, apprenant par eux que d'autres routes aboutissaient d'Aoste aux vallées environnantes, il écrivit lettres sur lettres à Berthier, lui défendit d'interrompre le mouvement de l'armée, et lui indiqua, avec une étonnante précision, les reconnaissances à faire autour du fort de Bard. Ne voulant voir de danger grave que dans l'arrivée d'un corps ennemi qui viendrait fermer le débouché d'Ivrée, il enjoignit à Berthier de porter Lannes à Ivrée par le sentier d'Albaredo, et de lui faire prendre là une forte position qui fût à l'abri de l'artillerie et de la cavalerie autrichiennes. « Quand Lannes, ajoutait le Premier Consul, gardera la porte de la vallée peu importe ce qui pourra survenir; ce ne sera qu'une perte de temps Nous avons des vivres en suffisante quantité pour attendre, et nous viendrons toujours à bout de tourner ou de vaincre l'obstacle qui nous arrête en ce moment. »

Ces instructions données à Berthier, il adressa ses derniers ordres au général Moncey qui devait déboucher du Saint-Gothard, au général Chabran qui devait, par le petit Saint-Bernard, aboutir tout juste devant le fort de Bard, et il se décida enfin à passer les monts de sa personne. Avant de partir, il reçut des nouvelles du Var, qui lui apprenaient que le 14 mai (24 floréal) le baron de Mélas était encore à Nice. Comme on était en ce moment au 20 mai, on ne pouvait pas supposer que le général autrichien fût accouru, dans l'espace de six jours, de Nice à Ivrée. Il se mit donc en marche pour traverser le col le 20 avant le jour. L'aide de camp Duroc et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a rien de mieux à faire.

Ce conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le Premier Consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition. Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice du conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière, de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la terre; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté : elle fait le bien comme une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

Le Premier Consul s'arrêta quelques instants avec les religieux, les remercia de leurs soins envers l'armée, et leur fit un don magnifique pour le soulagement des pauvres et des voyageurs.

Il descendit rapidement, suivant la coutume du pays, en se laissant glisser sur la neige, et arriva le soir même à Étroubles. Le lendemain, après quelques soins donnés au parc d'artillerie et aux vivres, il partit pour Aoste et pour Bard. Reconnaissant que ce qu'on lui avait dit était vrai, il résolut de faire passer son infanterie, sa cavalerie et les pièces de quatre par le sentier d'Albaredo, ce qui était possible en réparant ce sentier. Toutes les troupes devaient aller prendre possession du débouché des montagnes en avant d'Ivrée, et le Premier Consul, en attendant, devait essayer quelque tentative sur le fort, ou bien trouver des moyens de tourner l'obstacle en faisant passer son artillerie par un des cols voisins. Il chargea le général Lecchi, à la tête des Italiens, de s'élever sur la gauche, de pénétrer par la route de Grassoney dans la vallée de la Sesia, laquelle aboutit près du Simplon et du lac Majeur. Ce mouvement avait pour but de dégager le chemin du Simplon, de donner la main à un détachement qui en descendait, et de reconnaître enfin toutes les voies praticables aux voitures. Le Premier Consul s'occupa en même temps du fort de Bard. On était en possession de la seule rue composant le bourg, mais à la condition de la traverser sous une telle pluie de feu, qu'il n'y avait guère moyen de passer avec un matériel d'artillerie, le trajet ne fût-il que

de deux ou trois cents toises. On somma le commandant, mais celui-ci répondit avec fermeté, en homme qui appréciait l'importance du poste confié à son courage. La force donc pouvait seule nous rendre maîtres du passage. L'artillerie qu'on avait braquée sur la montagne d'Albaredo ne produisant pas grand effet, on tenta une escalade sur la première enceinte du fort; mais quelques braves grenadiers et un excellent officier, Dufour, y furent inutilement blessés ou tués. Dans ce moment, les troupes cheminaient par le sentier d'Albaredo. Quinze cents travailleurs avaient fait à ce sentier les ouvrages les plus urgents. On avait élargi les endroits trop resserrés au moyen de quelques levées de terre, diminué les pentes trop rapides en creusant des marches pour retenir les pieds, jeté ailleurs des troncs d'arbres pour former des ponts sur quelques ravins trop difficiles à franchir. L'armée s'avançait successivement homme à homme, les cavaliers menant leurs chevaux par la bride. L'officier autrichien qui commandait le fort de Bard voyait ainsi défiler nos colonnes, désespéré de ne pouvoir arrêter leur marche; et il mandait à M. de Mélas qu'il était témoin du passage de toute une armée, infanterie et cavalerie, sans avoir le moyen d'y mettre obstacle, mais il répondait sur sa tête qu'elle arriverait sans une seule pièce de canon.

Pendant ce temps, notre artillerie faisait une tentative des plus hardies : c'était de faire passer une pièce sous le feu même du fort, à la faveur de la nuit. Malheureusement l'ennemi, averti par le bruit, jeta des pots à feu qui éclairèrent la route comme en plein jour, et lui permirent de la couvrir d'une grêle de projectiles. Sur treize canonniers qui s'étaient aventurés à traîner cette pièce de canon, sept furent tués ou blessés. Il y avait là de quoi décourager les plus braves gens, lorsqu'on s'avisa d'un moyen ingénieux, mais fort périlleux encore. On couvrit la rue de paille et de fumier; on disposa des étoupes autour des pièces, de manière à empêcher le moindre retentissement de ces masses de métal sur leurs affûts; on les dételа, et de courageux artilleurs, les traînant à bras, se hasardèrent à les passer sous les batteries du fort, le long de la rue de Bard. Ce moyen leur réussit parfaitement. L'ennemi, qui de temps en temps tirait par précaution, atteignit un certain nombre de nos canonniers; mais bientôt, malgré ce feu, toute la grosse artillerie se trouva transportée au delà du défilé, et ce redoutable obstacle, qui avait donné au Premier Consul plus de soucis que le Saint-Bernard lui-même, se trouva vaincu. Les chevaux de l'artillerie avaient pris le sentier d'Albaredo.

Tandis que s'exécutait cette opération si hardie, Lannes, marchant en avant à la tête de son infanterie, enleva le 22 mai la ville d'Ivrée, qui n'avait pas été réparée depuis les guerres de Louis XIV, et que, par un pressentiment singulier, mais tardif, l'état-major autrichien faisait armer dans le moment. Les défenses d'Ivrée consistaient dans une citadelle détachée du corps de la place, et dans une enceinte bastionnée. Le brave général Watrin, à la tête de sa

division, assaillit la citadelle, Lannes se porta lui-même sur le corps de la place, et les soldats les enlevèrent l'une et l'autre à l'escalade. Il y avait là cinq à six mille Autrichiens, dont moitié de cavalerie, qui se retirèrent en toute hâte. Lannes leur fit des prisonniers, les poussa hors de la vallée, et vint prendre position à l'entrée de la plaine du Piémont, aux points désignés par le Premier Consul. Quelques jours plus tard, la ville d'Ivrée, défendue par les Autrichiens, devenait non pas un obstacle insurmontable, mais un grave embarras. On y trouva du canon et des vivres; on acheva de l'armer, de l'approvisionner, de manière à en faire, en cas d'échec, l'un des appuis de notre ligne de retraite.

Sur ces entrefaites, le général Chabran descendait avec sa division par le petit Saint-Bernard, et comme cette division comptait beaucoup de conscrits récemment incorporés, on lui confia le blocus du fort de Bard, qui ne devait pas tarder à se rendre quand il se verrait sans ressource, et dépassé d'ailleurs par l'artillerie, dont il ne pouvait plus arrêter la marche. Le général Thurreau, à la tête d'un corps de quatre mille hommes, emportait le débouché de Suze, faisait quinze cents prisonniers, prenait du canon. Il était obligé de s'arrêter à l'entrée de la vallée, entre Suze et Bussolino. Le général Lecchi, avec les Italiens, tournait la vallée de la Sesia, repoussait la division de Rohan, lui enlevait quelques centaines d'hommes, venait dégager le débouché du Simplon et donner la main à un détachement de la division laissée en Suisse au début de la campagne. Enfin le corps du général Moncey, longuement échelonné dans la vallée du Saint-Gothard, en gravissait les hauteurs.

Ainsi le mouvement général de l'armée s'opérait sur tous les points avec un succès complet. Il fallait enfin sortir de la vallée d'Aoste. Lannes, toujours à l'avant-garde, quitta cette vallée le 26 mai (6 prairial), et n'hésita plus à se montrer en plaine. Le général autrichien Haddick était chargé de fermer, avec quelques mille hommes d'infanterie et sa nombreuse cavalerie, ce débouché des Alpes. Il était couvert par une petite rivière, la Chiusella, qui se jette dans la Doria-Baltea. Un pont servait à traverser cette rivière. Lannes y marcha vivement avec son infanterie. Un feu d'artillerie soudain et bien dirigé accueillit nos bataillons, mais ne les empêcha pas d'avancer. Le brave colonel Macon entra dans le lit de la rivière avec sa demi-brigade, le franchit au-dessus et au-dessous du pont, et s'éleva sur la rive opposée. La cavalerie autrichienne, commandée par le général Palfy, voulut alors charger cette demi-brigade. Ce général tomba mort, et ses cavaliers furent dispersés. Les Français, rejoints par le reste de la division Lannes, s'avancèrent en poursuivant l'ennemi avec leur vivacité accoutumée. Le général Haddick, profitant du désordre de cette poursuite, lança ses escadrons avec beaucoup d'à-propos. La 6e légère fut obligée de s'arrêter; mais la 22e, formée en colonne serrée, repoussa uniquement par son feu cette nouvelle charge de la cavalerie autrichienne. Quelques mille chevaux s'ébranlèrent alors à la fois pour tenter un

dernier effort sur notre infanterie. Les 40e et 22e demi-brigades, formées en carré, soutinrent avec une rare fermeté ce redoutable choc. Trois fois elles furent chargées, et trois fois les escadrons ennemis vinrent échouer devant leurs baïonnettes. Le général Haddick, se voyant hors d'état de résister à l'avant-garde de l'armée française, donna l'ordre de la retraite, et, après avoir perdu beaucoup d'hommes morts ou blessés, et quelques prisonniers, céda la plaine du Piémont à Lannes, et se retira derrière l'Orco. Lannes continua sa marche, et le 28 mai (8 prairial) se porta sur Chivasso, au bord du Pô. Les Autrichiens, frappés de cette invasion subite, se hâtaient de faire évacuer Turin. Des barques descendaient le Pô, chargées de blé, de riz, de munitions et de blessés. Lannes s'empara de tous ces convois. L'abondance préparée par les Autrichiens pour leur armée allait faire les délices de la nôtre.

Treize jours s'étaient écoulés, et la prodigieuse entreprise du Premier Consul avait complètement réussi. Une armée de quarante mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, avait passé, sans routes frayées, les plus grandes montagnes de l'Europe, traînant à force de bras son matériel sur la neige, ou le poussant sous le feu meurtrier d'un fort qui tirait à bout portant. Une division de cinq mille hommes avait descendu le petit Saint-Bernard; une autre de quatre mille avait débouché par le mont Cenis; un détachement occupait le Simplon; enfin un corps de quinze mille Français, sous le général Moncey, était au sommet du Saint-Gothard. C'étaient soixante et quelques mille soldats qui allaient entrer en Italie, séparés encore, il est vrai, les uns des autres par d'assez grandes distances, mais certains de se rallier bientôt autour d'une masse principale de quarante mille hommes, qui débouchait par Ivrée, au centre du demi-cercle des Alpes.

MIGNET

M. Mignet, né à Aix le 8 mai 1796, mort en 1884, un des plus distingués parmi les historiens de l'école philosophique, a écrit une *Histoire de la Révolution française* (1824), et une foule de portraits, de notices, d'études biographiques d'une grande valeur. *Antonio Perez* (1845), *Marie Stuart* (1851), *Charles-Quint* (1854), *Eloges historiques* (1864), *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint* (1875), sont autant de livres complets; d'autres travaux d'une moindre étendue ont été réunis en 1852 sous le titre de *Portraits et notices historiques et littéraires.*

Histoire de la Révolution française, 1re édition, 1824, 2 vol. in-8; *Négociations relatives à la succession d'Espagne, avec une introduction*, 1836-1842, 4 vol. in-8; *Notices et Mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales*, 1843, 2 vol. in-8; *Vie de Franklin*, 1848; *Histoire de Marie-Stuart*, 1851, 2 vol.; *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*, 1854; *Éloges historiques*, 1864, in-18; *Antonio Perez et Philippe II*, 1874, 4e édition; *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, 1875, 2 vol.

ENSEIGNEMENTS QU'OFFRE LA VIE DE FRANKLIN

« Né dans l'indigence et dans l'obscurité, dit Franklin en écrivant ses Mémoires, et y ayant passé mes premières années, je me suis élevé dans le monde à un état d'opulence, et j'y ai acquis quelque célébrité. La fortune ayant continué à me favoriser même à une époque de ma vie déjà avancée, mes descendants seront peut-être charmés de connaître les moyens que j'ai employés pour cela, et qui, grâce à la Providence, m'ont si bien réussi; et ils peuvent servir de leçon utile à ceux d'entre eux qui, se trouvant dans des circonstances semblables, croiraient devoir les imiter. »

Ce que Franklin adresse à ses enfants peut être utile à tout le monde. Sa vie est un modèle à suivre. Chacun peut y apprendre quelque chose, le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, le simple citoyen comme l'homme d'État. Elle offre surtout des enseignements et des espérances à ceux qui, nés dans une humble condition, sans appui et sans fortune, sentent en eux le désir d'améliorer leur sort, et cherchent les moyens de se distinguer parmi leurs semblables. Ils y verront comment le fils d'un pauvre artisan, ayant lui-même travaillé longtemps de ses mains pour vivre, est parvenu à la richesse à force de labeur, de prudence et d'économie; comment il a formé tout seul son esprit aux connaissances les plus avancées de son temps, et plié son âme à la vertu par des soins et avec un art qu'il a voulu enseigner aux autres, comment il a fait servir sa science inventive et son honnêteté respectée au progrès du genre humain et au bonheur de sa patrie.

Peu de carrières ont été aussi pleinement, aussi vertueusement, aussi glorieusement remplies que celle de ce fils d'un marchand de savon de Boston, qui commença par couler du suif dans des moules de chandelles, se fit ensuite imprimeur, rédigea les premiers journaux américains, fonda les premières manufactures de papier dans ces colonies, dont il accrut la civilisation matérielle et les lumières; découvrit l'identité du fluide électrique et de la foudre; devint membre de l'Académie des sciences de Paris et de presque tous les

corps savants de toute l'Europe; fut auprès de la métropole le courageux agent des colonies soumises; auprès de la France et de l'Espagne le négociateur heureux des colonies insurgées, et se plaça à côté de George Washington comme fondateur de leur indépendance; enfin, après avoir fait le bien pendant quatre-vingt-quatre ans, mourut environné des respects des deux mondes comme un sage qui avait étendu la connaissance des lois de l'univers, comme un grand homme qui avait contribué à l'affranchissement et à la prospérité de sa patrie, et mérita non seulement que l'Amérique tout entière portât son deuil, mais que l'Assemblée constituante de France s'y associât par un décret public.

Sans doute il ne sera pas facile, à ceux qui connaîtront le mieux Franklin, de l'égaler. Le génie ne s'imite pas; il faut avoir reçu de la nature les plus beaux dons de l'esprit et les plus fortes qualités du caractère pour diriger ses semblables, et influer aussi considérablement sur les destinées de son pays. Mais, si Franklin a été un homme de génie, il a été aussi un homme de bon sens; s'il a été un homme vertueux, il a été aussi un homme honnête; s'il a été un homme d'État glorieux, il a été aussi un citoyen dévoué. C'est par ce côté du bon sens, de l'honnêteté, du dévouement, qu'il peut apprendre à tous ceux qui liront sa vie à se servir de l'intelligence que Dieu leur a donnée pour éviter les égarements des fausses idées; des bons sentiments que Dieu a déposés dans leur âme, pour combattre les passions et les vices qui rendent malheureux et pauvre. Les bienfaits du travail, les heureux fruits de l'économie, la salutaire habitude d'une réflexion sage qui précède et dirige toujours la conduite, le désir louable de faire du bien aux hommes, et par là de se préparer la plus douce des satisfactions et la plus utile des récompenses, le contentement de soi et la bonne opinion des autres : voilà ce que chacun peut puiser dans cette lecture.

Mais il y a aussi dans la vie de Franklin de belles leçons pour ces natures fortes et généreuses qui doivent s'élever au-dessus des destinées communes. Ce n'est point sans difficulté qu'il a cultivé son génie, sans effort qu'il s'est formé à la vertu, sans un travail opiniâtre qu'il a été utile à son pays et au monde. Il mérite d'être pris pour guide par ces privilégiés de la Providence, par ces nobles serviteurs de l'humanité, qu'on appelle les grands hommes. C'est par eux que le genre humain marche de plus en plus à la science et au bonheur. L'inégalité qui les sépare des autres hommes et que les autres hommes seraient tentés d'abord de maudire, ils en comblent promptement l'intervalle par le don de leurs idées, par le bienfait de leurs découvertes, par l'énergie féconde de leurs impulsions. Ils élèvent peu à peu jusqu'à leur niveau ceux qui n'auraient jamais pu y arriver tout seuls. Ils les font participer ainsi aux avantages de leur bienfaisante inégalité, qui se transforme bientôt pour tous en égalité d'un ordre supérieur. En effet, au bout de quelques générations, ce qui était le génie d'un homme devient le bon sens du genre humain, et une nouveauté

hardie se change en usage universel. Les sages et les habiles des divers siècles ajoutent sans cesse à ce trésor commun où puise l'humanité, qui, sans eux, serait restée dans sa pauvreté primitive, c'est-à-dire dans son ignorance et dans sa faiblesse. Poussons donc à la vraie science, car il n'y a pas de vérité qui, en détruisant une misère, ne tue un vice. Honorons les hommes supérieurs, et proposons-les en imitation; car c'est en préparer de semblables, et jamais le monde n'en a eu un besoin plus grand.

(Portraits et notices.)

MICHELET

Jules Michelet, né à Paris le 21 août 1798, est mort à Hyères le 9 février 1874. Sa vie est concentrée tout entière dans l'étude de l'histoire. « Je ne suis qu'un professeur d'histoire, » disait-il lui-même. Professeur au collège Rollin, puis suppléant de M. Guizot à la Sorbonne, il remplaça Daunou en 1838 au Collège de France dans la chaire d'histoire et de morale. En 1845, « la chaire de Michelet devint une tribune dans laquelle, soutenu par les sympathies d'une jeunesse enthousiaste et qui accourait à flots pressés, il commença en faveur des idées démocratiques, et surtout contre la société de Jésus, cette active et brillante propagande qui a excité contre lui de si vives animosités ».

Au 2 décembre 1851, sa chaire lui fut retirée pour refus de serment, et il s'est attaché alors à écrire l'histoire, qu'il avait jusque-là enseignée. Il s'est fait une place à part parmi les historiens; il cherche bien moins à exposer les faits qu'à caractériser une époque par des tableaux pleins de couleur, puisés aux sources les plus abstruses et les moins étudiées; son style est vif, coloré, naïf parfois à la manière des chroniqueurs, hardi à l'extrême, et, ainsi qu'on l'a dit, « témérairement elliptique ». Dans ses écrits, les pensées se heurtent et jaillissent au milieu d'une profusion d'images; mais elles sont abondantes, originales, elles entraînent et forcent à réfléchir, à penser.

Michelet a publié, outre l'*Histoire de la Révolution*, 1843-1853, 7 vol. in-8, beaucoup d'autres ouvrages d'histoire

pour l'enseignement et des livres d'un genre tout différent : *la Sorcière*, 1862 ; *la Montagne*, 1868, tous accueillis par un succès ou du moins par une vogue considérable.

Principaux ouvrages historiques : le *Tableau chronologique de l'histoire moderne*, 1825 ; l'*Histoire de France*, dont la première édition en 16 vol. in-8 est de 1837-1867, et l'une des dernières de 1876, 17 vol. in-8 ; l'*Introduction à l'histoire universelle*, 1844 (3e édit.) ; les *Principes de la philosophie de l'histoire*, 1831, 2 vol. in-8, imités de Vico ; la *Traduction des Mémoires de Luther*, 1835, 2 vol. in-8 ; *le Précis de l'histoire moderne*, 1839, in-8.

Principaux ouvrages divers : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille*, 1844 ; *Du Peuple*, 1846 ; *l'Oiseau*, 1856 ; *l'Insecte*, 1857 ; *l'Amour*, 1858 ; *la Femme*, 1859 ; *la Mer*, 1861 ; *la Pologne martyre*, 1863 ; *la Bible de l'humanité*, 1864 ; *Nos fils*, 1869 ; *la France devant l'Europe*, Florence, 1871, in-18, etc.

HISTOIRE DE FRANCE

SIÈGE ET DESTRUCTION DE DINANT PAR PHILIPPE LE BON, DUC DE BOURGOGNE, ET PAR SON FILS CHARLES LE TÉMÉRAIRE (1466)

Au premier chant de l'alouette, les enfants de la *Verte Tente* [1] couraient déjà les champs, pillaient, brûlaient, mettant leur joie à désespérer, s'ils pouvaient « le vieux monna de duc et son fils Charlotteau ».

Il fallut endurer cela jusqu'en juillet, et alors même il n'y avait rien de prêt. Le duc, profondément blessé, devenait de plus en plus sombre. Il ne manquait pas de gens autour de lui pour l'aigrir ; un jour qu'il se mettait à table, il ne voit pas ses mets accoutumés ; il mande les gens de sa dépense : « Voulez-vous donc me tenir en tutelle ?

— Monseigneur, les médecins défendent... »

Alors, s'adressant aux seigneurs qui sont là :

« Mes gens d'armes partent-ils donc enfin ?

— Monseigneur, petite est l'apparence ; ils ont été si mal payés, qu'ils ont peur de venir ; ce sont des gens ruinés, leurs habits sont en pièces, il faut que les capitaines les rhabillent. »

Le duc entra dans une grande colère :

« J'ai pourtant tiré de mon trésor deux cent mille couronnes d'or

1. Ils se désignaient ainsi parce qu'ils n'avaient d'autre demeure que la campagne et la forêt.

Il faudra donc que je paye mes gens d'armes moi-même!... Suis-je donc mis en oubli? »

En disant cela, il renversa la table et tout ce qui était dessus, sa bouche se tordit, il fut frappé d'apoplexie, on croyait qu'il allait mourir.... Il se remit pourtant un peu, et fit écrire partout que chacun fût prêt « sous peine de la hart ». La menace agit. On savait que le comte de Charolais était homme à la mettre à effet. Pour moins, on lui avait vu tuer un homme (un archer qu'il trouva mal en ordre dans une revue). Tout le monde craignait sa violence, les grands comme les petits. Ici surtout, dans une guerre dont le père et le fils faisaient une affaire d'honneur, une querelle personnelle, il y eût eu danger à rester chez soi.

Tous vinrent; il y eut trente mille hommes. Les Flamands de bon cœur rendirent à leur vieux seigneur le dernier service féodal dans une guerre wallonne. Les Wallons eux-mêmes du Hainaut, les nobles du pays de Liège, ne se faisaient aucun scrupule de concourir au châtiment de la ville maudite. La noblesse et les milices de Picardie furent amenées par Saint-Pol; marié par le roi le 1er août, il se trouva le 15 à l'armée de Namur avec toute sa famille, ses frères et ses enfants. Le comte de Charolais venait d'apprendre, avec le mariage de Saint-Pol, trois nouvelles du même jour, non moins fâcheuses, trois traités du roi avec les maisons de Bourbon, d'Anjou et de Savoie. En partant de Namur, il donna cours à sa colère, écrivant au roi une lettre furieuse, où il l'accusait d'appeler l'Anglais, de lui offrir Rouen, Dieppe, Abbeville, Dinant.

Il y avait pourtant, en bonne justice, une question dont il eût fallu avant tout s'enquérir. Ceux qu'on allait punir, étaient-ce bien ceux qui avaient péché? N'y avait-il pas plusieurs villes en une ville?

La vraie Dinant n'était-elle pas innocente? Lorsque dans un même homme nous trouvons si souvent l'*homme double* (et multiple!), était-il juste d'attribuer l'unité d'une personne à une ville, à un peuple?

Par quoi Dinant était-elle Dinant pour tout le monde. Par ses batteurs en cuivre, par ce qu'on appelait le *bon métier de la batterie*. Ce métier avait fait la ville, et la constituait; le reste des habitants, quelque nombreux qu'il fût, était un accessoire, une foule attirée par le succès et le profit. Il y avait, comme partout, des bourgeois, des petits marchands qui pouvaient aller et venir, vivre ailleurs. Mais les batteurs en cuivre devaient, quoi qu'il pût arriver, vivre là, mourir là; ils y étaient fixés, non seulement par leur lourd matériel d'ustensiles, grossi de père en fils, mais par la renommée de leurs fonds, achalandés depuis des siècles, enfin par une tradition d'art, unique, qui n'a point survécu. Ceux qui ont vu les fonts baptismaux de Liège et les chandeliers de Tongres, se garderont bien de comparer les *dinandiers* qui ont fait ces chefs-d'œuvre, à nos chaudronniers d'Auvergne et de Forez. Dans les mains des premiers, la batterie de cuivre fut un art qui le disputait au grand art de la

fonte. Dans les ouvrages de fonte, on sent souvent, à une certaine rigidité, qu'il y a eu un intermédiaire inerte entre l'artiste et le métal. Dans la batterie, la forme naissait immédiatement sous la main humaine, sous un marteau vivant comme elle, un marteau qui, dans sa lutte contre le dur métal, devait rester fidèle à l'art, battre juste, tout en battant fort; les fautes en ce genre de travail, une fois imprimées du fer au cuivre, ne sont guère réparables.

Ces dinandiers devaient être les plus patients des hommes, une race laborieuse et sédentaire. Ce n'étaient pas eux, à coup sûr, qui avaient compromis la ville. Pas davantage, les bourgeois propriétaires. Je doute même que les excès dussent être imputés aux maîtres des petits métiers qui faisaient le troisième membre de la cité. De telles espièglerie, selon toute apparence, n'étaient autre chose que des farces de compagnons ou d'apprentis. Cette jeunesse turbulente était d'autant plus hardie qu'en bonne partie elle n'était pas du lieu, mais flottante, engagée temporairement, selon le besoin de la fabrication. Légers de bagage et plus légers de tête, ces garçons étaient toujours prêts à lever le pied. Peut-être enfin, les choses les plus hardies furent-elles l'œuvre voulue et calculée des meneurs gagés de la France ou des bannis errants sur la frontière.

La ville ne fut plus elle-même, envahie qu'elle était par un peuple d'étrangers. Un matin, voilà tout le flot des pillards, des bandits, qui remonte la Meuse, et qui, de Loss en Huy, de Huy en Dinant, de plus en plus grossi d'écume, vient finalement s'engouffrer là.

Les terribles hôtes de Dinant, non contents de piller et de brûler tout autour, arrangèrent une farce outrageuse qui devait irriter encore le duc contre la ville et la perdre sans ressource. Sur un bourbier plein de crapauds (en dérision des Pays-Bas et du roi des eaux sales?) ils établirent une effigie du duc, ducalement habillé aux armes de Philippe le Bon. « Le voilà, le trône du grand crapaud! » Le duc et le comte l'apprirent; ils jurèrent que s'ils prenaient la ville, ils en feraient exemple, comme on faisait aux temps anciens, la détruisant et labourant la place, y semant le sel et le fer.

Les insolents ne s'en souciaient guère. Des murs de neuf pieds d'épaisseur, quatre-vingts tours, c'était un bon refuge. Dinant avait été assiégée, disait-on, dix-sept fois, et par des empereurs et des rois, jamais prise. Si le bourgeois eût osé témoigner des craintes, ceux de la *Verte Tente* lui auraient demandé s'il doutait de ses amis de Liège; au premier signal, il en aurait quarante mille à son secours.

Leur assurance dura jusqu'au mois d'août. Mais, quand ils virent cette armée si lente à se former, cette armée impossible, qui se formait pourtant et qui s'ébranlait de Namur, plus d'un, de ceux qui criaient le plus fort, s'en alla tout doucement. Ils se rappelaient un peu tard le point d'honneur des enfants de la *Verte Tente*, qui, conformément à leur nom, se piquaient de ne pas loger sous un toit.

Il y eut deux sortes de personnes qui ne partirent point : d'une part, les bourgeois et batteurs en cuivre, incorporés en quelque sorte à la ville par leurs maisons et leurs vieux ateliers, par leur important matériel, ils calculaient que leurs formes seules valaient cent mille florins du Rhin. Comment les transporter? Ils restaient là, sans se décider, à la garde de Dieu. Les autres, bien différents, étaient des hommes terribles, de furieux ennemis de la maison de Bourgogne, si bien connus et désignés qu'ils n'avaient pas chance de vivre ailleurs, et qui peut-être ne s'en souciaient plus.

Ceux-ci, d'accord avec la populace, étaient prêts à faire tout ce qui pouvait rendre le traité impossible. Bouvignes, pour augmenter la division dans Dinant, avait envoyé un messager : on lui coupa la tête; puis un enfant avec une lettre : l'enfant fut mis en pièces.

Le lundi 18 août, arriva l'artillerie. Le maître de l'artillerie, le sire de Hagenbach, fit ses approches en plein jour, et abattit moitié des faubourgs. Ceux de la ville, sans s'étonner, allèrent brûler le reste. Sommés de se rendre, ils répondirent avec dérision, criant au comte que le roi et ceux de Liège le délogeraient bientôt.

Vaines paroles. Le roi ne pouvait rien. Il en était à tripler les taxes. La misère était extrême en France, la peste éclatait à Paris. Tout ce qu'il put, ce fut de charger Saint-Pol de rappeler que Dinant était sous sa sauvegarde. Or c'était en grande partie pour cela qu'on voulait la détruire.

Mais si le roi ne faisait rien, Liège pouvait-elle manquer à Dinant dans son dernier jour? Elle avait promis un secours, dix hommes de chacun des trente-deux métiers, en tout trois cent vingt hommes; la plupart ne vinrent pas. Elle avait donné à Dinant un capitaine liégeois, qui la quitta bientôt. Le 19 août arrive à Liège une lettre où Dinant rappelle que, sans l'espoir d'un secours efficace, elle ne se serait pas laissé assiéger. Les magistrats disent au peuple, en lisant la lettre : « Ne vous souciez; si nous voulons procéder avec ordre, nous ferons bien lever le siège. » Autre lettre de Dinant le même jour, mais elle ne fut pas lue.

Le comte de Charolais ne songeait point à faire un siège en règle. Il voulait écraser Dinant avant que les Liégeois eussent le temps de se mettre en marche. Il avait concentré sur ce point une artillerie formidable qui, avec ses charrois, se prolongeait sur la route pendant trois lieues.

Le 18, les faubourgs furent rasés. Le 19, les canons, mis en batterie sur les ruines des faubourgs, battirent les murs presque à bout portant. Le 20 et le 21, ils ouvrirent une large brèche. Les Bourguignons pouvaient donner l'assaut le samedi ou le dimanche (23-24 août). Mais les assiégés se battaient avec une telle furie que le vieux duc voulut attendre encore, craignant que l'assaut ne fût trop meurtrier.

La promptitude extraordinaire avec laquelle le siège était conduit, montre assez qu'on craignait l'arrivée des Liégeois. Cependant, du 20 au 24, rien ne se fit à Liège. Il semble que, pendant ce temps,

on attendait quelque secours des princes de Bade; il n'en vint pas, et le peuple perdit du temps à briser leurs statues. Le dimanche 24 août, pendant que Dinant combattait encore, les magistrats de Liège reçurent deux lettres, et le peuple décida que le 26 il se mettrait en route. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'il ne sortait jamais qu'avec l'étendard de Saint-Lambert, que le chapitre lui confiait; le chapitre était dispersé. Les autres églises, consultées sur ce point, répondirent que la chose ne les regardait point. Telle à peu près fut la réponse de Guillaume de la Marche, que l'on priait de porter l'étendard. Tout cela traîna et fit remettre le départ au 28.

Mais Dinant ne pouvait attendre. Dès le 22, les bourgeois avaient demandé grâce, éperdus qu'ils étaient dans cet enfer de bruit et de fumée, dans l'horrible canonnade qui foudroyait la ville. Mêmes prières le 24, et mieux écoutées; le duc venait d'apprendre que les Liégeois devaient se mettre en mouvement; il se montrait moins dur. L'espoir rentrant dans les cœurs, tous voulant se livrer, un homme réclama, l'ancien bourgmestre Guérin; il offrit, si l'on voulait combattre encore, de porter l'étendard de la ville : « Je ne me fie à la pitié de personne; donnez-moi l'étendard, je vivrai ou mourrai avec vous. Mais, si vous vous livrez, personne ne me trouvera, je vous le garantis! ». La foule n'écoutait plus, tous criaient : « Le duc est un bon Seigneur; il a bon cœur, il nous fera miséricorde ». Pouvait-il ne pas faire grâce, dans un jour comme celui du lendemain? c'était la fête de son aïeul, du bon roi saint Louis (25 août 1466).

Ceux qui ne voulaient pas de grâce s'enfuirent la nuit; les bourgeois et batteurs en cuivre, débarrassés de leurs défenseurs, purent enfin se livrer. Les troupes commencèrent à occuper la ville le lundi à cinq heures du soir, et, le lendemain à midi, le comte fit son entrée. Il entra, précédé des tambours, des trompettes, et (conformément à l'usage antique) des fols et farceurs d'office, qui jouaient leur rôle aux actes les plus graves, traités, prises de possession.

Le plus grand ordre était nécessaire. Quelques obstinés occupaient encore de grosses tours où l'on ne pouvait les forcer. Le comte défendit de faire aucune violence, de rien prendre, même de rien recevoir, excepté les vivres. Quelques-uns ayant violé sa défense, il prit trois des coupables, les fit passer trois fois à travers le camp, puis mettre au gibet.

Le soldat se contint assez tout le mardi, le mercredi matin. Les pauvres habitants commençaient à se rassurer. Le mercredi 27, l'occupation de la ville étant assurée, rien ne venant du côté de Liège, le duc examina en conseil à Bouvignes ce qu'il fallait faire de Dinant. Il fut décidé que, tout devant être donné à la justice et à la vengeance, à la majesté outragée de la maison de Bourgogne, on ne tirerait rien de la ville, qu'elle serait pillée le jeudi et le vendredi, brûlée le samedi (30 août), démolie, dispersée, effacée.

Cet ordre dans le désordre ne fut pas respecté, à la grande indignation du vieux duc. On avait trop irrité l'impatience du soldat

par une si longue attente. Le 27 même, après le dîner, chacun se levant de table, mit la main sur son hôte, sur la famille avec laquelle il vivait depuis deux jours : « Montre-moi ton argent, ta cachette, et je te sauverai. »

Quelques-uns, plus barbares, pour s'assurer des pères, saisissaient les enfants.

Dans le premier moment de violence et de fureur, les pillards tiraient l'épée les uns contre les autres. Puis ils firent la paix; chacun s'en tint à piller son logis, et la chose prit l'ignoble aspect d'un déménagement: ce n'étaient que charrettes, que brouettes, qui roulaient hors la ville. Quelques-uns (des seigneurs et non des moindres) imaginèrent de piller les pillards, se postant sur la brèche et leur tirant ce qu'ils avaient de bon.

Le comte prit pour lui ce qu'il appelait sa justice : des hommes à noyer, à pendre. Il fit tout d'abord, au plus haut, sur la montagne qui domine l'église, mettre au gibet le bombardier de la ville, pour avoir osé tirer contre lui. Ensuite on interrogea les gens de Bouvignes, les vieux ennemis de Dinant, on leur fit désigner ceux qui avaient prononcé les blasphèmes contre le duc, la duchesse et le comte. Ils en montrèrent, dans leur haine acharnée, huit cents, qui furent liés deux à deux et jetés à la Meuse. Mais cela ne suffit pas aux gens de justice qui suivaient l'enquête; ils firent cette chose odieuse, impie, de prendre les femmes et, par force ou terreur, de les faire témoigner contre les hommes, contre leurs maris ou leurs pères.

La ville était condamnée à être brûlée le samedi 30. Mais on savait que les Liégeois devaient tous, en corps de peuple, de quinze ans à soixante, partir le jeudi 28 août; ils seraient arrivés le 30. Il fallait, pour être en état de les recevoir, tirer le soldat de la ville, l'arracher à sa proie subitement, le remettre, après un tel désordre, en armes et sous drapeaux. Cela était difficile, dangereux peut-être, si l'on voulait user de contrainte. Des gens ivres de pillage n'auraient connu personne.

Le vendredi 29, à une heure de nuit, le feu prend au logis du neveu du duc, Adolphe de Clèves, et de là court avec furie. Si, comme tout porte à le croire, le comte de Charolais ordonna le feu, il n'avait pas prévu qu'il serait si rapide. Il gagna en un moment les lieux où l'on avait entassé les trésors des églises. On essaya en vain d'arrêter la flamme. Elle pénétra dans la maison de ville, où étaient les poudres. Elle atteignit aux combles, à la forêt de l'église Notre-Dame, où l'on avait enfermé, entre autres choses précieuses, de riches prisonniers pour les rançonner. Hommes et biens, tout brûla. Avec les tours brûlèrent les vaillants qui y tenaient encore.

Avant que la flamme enveloppât toute la ville, on avait fait sortir les prêtres, les femmes et les enfants. On les menait vers Liége pour y servir de témoignage à cette terrible justice, pour y être un vivant *exemple*... Quand ces pauvres malheureux sortirent, ils se retournèrent pour voir encore une fois la ville où ils laissaient leur

âme, et alors ils poussèrent deux ou trois cris seulement, mais si lamentables, qu'il n'y eut pas de cœur d'ennemi qui n'en fût saisi de pitié, d'horreur.

Le feu brûla, dévora tout, en long, en large et profondément. Puis, la cendre se refroidissant peu à peu, on appela les voisins, les envieux de la ville, à la joyeuse besogne de démolir les murs noircis, d'emporter et disperser les pierres.

On les payait par jour; ils l'auraient fait pour rien.

Quelques malheureuses femmes s'obstinaient à revenir. Elles cherchaient. Mais il n'y avait guère de vestiges. Elles ne pouvaient pas même reconnaître où avaient été leurs maisons.

L'OISEAU

L'HIRONDELLE

L'hirondelle s'est, sans façon, emparée de nos demeures; elle loge sous nos fenêtres, sous nos toits, dans nos cheminées. Elle n'a point du tout peur de nous. On dira qu'elle se fie à son aile incomparable; mais non : elle met aussi son nid, ses enfants, à notre portée. Voilà pourquoi elle est devenue la maîtresse de la maison. Elle n'a pas pris seulement la maison, mais notre cœur.

Dans un logis de campagne où mon beau-père faisait l'éducation de ses enfants, l'été il leur tenait la classe dans une serre où les hirondelles nichaient, sans s'inquiéter du mouvement de la famille, libres dans leurs allures, tout occupées de leur couvée, sortant par la fenêtre et rentrant par le toit, jasant avec les leurs très haut, et plus haut que le maître, lui faisant dire, comme disait saint François : « Sœurs hirondelles, ne pourriez-vous vous taire? »

Le foyer est à elles. Où la mère a niché, nichent la fille et la petite-fille. Elles y reviennent chaque année; leurs générations s'y succèdent plus régulièrement que les nôtres. La famille s'éteint, se disperse; la maison passe à d'autres mains; l'hirondelle y revient toujours; elle y maintient son droit d'occupation.

C'est ainsi que cette voyageuse s'est trouvée le symbole de la fixité du foyer. Elle y tient tellement que la maison réparée, démolie en partie, longtemps troublée par les maçons, n'en est pas moins souvent reprise et occupée par ces oiseaux fidèles, de persévérant souvenir.

C'est l'*oiseau du retour*. Si je l'appelle ainsi, ce n'est pas seulement pour la régularité du retour annuel, mais pour son allure même, et la direction de son vol, si varié, mais pourtant circulaire, et qui revient toujours sur lui.

Elle tourne et *vire* sans cesse, elle plane infatigablement autour du même espace et sur le même lieu, décrivant une infinité de courbes gracieuses qui varient, mais sans s'éloigner. Est-ce pour suivre sa proie, le moucheron qui danse et flotte en l'air? Est-ce pour exercer sa puissance, son aile infatigable, sans s'éloigner du

nid? N'importe, ce vol circulaire, ce mouvement éternel de retour, nous a toujours pris les yeux et le cœur, nous jetant dans le rêve, dans un monde de pensées.

HENRI MARTIN

Henri Martin, né à Saint-Quentin le 20 février 1810, est mort à Paris en 1883. Il commença sa carrière littéraire en écrivant des romans avec son ami Félix Davin. Puis avec MM. H. Lister et Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) il se voua aux études historiques, qui désormais furent le but capital de sa vie. Il remania trois fois son grand ouvrage, l'*Histoire de France* (1834-1846, 1838-1853, 1855-1860, 15 et 17 vol. in-8). Ce livre important, « qui allie heureusement au besoin d'exactitude dans les faits un sentiment philosophique très élevé, est demeuré une des œuvres les plus consciencieuses du siècle ». En 1858, l'Académie française lui accorda le second prix Gobert, même du vivant d'Augustin Thierry, dont la mort en 1856 permit à l'Académie de décerner à H. Martin le premier prix de cette fondation célèbre. En 1869 l'Institut désigna cet ouvrage pour le prix biennal de 20 000 francs.

En 1847, H. Martin avait résumé la philosophie de l'histoire de France dans son livre : *De la France, de son génie et de ses destinées*, in-12. Il avait été reçu membre de l'Académie française en 1878.

Le style de H. Martin a la simplicité et la sobriété qui conviennent à l'historien, mais la chaleur du récit l'élève parfois à l'éloquence sincère qu'inspirent les grandes choses. Il devient aisément énergique et vigoureux quand le cœur de l'écrivain est remué pour l'honneur de la France, par toutes les nobles idées qu'éveillent en lui le patriotisme, l'ardente passion du progrès et l'amour de la liberté.

Citons aussi de H. Martin *Vercingétorix*, drame héroïque, 1865, in-18.

HISTOIRE DE FRANCE [1]

L'ART ITALIEN AU XVIe SIÈCLE

Malgré les calamités qui avaient frappé depuis vingt ans la péninsule et les calamités plus grandes qui la menaçaient, l'épanouissement de l'art italien était encore plus magnifique à l'époque de la conférence de Bologne qu'au temps de l'invasion de Charles VIII. L'art italien, qui, dès la fin du siècle précédent, paraissait avoir atteint les dernières limites du possible, avait continué sa marche, avait gravi sur des sommets où jamais le pied de l'homme ne s'était posé : tandis que le vieux Léonard de Vinci achevait majestueusement sa carrière comme un astre qui descend avec lenteur vers l'occident, sans avoir rien perdu de ses rayons, tandis que Giorgion, mourant avant l'âge, léguait l'école de Venise à ses éclatants émules, Titien et Véronèse, qui semblaient tremper leurs pinceaux l'un dans les flots d'or du soleil couchant, l'autre dans la lumière argentée des brillantes nuits du midi, tandis que le Corrège cachait dans une petite ville de Lombardie un talent qu'eût adoré Athènes aux jours les plus doux du règne des Grâces, on avait vu se lever dans Florence et dans Rome deux génies surhumains qui défient toute comparaison et tout jugement, deux de ces hommes qui dépassent tellement les proportions humaines et qui s'élèvent si près des archétypes éternels, que l'antiquité rêverait dans leurs pareils des incarnations de la divinité. Tout historien, de quelque nation européenne qu'il raconte les fastes, doit s'incliner en passant devant ces deux colosses, qui dominent et domineront durant de longs âges l'art moderne tout entier; Michel-Ange et Raphaël appartiennent à l'Europe et à l'univers. On a voulu voir dans Michel-Ange l'expression du XVIe siècle, la conclusion et le résumé du moyen âge et spécialement du génie florentin : sans doute il procède de Dante et des peintres du Campo-Santo, il procède même de plus loin, d'Homère et de la Bible; mais il n'est pas là tout entier, il part de la Divine Comédie, de l'Iliade et de la Genèse pour s'élancer dans des abîmes inconnus : il y a en lui autant de l'avenir que du passé, seulement l'avenir qu'il annonce est plein de mystères comme ces prophètes impénétrables et terribles qu'il a évoqués du fond des antiques traditions; le Christ du *Jugement dernier* n'est pas plus le Jésus des artistes du moyen âge que le Jupiter olympien; c'est un Dieu inconnu qui juge l'ancien monde et ouvre le nouveau. Tout Michel-Ange est dans un mot, le mot suprême des formules magiques de l'Orient, PUISSANCE.

Michel-Ange est l'ange des ténèbres divines, des nuages du Sinaï; Raphaël est l'esprit de lumière, d'harmonie et d'amour, la blanche vision du Thabor. Le sculpteur du Moïse et le peintre de la Transfiguration ont donné chacun leur propre symbole dans ces deux ouvrages; leur caractère, leur figure et leur vie répondirent à leur

mission, Michel-Ange vécut austère, impénétrable et solitaire; Raphaël, radieux et traînant tous les cœurs après lui, marchait entouré de cinquante bons et vaillants élèves comme un monarque au milieu de sa cour; « cet homme, qu'aimaient non seulement les hommes, mais les animaux privés de raison, faisait régner partout l'harmonie et la joie sereine autour de lui » (Vasari). Raphaël a réalisé dans l'art le problème que la science poursuit encore, la fusion du moyen âge et de l'antiquité, de la religion et de la philosophie; la pensée, le cœur et l'imagination n'ont encore rien conçu au delà : Raphaël unit la terre au ciel; c'est le peintre du Paradis, mais d'un paradis plus vaste et plus véritablement divin que celui du XIIIe siècle, d'un paradis où se rencontrent, autour du Christ, Socrate et saint Paul, Platon et saint Jean, Aristote et saint Thomas d'Aquin, Alexandre et Charlemagne, l'école d'Athènes et le concile de Nicée. Raphaël c'est Léonard et Pérugin réunis et complétés par l'inspiration directe d'Athènes. C'était bien à Rome, la ville de l'unité, que devait fleurir l'artiste de l'harmonie universelle : la grande Florence elle-même ne suffisait pas à former et à inspirer cet homme. A Rome appartenait la gloire de donner au monde ce nouveau catholicisme de l'art, dont Raphaël a été le législateur inspiré, et Léon X, le pontife et le plus zélé croyant. Raphaël a résumé son génie dans le type de la Vierge, expression suprême de ce culte du principe féminin qui avait passé par tant de phases, depuis la mystérieuse déesse de Saïs, et la grande mère de Phrygie : la madone de Raphaël est l'idéal complet de la femme; elle absorbe, dans son incomparable perfection, la grâce sensuelle de la Vénus, la beauté intellectuelle de la Pallas, et le sentiment, la beauté morale de la Vierge du XIIIe siècle.

Raphaël était dans toute sa splendeur lorsque François Ier visita l'Italie, et ce soleil éclatant semblait devoir longtemps remplir l'horizon : il ne tarda pas cependant à s'éteindre; le Sanzio fut enlevé dans sa fleur comme pour qu'il demeurât dans l'imagination des hommes brillant d'une éternelle jeunesse, ainsi que ces types divins de la mythologie qu'a surpassés son pinceau (avril 1520). Après le Sanzio, plus de progrès possible; la marche triomphale de l'art, inaugurée dans Florence, avec la vierge de Cimabué, aux acclamations de l'Italie, vient s'arrêter devant la tombe de Raphaël; au pied de cette tombe, Andréa del Sarto, génie austère et doux, issu à la fois de Raphaël et de Michel-Ange, se lève comme le dernier de cette race auguste, annonçant, par sa mélancolie le pressentiment de la décadence et l'art italien prêt à s'ensevelir dans son triomphe même.

L'orgueilleuse Renaissance était loin de le croire; en ce moment même, après avoir porté les arts de la forme humaine à la plus haute perfection que puisse atteindre le libre essor du génie individuel, la Renaissance s'efforçait de vaincre également le moyen âge dans l'art collectif dont les combinaisons mystérieuses doivent exprimer la pensée des sociétés tout entières, dans l'architecture.

Déjà l'architecture civile était sa conquête, et Brunelleschi et ses disciples avaient abordé avec une heureuse et prudente hardiesse l'architecture religieuse; un artiste plus audacieux, Bramante d'Urbin, ne vit dans le dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs que l'embryon d'une conception gigantesque : il proposa à Jules II d'abattre l'antique église de Saint-Pierre de Rome pour édifier à la place un temple qui écrasât de son immensité tous les monuments de l'antiquité et du moyen âge. « J'élèverai, s'écriait-il, la rotonde du Panthéon sur les voûtes du temple de la paix! » La Rome chrétienne en gémit jusque dans ses fondements; le sacré collège lui-même, si tiède qu'il fût dans la foi, s'émut en entendant retentir le marteau des démolisseurs sur la vénérable basilique, contemporaine des premiers âges du christianisme, qui abritait tant de saints tombeaux, qui avait vu se dérouler sous ses voûtes les fastes entiers de l'église romaine. Toute résistance fut inutile : l'inflexible Jules II avait parlé; les tombeaux des papes, les fresques, les mosaïques, les portraits des grands hommes, qui faisaient de la vieille basilique la métropole de l'histoire, aussi bien que de la religion, s'écroulèrent sous l'impatiente main de Bramante; Rome vit monter l'un sur l'autre vers le ciel les deux temples païens dont la superposition forma le grand temple de la Renaissance.

Jules II et Bramante, ces fougueux vieillards, tous deux pressés de jouir, poussèrent les travaux avec une telle furie, qu'en moins de huit ans (de 1506 à 1514) l'immense hémicycle du chœur fut élevé jusqu'à l'entablement, et les quatre grands arcs qui devaient porter le dôme, furent voûtés; mais la précipitation de la construction porta ses fruits, ces masses énormes fléchirent sous leur propre poids, et se fendirent de toutes parts; tout l'ensemble menaça ruine, Bramante en mourut (1514). Il fallut réparer et modifier profondément son œuvre; son plan, magnifique par le caractère autant que par les dimensions, ne fut point exécuté, et quoique les plus grands noms se soient succédé dans la conduite de l'œuvre, les principales parties de l'édifice furent plus ou moins gâtées, sauf la prodigieuse coupole que plus tard Michel-Ange suspendit dans les airs. (Édit. Furne-Jouvet.)

DURUY

M. Victor Duruy, élève de l'École normale, professeur d'histoire, membre de l'Institut, ministre de l'instruction publique (1863-1869), est né à Paris le 11 septembre 1811. Le rédacteur de ce livre ne saurait parler comme il le voudrait de cet historien éminent qui est depuis si longtemps pour lui un ami sûr, un guide précieux, un appui fraternel et dévoué. Nous n'osons insister assez sur la profondeur de

son savoir, la solidité de sa critique, l'élévation de ses vues, la brillante sobriété de son style. — On calomnierait notre justice en l'accusant de reconnaissance.

M. Duruy a publié depuis 1833 de nombreux ouvrages de géographie et d'histoire, principalement destinés aux études universitaires et qui ont été et sont encore très fréquemment réimprimés. Ses œuvres capitales sont l'*Histoire de la Grèce ancienne*, 1862, 2 vol. in-8, et l'*Histoire des Romains*, 1870-1885, 7 vol. in-8.

Une nouvelle édition de cet ouvrage, 1879-1885, 7 volumes grand in-8, est pour ainsi dire une œuvre nouvelle, grâce aux additions et aux retouches des parties les plus importantes, grâce aussi aux savantes illustrations qui reproduisent presque à chaque page du livre les monuments, les sculptures, les médailles antiques.

On en peut dire autant de l'*Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine*, 1887-1889, 3 vol. grand in-8, ouvrage composé sur le même plan que l'*Histoire des Romains* et avec le même succès.

HISTOIRE DES ROMAINS

ABDICATION ET MORT DE SYLLA (79-78)

Quand Sylla eut accompli son œuvre, il se retira, non par mépris des hommes ou dégoût du pouvoir : Sylla ne portait pas si haut les prétentions à la sagesse; il voulait voir fonctionner librement ce gouvernement sorti de ses mains. Cependant son abdication (79) parut un défi jeté à ses ennemis et une audacieuse confiance dans sa fortune. Mais les charges et le sénat remplis de ses créatures, tant d'hommes intéressés au maintien de ses lois, et ses dix mille cornéliens, ses cent vingt mille vétérans répandus dans l'Italie, dont il aurait pu d'un mot refaire une armée formidable, rendaient cette confiance peu dangereuse. On se rappelle que, chargeant un jour Crassus de traverser un pays dangereux, il lui avait dit : « Je te donne pour escorte ton père assassiné et toute ta famille égorgée. » Que de sanglants souvenirs protégeaient Sylla redevenu citoyen! Aux yeux mêmes des victimes, ces terribles destructeurs semblent porter en eux une invincible puissance qui briserait les poignards et qui émousserait les glaives. Marius, désarmé, fit reculer d'un regard le Cimbre venu pour l'égorger; et quand Sylla, renvoyant ses licteurs, descendit au milieu de la foule, tout le peuple frémit et trembla au contact de l'homme fatal.

Un jeune homme pourtant, le fils sans doute de quelque proscrit, l'insulta un jour et le poursuivit d'outrages jusqu'à sa maison. Sylla se contenta de dire : « Voilà une insolence qui empêchera les futurs dictateurs de faire comme moi; » et, en effet, ils n'ont point agi comme lui.

Les Grecs ont une gracieuse image qui est aussi une pensée philosophique : Hercule désarmé par Omphale; la Mollesse domptant la Force; la Vertu cédant à la Volupté. L'Hercule romain, lui aussi, laissait tomber ses armes. Autant que le pouvoir, Sylla aimait son indolence et les plaisirs. Il avait attendu, au milieu des débauches, jusqu'à quarante-sept ans pour occuper de hautes charges. De ce jour, il est vrai, il n'en était plus sorti; mais, dès qu'il crut sa mission achevée, il rentra dans son repos. Ses adieux au peuple furent dignes de cette royauté insolente qui abdiquait elle-même, et de cette foule qui se vendait pour un *congiarium*. Il la gorgea de viandes, de vins précieux, de mets recherchés, et avec une telle profusion, que chaque jour on en jeta dans le Tibre des quantités prodigieuses que le peuple repu avait laissées. Au milieu de ces réjouissances, Metella tomba daugereusement malade. Elle avait courageusement partagé sa bonne et sa mauvaise fortune, mais les prêtres défendirent au favori de Vénus de souiller sa maison par des funérailles; avant qu'elle expirât, il lui signifia un acte de divorce et la fit transporter dans une maison étrangère. Il n'ordonna pas moins, malgré sa loi, de célébrer avec magnificence la pompe funèbre.

Peu de mois après, comme il assistait à un combat de gladiateurs, une femme de haute naissance et très belle, Valeria, qui venait de faire divorce avec son mari, s'approcha de lui et arracha un fil de sa toge. Sylla s'en étonnant : « Je veux, dit-elle avoir une part de votre bonheur. » L'acte et les paroles de Valeria le séduisent. Il fait demander son nom, sa condition, et, au bout de quelques jours, il célébrait de nouvelles noces.

Retiré dans sa maison de Cumes, il y vécut une année encore; et, à voir cet homme passant ses journées à la chasse et à la pêche, dictant des Mémoires, lisant Aristote et Théophraste, ou mêlé parfois, dans de nocturnes orgies, à des mimes et à des histrions, qui eût reconnu l'ancien maître du monde? Deux jours avant sa mort, il travaillait au vingt-deuxième livre de ses Commentaires, qu'il légua à Lucullus avec la tutelle de son fils. Les derniers mots que traça sa main défaillante célébrèrent encore son bonheur. « Heureux et tout-puissant jusqu'à sa dernière heure, disait-il, comme les Chaldéens le lui avaient promis, il ne lui manquait que de pouvoir faire la dédicace du nouveau Capitole. » Cependant, au milieu de ses occupations tranquilles, parfois le maître impitoyable reparaissait. La veille de sa mort, apprenant qu'un magistrat de Pouzzoles tardait à payer la contribution fournie par la ville pour la reconstruction du Capitole, dans l'espoir de s'approprier l'argent quand Sylla ne serait plus, il le fit venir et étrangler auprès de son lit. Dans cette colère, un abcès creva, il rendit beaucoup de sang, et le len-

demain il mourut. On a dit que sa maladie était affreuse; que ses chairs, décomposées et tombant en pourriture, engendraient incessamment une innombrable vermine, que le demi-dieu devenait un objet de dégoût et d'horreur (78). Il eût mérité cette fin; malheureusement, il faut effacer ce tableau très moral, mais peu véridique. Dans les affaires humaines, la justice saute parfois une génération. C'est trente ans plus tard, à Pharsale, que la noblesse expia les proscriptions de Sylla.

On lui fit des funérailles telles que Rome n'en avait pas encore vu. Les vétérans, appelés de leurs colonies, escortèrent son cadavre de Pouzzoles jusqu'à Rome. Un décret du sénat lui avait décerné l'honneur d'une sépulture dans le Champ de Mars [1]. Le corps était dans une litière dorée; autour d'elle on portait les insignes de la dictature, et plus de deux mille couronnes d'or envoyées par les villes et les légions. L'armée précédait et suivait, comme pour un dernier triomphe, et, à intervalles égaux, les trompettes sonnaient des airs funèbres. Les populations accouraient, les femmes surtout, qui, pour honorer le favori des dieux, répandaient sur son passage les plus précieux parfums.

Le sénat, les magistrats, les vestales, les prêtres revêtus de leurs insignes, et tout l'ordre équestre, attendaient le cortège aux portes de Rome, pour l'accompagner au Forum. Après l'éloge funèbre, les sénateurs chargèrent le corps sur leurs épaules jusqu'au Champ de Mars, où les rois seuls avaient été inhumés, et le déposèrent sur un bûcher : Sylla avait voulu qu'on brûlât son cadavre pour qu'un vengeur de Marius ne pût profaner son tombeau. Il avait composé lui-même son épitaphe; elle était véridique : « Nul n'a jamais fait plus de bien à ses amis ni plus de mal à ses ennemis. »

Ainsi mourut dans la soixantième année de son âge, tranquille et sans remords, cet homme qui a laissé dans l'histoire le souvenir de la politique la plus implacable. « Son bonheur, dit Sénèque, fut un crime des dieux. »

Nous ne contredirons pas Sénèque, quoique le ciel ne nous paraisse pas si coupable. Mais il faut expliquer la sérénité de Sylla après tant de massacres. Elle étonnerait si l'on ne savait que les Romains avaient fait du succès un dieu, *Bonus Eventus;* que les suites d'une victoire leur paraissaient, comme la victoire même, un acte divin, ou du moins voulu par la divinité, et qui laissait l'âme du vainqueur aussi paisible que l'était celle du licteur frappant de sa hache pour obéir au consul. Cette fatalité antique, qui avait rempli le théâtre d'Eschyle et la conscience des Grecs de si religieuses terreurs, gardait son empire à Rome, au milieu de l'incrédulité croissante, mais s'exerçait froidement, sans soulever les magnifiques et insondables mystères du *Prométhée*. L'esprit à Rome ne montait pas si haut qu'à Athènes, et l'on ne s'inquiétait pas s'il y avait désaccord entre la morale et le destin. Même pour l'incroyant,

1. Cicéron, *de Legibus,* II, 22.

les vaincus restaient des condamnés de la Fortune, et en débarrasser le monde était de la justice, non de la cruauté, puisque la justice consistait à agir selon la volonté des dieux. Voilà pourquoi le terrible dictateur mourait sans remords; et il en sera ainsi de tous ceux qui, entre leur conscience et leurs actes, mettront un faux principe.

Il y a deux choses dans la vie publique de Sylla, etc elle à laquelle on songe le moins est la plus grande. A son avènement au pouvoir, l'empire et la constitution tombaient en ruines : il sauva l'un à Chéronée, et Rome vécut cinq siècles sur ses victoires; il voulut relever l'autre par ses lois politiques, et elles ne durèrent pas dix années.

Cependant, si l'on embrasse dans son ensemble cette réforme législative, la plus vaste qui se soit accomplie à Rome depuis les décemvirs, on sera frappé de l'audacieux génie de l'homme qui l'exécuta : constitution politique, organisation judiciaire, administration publique, vie privée, tout y est réglé. Mais Sylla s'était trompé. Après avoir vu le mal, il s'était arrêté à en combattre les causes extérieures : quand il eut écrasé le tribunat et remis l'autorité légale aux mains d'une aristocratie épuisée, il crut avoir tout fait et pouvoir se retirer, et il allait fournir à l'histoire un des plus éclatants exemples de l'impuissance de la force à rien fonder de durable, quand elle n'agit pas dans la direction du temps.

Au lieu de regarder du côté de l'avenir et de chercher à reconnaître les idées qui lentement s'élevaient du fond des provinces, de l'Italie, de Rome même, il s'était retourné vers les temps anciens, et dans cette évocation aveugle du passé, il n'avait pas songé à tenir compte des éléments nouveaux qui, depuis quatre siècles, s'étaient développés au sein de la société romaine. Dans l'antiquité à laquelle il remontait, les esclaves, les chevaliers, les Italiens et presque le peuple lui-même n'avaient pas d'existence politique; dans ses lois ils n'en eurent pas davantage. Mais, ne stipulant rien pour les esclaves, il rendait possible une troisième révolte que Spartacus commandera; en effaçant les privilèges des chevaliers, il les mettait du côté de ceux qui voudront une révolution; en écrasant les Italiens et le peuple, il préparait une armée pour Lépide, un parti pour Pompée. Il n'y a pas jusqu'à la guerre sans nom de Catilina qui ne relève de cette dictature malheureuse. Un fait considérable venait de se produire : le droit de suffrage donné aux Italiens; il ne s'occupa point de le réglementer. Quant aux provinciaux, il ne songea même pas à eux; ils étaient pourtant le grand problème.

Cette royauté, qui ne voulut pas durer, n'arracha donc pas le germe de mort qui minait la république, et, en donnant à une aristocratie irrévocablement condamnée la force de lutter encore, elle rendit les dernières douleurs plus vives et plus longues. C'est une chose dure que de souhaiter la perte de la liberté; mais, quand cette liberté n'est qu'une sanglante anarchie où tout se perd, les mœurs, les lois, le sens moral; quand l'héritage du genre humain est en péril par

la faute d'un peuple, il faut bien désirer que ce peuple rentre en tutelle plutôt que de laisser le monde retomber dans le chaos [1].

MORT DE CÉSAR

Le jour des ides (14 mars 44), les conjurés se rendirent de bonne heure au sénat; plusieurs d'entre eux, obligés comme préteurs de rendre la justice, montèrent sur leur tribunal en attendant César; il n'arrivait pas : Calpurnie, troublée par un songe affreux, avait voulu qu'il consultât les victimes, et les devins lui avaient défendu de sortir. Il se décida à renvoyer la séance à un autre jour; mais en ce moment Decimus Brutus entra : il lui fit honte de céder aux vagues terreurs d'une femme, et, lui prenant la main, il l'entraîna. César avait à peine passé le seuil, qu'un esclave étranger, qui n'avait pu lui parler à cause de la foule, vint se remettre aux mains de Calpurnie, en la priant de le garder jusqu'au retour de César. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, lui remit tout le plan de la conjuration. « Lisez, lui dit-il, cet écrit, seul et promptement. » Il n'en put trouver le temps. Les conjurés eurent d'autres sujets d'inquiétude. Un homme dit à Casca : « Vous m'avez fait mystère de votre secret, mais Brutus m'a conté l'affaire. » Casca, fort étonné et inquiet, allait tout révéler, quand l'autre ajouta en riant : « Et comment seriez-vous devenu en si peu de temps assez riche pour briguer l'édilité? » Un sénateur, Popilius Lenas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils donnent une issue favorable au dessein que vous méditez; mais je vous conseille de ne pas perdre un moment, car ce n'est plus un secret. » Il les quitta, leur laissant dans l'esprit de grands soupçons que la conjuration ne fût découverte.

Cependant Porcia n'avait pu supporter l'angoisse de l'attente; elle s'était évanouie, on la crut morte, et un esclave courut l'annoncer à Brutus. Maîtrisant sa douleur, il entra au sénat, où César enfin arrivait. « Aux portes de la curie, ce même Popilius Lenas, qui savait tout, eut avec César un long entretien auquel le dictateur paraissait donner la plus grande attention. Les conjurés, ne pouvant entendre ses paroles, craignaient une dénonciation; ils se regardaient les uns les autres, s'avertissaient, par l'air de leur visage, de ne pas attendre qu'on vînt les saisir et de prévenir les licteurs par une mort volontaire. Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leur robe pour en tirer un poignard, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lenas qu'il s'agissait, entre César et lui, d'une prière très vive. Il ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas du

1. Voir plus haut, dans nos extraits de Montesquieu, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*

secret; mais, par la gaieté qu'il montra, il rassura Cassius, et bientôt après, Lenas, ayant baisé la main de César, se retira.

Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siège de César, sous prétexte de l'attendre pour lui parler de quelque affaire; et Cassius portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua, comme si elle eût été capable de l'entendre. Trebonius arrêta Antoine vers la porte et commença une conversation pour le retenir hors de la salle. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent, et, dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber, récemment nommé gouverneur de Bithynie, qui lui demanda le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes, prenant la main de César, lui baisant la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes; comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Tullius lui arracha le haut de sa toge, et Casca, qui était derrière lui, le frappa d'un premier coup; la blessure n'était pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme, s'écria en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » Casca appela son frère à son secours en langue grecque. Atteint de plusieurs coups à la fois, César porta ses regards autour de lui pour chercher un défenseur; quand il vit Brutus lever, lui aussi, le poignard, il quitta la main de Casca, qu'il tenait encore, et, se couvrant la tête de sa toge, il livra son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois, sans précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, plusieurs furent blessés. Brutus, qui voulut avoir part au meurtre, reçut un coup à la main; tous les autres furent couverts de sang. Le héros tomba aux pieds de la statue de Pompée.

RÔLE POLITIQUE DE CÉSAR

Ce fut l'homme le plus complet que Rome ait produit, celui en qui se montre le développement le plus harmonieux de toutes les facultés : orateur à la parole virile et écrivain sobre, sans le faux clinquant de l'éloquence avocassière, soldat intrépide du jour où il fallut l'être, et général comparable aux plus grands dès qu'il parut aux armées. Son esprit, ouvert aux leçons de la vie, n'oubliait aucun des conseils qu'elle donne, et sa pensée, toujours calme au milieu des agitations les plus vives, n'était obscurcie ni par la colère ni par la passion. Aussi voyait-il les choses sous leur vrai jour et allait-il droit au possible, ne le dépassant que tout juste de ce qu'il fallait pour que le succès possible devint un succès certain. Ses vices ne troublaient pas sa ferme intelligence, de sorte que l'on put prendre de l'empire sur ses sens et qu'on n'en prit pas sur son esprit : jamais ses plaisirs ne firent tort à ses affaires. Ses victoires mêmes ne lui causèrent pas d'éblouissement. Fondateur d'une monarchie militaire, il ne donna point la première place à l'armée; il resta le maître de ses soldats comme de lui-même, et seul, avec

son génie, dominant, du haut de sa fortune, le monde étendu à ses pieds, il ne laissa pas monter à son cerveau ces fumées enivrantes de l'orgueil surhumain qui ont plus d'une fois obscurci l'intelligence d'hommes supérieurs.

Il eut ce qui est le plus grand des avantages : les circonstances favorables et la médiocrité de ses adversaires; mais il en trouva un autre en lui-même : le talent de transformer en instruments utiles à ses projets les hommes et les choses du moment. Comme, au milieu de brouillons, il avait seul un dessein arrêté, sa volonté puissante et tranquille faisait tout converger vers un but unique, et il l'atteignait. Que signifie l'étonnante fidélité des Gaulois durant la guerre civile, si ce n'est cette habileté à s'approprier les forces vives, qui est le don suprême du commandement? Plus d'une fois il fit violence à la fortune : jeune, par des dettes monstrueuses, plus tard, par des témérités militaires; mais ses audaces étaient un calcul et ses témérités de la prudence, parce qu'ayant toutes les élégances, au besoin toutes les austérités et une indomptable énergie, il exerçait autour de lui un ascendant qui lui permettait de tout demander à ses amis, à ses soldats. Son armée était sa famille, et il en était aimé jusqu'au plus entier dévouement. Un de ses centurions, tombé aux mains des pompéiens en Afrique, refuse, quoique menacé de mort, de s'enrôler dans les rangs ennemis : « Donne-moi dix de mes camarades, dit-il à Scipion, envoie contre nous cinq cents des tiens, et tu verras ce que nous en saurons faire. » Aussi put-il compter autant de victoires que de batailles et seulement deux échecs [1], bien vite et glorieusement réparés.

Sur ses ennemis même le charme opérait, car il se servit contre eux d'une arme nouvelle à Rome, la clémence; et elle lui était si naturelle, qu'on la retrouve dans ses écrits, où ne se rencontre pas un mot blessant pour ses adversaires. La gloire du grand homme tombé sous le poignard de Brutus n'est pas faite seulement de succès militaires et de sagesse politique, elle est faite aussi de bonté. Entre deux régimes de terreur, l'un qui l'avait précédé, l'autre qui le suivit, il répudia les mœurs sauvages des Romains d'alors, en ne voulant ni confisquer ni proscrire. Suétone, qui n'a pour lui ni affection ni haine, termine le portrait de César par ce mot : « Il fut doux et bon, *lenissimus.* »

Il régna cinq ans, durant lesquels il fit sept campagnes, et il ne résida point dans Rome plus de quinze mois. Mais, entre deux combats, sa pensée était aux réformes dont l'État avait besoin, la simple énumération de celles qu'il entreprit supposerait une longue vie de repos et de méditations.

Voué par ses traditions de famille à la défense des intérêts populaires, il regarda plus haut, aux intérêts de l'État, sans haine pour l'aristocratie, sans bassesse pour le peuple. La lutte où l'oligarchie l'engagea élargit son horizon; il vit que le salut de la république

1. Devant Gergovie et à Dyrrachium.

exigeait autre chose que soulager la misère des plébéiens de Rome, comme les Gracques l'avaient voulu, et punir les concussionnaires des provinces, comme Sylla l'avait essayé. Il comprit que d'une constitution municipale, telle qu'était celle de Rome, il fallait faire une constitution d'État, et pour cela, répandre largement le droit de cité, transformer le sénat en une représentation de tout l'empire, et mettre les gouverneurs sous la main d'un chef permanent, intéressé à faire régner la justice pour faire régner la paix.

Les Romains ont eu un admirable conseil de gouvernement, le vieux sénat républicain; ils n'ont eu que deux grands hommes d'État, Sylla et César, qui, tous deux, ont reconnu que l'assemblée populaire était incapable de gérer les intérêts de soixante millions d'hommes. L'un, ouvrier du passé, constitua un gouvernement aristocratique qui, s'il eût duré, aurait été, dans l'antiquité, ce que Venise fût devenue au moyen âge, si elle n'avait eu ni le conseil des Dix ni les Trois Inquisiteurs d'État, dont la surveillance soupçonneuse contint la noblesse du livre d'or. L'autre, ouvrier de l'avenir, renversa une oligarchie âpre au gain et au plaisir, qui n'avait ni le droit de gouverner seule l'empire, ni l'intelligence nécessaire pour garder ce gouvernement.

Les mêmes mots désignent souvent des choses fort différentes. La république des Romains n'a rien de commun avec ce que nous appelons de ce nom. Par république, les modernes entendent une société où le citoyen a le plus de liberté et le gouvernement le moins de pouvoir. A Rome, le citoyen était serf de l'État, et le mot le plus énergique de la langue latine, *imperium*, marquait l'étendue de la puissance exécutive [1]. Même dans ses comices, l'assemblée souveraine ne votait que sur les propositions des magistrats qui la présidaient, et ces présidents pouvaient encore arrêter les suffrages au milieu du scrutin. L'idée de la liberté politique était si étrangère à l'esprit des Romains, qu'ils n'en eurent jamais l'image figurée : parmi les innombrables statues qu'ils nous ont laissées, on en chercherait vainement une qui la représentât. De tout, ils ont fait un Dieu, excepté de ce qui serait devenu chez nous la plus populaire des divinités, si nous avions encore des déesses. Le débat entre le sénat et César ne portait donc pas sur cette question; il s'agissait simplement de décider si soixante millions d'hommes auraient un seul maître ou s'ils en auraient trois cents. Brutus tua César parce qu'il voulait rester un de ces trois cents, et sauver l'oligarchie fut ce qu'il appelait la vertu. Bien longtemps on l'a cru sur parole. Une étude attentive des transformations de la société romaine a diminué l'autorité de la légende sans la faire disparaître, de sorte que César a encore aujourd'hui des ennemis. Aux yeux de l'histoire impartiale, s'il est le plus grand des ambitieux, il fut

1. En fait de garanties, le citoyen n'en avait qu'une, le droit d'appel et d'intercession, et le premier ne pouvait s'exercer au delà du premier mille.

aussi le plus habile instrument d'une nécessité historique. Il a fondé l'unité de commandement par quoi furent rendus solidaires les intérêts du chef de l'État et ceux des populations soustraites à la rapace exploitation de cent familles. Il a donc créé une monarchie d'un caractère nouveau chez les anciens, qui, au lieu d'être, comme les monarchies orientales, une royauté fainéante, jouissant, au milieu des plaisirs, du travail des sujets, fut dans son principe, et souvent dans les faits, une royauté protectrice du plus grand nombre, pensant et agissant pour ceux qui ne pouvaient ni penser ni agir. Le fond de la puissance impériale à Rome fut la puissance tribunitienne, et, malgré les folies et les crimes des Caligula, des Néron et des Commode, les empereurs dignes de ce titre ont été de vrais tribuns du peuple, préoccupés sans doute de leur grandeur personnelle, mais aussi des intérêts généraux de l'empire, croyant au mérite plus qu'à la naissance; effaçant les dures et injurieuses distinctions établies par la république entre les citoyens et les provinciaux; adoucissant la loi, y mettant à chaque génération plus d'humanité, même pour l'esclavage, et allant jusqu'à concevoir la grande institution alimentaire de Trajan; en un mot, faisant une bonne politique sociale, sans faire de la démagogie. Or, ce caractère, la monarchie impériale le doit à César, et elle l'a légué aux royautés modernes où le prince se regarde, non plus comme un fils du Ciel, mais comme le premier des serviteurs du pays. Auguste, Vespasien, les Antonin, Sévère, Aurélien, Probus, même Tibère, Claude et Domitien, seront de grands ou d'habiles administrateurs à qui des millions d'hommes devront, pendant plus de deux siècles, une prospérité qu'avant eux le monde n'avait jamais connue.

Les philosophes avaient entrevu ce gouvernement, les populations le souhaitèrent et les jurisconsultes en firent la théorie. Tacite, au temps de Nerva, en salua l'avènement, qu'il aurait dû placer plus tôt, et les Antonins le réalisèrent.

C'était une forme de gouvernement imparfaite, puisqu'il ne s'y trouvait aucune garantie contre l'incapacité ou la folie du prince, mais elle valait mieux que celle qu'elle remplaçait, sans valoir autant qu'une organisation où la personne royale, libre pour le bien, ne l'aurait pas été pour le mal.

L'ART CHEZ LES ROMAINS

L'art des Grecs est d'une merveilleuse simplicité et d'une logique inexorable. Pour eux, la forme extérieure du monument est donnée par le monument lui-même, comme dans l'homme l'enveloppe dépend de l'ossature générale, qu'elle reproduit en l'adoucissant par d'harmonieux contours. Le temple grec est un : structure et ornementation dérivent d'une même pensée. Ainsi une idée de Platon projette comme d'elle-même la forme qui l'exprime.

Les Romains ne sont pas des artistes d'une aussi délicate nature :

ils aiment le beau et l'emploient à des œuvres d'art pur, un temple, un arc de triomphe; mais ils le font surtout servir à l'utile, et cette préoccupation détruit parfois l'unité du plan : plusieurs de leurs édifices semblent avoir eu deux architectes, l'un qui a construit, l'autre qui a décoré; le premier qui a fait le corps de l'édifice, le second qui a appliqué l'enveloppe d'art.

Riches, puissants et nombreux, les Romains veulent, dans leur immense capitale, des monuments à la taille de leur empire, vastes comme lui, au risque de n'être pas grands; comme lui, imposants par la masse, bien plus que par les idées qu'ils éveillent, et surchargés d'ornements de placage, comme leur littérature est un reflet de la Grèce, comme leur élégance est un luxe d'emprunt qu'ils ont ravi à Tarente et à Syracuse, aux rois de Macédoine, de Syrie et d'Égypte.

Qu'était-ce que le mausolée d'Auguste? Un amoncellement de terre et de pierres, d'arbres et de colonnes, où l'on sentait partout l'effort et une grâce cherchée, comme si l'artiste eût voulu attifer au goût des élégants de Rome une pyramide des Pharaons. Et ce Panthéon d'Agrippa si massif et si lourd, ce défi proposé à tous les constructeurs du monde [1], il n'est devenu une œuvre puissante d'art, parlant aux yeux et à l'esprit, que le jour où Michel-Ange l'a pris pour le poser au sommet de Saint-Pierre.

Dans l'Hellade, le temple était la demeure étroite d'une divinité présidant du haut de son piédestal au culte qui s'accomplissait en dehors du parvis sacré, et le Grec, amant de la nature autant que de la pensée, associait la grande artiste à son œuvre. Il couronnait d'un monument le cap Sunium, et il portait le Parthénon au sommet de l'Acropole, le temple d'Apollon sur les rochers du Parnasse, ceux d'Agrigente et de Sélinonte sur les collines qui servaient à ces villes de rempart, afin que, du fond de leur sanctuaire, les dieux pussent embrasser du regard le port et tout le peuple placé sous leur protection [2]. S'il était forcé de construire en plaine, il dégageait du moins l'édifice et lui donnait, comme à Pæstum, la mer pour horizon, ou, comme à Olympie, de riantes campagnes pour ceinture, de grands souvenirs pour décoration et toujours des bois sacrés pour voisinage.

Le Romain aime la terre pour les produits qu'elle donne, la mer pour le négoce qu'elle favorise, la colline pour les sources qu'il y prend, la montagne pour la fraîcheur qu'il y trouve. Il s'inquiète

1. A Saint-Paul de Londres, la coupole a 34 mètres de diamètre; à Sainte-Sophie, 35; à Saint-Pierre et au dôme de Florence, 42; au Panthéon d'Agrippa, 43. Les Invalides à Paris n'en ont que 25 et le Panthéon que 21. — 2. A Corinthe, le vieux temple dorique s'élevait sur le penchant de la colline qui portait la citadelle; à Rhamnous, il était bâti à l'extrémité d'un plateau qui descendait à la mer par une pente abrupte; à Crotone, à Métaponte, à Syracuse, même disposition; à Éleusis, il était assis sur un rocher aplani, au penchant d'une colline qui dominait la ville.

peu si le hasard des convenances politiques ou religieuses place ses temples en des endroits bas où, l'air et l'espace manquant, on ne verra pas leur masse se détacher dans la lumière qui baigne les hautes cimes. Il a neuf collines dont chacune était un piédestal naturel pour les monuments, et, sauf le temple de Jupiter Capitolin, qu'il a été obligé de mettre dans la forteresse du Capitole, il les accumule tous dans le Forum et le Champ de Mars, deux anciens marécages. Ces temples avaient été voués durant les batailles pour gagner la faveur d'un dieu; le dieu a la demeure qui lui a été promise, c'est assez [1].

Mais pour lui-même le Romain est plus exigeant. S'il est riche, il mettra sa demeure des champs dans un beau site des collines de Tibur ou de Tusculum, au penchant d'une riante vallée, ou en face de ce golfe de Naples, qui ne lasse point l'admiration. Dans sa ville, il lui faudra un bel arrangement pour ses plaisirs ou ses affaires, et des monuments capables d'abriter des multitudes, parce que son ciel est parfois inclément, et de contenir des services variés, parce que ses besoins sont nombreux.

Il construit donc :

Des *basiliques*, avec nef et bas côtés pour les juges, les avocats, les plaideurs et les marchands;

Des *portiques*, où le peuple-roi puisse promener, en dépit du soleil et de la pluie, sa fainéante royauté [2];

Des *bibliothèques*, des *musées*, parce qu'il a ce goût des sociétés polies, d'aimer l'esprit des autres [3];

Des *palais*, de délicieuses *villas*, qu'habitent ses empereurs, ses consuls et ses affranchis millionnaires;

Des *cirques* pour ses jeux, des *théâtres* souvent trop vastes quand on y joue Térence, et des *amphithéâtres* qui ne le sont jamais assez, parce qu'il y trouve le plus recherché de ses plaisirs, la chasse à l'homme;

Des *égouts*, qui assainissent sa ville, et des *aqueducs*, qui lui amènent de la montagne l'eau limpide et fraîche que le Tibre lui refuse [4],

1. Cependant, après les constructions qu'Auguste éleva sur le Palatin autour de sa demeure, cette colline devait présenter un aspect imposant. — 2. On pouvait au Champ de Mars faire près de 3 kilomètres sous des portiques, en passant de l'un à l'autre. — 3. Publius Victor compte, dans son Régionnaire, vingt-neuf bibliothèques publiques à Rome. — 4. Les aqueducs de Rome, en ne comptant que ceux dont parle Frontin, avaient 428 kilomètres de longueur, dont 49 sur arcades. Ces dernières constructions, très coûteuses, auraient pu être évitées à l'aide des siphons dont il conseillait l'emploi; mais le peuple ne regardait pas à la dépense quand il pouvait faire une œuvre monumentale, et, plutôt que de cacher sous terre ses conduites d'eau, il leur a fait traverser majestueusement la campagne romaine. Il fit cependant un usage fréquent des siphons pour la construction des aqueducs; la loi autorisait à prendre les matériaux sur place, sauf indemnité aux propriétaires riverains, à dire d'arbitre; une

même des *tunnels* pour aller capter les sources au cœur des montagnes [1];

Des *voies militaires*, des *ponts*, par où vont aisément, du centre aux extrémités de l'empire, ses marchands, ses soldats et sa volonté;

Des *arcs de triomphe*, qui reçoivent au retour ses armées victorieuses, ou des *colonnes votives* qui rappellent des expéditions lointaines;

Des *casernes* pour son armée permanente, et des *diribitoria* pour les distributions à son peuple de mendiants;

Des *thermes* enfin [2], où sont réunis tous les raffinements de l'oisiveté et de la mollesse méridionale. A chaque heure, la foule y vient chercher, dans des bassins de marbre et des salles parfumées, de l'eau et de l'air à toutes les températures. Puis, le corps bien frotté d'huile, les membres souples, on s'y promène doucement, au milieu d'un peuple de statues, dans les jardins rafraîchis par des fontaines jaillissantes, ou l'on s'exerce dans des palestres munies de tous les jeux; à moins qu'on ne préfère lire, sous un portique, en un coin solitaire; ou écouter, dans les salles académiques, que de précieuses mosaïques décorent, des rhéteurs qui déclament, des philosophes qui discutent, des poètes qui sollicitent pour leurs vers boiteux les applaudissements faciles d'un auditoire indolent.

Sur les bords de la mer Égée, les sentiments les plus énergiques, la religion et le patriotisme, se confondent pour former l'inspiration de l'artiste. Les Romains de l'empire ne regardent pas si haut : ils demandent à l'art de leur rendre la vie plus douce et non pas plus noble. « Que d'autres, dit leur poète, fassent vivre le marbre et respirer l'airain; que leur éloquence établisse le droit et que leur science mesure les astres. Toi, art à toi, peuple de Rome, c'est de gouverner le monde en lui imposant la paix, » et, ajoute Auguste, c'est encore de bien ordonner cette société soumise, de lui faire de justes lois et de lui assurer toutes les aises de l'existence.

Les Grecs ont créé une architecture religieuse incomparable et la statuaire des dieux et des héros qui rend le divin palpable; ils ont établi les principes éternels du beau en fait de construction, et, par cette raison, l'art grec restera la source pure et sacrée. Les Romains ont un autre honneur : ils ont créé l'architecture civile et

zone large de 15 pieds (4m44) était réservée de chaque côté pour le service de l'aqueduc : c'était la *servitus aquæductuum*. — 1. A Antibes, ils ont creusé un tunnel de près de 5000 mètres. Il sera question plus loin de l'émissaire du lac Fucin. — 2. Au temps de Constantin, il y avait quinze thermes à Rome. Ceux d'Agrippa, derrière le Panthéon, occupaient une superficie égale à la moitié de celle du Palatin, environ 36 000 mètres. Les thermes de Caracalla couvraient un espace six fois plus grand, celui d'une ville considérable. Cf. Blouet, *les Thermes de Caracalla*, qui en a donné une fort belle restauration.

d'utilité publique; de sorte que, si nous tenons aux uns par ce qu'il y a de plus élevé, les idées, nous tenons aux autres par ce qui est très impérieux, les besoins. Il n'est personne qui n'aimât mieux être Grec, mais nous sommes tous bien aises qu'il y ait eu des Romains.

On a vu une première différence dans l'emploi de l'art; il en est d'autres produites par la nature des matériaux de construction.

Grâce au Pentélique, à l'Hymette, à Paros, les Athéniens bâtissaient de marbre et travaillaient cette pierre avec une telle perfection, qu'au bout de vingt-trois siècles il faut encore bien chercher pour trouver les joints des colonnes ou des murs; chaque assise est une œuvre d'artiste. Le sol du Latium, au contraire, condamnait l'habitant de Rome à bâtir de briques consolidées par du blocage et des chaînons de pierre, qu'un manœuvre, sous une direction intelligente, suffisait à poser. Mais le temple grec ne pouvait s'élever qu'en des pays dont le sol, comme celui de la Grèce, était de marbre ou de calcaire, facile à ouvrer. Les Romains n'ont été arrêtés nulle part dans leurs constructions, parce qu'ils trouvaient partout de la pierre pour le revêtement, ou au moins du moëllon pour les chaînes, du caillou pour le blocage, de la terre pour les briques, de la chaux pour leur indestructible ciment, et des bras pour remuer tout cela. Il en est résulté d'abord qu'avec des matériaux d'un emploi si facile, et pourtant si résistants, rien ne les empêcha de donner à leurs monuments ces proportions colossales, qui ne sont pas toujours une des conditions de la beauté, mais dont l'artiste peut obtenir de puissants effets.

Ainsi, le grand charme de la campagne romaine est surtout dans ces immenses aqueducs qui descendent avec tant de grâce et de majesté des collines de Tivoli et d'Albano. Telle salle à demi écroulée des thermes de Caracalla a, dans sa nudité, une imposante grandeur, et le Colisée, fait de briques et de pierre tiburtine, a produit sur moi une impression plus profonde que les pyramides de Ghizeh.

Tel peuple, tel art; la domination de Rome se reconnaît à ces routes qui vont droit devant elles, comme sa volonté, sans se détourner pour éviter un obstacle, et à ces constructions massives et sans grâce, j'allais dire sans art, qui montrent tant de force, s'élèvent si haut et pèsent si lourdement sur le sol qui les soutient.

L'architecture des Romains, se prêtant à tous les besoins de la vie civile, s'est répandue, comme leur langue, leurs lois, leurs mœurs, sur tout l'Occident, où elle a laissé, comme elles, d'impérissables empreintes; et lorsqu'il s'est rencontré un prince libéral, des citoyens et une ville assez riches pour remplacer la brique par la pierre de grand appareil, ou pour décorer l'édifice de marbres précieux, les ruines de leurs monuments ont rivalisé avec les plus imposantes et les plus belles qui soient au monde.

Cette nature des matériaux a permis aux Romains d'ajouter à l'art grec des éléments nouveaux, l'arc et la voûte, qu'ils emprun-

tèrent aux Étrusques. Les Grecs connaissaient la voûte, qu'on trouve en Orient aux temps les plus anciens, par exemple à Ninive et en Égypte; mais ils s'en passèrent, parce qu'elle eût troublé leurs combinaisons, à la fois si simples et si belles, de surfaces et de lignes verticales et horizontales; peut-être aussi parce que la voûte exige des culées puissantes, des massifs inertes qui emploient inutilement pour l'art beaucoup de force, d'espace et de matériaux. Le Grec est économe, non pas à la façon du Romain des anciens jours, qui comptait même avec les dieux, mais en artiste qui sait que la nature ne dépense jamais plus de force qu'il ne lui en faut et que l'art doit chercher à produire, comme elle, de grands effets avec de petits efforts.

L'arc et la voûte ajoutés à la plate-bande et à la colonne donnèrent lieu à des combinaisons nouvelles : de même le plein cintre et l'arc brisé, dont le moyen âge occidental a fait le roman et l'ogive; la coupole, qui est devenue à l'Orient le caractère particulier de l'architecture byzantine et arabe.

Le pillage du monde permit à Rome de prodiguer dans ses édifices du Forum et du Champ de Mars les marbres les plus rares, et on exploita pour elle toutes les carrières marmoréennes de l'empire, dont il a été retrouvé sur la route d'Ostie un dépôt précieux; mais les particuliers, les cités provinciales, Rome elle-même, bâtissaient souvent en blocage et en briques. Pour cacher sous des matériaux de luxe les masses sombres, les lourdes arêtes des matériaux utiles, on réunit tous les éléments décoratifs que les Grecs et les Étrusques avaient trouvés, on en imagina d'autres et on les employa tous à profusion. De là tant de colonnes, d'entablements, d'arceaux et d'architraves, même aux endroits où ils forment un contresens avec la construction; tant de marbres précieux plaqués sur les murs, de caissons savamment évidés, de stuc portant lui-même d'élégantes peintures, de sculptures et d'ornements en métal, en ivoire ciselé, en nacre, en perles, même en pierreries; toutes ces mosaïques enfin qui peuvent être un grand travail, mais ne sont jamais un grand art.

Au temps de la république, le dorique dominait dans les temples : on le trouva trop sévère; l'ionique, avec ses légères volutes, parut trop délicat, et sous Auguste il fallut à ces parvenus de l'art la plantureuse richesse du corinthien. « Tu n'as pu rendre ta Vénus belle, » disait-on à un mauvais élève de Phidias, « tu l'as faite riche. » C'est le système que les Italiens ont gardé pour beaucoup de leurs églises et qui paraît convenir encore au luxe administratif de nos grandes salles et aux besoins vaniteux de nos petites fortunes.

Ainsi les Romains jetaient sur leurs monuments de briques ou de pierres un vêtement splendide, draperie flottante qui ne suivait pas toujours les mouvements du corps. Au Panthéon, dont toutes les lignes sont courbes, toutes les surfaces concaves, Agrippa appliqua un portique rectiligne qui ne peut faire corps avec l'édifice, et

que supportent des colonnes corinthiennes d'un seul morceau. C'est riche et puissant, mais ce placage est un hors-d'œuvre qui avait partout sa place, excepté là [1].

Cette tendance des Romains à séparer la bâtisse et la décoration a eu de désastreuses conséquences. Condamné à une existence subordonnée, l'art tomba dans le métier et, après avoir quelque temps langui, disparut. A la fin du siècle des Antonins, on le cherche déjà, et rarement on le trouve; plus tard, il ne reste que des constructeurs capables de remuer d'énormes pierres, même de les porter audacieusement à une prodigieuse hauteur, mais inhabiles à les décorer. La science demeure parce qu'elle est transmissible, et, lorsqu'elle est soutenue par le sentiment religieux, elle arrive encore à de très grands effets; l'art, qui est personnel et de délicate nature, n'a pas survécu à la barbarie des mœurs; il ne revint à la vie qu'au souffle de la Renaissance, qui fit sortir l'antiquité de son tombeau. Depuis cette époque où s'épanouit un art charmant trop tôt délaissé, l'architecture romaine retrouve des conditions sociales favorables, et c'est elle qui a dominé jusqu'à ce jour dans nos constructions cosmopolites.

Maintenant il est facile de répondre à la question que nous posions en commençant. Les Romains n'ont pas été des artistes créateurs [2]. Cependant, en composant d'éléments d'emprunt un art qu'ils ont porté depuis la Petra des Nabatéens jusqu'à la Lutèce des Parises; d'où procède, par génération naturelle, une partie de l'art chrétien et de l'art musulman; qui règne chez nous par son application facile à nos besoins et à nos goûts; qui enfin, à défaut de la beauté parfaite, exprime la grandeur et la puissance, leurs architectes ont mérité une place à côté de leurs écrivains et de leurs légistes. Les lois, les lettres et les monuments de Rome sont bien le legs d'un grand empire.

(Édit. Hachette.)

HISTOIRE DES GRECS.

Conclusions du résumé général.

Il y a sans doute de nombreuses réserves à faire dans les éloges donnés à la civilisation grecque : une religion poétique, mais sans influence morale; la famille imparfaitement constituée; la propriété

1. C'est l'opinion de Viollet-le-Duc, du docteur Schnaase et c'est le sentiment qu'éprouve involontairement tout spectateur. M. Ch. Blanc dit très bien : « L'architecture n'est pas une construction que l'on décore, mais une décoration que l'on construit. » — 2. Il faut encore ajouter que leurs architectes étaient grecs; Pline en demande un à Trajan pour les travaux de Nicée. L'empereur répond (X, 49) : Cherchez en Grèce; *ex Græcia etiam architecti ad nos venire soliti sunt.*

mal garantie; malgré une intelligence toujours éclatante, la moralité souvent obscure, à la différence de Rome, où ce qui fut grand, en général, ce n'est pas l'esprit mais le caractère; dans les plus beaux jours, l'absence de sécurité, les perfidies, les guerres civiles avec leurs suites ordinaires : le bannissement, la confiscation et le sang coulant à flots; dans les mauvais, une dépravation hideuse, que notre langue est heureusement impuissante à décrire; et toujours et partout la plaie saignante de l'esclavage, avec toutes les misères qu'il apporte. Voilà bien les maux dont les Grecs ont souffert et que l'histoire retrouve. Mais, à mesure qu'on s'éloigne, à mesure qu'on s'élève, ces ombres se perdent dans la lumière : Démade disparaît, Démosthène demeure; Périclès efface Alcibiade; l'Athènes de Sophocle cache celle d'Alexis; la ville de Léonidas, celle de Nabis, et au vice grec s'opposent d'héroïques et chastes amitiés. On ne compte plus les maux dont la Grèce a si chèrement payé sa laborieuse existence, on voit ce qu'elle a légué au monde. « Souvenez-vous, écrivait Cicéron à son frère, souvenez-vous que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples en leur enseignant la douceur et l'humanité, et que Rome leur doit les lumières qui l'éclairent. ».

Montesquieu a bien raison : « Cette antiquité m'enchante, et je suis toujours prêt à dire avec Pline : C'est à Athènes que vous allez, respectez les dieux. »

Un jour que Raphaël voulut peindre la Grèce, il composa l'immortelle page de l'*École d'Athènes*. Sous ces portiques, que la main d'Ictinos ou de Phidias a élevés, voici Socrate, qui fonde dogmatiquement la morale humaine; Platon et Aristote, qui ouvrent à la philosophie ses deux grandes voies; Pythagore, qui révèle les propriétés des nombres; Archimède, qui les applique; et cette foule illustre qui entoure les maîtres pour recevoir leurs paroles et nous les transmettre. Donnez la vie à ce chef-d'œuvre du plus grand peintre du monde et, comme l'histoire, vous contemplerez avec amour ces héros de la pensée, vous écouterez avec ravissement leurs voix harmonieuses, et vous direz des anciens Grecs que, malgré leurs fautes et leurs malheurs, ils ont fait accomplir à l'humanité sa plus glorieuse étape.

SAINTE-BEUVE

Charles-Augustin Sainte-Beuve, poète et critique, né à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804, est mort à Paris

le 13 octobre 1869. Quand Sainte-Beuve se voua à la littérature, il n'appartenait point au barreau comme tant d'autres futurs hommes de lettres, il étudiait la médecine et avait conquis une place d'externe à l'hôpital Saint-Louis. Serait-ce l'habitude des examens anatomiques, la pratique et l'étude du diagnostic qui l'ont conduit à tant de finesse dans l'analyse, à tant de délicatesse subtile dans la critique littéraire? A la fin de la Restauration, il fit partie du Cénacle avec Victor Hugo, Alfred de Vigny, Émile et Antony Deschamps, Alfred de Musset et les autres.

La poésie de Sainte-Beuve est fine, gracieuse, pénétrante, mais elle ne s'est jamais élevée à de grandes hauteurs. Sa gloire tout entière réside dans ses qualités de prosateur et de critique. « Sa prose est piquante, imprévue, subtile, savamment combinée pour des effets certains; elle paraît souvent précieuse, tourmentée et vague; gracieux lorsqu'il raconte, spirituel lorsqu'il discute, il devient parfois véhément lorsqu'un adversaire l'irrite. »

Sainte-Beuve, reçu à l'Académie française le 27 février 1845, est mort sénateur de l'Empire.

Il a publié : *Tableau de la poésie française au* XVI^e^ *siècle*, 1828; *Pensées de Joseph Delorme*, 1829; les *Consolations*, 1830; *Portraits littéraires*, 1832-1846; *Volupté*, 1834; *Pensées d'août*, 1847; *Histoire de Port-Royal*, 1840-1862; *Causeries du lundi*, 1851-1863, 15 vol. in-18; *Poésies complètes*, dernière édition, 1863; *Volupté*, dernière édition, 1881; *Critiques et portraits littéraires*, 1832-39, 5 vol. in-8; *Portraits littéraires*, 1844, 2 vol. in-8; *Portraits contemporains*, 1846, 2 vol. in-8; *Port-Royal*, dernière édition, 1867-1869, 7 vol. in-12; *Étude sur Virgile*, 1857, in-12; *Causeries du lundi*, 1851-1862, 15 vol. in-12, avec une table générale; *Nouveaux Lundis*, 1863 et suiv., 13 vol. in-12; *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, 1860, 2 vol. in-8 et in-18. On a publié depuis sa mort : une *Étude sur Talleyrand*, 1870; ses *Lettres à la Princesse*, 1873; les *Chroniques parisiennes*, 1876; sa *Correspondance*, 1877, 2 vol. in-12; et des extraits inédits réunis sous le nom de *Cahiers de Sainte-Beuve*, 1876, in-12.

NOS POÈTES

Que restera-t-il des poètes de ce temps-ci? Téméraire serait celui qui prétendrait assigner des lots et faire aujourd'hui le partage. Mais le temps marche si vite de nos jours, qu'on peut dès à présent apercevoir ses effets divers sur des œuvres qui, à leur naissance, paraissaient également vivantes. Prenez de ces œuvres les plus saluées d'abord et les plus applaudies : combien de places déjà mortes, combien de couleurs déjà pâlies et passées! Un de nos poètes dont il restera le plus, Béranger, me disait un jour : « Vous autres, vous avez commencé trop jeunes et avant la maturité. » Il en parlait à son aise. Tout le monde n'a pas le bonheur de rencontrer des obstacles qui vous retardent et vous contiennent jusqu'au moment juste où l'on peut montrer le fruit déjà et encore la fleur. Béranger a eu l'esprit (lui ou sa Fée) de laisser passer la poésie de l'Empire avant d'éclore; il aurait calculé sa vie, qu'il n'aurait pas mieux réussi. Les autres un peu plus tôt, un peu plus tard, tous très jeunes, quelques-uns encore enfants, sont donc entrés en lice pêle-mêle, à l'aventure. Ce qu'on peut dire sans se hasarder, c'est qu'il est résulté de ce concours de talents, pendant plusieurs saisons, une très riche poésie lyrique, plus riche que la France n'en avait soupçonné jusqu'alors, mais une poésie très inégale et très mêlée. La plupart des poètes se sont livrés sans contrôle et sans frein à tous les instincts de leur nature, et aussi à toutes les prétentions de leur orgueil, ou même aux sottises de leur vanité. Les défauts et les qualités sont sortis en toute licence, et la postérité aura à faire le départ. On sent qu'elle le fait déjà. Quelles sont, dans les pièces de poésie, composées depuis 1819 jusqu'en 1830, celles qui se peuvent relire aujourd'hui avec émotion, avec plaisir? Je pose la question seulement et n'ai garde de la trancher, ni de suivre de près cette ligne légère, sensible pourtant, qui, chez les illustres les plus sûrs d'eux-mêmes, sépare déjà le mort du vif. Poètes de ce temps-ci, vous êtes trois ou quatre qui vous disputez le sceptre, qui vous croyez chacun le premier! Qui sait celui qui aura le dernier mot auprès de nos neveux indifférents? Certains accents de vous, à coup sûr, atteindront jusqu'à la postérité : voilà votre honneur; elle couvrira le reste d'un bienveillant oubli. Rien ne subsistera de complet des poètes de ce temps.

(*Causeries du lundi*, tome I[er], article sur Musset.)

LE SALON DE MADAME RÉCAMIER

Au mois de mai dernier (1849) a disparu une figure unique entre les femmes qui ont regné par leur beauté et par leur grâce; un salon s'est fermé qui avait réuni longtemps sous une influence charmante les personnages les plus illustres et les plus divers, où

les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer.

M. de Chateaubriand y régnait, et quand il était présent, tout se rapportait à lui; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des apartés pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en conférence et un peu moins haut qu'ailleurs.

Tout le monde, ou du moins bien du monde, allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère.

La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends!* et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de Mme Geoffrin, de Mme d'Houdetot, de Mme Suard. Mme Récamier les connaissait tous et en parlait très bien; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est qu'aussi elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme... Dans son petit salon de l'abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants! C'était le caractère de cette âme si multipliée de Mme Récamier d'être à la fois universelle et très particulière, de ne rien exclure; que dis-je? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses adversaires, et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et corrigeait tout cela.

Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins!

Comme elle était coquette pour sa gloire! Comme elle réussissait parfois à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent; toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait!...

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de Mme Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

(*Causeries du lundi*, tome Ier, édit. Garnier frères.)

TAINE

M. Hippolyte-Adolphe Taine est né le 21 avril 1828 à Vouziers (Ardennes). Il obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1847 et entra le premier à l'École normale en 1848. A sa sortie, il fut nommé professeur en province et peu après donna sa démission. Il publia en 1854 son *Essai sur Tite-Live*, qui fut couronné par l'Académie française, et en 1864 son *Histoire de la littérature anglaise*, que ce grand corps littéraire refusa la même année d'admettre à son concours d'éloquence, comme menaçant la morale, le libre-arbitre et la responsabilité humaine. Les idées philosophiques de M. Taine sont d'une rare hardiesse, et son style clair, pittoresque, énergique, en laisse apercevoir toute la vigueur. « Il y a dans son talent, dit Sainte-Beuve, des masses un peu fortes, des suites un peu compactes et continues, et où l'éclat et la magnificence même n'épargnent pas la fatigue. On admire cette riche végétation, cette sève verdoyante, inépuisable moelle d'une terre généreuse; mais on lui voudrait parfois plus d'éclaircies dans ses riches Ardennes. »

Le 26 octobre 1864, M. Taine a été chargé de la chaire d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des beaux-arts.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Taine a publié : *Essais de critique et d'histoire* et *Nouveaux Essais*, 1855 et 1865; *Voyage en Italie*, 1866; *l'Idéal dans l'art*, 1867; *de l'Intelligence*, 1870, 2 vol.; *Notes sur l'Angleterre*, 1872; et enfin un important ouvrage d'histoire : *Origine de la France contemporaine, l'Ancien régime*, 1876, *la Révolution*, 1878; *la Conquête Jacobine*, 1881; *Essai sur La Fontaine*, 1853; *les Philosophes français du* XIX^e^ *siècle*, 1857; *la Philosophie de l'art en Italie*, 1866; *Dans les Pays-Bas*, 1868; *En Grèce*, 1869.

M. Taine a été élu membre de l'Académie française le 14 novembre 1878, en remplacement de M. de Loménie.

DE LA NATURE DE L'ŒUVRE D'ART

Le point de départ de cette méthode consiste à reconnaître qu'une œuvre d'art n'est pas isolée, par conséquent à chercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique.

Le premier pas n'est point difficile. D'abord et visiblement une œuvre d'art, un tableau, une tragédie, une statue, appartiennent à un ensemble, je veux dire à l'œuvre totale de l'artiste qui en est l'auteur. Cela est élémentaire. Chacun sait que les différentes œuvres d'un artiste sont toutes parentes, comme filles d'un même père, c'est-à-dire qu'elles ont entre elles des ressemblances marquées. Vous savez que chaque artiste a son style qui se retrouve dans toutes ses œuvres. Si c'est un peintre, il a son coloris, riche ou terne, ses types préférés, nobles ou vulgaires, ses attitudes, sa façon de composer, même ses procédés d'exécution, ses empâtements, son modelé, ses couleurs, son faire. Si c'est un écrivain, il a ses personnages, violents ou paisibles, ses intrigues, compliquées ou simples, ses dénouements, tragiques ou comiques, ses effets de style, ses périodes, et jusqu'à son vocabulaire. Cela est si vrai, qu'un connaisseur, si vous lui présentez une œuvre non signée d'un maître un peu éminent, est capable de reconnaître de quel artiste est cette œuvre, et cela presque certainement; même si son expérience est assez grande et son tact assez délicat, il peut dire à quelle époque de la vie de l'artiste, à quelle période de son développement appartient l'œuvre d'art que vous lui avez présentée.

Voilà le premier ensemble auquel il faut rapporter une œuvre d'art. Voici le second : cet artiste lui-même, considéré avec l'œuvre totale qu'il a produite, n'est pas isolé. Il y a aussi un ensemble dans lequel il est compris, ensemble plus grand que lui-même, et qui est l'école ou famille d'artistes du même pays et du même temps, à laquelle il appartient. Par exemple, autour de Shakspeare qui, au premier coup d'œil, semble une merveille tombée du ciel, et comme

un aérolithe arrivé d'un autre monde, on trouve une douzaine de dramatistes supérieurs, Webster, Ford, Massinger, Marlowe, Ben Jonson, Flechter et Beaumont, qui ont écrit du même style et dans le même esprit que lui. Leur théâtre a les mêmes caractères que le sien; vous y trouverez les mêmes personnages violents et terribles, les mêmes dénouements meurtriers et imprévus, les mêmes passions soudaines et effrénées, le même style désordonné, bizarre, excessif et splendide, le même sentiment de la campagne et du paysage, les mêmes types de femmes délicates et profondément aimantes.

Pareillement, Rubens semble un personnage unique, sans précurseur et sans successeurs. Mais il suffit d'aller en Belgique et de visiter les églises de Gand, de Bruxelles, de Bruges ou d'Anvers, pour apercevoir tout un groupe de peintres dont le talent est semblable au sien; Crayer d'abord, qui fut considéré de son temps comme son rival, Seghers, Van Oost, Everdingen, Van Thulden, Quellin, Houdthorst, d'autres encore que vous connaissez, Jordaens, Van Dyck, qui tous ont conçu la peinture dans le même esprit, et qui, parmi des différences propres, gardent toujours un air de famille. Comme Rubens, ils se sont complus à peindre la chair florissante et saine, la riche et frémissante palpitation de la vie, la pulpe sanguine et sensible qui s'épanouit opulemment à la surface de l'être animé, les types réels et souvent les types brutaux, l'élan et l'abandon du mouvement libre, les splendides étoffes lustrées et chamarrées, les reflets de la pourpre et de la soie, l'étalage des draperies agitées et tortillées. Aujourd'hui leur grand contemporain semble les effacer sous sa gloire; mais il n'en est pas moins vrai que, pour le comprendre, il faut rassembler autour de lui cette gerbe de talents dont il n'est que la plus haute tige, et cette famille d'artistes dont il est le plus illustre représentant.

Voilà le second pas. Il en reste un troisième à faire. Cette famille d'artistes elle-même est comprise dans un ensemble plus vaste, qui est le monde qui l'entoure, et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes; ils ne sont pas des hommes isolés. C'est leur voix seule que nous entendons en ce moment à travers la distance des siècles; mais au-dessous de cette voix éclatante qui vient en vibrant jusqu'à nous, nous démêlons un murmure et comme un vaste bourdonnement sourd, la grande voix infinie et multiple du peuple qui chantait à l'unisson autour d'eux. Ils n'ont été grands que par cette harmonie. Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Phidias, Ictinus, les hommes qui ont fait le Parthénon et le Jupiter Olympien, étaient, comme les autres Athéniens, des citoyens libres et des païens, élevés dans la palestre, ayant lutté, s'étant exercés nus, habitués à délibérer et à voter sur la place publique, ayant les mêmes habitudes, les mêmes intérêts, les mêmes idées, les mêmes croyances, hommes de la même race, de la même éducation, de la même langue, en sorte que, par toutes les parties importantes de leur vie, ils se trouvaient semblables à leurs spectateurs.

Nous arrivons donc à poser cette règle : que pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartenaient.

(*Philosophie de l'art*, leçons professées à l'École des beaux-arts, édit. Germer Baillière.)

L'ART EN GRÈCE

En Grèce, les sentiments sont simples et, par suite, le goût l'est aussi. Considérez leurs pièces de théâtre; point de caractères complexes et profonds comme ceux de Shakspeare; point d'intrigues savamment nouées et dénouées; point de surprises. La pièce roule sur une légende héroïque qu'on leur a répétée dès leur enfance; ils savent d'avance les événements et le dénouement. Quant à l'action, on peut la dire en deux mots : Ajax, saisi de vertige, a égorgé les bestiaux du camp en croyant tuer ses ennemis; honteux de sa folie, il se lamente et se tue. Philoctète blessé a été abandonné dans une île avec ses armes; on vient le chercher parce qu'on a besoin de ses flèches, il s'indigne, il refuse, et à la fin, sur l'ordre d'Hercule, il se laisse fléchir. Les comédies de Ménandre, que nous connaissons par celles de Térence, sont faites pour ainsi dire avec rien; il fallait en amalgamer deux pour faire une pièce romaine; la plus chargée ne contient guère plus de matière qu'une seule scène de nos comédies. Lisez le début de la *République* dans Platon, les *Syracusaines* de Théocrite, les *Dialogues* de Lucien, le dernier attique, ou encore les *Économiques* et le *Cyrus* de Xénophon, rien n'est pour l'effet, tout est uni; ce sont de petites scènes familières, dont l'excellence consiste tout entière dans le naturel exquis; pas un accent fort, pas un trait piquant, véhément; on sourit à peine, et cependant on est charmé, comme devant une fleur des champs ou un ruisseau clair. Les personnages s'asseyent, se lèvent, se regardent en disant des choses ordinaires, sans plus d'effort que les figurines peintes sur les murs de Pompéi. Avec notre goût émoussé violenté, accoutumé aux liqueurs fortes, nous sommes d'abord tentés de déclarer ce breuvage insipide; mais quand, pendant quelques mois, nous y avons trempé nos lèvres, nous ne voulons plus boire que cette eau si pure et si fraîche, et nous trouvons que les autres littératures sont des piments, des ragoûts ou des poisons. — Suivez cette disposition dans leur art, et notamment dans celui que nous étudions, la sculpture; c'est grâce à ce tour d'esprit qu'ils l'ont portée à la perfection et que véritablement elle est leur art national; car il n'y a pas d'art qui exige davantage un esprit, des sentiments et un goût simples. Une statue est un grand morceau de marbre ou de bronze, et une grande statue est le plus souvent isolée sur un piédestal; on ne peut pas lui donner un geste trop véhément, ni une expression trop passionnée comme en comporte la peinture et comme en tolère le bas-relief; car le personnage

semblerait affecté, arrangé pour faire effet, et l'on courrait le risque de tomber dans le style du Bernin. En outre, une statue est solide, ses membres et son torse ont un poids; on peut tourner autour d'elle, le spectateur a conscience de sa masse matérielle; d'ailleurs elle est le plus souvent nue ou presque nue: le statuaire est donc obligé de donner au tronc et aux membres une importance égale à celle de la tête, et d'aimer la vie animale autant que la vie morale. La civilisation grecque est la seule qui ait rempli ces deux conditions. A ce stade et dans cette forme de la culture, on s'intéresse au corps; l'âme ne l'a pas subordonné, rejeté au dernier plan, il vaut par lui-même.

Le spectateur attache un prix égal à ses différentes parties, nobles ou non nobles, à la poitrine qui respire largement, au cou flexible et fort, aux muscles qui se creusent ou se renflent autour de l'échine, aux bras qui lanceront le disque, aux jambes et aux pieds dont la détente énergique lancera tout l'homme en avant pour la course et pour le saut. Un adolescent dans Platon reproche à son rival d'avoir le corps raide et le cou grêle. Aristophane promet au jeune homme qui suivra ses bons conseils la belle santé et la beaut égymnastique.

« Tu auras toujours la poitrine pleine, la peau blanche, les épaules larges, les jambes grandes... Tu vivras beau et florissant dans les palestres; tu iras à l'Academie te promener à l'ombrage des oliviers sacrés, une couronne de joncs en fleurs sur la tête, avec un sage ami de ton âge, tout à loisir, parfumé par la bonne odeur du smilax et du peuplier bourgeonnant, jouissant du beau printemps, quand le platane murmure auprès de l'orme. »

Ce sont les plaisirs et les perfections d'un cheval de race, et Platon, quelque part, compare les jeunes gens à de beaux coursiers consacrés aux dieux et qu'on laisse errer à leur fantaisie dans les pâturages pour voir si d'instinct ils trouveront la sagesse et la vertu. De tels hommes n'ont pas besoin d'études pour contempler avec intelligence et plaisir un corps comme le Thésée du Parthénon ou l'Achille du Louvre, l'assiette flexible du tronc sur le bassin, l'agencement souple des membres, la courbe nette du talon, le réseau des muscles mouvants et coulants sous la peau luisante et ferme. Ils en goûtent la beauté comme un gentleman chasseur d'Angleterre apprécie la race, la structure et l'excellence des chiens et des chevaux qu'il élève.

Voilà donc le corps vivant, tout entier et sans voile, admiré, glorifié, étalé sans scandale, aux regards de tous, sur son piédestal. Que va-t-il faire et quelle pensée la statue va-t-elle par sympathie communiquer aux spectateurs? Une pensée qui, pour nous, est presque nulle, parce qu'elle est d'un autre âge et appartient à un autre moment de l'esprit humain. La tête n'est point significative, elle ne contient pas comme les nôtres un monde d'idées nuancées, de passions agitées de sentiments enchevêtrés; le visage n'est point creusé, affiné, tourmenté, il n'a pas beaucoup de traits, il n'a presque pas d'expression, il est presque toujours immobile; c'est pour

cela qu'il convient à la statuaire; tel que nous le voyons et le faisons aujourd'hui, son importance serait disproportionnée, il tuerait le reste; nous cesserions de regarder le tronc et les membres ou nous serions tentés de les habiller. Au contraire dans la statue grecque la tête n'excite pas plus d'intérêt que les membres ou le tronc; ses lignes et ses plans ne font que continuer les autres plans et les autres lignes; sa physionomie n'est point pensive, mais calme, presque terne; on n'y voit aucune habitude, aucune aspiration, aucune ambition qui dépasse la vie corporelle et présente, et l'attitude générale comme l'action totale conspirent dans le même sens. Si le personnage se meut énergiquement vers un but, comme le *Discobole* de Rome, le *Combattant* du Louvre, ou le *Faune dansant* de Pompéi, l'effet tout physique épuise tous les désirs et toutes les idées dont il est capable; que le disque soit bien lancé, que le coup soit bien porté ou paré, que la danse soit vive et bien rythmée, il est content; son âme ne vise pas au delà. Mais d'ordinaire son attitude est tranquille; il ne fait rien, il ne dit rien, il n'est pas attentif, concentré tout entier dans un regard profond et avide; il est au repos, détendu, sans fatigue; tantôt debout, un peu plus appuyé sur un pied que sur l'autre; tantôt se tournant à demi, tantôt à demi couché; tout à l'heure, comme la petite Lacédémonienne, il a couru; maintenant, comme la Flore, il tient une couronne; presque toujours son action est indifférente, l'idée qui l'occupe est si indéterminée et pour nous si absente, qu'aujourd'hui encore, après dix hypothèses, on ne peut dire précisément ce que faisait la Vénus de Milo. Il vit, cela lui suffit, et suffit au spectateur antique. Les contemporains de Périclès et de Platon n'ont pas besoin d'effets violents et imprévus qui piquent leur attention émoussée ou troublent leur sensibilité inquiète. Un corps sain et florissant, capable de toutes les actions viriles et gymnastiques, une femme ou un homme de belle pousse et de noble race, une figure sereine en pleine lumière, une harmonie naturelle et simple de lignes heureusement nouées et dénouées, il ne leur faut pas de spectacles plus vifs. Ils veulent contempler l'homme proportionné à ses organes et à sa condition, doué de toute la perfection qu'il peut avoir dans ces limites; rien d'autre ni de plus; le reste leur eût semblé excès, difformité ou maladie. Telle est l'enceinte dans laquelle la simplicité de leur culture les a arrêtés et au delà de laquelle la complexité de notre culture nous a poussés; ils y ont rencontré un art approprié, la statuaire; c'est pourquoi nous avons laissé cet art derrière nous, et nous allons aujourd'hui chercher des modèles chez eux.

(*Philosophie de l'art en Grèce.*)

LA PEINTURE ITALIENNE DE LA RENAISSANCE

La peinture française, quoiqu'elle surpasse celle des pays étrangers, n'égale pas, de l'aveu des Français eux-mêmes, la peinture

italienne de la Renaissance. En tout cas, elle est différente; ses œuvres indiquent un autre esprit et s'adressent à d'autres esprits. Elle est bien plus poétique, historique ou dramatique que pittoresque. Inférieure dans le sentiment du beau corps nu et de la belle vie simple, elle s'est travaillée en tout sens pour représenter les vraies scènes et le costume exact des pays lointains et des temps passés, les émotions tragiques de l'âme, les aspects saisissants du paysage. Elle est devenue la rivale de la littérature; elle a exploité et fouillé le même champ; elle a fait le même appel à la curiosité insatiable, à l'esprit archéologique, au besoin d'émotions fortes, à la sensibilité raffinée et maladive. Elle s'est transformée pour parler à des citadins, lassés par le travail, emprisonnés dans la vie sédentaire, comblés d'idées composites, avides de nouveautés, de documents, de sensations et aussi du calme des champs. Entre le xv^e^ et le xix^e^ siècle, un changement énorme s'est accompli; l'ameublement et le remue-ménage intérieurs de la tête humaine se sont compliqués outre mesure. A Paris et en France, il y a trop d'effort pour deux raisons. D'abord la vie est devenue coûteuse.

Une foule de petites commodités sont maintenant indispensables. Il faut des tapis, des rideaux, des fauteuils, même à un homme sobre et qui vit seul; s'il se marie, il lui faut, en outre, des étagères couvertes de brimborions, une jolie installation dispendieuse, un appareil infini de menues choses qui, devant être acquises avec de l'argent et ne pouvant être volées sur les grands chemins, ou acquises par des confiscations comme au xv^e^ siècle, doivent être péniblement gagnées par le travail. La plus grande partie de la vie se dépense donc en efforts laborieux. En outre, on veut parvenir; comme nous formons une grande démocratie où les places sont données au concours, obtenues par la persévérance, conquises par l'habileté, chacun de nous espère vaguement devenir ministre ou millionnaire, et cette rivalité nous entraîne à doubler nos occupations, nos préoccupations et nos tracas.

D'autre part, nous sommes ici seize cent mille; c'est beaucoup, et c'est trop. Paris étant la ville où il y a le plus de chances de parvenir, tous ceux qui ont de l'esprit, de l'ambition, de l'énergie, y accourent et s'y coudoient. La capitale du pays devient ainsi le rendez-vous universel de tous les hommes supérieurs et spéciaux; ils mettent en commun leurs inventions et leurs recherches; ils s'aiguillonnent les uns les autres; par les lectures, le théâtre, les conversations de toute espèce, ils contractent une sorte de fièvre. La cervelle, à Paris, n'est pas dans un état régulier et sain; elle est surchauffée, surmenée, surexcitée, et ses œuvres, peinture ou littérature, s'en ressentent, parfois à leur avantage, plus souvent à leur détriment.

Il n'en était pas ainsi en Italie. On n'y voyait pas un million d'hommes en tas dans un enclos, mais une quantité de cités de cinquante, cent ou deux cent mille âmes; on n'y trouvait pas cette presse d'ambitieux, cette fermentation de curiosités, cette concentration

de l'effort, cette exagération de l'activité humaine. Une cité était une élite, et non une multitude. En outre, le besoin du confortable était médiocre; les corps étaient encore rudes; on voyageait à cheval et l'on vivait fort bien en plein air. Les grands palais de cette époque sont magnifiques, mais je ne sais si un bourgeois moderne voudrait les habiter; ils sont incommodes, on y a froid; les sièges sculptés de têtes de lion et de satyres dansants sont des chefs-d'œuvre d'art, mais vous les trouveriez fort durs, et le moindre appartement, la loge d'un concierge de bonne maison, munie de son calorifère, est plus confortable que le palais de Léon X et de Jules II. Ils n'avaient pas besoin de toutes les petites aisances dont nous ne savons nous passer aujourd'hui; ils mettaient leur luxe dans la possession du beau, non du bien-être; ils songeaient à un noble agencement de colonnes et de figures, non à une acquisition économique de chinoiseries, de divans et d'écrans. Enfin, les rangs étant fermés et ne s'ouvrant que par la fortune militaire ou par la faveur du prince, pour quelques illustres brigands, pour cinq ou six assassins supérieurs, pour quelques parasites agréables, on ne voyait pas dans la société cette âpre concurrence, cette agitation de fourmilière, cet acharnement incessant et prolongé par lequel chacun de nous veut dépasser autrui.

Tout cela revient à dire que l'esprit humain était alors mieux équilibré que dans cette Europe et ce Paris où nous vivons. Du moins, il était mieux équilibré pour la peinture. Les arts du dessin demandent, pour fleurir, un sol qui ne soit pas en friche, mais qui ne soit point trop cultivé. Il était massif et dur dans l'Europe féodale; aujourd'hui il est émietté, auparavant la civilisation n'y avait pas assez promené sa charrue; aujourd'hui elle y a multiplié à l'excès et à l'infini ses sillons. Pour que les grandes formes simples arrivent à se fixer sur la toile par la main d'un Titien et d'un Raphaël, il faut qu'elles se produisent naturellement autour d'eux dans l'esprit des hommes; et pour qu'elles se produisent naturellement dans l'esprit des hommes, il faut que les *images* n'y soient point étouffées, ni mutilées par les *idées*.

(*Philosophie de l'art en Italie.*)

LES ENFANTS DANS L'ŒUVRE DE DICKENS

Dickens a peint les enfants avec une complaisance particulière; il n'a point songé à édifier le public, et il l'a charmé. Tous les siens ont une sensibilité extrême; ils aiment beaucoup et ils ont besoin d'être aimés. Il faut, pour comprendre cette complaisance du peintre et ce choix de caractères, songer à leur type physique. Ils ont une carnation si fraîche, un teint si délicat, une chair si transparente, et des yeux bleus si purs, qu'ils ressemblent à de belles fleurs. Rien d'étonnant si un romancier les aime, s'il prête à leur âme la sensibilité et l'innocence qui reluisent dans leurs regards, s'il juge

que ces frêles et charmantes roses doivent se briser sous les mains grossières qui tenteront de les assouplir. Il faut encore songer aux intérieurs où ils croissent. Lorsqu'à cinq heures le négociant et l'employé quittent leur bureau et leurs affaires, ils retournent au plus vite dans le joli cottage où toute la journée leurs enfants ont joué sur la pelouse. Ce coin du feu où ils vont passer la soirée est un sanctuaire, et les tendresses de famille sont la seule poésie dont ils aient besoin. Un enfant privé de ces affections et de ce bien-être semblera privé de l'air qu'on respire, et le romancier n'aura pas trop d'un volume pour expliquer son malheur. Dickens l'a raconté en dix volumes, et il a fini par écrire l'histoire de David Copperfield. David est aimé par sa mère et par une brave servante, Peggotty; il joue avec elle dans le jardin; il la regarde coudre, il lui lit l'histoire naturelle des crocodiles; il a peur des oies qui se promènent dans la cour d'un air formidable : il est parfaitement heureux. Sa mère se remarie, et tout change. Le beau-père, M. Murdstone, et sa sœur Jeanne sont des êtres âpres, méthodiques et glacés. Le pauvre petit David est à chaque moment blessé par des paroles dures. Il n'ose parler ni remuer; il a peur d'embrasser sa mère; il sent peser sur lui, comme un manteau de plomb, le regard froid des deux nouveaux hôtes. Il se replie sur lui-même, étudie en machine les leçons qu'on lui impose; il ne peut les apprendre, tant il a crainte de ne pas les savoir. Il est fouetté, enfermé au pain et à l'eau dans une chambre écartée. Il s'effraye de la nuit, il a peur de lui-même. Il se demande si, en effet, il n'est pas mauvais ou méchant, et il pleure. Cette terreur incessante, sans espoir et sans issue, le spectacle de cette sensibilité qu'on froisse et de cette intelligence qu'on abrutit, les longues anxiétés, les veilles, la solitude du pauvre enfant emprisonné, son désir passionné d'embrasser sa mère ou de pleurer sur le cœur de sa bonne, tout cela fait mal à voir. Ces douleurs enfantines sont aussi profondes que des chagrins d'hommes. C'est l'histoire d'une plante fragile qui fleurissait dans un air chaud, sous un doux soleil, et qui tout d'un coup, transportée dans la neige, laisse tomber ses feuilles et se flétrit.

(*Histoire de la littérature anglaise*, tome IV, édit. Hachette.)

LA VIE ÉLÉGANTE EN ANGLETERRE

Vous voilà à Newhaven ou à Douvres, et vous courez sur les rails, en regardant autour de vous. Des deux côtés passent des maisons de campagne, il y en a partout en Angleterre, au bord des lacs, sur le rivage des golfes, au sommet des collines, sur tous les points de vue pittoresques. Elles sont le séjour préféré; Londres n'est qu'un rendez-vous d'affaires; c'est à la campagne que les gens du monde vivent, s'amusent et reçoivent. Que cette maison est bien

arrangée et jolie! S'il s'est trouvé à côté quelque vieille bâtisse, abbaye ou château, on l'a gardée. L'édifice nouveau a été raccordé avec l'ancien; même seul et moderne, il ne manque point de style; les pignons, les meneaux, les grandes fenêtres, les tourelles nichées à tous les coins, ont, dans leur fraîcheur, un air gothique. Ce cottage, même si modeste, bon pour des gens qui n'ont que trente mille livre de rentes, est agréable à voir avec ses toits pointus, son portique, ses briques brunes vernissées, toutes recouvertes de lierre. Sans doute la grandeur manque le plus souvent; aujourd'hui les gens qui font l'opinion ne sont plus les grands seigneurs, mais les gentlemen riches, bien élevés et propriétaires. C'est l'agrément qui les touche. Mais comme ils s'y entendent! Il y a autour de la maison un gazon frais et soyeux comme du velours, qu'on passe au rouleau tous les matins. En face, des rhododendrons énormes font un bouquet éblouissant où murmurent des volées d'abeilles; des guirlandes de fleurs exotiques rampent et tournoient sur l'herbe fine; des chèvrefeuilles grimpent le long des arbres, les roses par centaines, penchées au bord des fenêtres, laissent tomber sur les allées la pluie de leurs pétales. Partout les beaux ormes, les ifs, les grands chênes, précieusement gardés, groupent leurs bouquets ou dressent leurs colonnes. Les arbres de l'Australie et de la Chine sont venus orner les massifs par l'élégance ou la singularité de leurs formes étrangères; le copperbeech étend sur la délicate verdure des prairies l'ombre de ses feuilles noirâtres à reflet de cuivre. Que la fraîcheur de cette verdure est délicieuse! Comme elle étincelle, et comme elle regorge de fleurs champêtres lustrées par le soleil! Que de soin, quelle propreté, comme tout est disposé, entretenu, épuré pour le bien-être des sens et pour le plaisir des yeux! S'il y a une pente, on a ménagé des rigoles avec de petites îles au fond de la vallée, toutes peuplées par des touffes de roses; des canards d'espèces choisies nagent dans les bassins, où les nénufars étalent leurs étoiles satinées. Il y a dans l'herbe de grands bœufs couchés, des moutons aussi blancs que s'ils sortaient du lavoir, toutes sortes de bestiaux heureux et modèles, capables de réjouir l'œil d'un amateur et d'un maître.

Nous revenons à la maison, et avant d'entrer je regarde la perspective; décidément ils ont le sentiment de la campagne; comme on sera bien, à cette grande fenêtre du parloir, pour contempler le soleil couchant et le large treillis d'or qu'il étale à travers la futaie! Et comme adroitement on a tourné la maison pour que le paysage paraisse encadré au loin entre les collines et de près entre les arbres! Nous entrons. Que tout y est soigné et commode! On y a prévu, devancé les moindres besoins; il n'y a rien que de correct et de perfectionné; on soupçonne tous les objets d'avoir eu le prix, ou du moins une mention à quelque exposition d'industrie; et le service vaut les objets; la propreté n'est pas plus méticuleuse en Hollande. Proportion gardée, ils ont trois fois plus de valets que chez nous; ce n'est pas trop pour les détails minutieux du

service. La machine domestique fonctionne sans une interruption, sans un accroc, sans un heurt, chaque rouage a son moment et a sa place, et le bien-être qu'elle distille vient en rosée de miel tomber dans la bouche, aussi vérifié et aussi exquis que le sucre d'une raffinerie modèle lorsqu'il arrive dans son goulot.

Nous causons avec notre hôte. Nous découvrons bien vite que son esprit et son âme ont toujours été en équilibre. Au sortir du collège, il a trouvé sa voie toute faite; il n'a point eu à se révolter contre l'Église, qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution, qui est noblement libérale : la foi et la loi qu'on lui a offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères, il s'y est attaché, il les aime, il a reçu d'elles le système entier de ses idées pratiques et spéculatives, il ne flotte point, il ne doute plus, il sait ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Il n'est point entraîné par des théories, engourdi par l'inertie, arrêté par les contradictions. Ailleurs la jeunesse est comme une eau qui croupit ou s'éparpille; il y a ici un beau canal antique qui reçoit et dirige vers un but utile et certain tout le flot de son activité et de ses passions. Il agit, travaille et gouverne. Il est marié, il a des fermiers, il est magistrat municipal, il devient homme politique. Il améliore, il régit sa paroisse, ses terres et sa famille. Il fonde des associations, il parle dans les meetings, il surveille les écoles, il rend la justice, il introduit des perfectionnements; il use de ses lectures, de ses voyages, de ses liaisons, de sa fortune et de son rang pour conduire amicalement ses voisins et ses inférieurs vers quelque œuvre qui leur profite et qui profite au public. Il est puissant et il est respecté. Il a les plaisirs de l'amour-propre et les contentements de la conscience. Il sait qu'il a l'autorité et qu'il en use légalement pour le bien d'autrui. Et ce bon état d'esprit est entretenu par une vie saine. Sans doute son esprit est cultivé et occupé; il est instruit, il sait plusieurs langues, il a voyagé, il est curieux de tous les renseignements précis, il est tenu au courant par ses journaux de toutes les idées et de toutes les découvertes nouvelles; mais, en même temps, il aime et pratique tous les exercices du corps. Il monte à cheval, il fait à pied de longues promenades, il chasse, il vogue en mer sur son yacht, il suit de près et par lui-même tous les détails de l'élevage et de la culture, il vit en plein air, il résiste à l'envahissement de la vie sédentaire, qui, partout ailleurs, conduit l'homme moderne aux agitations du cerveau, à l'affaiblissement des muscles et à l'excitation des nerfs. Voilà ce monde élégant et sensé, raffiné en fait de bien-être, réglé en fait de conduite, que ses goûts de dilettante et ses principes de moraliste renferment dans une sorte d'enceinte fleurie et empêchent de regarder ailleurs.

(*Histoire de la littérature anglaise*, tome IV.)

LE POÈTE TENNYSON

Y a-t-il un poète qui, mieux que Tennyson, convienne à un pareil monde? Sans être pédant, il est moral; on peut le lire le soir en famille; il n'est point révolté contre la société ni la vie. Il parle de Dieu et de l'âme, noblement, tendrement, sans parti pris ecclésiastique; on n'a pas besoin de le maudire comme lord Byron; il n'a point de paroles violentes et abruptes, de sentiments excessifs et scandaleux; il ne pervertira personne. On ne sera point troublé en fermant le livre; on pourra, en le quittant, écouter sans contraste la voix grave du maître de maison qui, devant les domestiques agenouillés, prononce la prière du soir. Et néanmoins, en le quittant, on garde aux lèvres un sourire de plaisir. Le voyageur, l'amateur d'archéologie s'est complu aux imitations du style et des sentiments étrangers et antiques. Le chasseur, l'amateur de la campagne a goûté les petites scènes rurales et les riches peintures de paysage. Les dames ont été charmées des portraits de femmes. Ils sont si exquis et si purs! Il a posé sur ces belles joues des rougeurs si délicates! Il a si bien peint l'expression changeante de ces yeux fiers ou candides! Elles l'aiment, car elles sentent qu'il les aime. Bien plus, il les honore, et monte par sa noblesse jusqu'au niveau de leur pureté. Les jeunes filles pleurent en l'écoutant; certainement quand, tout à l'heure, on lisait la légende d'Élaine d'Enide, on a vu des têtes blondes se courber sous les fleurs qui et parent, et des épaules blanches palpiter d'une émotion furtive. Et que cette émotion est fine! Il n'a point enfoncé lourdement un pied rude dans la vérité et dans la passion. Il a glissé au plus haut des sentiments nobles et tendres; il a recueilli dans toute la nature et dans toute l'histoire ce qu'il y avait de plus élevé et de plus aimable. Il a choisi ses idées, il a ciselé ses paroles, il a égalé par l'artifice les réussites et la diversité de son style, les agréments et la perfection de l'élégance mondaine au milieu de laquelle nous le lisons. Sa poésie ressemble à quelqu'une de ces jardinières dorées et peintes où les fleurs nationales et les plantes exotiques emmêlent, dans une harmonie savante, leurs torsades et leurs chevelures, leurs grappes et leurs calices, leurs parfums et leurs couleurs. Elle semble faite exprès pour ces bourgeois opulents, cultivés, libres, héritiers de l'ancienne noblesse, chefs modernes d'une Angleterre nouvelle. Elle fait partie de leur luxe comme de leur morale; elle est une confirmation éloquente de leurs principes et un meuble précieux de leur salon.

Lorsque Tennyson publia ses premiers poèmes, les critiques en dirent du mal. Il se tut; pendant dix ans personne ne vit son nom dans une revue, ni même dans un catalogue. Mais quand il parut de nouveau devant le public, ses livres avaient fait leur chemin tout seuls et sous terre, et du premier coup il passa pour le plus grand poète de son pays et de son temps.

On se trouva surpris, et d'une surprise charmante. La puissante génération des poètes qui venait de s'éteindre avait passé comme un orage. Ainsi que leurs devanciers du seizième siècle, ils avaient emporté et précipité tout jusqu'aux extrêmes. Les uns avaient ramassé les légendes gigantesques, accumulé les rêves, fouillé l'Orient, la Grèce, l'Arabie, le moyen âge et surchargé l'imagination humaine des couleurs et des fantaisies de tous les climats [1]. Les autres s'étaient guindés dans la métaphysique et la morale, avaient rêvé infatigablement sur la condition humaine, et passé leur vie dans le sublime et le monotone [2]. Les autres, entrechoquant le crime et l'héroïsme, avaient promené, parmi les ténèbres et sous les éclairs, un cortège de figures contractées et terribles, désespérées par leurs remords, illuminées par leur grandeur [3]. On voulait se reposer de tant d'efforts et de tant d'excès. Au sortir de l'école imaginative, sentimentale et satanique, Tennyson parut exquis. Toutes les formes et toutes les idées qui venaient de plaire se retrouvaient chez lui, mais épurées, modérées, encadrées dans un style d'or. Il achevait un âge; il jouissait de ce qui avait agité les autres; sa poésie ressemblait aux beaux soirs d'été; les lignes du paysage y sont les mêmes que pendant le jour; mais l'éclat de la coupole éblouissante s'est émoussé; les plantes rafraîchies se relèvent, et le soleil calme, au bord du ciel, enveloppe harmonieusement, dans un réseau de rayons roses, les bois et les prairies que tout à l'heure il brûlait de sa clarté.

(*Histoire de la littérature anglaise*, tome IV.)

Les courtes notices sur les « grands noms des littératures étrangères », que renfermaient les précédentes éditions de ce livre, ont été développées par nous dans un ouvrage spécial publié en 1880 : *Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française.* 2 volumes in-16, Hachette, 3e édition, 1892.

1. Robert Southey (1774-1843). — 2. Samuel Coleridge (1770-1834). — Percy Shelley (1792-1822). — 3. George Gordon lord Byron (1788-1824).

TABLE DES MATIÈRES

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES.

Voltaire 1
Montesquieu 62
Buffon 97
J.-J. Rousseau 111
Bernardin de Saint-Pierre 118
Mirabeau 127
André Chénier 129
Napoléon 135
Chateaubriand 138
Madame de Staël 162
P.-L. Courier 179
Joseph et Xavier de Maistre 188
Ch. Nodier 195
Alexandre Dumas père 202
Hon. de Balzac 209
George Sand 216
Casimir Delavigne 234
Guiraud 256
Béranger 259
Barthélemy et Méry 265
Aug. Barbier 269
Lamartine 272
Victor Hugo 289
Alfred de Vigny 314
Alfred de Musset 319
Théophile Gautier 331

Ponsard..... 337
Emile Augier..... 358
De Bornier..... 378
De Laprade..... 394
Leconte de Lisle..... 400
Eug. Manuel..... 403
Sully Prudhomme..... 410
Coppée..... 413
Villemain..... 415
Cousin..... 427
Jouffroy..... 440
Augustin Thierry..... 452
Guizot..... 476
Thiers..... 492
Mignet..... 502
Michelet..... 505
Henri Martin..... 513
V. Duruy..... 516
Sainte-Beuve..... 532
Taine..... 536

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.

COURS
DE
GRAMMAIRE FRANÇAISE

rédigé conformément aux programmes
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE MODERNE,
DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
ET DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

PAR

A. BRACHET
Lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions.

J. DUSSOUCHET
Agrégé des classes de grammaire
Professeur au lycée Henri IV.

Grammaire française complète, comprenant, outre la grammaire proprement dite, une syntaxe complète, une histoire de la langue, des notions d'étymologie usuelle et de prosodie. 1 vol. in-16, cartonnage toile, 2 fr.
Exercices sur la Grammaire française complète. 1 volume in-16, cartonnage toile, 1 fr. 80 c.
Corrigés des Exercices sur la Grammaire française complète, et Exercices complémentaires avec Corrigés. Livre du maître. 1 volume in-16, cartonnage toile, 3 fr.
Grammaire française abrégée. Théorie et Exercices. 1 vol. in-16, cartonnage toile, 1 fr. 80 c.
Corrigés des Exercices sur la Grammaire française abrégée, et Exercices complémentaires avec Corrigés. Livre du maître. 1 vol. in-16, cartonnage toile, 3 fr.

ABRÉGÉ
DU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
DE E. LITTRÉ

PAR A. BEAUJEAN
Ancien inspecteur de l'Académie de Paris.

NOUVELLE ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE ET CONFORME, POUR L'ORTHOGRAPHE, A LA DERNIÈRE ÉDITION DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1 vol. gr. in-8, br. 13 fr.; cart. en toile, 14 fr. 50; relié en demi-chagrin, 17 fr.

PETIT DICTIONNAIRE UNIVERSEL
OU ABRÉGÉ DU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE DE E. LITTRÉ

Huitième édition entièrement refondue et conforme, pour l'orthographe, à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie,

PAR A. BEAUJEAN

1 volume in-16 de 912 pages, cartonné, avec couverture imprimée, 2 fr. 50; Cartonnage toile rouge, 3 fr.; relié en demi-chagrin, 3 fr. 75.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.